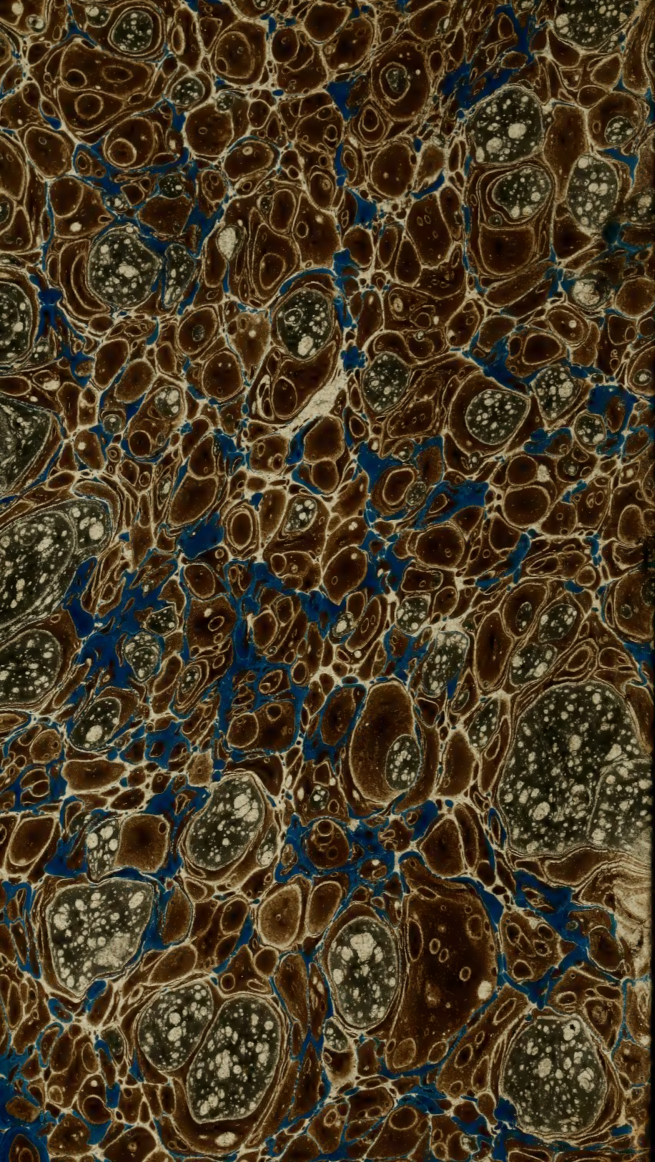
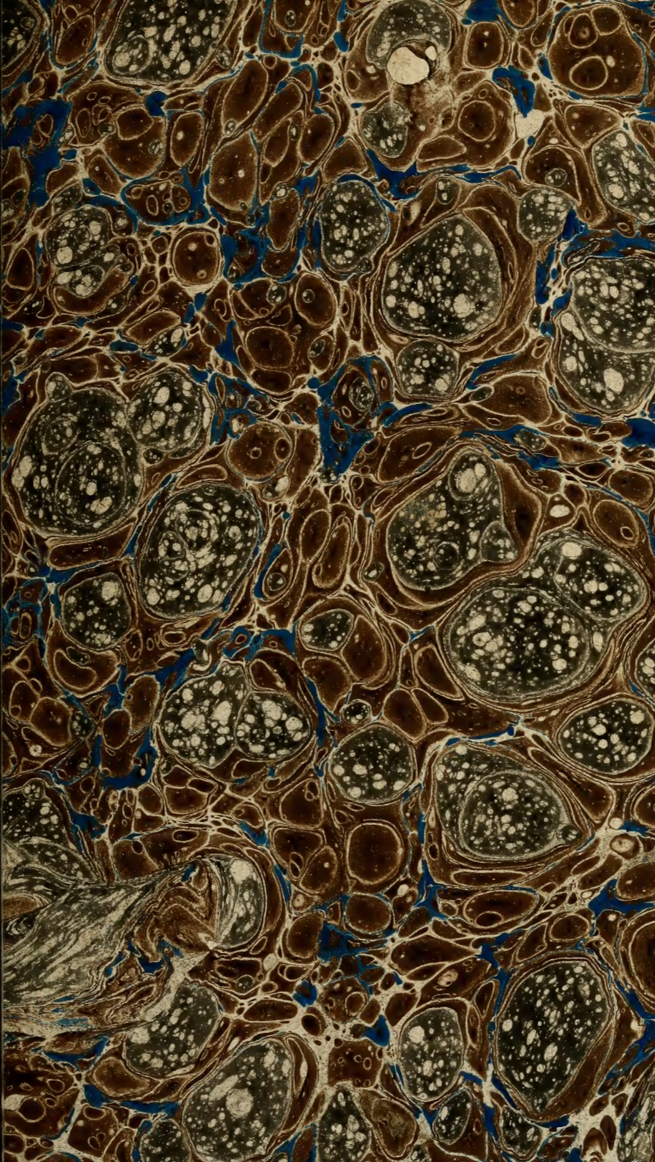






# VOYAGE EN ITALIE,

*Contenant l'Histoire & les Anecdotes les plus singulieres de l'Italie, & sa description ; les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités ; avec des jugemens sur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture, & les Plans de toutes les grandes villes d'Italie.*

PAR M. DE LA LANDE.

Seconde Edition corrigée & augmentée.

## *TOME TROISIEME.*



A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVI.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*



# VOYAGE EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

## CHAPITRE I.

*Diverses Remarques sur la Ville de Florence, & sur ses Habitans.*

FLORENCE est pourvue de fontaines comme toutes les villes d'Italie, mais elles y sont cependant en plus petit nombre que dans bien d'autres villes moins importantes. Un aquéduc part de la colline d'Arcetri, & traversant la ville sur

le *Ponte Rubaconte*, qui eſt le plus oriental des quatre ponts de Florence, va fournir de l'eau à la fontaine qui eſt ſur la place de Sainte Croix, & à quelques autres.

La ville eſt pavée d'une maniere très-agréable pour les gens de pied, avec de larges dalles de pierres, à peu près comme Naples, Gênes, &c. mais on n'y a point la reſſource des portiques dont nous avons parlé à l'occaſion de Bologne & de Modene.

Arno. L'ARNO, qui traverſe Florence, a 70 toiſes de largeur environ, il deſcend comme le Tibre, de la partie la plus élevée de l'Appennin, & il va ſe jetter au-deſſous de Piſe, dans la mer de Toſcane; ce fleuve produit de temps à autres des débordemens très-nuiſibles à Florence. On voit près de la place de Sainte Croix, une inſcription placée à douze pieds de haut, au-deſſus de la porte d'une maiſon, pour marquer l'endroit où monterent les eaux dans une grande inondation de l'Arno, arrivée le 13 ſeptembre 1557.

Tout le monde étoit retiré pour lors dans le haut des maiſons, & l'on portoit en bateau des vivres que l'on diſtri-

buoit dans la ville par les fenêtres des premiers étages. Depuis ce temps-là on a vu, même en 1758, les quais avec toutes les rues voisines inondées, de maniere qu'il falloit déménager les appartemens d'en-bas. Souvent c'est l'affaire de quelques heures pour que les eaux se retirent, d'autres fois cela dure plusieurs jours; l'Arno doit une partie de la surabondance de ses eaux à la Chiana, qui recevant comme le lac de Pérouse, les eaux d'une multitude de montagnes, les porte moitié dans le Tibre, & moitié dans l'Arno. Les Romains vouloient, du temps de l'empereur Tibere, porter dans l'Arno le total de ces eaux, pour diminuer les débordemens du Tibre; mais les représentations de Florence & de quelques autres villes, empêcherent qu'on ne prît une résolution qui leur étoit si préjudiciable. Cependant on fit dans la suite une grande chaussée qui va d'une montagne à l'autre, & qui ne laisse qu'une ouverture du côté du Tibre, pour les eaux de la Chiana, en sorte que la majeure partie est obligée de tomber dans l'Arno. Viviani & Cassini furent chargés, il y a environ un siecle, de faire

de nouvelles dispositions sur ce partage des eaux de la Chiana, entre Rome & Florence; mais cela n'eut aucune suite (Hist. de l'Ac. 1703).

La ville de Florence ayant été ruinée plus d'une fois, il n'y reste presque aucun monument antique de quelque importance, si ce n'est peut-être trois anciennes tours, de construction étrusque, dont Lami a donné la figure & la description dans ses *Lezioni di Antichita Toscane*, spécialement de celle qui est appellée *de' Girolami*; il y donne aussi le plan de l'amphithéâtre de Florence; il parle des restes de l'ancien aquéduc, mais ce ne sont que de foibles vestiges d'antiquité, reconnoissables tout au plus pour un habile antiquaire.

Il y a plusieurs théâtres à Florence; on y donne souvent jusqu'à trois spectacles à la fois, & il y en a toujours quelqu'un, si ce n'est pendant le carême & l'avent. Le plus grand théâtre est celui de la *Pergola* (il porte le nom de la rue où il est); ce théâtre a été bâti en 1755, & la disposition en est belle; il est précédé de deux salles dont l'une sert à jouer, pour ceux qui ne veulent pas écouter le spectacle. La salle a quatre rangs

de loges, & chaque rang a dix-neuf loges. Celle du grand-duc est au fond. Elles sont toutes de briques, précaution qu'on a prise pour prévenir les incendies, avec d'autant plus de raison, que l'ancienne salle avoit été consumée par le feu. La décoration de cette salle consiste en quelques ornemens en grisaille, peints sur un enduit fort léger dont les loges sont recouvertes. Tout le monde est assis au parterre, & il n'y a point d'amphithéâtre.

Les acteurs sont, comme dans toutes les villes d'Italie, des gens choisis *ad hoc*, & qui n'ont pas d'autre métier; il est vrai qu'on a vu un arlequin qui avoit une boutique de quincaillerie à Florence, & qui faisoit le commerce; mais cet arlequin étoit de Vicense, & il ne faut pas en conclure, comme on l'a écrit, que les acteurs & les danseurs sont des personnes domiciliées & qui savent s'occuper de travaux utiles; les grands acteurs en Italie ne sont pas autre chose qu'acteurs, ils s'engagent tantôt à un théâtre, tantôt à un autre, & si l'on prend quelquefois à Florence des gens de la ville, ce n'est que pour remplir des vides ou doubler des rôles de peu d'importance.

Un François fut étonné, il y a quelques années, de se voir accosté à Florence d'un ecclésiastique dont la conversation étoit assez singuliere, relativement à nos mœurs : il fut question des spectacles de Florence, l'abbé se plaignit de ce que la peine que l'on avoit pour conserver les bons acteurs étoit inconcevable ; le carnaval dernier le meilleur de ses castrats qu'il avoit fait venir de Naples l'avoit abandonné, son Tenoré (a) étoit tombé malade ; de peur de voir le public déserter son opéra, il en avoit renforcé les danseuses ; il en avoit une surtout, qui par sa figure & ses talens faisoit l'admiration de toute la ville, mais un Anglois la lui avoit débauchée.

D'après de pareils propos le François ne pouvant s'imaginer à qui il avoit à faire, lui demanda poliment qui il étoit : *sono l'imprenditore dell' opera per servir la* (b), lui répondit-il ; le François crut qu'il se moquoit, cependant rien n'étoit plus vrai : c'étoit un honnête ecclésiastique, à qui le public étoit persuadé qu'on ne rendoit pas assez de justice ; il n'avoit

(a) *Tenore* est le genre de voix que nous appellons *Taille*.

(b) Je suis l'entrepreneur de l'opéra pour vous servir.

encore qu'un bénéfice, mais on lui en sollicitoit un meilleur dans le pays, afin de l'y fixer, & de ne pas le reduire à porter ses talens ailleurs. Un bruit de ferraillement que notre voyageur entendit faire en même-temps dans une salle basse, excita sa curiosité, il s'avança, & il vit un autre ecclésiastique donnant des leçons d'escrime à de jeunes Anglois; il s'informa encore qui pouvoit être cet ecclésiastique, on lui répondit que c'étoit le plus habile maître en fait d'armes qu'il y eût à Florence; mais on porte souvent en Italie l'habit ecclésiastique sans être tonsuré; & il y a un si grand nombre d'abbés, qu'ils sont obligés de se mêler de bien des professions que nous regarderions en France comme incompatibles avec leur état; au reste, les exemples que nous venons de citer sont rares, même en Italie.

Il n'y a point de belle promenade à Florence, pour les carrosses; ils vont le soir à la porte S. *Gallo*, à la porte S. *Pietro Gattolini* ou porte romaine; là ils s'arrêtent, & vont ensuite sur la place du dôme, c'est-à-dire, de la cathédrale, près du café, d'où l'on fait venir des glaces en attendant le spectacle;

les hommes vont au *Bottegone*, grand café qui est sur cette place.

Si l'on veut aller chercher la promenade plus loin, on sort par la *Porta al Prato*, pour aller aux *Cascine*, métairies du grand-duc, près desquelles on a fait de jolies promenades le long de l'Arno, autour des prairies & dans un petit bois.

Les sociétés à Florence sont agréables & aisées ; c'est une des villes d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'agrément: il y a beaucoup de vivacité, de plaisanterie ; on y fait des épigrammes, des inpromptu ; l'on n'y voit point de jalousie, les étrangers y sont accueillis de tout le monde, les dames mêmes y observent des politesses & des égards dont elles se dispensent chez nous ; elles donnent à un étranger la place d'honneur, c'est-à-dire, la droite, dans leur carrosse & ailleurs, au spectacle le devant de loge ; on se trouve quelquefois obligé de les accepter, quoiqu'on aimât mieux ne point abuser de ces manieres obligeantes.

J'ai assisté à des conversations brillantes dans des appartemens au niveau d'un jardin qui y répand la fraîcheur, le jardin est illuminé, une partie est

couverte de tentes, avec des ſophas pour ceux qui veulent prendre le frais ; on y voit pour le moins quarante ou cinquante femmes parées avec goût, la plupart aimables & jolies, des tables de jeu, des converſations animées, des glaces de toute eſpece : en général, on ne peut rien voir de plus agréable même en Italie, en fait d'aſſemblées, que celles des bonnes maiſons de Florence.

Les demoiſelles ſont gardées à Florence avec beaucoup de ſoin : elles ne peuvent parler à perſonne, on les retient même au couvent juſqu'à ce qu'elles ſoient ſur le point d'être mariées ; auſſitôt qu'elles ſont accordées ou promiſes, elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur époux, & celui-ci ne peut pas cauſer avec d'autres, en quelque compagnie qu'ils ſe trouvent enſemble. Mais du moment qu'ils ſont mariés, c'eſt tout le contraire, ils ne peuvent plus ſe parler publiquement ſans choquer le bon ton : à Rome même le mari n'aſſiſte pas aux grandes converſations qui ſe tiennent chez ſa femme.

Le goût des femmes de condition eſt de prendre les modes angloiſes, mais comme elles ne les reçoivent que des An-

gloises qui viennent séjourner à Florence, après avoir passé quelque temps à Paris, elles se trouvent avoir adopté nos modes Parisiennes, travesties seulement par les Angloises.

Il y a des dames à Florence, comme à Pise, à Livourne, & à Siene, qui empruntent les parures de diverses nations: leurs têtes sont tour à tour couvertes de fleurs, de plumes, de pierreries, de chapeaux, de tissus d'or, de soie; elles empruntent les modes des Françoises, des Angloises, des Polonoises, des Circassiennes, &c. ensorte qu'il semble aux promenades & dans les églises, être à une fête de carnaval. Les Dames ne mettent point de rouge.

Les bourgeoises portent des casaquins qui leur serrent la taille & se boutonnent à commencer de dessous le menton jusqu'à la ceinture, *casachino abbotonato*. La coëffure des femmes, est une cornette en papillon pointu par les côtés & outré dans sa longueur; c'est ce qu'elles appellent *Cusia di donna maritata*, ou coëffure de femme mariée: à l'égard des filles elles ne sortent jamais qu'elles n'aient sur leur coëffure un petit voile de gase noire transparente, rabattu sur

le visage & qui tombe jusqu'au bas du nez, on l'appelle *scuffino*.

L'ajustement des paysannes est très-galant : elles ont de simples jupes, courtes & légeres, ordinairement bleues ou couleur d'écarlatte, & des corps sans manche, de sorte qu'on ne voit que les manches de leurs chemises. Tout autour des épaulettes de leur corps, il y a quantité de longs rubans de diverses couleurs, qu'elles laissent tomber & voltiger au gré du vent; elles n'ont que des fleurs sur les épaules ou sur la gorge. Elles ont les cheveux nattés en rond derriere le chignon. Quelquefois elles y mêlent des fleurs; elles s'attachent sur la tête de très-petits chapeaux de paille qu'elles mettent un peu sur l'oreille & dont elles se servent plutôt comme de parure que pour se couvrir : tout cet ajustement respire l'élégance & la coquetterie.

On a été surpris à Florence que les gentilshommes Suédois aient reproché à cette ville un commerce honteux de l'espece humaine, qui y est absolument inconnu; il est vrai que l'hôte de l'Aigle noir, qu'on appelloit *Flaminio*, avoit élevé un jeune castrat connu sous le

nom de *Manzoletto*, qui alla ensuite à Palerme en 1765, mais c'est l'unique exemple qu'on ait pu me citer. Ce n'est gueres que dans les conservatoires de Naples où l'on a coutume de recevoir les enfans pour leur faire l'opération de la belle voix, & les placer ensuite avec rétribution dans la musique de quelque église ou de quelque spectacle.

Depuis que des mœurs plus douces, plus aisées, plus sociables, ont succédé à l'humeur jalouse des Florentins du seizieme siecle, on n'entend gueres parler du goût dépravé qu'on leur reprochoit dans l'épitaphe du Dante à Ravenne où on lit ces mots (a) *Pravi Florentia mater amoris.* L'amour illicite étoit à la vérité autrefois si commun à Florence, qu'un prince, à ce que l'on assure, ordonna par une loi que les femmes seroient obligées d'aller la gorge découverte. Quoi qu'il en soit du fait, le propos semble annoncer qu'il fut un temps où l'on eut besoin de rappeller le goût des hommes vers les objets où la nature seule auroit dû les fixer.

La ville de Florence n'est jamais plus

(a) Les Florentins disent qu'on a voulu mettre *Parvi* & non *Pravi*.

belle que le jour des courses de chevaux, qui se font vers la S. Jean; j'en ai eu le spectacle le 29 juin 1765. La course commença à la porte occidentale de la ville, sur la place de *Porta al Prato*, & finit à deux milles plus loin, vers *Porta la Croce*, sur du sable dont le pavé étoit couvert: le jour de cette course tout le peuple étoit en mouvement, les rues étoient garnies de deux files de carrosses jusqu'à l'heure de la course, & toutes les fenêtres occupées; c'étoit réellement le jour qu'il falloit choisir pour avoir une idée favorable de la magnificence de la cour, de la richesse de la ville, de la beauté des femmes & des agrémens de Florence. C'est le grand-duc lui-même qui donne le signal, depuis la terrasse près de laquelle se font les *mosse*, ou le départ; avant la course il se trouve avec sa famille & toute sa cour dans la file des carrosses; à la fin de la course, il apprend par des fusées du dôme le nom du cheval vainqueur.

Le prix consiste en une piece de velours cizelé à fond d'or, de soixante bras, ou plus de trente aunes de France, estimées 2240 livres.

Les chevaux qui courent le prix sont

abandonnés à eux-mêmes, ils ont ſur le dos quatre plaques de plomb, hériſſées de pointes qui leur piquent les flancs & les animent de plus en plus. On apperçoit entre ces animaux une émulation ſinguliere, quelquefois même des ſtratagêmes pour retarder leurs concurrens.

Une grande toile tendue au bout de la carriere ſert à les arrêter : l'eſpace d'environ 1500 toiſes qu'ils avoient à parcourir, fut fait en quatre minutes, ce qui revient à 35 pieds par ſeconde. M. de la Condamine a obſervé qu'à Rome le cours qui a 865 toiſes ſe parcourt en deux minutes vingt-une ſecondes, ce qui fait près de 37 pieds par ſeconde. Brydone parle d'une courſe de Palerme, où les chevaux parcouroient un mille en 95 ſecondes, ce qui fait 48 pieds, & ces petits chevaux étoient montés par de jeunes garçons de 12 à 13 ans; mais on aſſure que dans les courſes d'Angleterre, les chevaux ſous un cavalier font quelquefois 54 pieds par ſeconde. (*Mémoires de l'Académie* pour 1757, *page* 393.)

Le jeu du *Calcio* ou du ballon eſt encore un exercice célebre à Florence, mais il n'a lieu, du moins avec toute ſa pompe que rarement & dans les grandes occa-

ſions, comme à l'arrivée de l'empereur en 1738; c'eſt alors une des plus belles fêtes de l'Italie. Cinquante-quatre jeunes gentilshommes forment deux compagnies qu'on diſtingue par leurs drapeaux & leurs couleurs; elles ſont commandées chacune par un général ſuivi de beaucoup de pages, & qui marche avec la plus grande pompe. Ces deux troupes arrivent au ſon des inſtrumens; après avoir fait le tour de la place qui eſt ornée comme un amphithéâtre, & avoir fait briller les graces, l'ordre & la légéreté de leurs évolutions militaires, les troupes ſe ſéparent; chacun occupe ſon quartier général & ſe range ſous ſon drapeau; auſſi-tôt que le ſignal eſt donné, on forme l'ordre de bataille; le ballon ſe jette dans le milieu; chaque troupe s'efforce de le renvoyer à l'autre, ceux qui ſont à l'arriere-garde s'efforçent de le faire aller hors des barrieres de leurs adverſaires, s'ils y réuſſiſſent la partie eſt gagnée; alors s'engage la mêlée, & la lutte commence, chaque troupe eſſayant de s'emparer du camp ennemi; on y déploye toute la force & l'adreſſe dont on eſt capable; chacun des ſpectateurs s'intéreſſe au ſuccès de quelques-uns des combat-

tans; les applaudiſſemens des Dames qui animent le courage & l'émulation de leurs amis, font faire des efforts incroyables. Ces exercices méritent d'être maintenus & encouragés dans un pays où l'on n'a pas d'occaſion de ſe diſtinguer à la guerre; c'eſt la ſeule maniere dont les Toſcans puiſſent rappeller le ſouvenir de l'ancienne valeur des Etruriens, qui firent trembler Rome autrefois. On voit cette fête du Calcio, gravée dans les vues de Florence, par Gerini, 1744.

On fait auſſi ſur la place de *Santa Maria novella* des courſes de chars, la veille de la S. Jean : le prince y aſſiſte, & c'eſt un ſpectacle brillant, qui peut donner une idée de ce qu'étoient les fameuſes courſes des Romains. On tend à une certaine diſtance de terre, dans preſque toute la longueur de la place, à côté de la route des chars, une corde qui tient à deux bornes en forme de petits obéliſques élevés ſur des piédeſtaux. Cette précaution oblige les chars de ſuivre la carriere d'un bout à l'autre, & empêche qu'ils ne coupent & ne traverſent la place. Quatre chars de différentes couleurs partent tous au même inſtant du but où ils ſont rangés,

Celui qui a le premier fait trois fois le tour des bornes, remporte le prix, qui est une piece d'étoffe de soie. Les chars dont on se sert à cet effet sont des especes de petits phaëtons à quatre roues, dont le train est un peu long. Ils sont chacun traînés par deux chevaux : comme il y auroit trop à risquer pour ceux qui seroient dedans, les chars courent à vide ; celui qui les conduit est assis sur un siege assez élevé qui est sur le devant ; il tient d'une main les rênes des chevaux & de l'autre son fouet, & a les pieds appuyés sur l'extrêmité de la coquille de l'avant-train ; ces sortes de courses exigent autant de vîtesse de la part des chevaux que d'adresse & de justesse dans le coup-d'œil de la part de ceux qui les conduisent ; elles ne manquent jamais d'attirer un grand nombre de spectateurs, & ur -tout d'étrangers à Florence. On m'a dit à la vérité, que quelquefois le même maître fournissoit tous les chevaux de la course ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne s'intéressât au succès.



## CHAPITRE II.

### *Du Gouvernement, du Commerce & des Impôts de la Toſcane.*

LE grand-duc Léopold a partagé l'adminiſtration entre un conſeil d'état & un conſeil des finances, chacun compoſé d'un ou deux directeurs généraux & de pluſieurs ſecrétaires; mais il s'occupe lui-même des affaires avec aſſiduité : il n'y en a pas dont il ne ſuive la diſcuſſion. On voit dans ſes appartemens des bureaux, où l'on examine les détails, & où il les fait analyſer; il trouve que ſes états ne ſont pas aſſez étendus, pour qu'il ne puiſſe y ſupporter toutes les charges de la ſouveraineté. Il conſacre quatre jours de la ſemaine à l'adminiſtration générale, deux aux affaires des particuliers, & le ſeptieme à la repréſentation.

Il reçoit les mémoires de la main de ceux qu'ils intéreſſent; il répond verbalement, après les avoir examinés;

fi l'affaire exige une difcution, elle fe fait préliminairement devant le tribunal le mieux informé de l'affaire; le prince écoute les parties intéreffées, qui font libres de l'entretenir; c'eft un privilége dont jouiffent également tous les fujets & tous les étrangers, l'indigent tout comme le plus puiffant.

Le caractere de ce prince, & fon goût pour les affaires, ont banni de la cour les amufemens frivoles, le luxe qui les accompagne & tous les objets d'une vaine repréfentation. Sa principale récréation confifte en voyages dans les provinces. Ils fe font fans fuite : le grand-duc y termine les affaires principales de chaque canton, & il examine les projets relatifs à leur amélioration. L'exemple qu'il donne de fimplicité & d'économie, a influé fur la nobleffe, qui devient moins fiere & plus inftruite, & qui ne vexe plus fes vaffaux.

Les abus du département de la juftice, étoient tels, qu'on comptoit dans la feule ville de Florence jufqu'à 72 tribunaux, qui jugeoient tous en dernier reffort.

On a commencé en 1772 une réforme générale, en réduifant ces cours de juftice à vingt-deux; on en a réglé

l'attribution, on a modéré les épices & les frais de procédure ; on a pourvu par des loix sages à l'examen & à la réception des juges.

On a réformé la jurisprudence & le code civil ; enfin le prince a réussi par sa sagesse, à rendre les procès plus rares ; il emploie l'ascendant que lui donnent ses vertus pour faire régner l'union & la paix ; on recourt plus souvent à sa médiation qu'à son pouvoir. Ses sujets viennent à lui comme à un pere ; sa grandeur est d'être entouré de son peuple, & de lui être utile.

Le peuple de Florence est si peu porté au crime, que même de mon temps on y faisoit rarement d'exécution. Aussi le code criminel n'est pas en Toscane celui du sang & des boureaux ; on y lit que la loi toujours compatissante ne doit punir que pour l'exemple, que les tourmens cachés sont odieux ; que les tortures sont des moyens atroces ; aussi les prisons ne sont point terribles ; on s'assure de ceux qu'on y retient, sans leur faire porter des chaînes, sans les priver d'air, de nourriture & de lumiere. Il n'y a plus de cachots, & celui qui est arrêté pour dettes, n'est pas confondu avec ceux que le crime avilit.

La loi parle toujours en faveur d'un accusé ; elle veut qu'il se choisisse un conseil, qu'il ait un défenseur, & qu'il ne lui soit refusé aucun moyen de faire connoître son innocence. Le meurtre non prémédité n'est puni que par bannissement, le vol par l'esclavage ; les banqueroutes, les concussions par l'emprisonnement, la contrebande par des peines pécuniaires.

On ne connoît en Toscane, ni de prisons d'état, ni de tribunaux qui aient des attributions particulieres. L'inquisition n'y a plus que le pouvoir de consoler, d'instruire, de pratiquer la charité & la tolérance.

A Rome, à Naples & à Gênes, les châtimens sont plus séveres ; la peine de mort y est établie pour le vol comme pour l'assassinat, & cependant ces pays sont remplis de scélérats ; au contraire ils sont rares en Toscane ; des loix douces y suffisent pour assurer la tranquillité de la société, & il n'y a pas de pays où elle soit moins troublée. Dans l'espace de dix ans, on n'y a puni de mort que deux criminels, dont un même n'étoit pas Toscan, vingt seulement ont été condamnés à l'esclavage.

Mais la loi en adouciſſant les peines, veut que la punition ſoit certaine & prompte; les pourſuites ſe font avec une telle exactitude, qu'il eſt impoſſible de s'y ſouſtraire.

Le bien de la religion & la régularité des prêtres a occupé la nouvelle adminiſtration : on a mis une diſcipline exacte dans le clergé; on a choiſi un archevêque très-inſtruit, ſans avoir égard à la naiſſance; on fait prêcher la morale plus que le dogme, & l'on n'y connoît point les diſputes de religion.

Le prince a voulu diminuer le nombre des religieux; il a permis aux moines de vendre leurs fonds, moyennant un impôt; a ſupprimé les couvens qui étoient inutiles, & ceux où il y avoit peu de religieux; on ne reçoit ni dot ni préſent, & celui qui fait profeſſion eſt obligé de donner le quart de ſes biens aux hôpitaux.

Une partie des biens des moines a ſervi pour augmenter les revenus des cures. On a déclaré inamovibles les cures qui étoient à la nomination des chapitres ou des couvens, & qui n'oſoient demander des ſupplémens de portions

congrues, de peur d'être destitués. Il n'y a point de décimateurs ecclésiastiques en Toscane. Les *decime del Paroco*, qui répondent à notre dixme, sont peu de chose; une personne qui a 600 liv. de revenu donne, par exemple, un staio de bled, qui pese 36 à 38 liv., les gens plus riches en donnent deux, cela ne va jamais plus loin. Les curés ont aussi le revenu des messes, comme chez nous; on donne un paule, ou 11 sous & demi; c'est un peu plus qu'en France, où l'on ne donne ordinairement que 8 ou 10 sols dans les campagnes.

Il est défendu de faire des vœux avant l'âge de 24 ans pour les hommes, & de 20 pour les femmes.

La publication de cette loi parut exiger des précautions, par la nature & la généralité des préjugés qu'elle attaquoit. Pour y préparer les esprits, on fit représenter à Florence le drame de Mélanie, que M. de la Harpe avoit donné en 1770. Le principal acteur seconda très-bien l'auteur; le public applaudit avec entousiasme; on en donna 25 représentations: tous les cœurs sensibles étoient encore émus, quand la loi

les avertit que c'étoit ſur le ſort de leurs amis, de leurs parens, de leurs ſœurs, de leurs filles, qu'il falloit pleurer : ils virent avec reconnoiſſance abolir une coutume barbare. Il fut même ordonné qu'on ne feroit plus élever les filles dans les couvens avant l'âge de 10 ans, qu'elles ne prendroient l'habit qu'après avoir paſſé ſix mois hors des cloîtres, lorſque leur vocation auroit été connue par trois commiſſaires publics, & qu'elles auroit eu l'agrément de la commiſſion ou députation qui eſt chargée des affaires religieuſes. Ceux qui vont dans les pays étrangers pour prendre l'habit avant l'âge preſcrit, perdent à jamais les avantages des citoyens. Un monaſtere ne s'étant pas conformé à toutes les diſpoſitions de la loi, il lui fut défendu de recevoir des novices.

L'état militaire eſt réglé conformément aux ordonnances du prince, par un état-major général, auquel eſt confiée l'inſpection des troupes, de l'artillerie & des fortifications.

La plupart des fortereſſes ont été détruites pour économiſer les dépenſes inutiles d'entretien, & de garniſons.

Les mêmes vues firent d'abord réduire

les

les troupes du grand-duc à six mille hommes, (il pourroit en lever trente mille en cas de besoin). La moitié de ces troupes étoit à Florence, le reste étoit parti dans les différentes places de la Toscane. Ce prince a substitué aux compagnies de ses gardes-nobles, une troupe prise dans le peuple; l'épargne qui en résulte sur le traitement & l'habillement, dédommagera-t-elle l'état des travaux des cultivateurs, dont cette opération a dû le priver? L'inaction de la noblesse, n'est-elle pas un inconvénient de cette réforme? Il a fini par réformer la majeure partie de son armée, & établir des milices qu'on exerce de temps en temps comme dans les cantons Suisses, & les bourgeois montent la garde où il est besoin. Les fantassins qui servent ont 5 sous 4 den. par jour, une livre de pain, du bois, de la chandelle, un habit tous les cinq ans, veste & culotte tous les deux ans.

Les forces navales de la Toscane consistent en trois frégates, destinées à protéger le commerce de Livourne; & le prince y a établi une école de marine. La marine n'occupe essentiellement que les quatre cens chevaliers de l'ordre

de S. Etienne, depuis que des traités faits avec les états de Barbarie, ont permis d'en ſupprimer la plus grande partie.

Le commerce de Florence étoit des plus vaſtes qu'il y eût en Europe avant la découverte du nouveau monde; la proximité du Levant, de l'Aſie & de l'Afrique avoit invité les Italiens à s'y répandre, à travailler pour ces différens pays, à en tirer des retours pour les envoyer dans le reſte de l'Europe; les Florentins qui étoient libres, ingénieux & actifs ſe diſtinguerent ſpécialement. Côme le vieux étoit, en 1450, le plus riche négociant de l'Europe; la fabrique des étoffes de laine étoit ſur-tout un objet immenſe de commerce, parce que les manufactures de Florence y employoient les laines d'une partie conſidérable de l'Italie. Les fils de Côme le vieux, & ſon petit-fils Laurent le magnifique, continuerent ce commerce quoiqu'ils fuſſent auſſi chefs de la république de Florence. Dans le temps que les Médicis étoient exilés, & que le pape Clément VII l'appui de cette maiſon, étoit aſſiégé dans le château S. Ange en 1528, Caponi, qui ſe mit à la tête de la république, étoit encore un négociant, & n'interrompit

pas même fon commerce au milieu de ces troubles & de ces révolutions ( *Varchi* Liv. 9 ).

Tous les beaux palais de Florence furent conftruits par les riches négocians de ce temps-là ; les arts attirés de Conftantinople y augmenterent le goût, l'induftrie, & par conféquent le commerce. Ces fages républicains vivoient alors comme ont fait enfuite les Hollandois avec une fobriété & une fimplicité qui leur donnoit le moyen de fe contenter de profits médiocres ; & cette frugalité fut la principale fource de leur opulence.

Lorfque les Médicis eurent quitté le commerce pour devenir grands-ducs & fouverains, cet exemple contagieux éloigna du commerce les familles les plus confidérables & les plus riches ; on trouva dès-lors que vivre noblement c'étoit vivre fans rien faire. La découverte du cap de Bonne-Efpérance rendit le voyage des Indes par mer plus facile & plus court ; le commerce de l'Amérique devint plus lucratif que celui du Levant ; l'Efpagne, le Portugal, la Hollande, &c. attirerent la grande maffe de commerce qui étoit auparavant en Italie, & toutes

ces causes réunies ont fait tomber à Florence le commerce & la population.

Il y a cependant encore des fabriques en laines, mais ce n'est que pour les ouvrages communs & à l'usage du peuple; les beaux draps se tirent d'Angleterre.

On cultive beaucoup de lin dans les environs de Florence : en général toutes les branches de l'agriculture y sont en activité. L'on y voit des cultivateurs venir acheter dans la ville pour un écu de six livres, une fosse d'aisance qu'ils vident eux-mêmes, pour bonifier leurs terres; & cet usage leur profite à merveille.

L'alun, le safran, les cédras, les quintessences, les olives, les huiles, & surtout les vins, sont un objet de commerce considérable pour la Toscane, comme nous l'avons déja remarqué.

Les fabriques de soie ont toujours été très-célebres à Florence, & elles sont encore estimées : on y fait des taffetas, des damas & même des velours : ces manufactures sont la principale branche de commerce; les réglemens qui la concernent ont été faits avec beaucoup d'intelligence, & ils sont très-estimés. Il y a vingt-cinq ans que l'intendant de Lyon

les demanda au comte de Lorenzi, pour en tirer parti dans sa généralité ; & M. de Dangeul, qui voyageant en Italie, étudia les loix des différentes provinces, fit une étude spéciale de celles de la Toscane ; mais la plupart de ces réglemens ont été supprimés sous le nouveau regne, pour y substituer le systême d'une entiere liberté. Les soies crues sont aussi un objet de commerce dans la Toscane, de même que les soies travaillées.

Les chapeaux de paille qui se font à Florence, ou dans les environs, avec beaucoup de propreté, font un revenu assez considérable ; ils se répandent dans l'Italie & souvent au-delà.

La bijouterie de Florence est peu de chose, on n'y estime que celle de France : un bijoutier François y a travaillé long-temps, & depuis qu'il est mort, cet art y paroît être négligé.

C'est en faveur du commerce que les loix de la Toscane ont donné au mari la succession de la femme qui meurt sans enfans, du moins à Florence & dans son territoire ; à Arezzo, le mari n'hérite que de la moitié des biens de sa femme ; à Pistoia, d'un tiers.

Il y a parmi les négocians beaucoup

de Juifs ; ils ne ſont point aſſujettis en Toſcane à porter une marque d'opprobre, comme dans le reſte de l'Italie ; ils ſont la principale richeſſe de Livourne, & ils contribuent à celle de Florence ; mais ils n'y ont pas cependant le droit de bourgeoiſie, comme on l'a écrit derniérement.

M. le ſénateur Ginori, très-riche, très-curieux & très-inſtruit dans les arts, avoit une manufacture de porcelaine à Doccia, à trois lieues de Florence : on ſe plaignoit de ce que les vaſes dans leſquels on a coutume de la faire cuire, ſe caſſoient continuellement, & l'on étoit occupé à y chercher un remede. C'eſt M. Ginori qui avoit projetté l'établiſſement d'un port dans les maremmes de Groſſetto, pour lequel il avoit fait venir à ſes frais une colonie de 12 à 15 cens Allemands. Il avoit frété un vaiſſeau pour aller chercher aux Indes des productions naturelles : il avoit en 1765 un troupeau de chevres d'Angora. On ne peut avoir une plus grande variété de connoiſſances, réunie avec plus d'activité & de zele.

La livre de Florence vaut 11 onces, un demi-gros & 20 grains, poids de

marc, ou poid de Paris, cela fait 6292 grains; elle se divise en 12 onces, (dont chacune vaut 532 $\frac{2}{3}$ grains) l'once en 24 deniers, le denier en 24 grains.

Le poids est le même à Livourne. La livre de Siene est plus foible de 18 deniers, 12 grains, poids de Florence, ou de 5 gros, 50 $\frac{43}{72}$ grains de France; celle de Pistoia est plus foible d'une once entiere, ou de 7 gros 28 $\frac{2}{3}$ grains de France. Dans le reste de la Toscane on se sert du poids de Florence. En 1783, le prince a ordonné que les poids & les mesures de Florence seroient les seuls employés dans ses provinces.

On conserve à Florence avec des précautions scrupuleuses, le *Campione*, ou le modéle de la livre, poids de Florence, qu'on assure être celle des anciens Romains; on ne s'en sert que pour vérifier, lorsqu'on le croit nécessaire, l'étalon destiné à régler les autres poids. Cette livre de Florence est celle dont on fait usage à la monnoie, elle étoit plus forte de 15 grains, que celle dont on faisoit usage dans le public; mais c'étoit un abus qu'on a réformé, & l'on a rendu l'étalon qui sert journelle-

ment, conforme à celui de la monnoie, c'eſt-à-dire, à l'étalon primitif de la Toſcane.

Meſures de Florence.

Le bras de Florence, *Braccio da panno*, ou *Panoro*, le ſeul que l'on connoiſſe dans l'uſage ordinaire, eſt de 1 pied 9 pouces 6 lignes $\frac{454}{1000}$ de France, ou 258 lignes, & 454 milliemes, ſuivant les comparaiſons du P. Ximenès, (*del Gnomone Fiorentino*, pag. 4). Le *Paſſetto* vaut deux bras, & la *Canna* en vaut quatre. Le bras ſe diviſe en 20 *Soldi*, & le ſoldo en 3 quatrini, ce qui fait 60 parties dans la ſubdiviſion.

Il y a une autre eſpece de bras appellé *Braccio da Terra*, qui vaut 1 pied 8 pouces 4 lignes $\frac{95}{1000}$, ou 244,095 lignes; il en faut 3000 pour former le mille de Florence; ainſi le mille eſt de 847 toiſes; le *Braccio da Terra* ne ſert gueres à d'autre uſage que celui des milles. Cette diverſité de meſures a produit une mépriſe d'un des plus célebres aſtronomes de l'académie : Picard, dans ſa *Meſure de la Terre*, ſuppoſe que le mille de Florence eſt de 3000 bras *da Panno*, tandis que c'eſt 3000 bras *da Terra*; car il dit que les milles de Florence ſont de 63 $\frac{7}{10}$ au degré, tandis qu'on

les compte sur le pied de 67 $\frac{2}{7}$, au degré.

Le *Stioro*, ou *Staioro*, qui est la mesure des arpenteurs pour le terrein, contient 1728 bras carrés (*da Panno*), ce qui revient à 196 toises carrées en superficie.

L'on compte à Florence par paules, qui reviennent à 11 sols & demi de France, & qui se divisent en 8 *Crazie*; on compte aussi par *Scudi*, *Lire*, *Soldi* & *Danari*. L'écu fait 7 livres, la livre qui vaut un paule & demi, revient à 17 sols de France : elle se divise en 12 *Crazie* ou en 20 *Soldi*, le soldo en 3 quatrini, le quatrino en 4 deniers ou *Piccoli*. Les pieces de 2 & de 4 crazie se nomment *Madonnine* & *Grossi*. Monnoies.

Le sequin de Florence, *Zecchino* ou *Gigliato*, vaut cinq pour cent de plus que celui du pape; il fait 20 paules, & coûte environ 11 liv. & 5 sols, ou 10 sols au plus, monnoie de France, quand on l'achete avec des louis d'or.

Le *Scudo*, qui est de 7 liv. de Florence, revient à 6 liv. & neuf den. Le *Ruspo* qui en est le double, à 12 liv. 1 $\frac{1}{2}$ s. de France, ou 21 paules de Florence.

Les monnoies les moins usitées sont le *Testone*, qui vaut 2 *lire* ou 3 paules; le *Francescone* qui vaut 10 paules, ou 5 liv. 15 sols, le *Franceschino* qui en vaut la moitié; & le Ruspone qui vaut 3 sequins; il y a aussi des écus de 9 paules & demi, on en bat beaucoup, mais ils vont en Turquie.

A Livourne on compte généralement par *Pezze*, qui valent 6 liv. du pays, ou 5 liv. 15 sous, suivant qu'on paie en argent plus ou moins bon; les pezze se divisent en 8 *Reale*.

LE STAIO, mesure de blé, pese de 52 à 55 livres de Florence : les 55 sont 38 livres, poids de marc, ainsi le *Staio* de Florence approche beaucoup de 2 boisseaux de Paris. Le *Modio* est de 24 *Staia*.

Dans les années ordinaires le staio coûte 4 liv. monnoie du pays, ce qui revient à 20 livres le setier, mesure & argent de France : en 1762 on l'avoit pour 14, mais en 1763 il en coûtoit 44. On attribuoit cette cherté à des manœuvres sur le commerce des grains. En 1782, le pain coûtoit 3 sous la livre, ce qui revient à 3 sous 3 deniers poids & argent de France.

Le *Barile* qui sert à la mesure du vin, pese 140 liv. de Florence. Le *Fiasco* qui en est la vingtieme partie, pese 7 livres, & vaut presque deux pintes & demie, mesure de Paris.

Le *Fiasco* de vin ordinaire, *Vino di Canti*, qui pese 7 liv. coûte un paule, cela revient à 4 sols & demi la pinte de Paris; ce n'est gueres que la moitié de ce que le vin commun coûte à Paris; encore trouve-t-on à Florence des vins plus communs pour la moitié de ce prix-là; mais la plupart de ces vins sont doucereux, & ne plaisent guere à ceux qui sont accoutumés aux vins de France, sur-tout à ceux de la Bourgogne, même les plus communs.

Le baril d'huile pese 85 livres de Florence. Deux barils font la *Somma*.

La mesure de la dépense des eaux, se fait en France par le pouce d'eau, qui fournit 14 pintes par minute; elle se fait à Florence par *Oncia d'acqua*, c'est ce qui coule par un petit carré de la douzieme partie du palme Romain, dont le côté supérieur est de deux lignes au-dessous de la surface de l'eau. Le P. Ximenès, qui m'a donné cette mesure, dit qu'on suit la même méthode dans

le Milanez, pour l'irrigation des prés par le canal appellé la Muzza. Mais à Rome l'*Oncia d'acqua*, s'évalue différemment, comme nous aurons ſoin de le dire.

Valeur des Terres.

Le revenu d'un fond de terre dans le *Val d'Arno*, à 6 ou 7 lieues de Florence, étoit de trois pour cent du capital en 1765; cependant quand on empruntoit, on payoit l'intérêt à cinq pour cent, cela prouvoit la diſette de l'argent; la reine d'Hongrie a réduit à quatre pour cent l'intérêt de l'argent dans ſes états; le roi de France l'avoit fait auſſi, mais on a révoqué l'ordonnance en 1770. L'intérêt ne va pas à trois pour cent en Angleterre, il eſt de deux & demi en Hollande : il faut que la différence entre le produit de l'argent prêté & le produit des fonds ſoit peu conſidérable, ſi l'on veut encourager l'agriculture & le commerce.

Un *Staioro* de terre qui a 196 toiſes de ſuperficie, vaut 60 ſcudi, ce qui revient à plus de 1540 liv. l'arpent de Paris de 900 toiſes; mais les terres rapportent ordinairement huit ou dix pour un de la ſemence : on les laboure trois fois; on y met environ ſept liv.

de fumier pour un arpent. On enſemence les terres dans le mois de novembre, ou depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement de décembre; c'eſt un peu plus tard que chez nous, parce que le froid y arrive auſſi un peu plus tard; on ſeme ordinairement du froment trois ans de ſuite dans la même terre, & la quatrieme année on y met du ſeigle, ou bien la *Sagina* (voyez T. I, page 510) & le fourage. La *Sagina* ſe ſeme au mois de mai, & ſe coupe au mois d'août, on ſeme alors tout de ſuite la luſerne ou le trefle.

Les bœufs de la Toſcane ſont gris & d'une grande eſpece, ils coûtoient en 1765, 30 35 ſcudi, c'eſt-à-dire, 168 ou 196 liv. la piece, & les vaches environ 14 ou 15 ſcudi, c'eſt-à-dire, 84 liv. de France. On donnoit 56 ſols par jour pour un laboureur avec deux bœufs, & 16 ſols à un journalier que l'on ne nourriſſoit point.

Dans la ville de Florence la viande de bœuf coûtoit 5 ſous ou 15 quatrini, ce qui revient à 5 ſous 9 deniers la livre, poids & monnoie de France, & le veau 18 quatrini (a), ou 7 ſous 3

(a) En 1775, le bœuf 7 ſ. le mouton 4 à 5, le veau 12 à 15, le beurre 20, la chandele 8, le ſel 6, la bougie 43 ſ. du pays.

deniers la livre de France. En 1782, il avoit augmenté d'un cinquieme.

Les moutons se vendent 5 ou 6 scudi, c'est-à-dire, de 30 à 36 liv., ou bien au poids, à raison de 23 liv. le quintal de France. On tond leur laine au mois de mai; chaque mouton en donne environ 3 livres, on la vend 65 liv. le quintal; celle des maremmes coûte un dixieme de plus, quelquefois même 80 liv. le quintal de France.

Les cochons dont on fait grand usage en Toscane, se vendent 14 liv. au mois de mai, 33 ou 34 au mois de novembre; dans ce temps-là, ils se vendent quelquefois au poids, à raison de 18 liv. 10 s. le quintal de France.

La soie étant un des grands objets de commerce de la Toscane, on en fait beaucoup aux environs de Florence; la feuille de mûrier s'y vend 3 liv. 10 s. le quintal de France: les vers à soie, *Bochi*, commencent à travailler vers le 25 avril, les cocons sont finis vers le milieu de juin; les cocons, *Bozzoli*, se vendent depuis 24 jusqu'à 36 sols la livre de France; il faut 10 ou 12 livres de cocons pour faire une livre de soie.

Le nombre des impôts de la Toscane, ou *gabelle*, se varioit à l'infini ; ce pays avoit toujours été célebre pour l'art de la maltote ; aussi dans un dictionnaire burlesque de *Gigli*, plein de bons mots & de satyres plaisantes, on lisoit à l'article *Gabella* ce renvoi, Vide *Gran-Duca*, & à l'article *Gran-Duca*, il y avoit Vide *Gabella.*

Catherine de Médicis, qui avoit été mariée dès l'an 1533 avec le duc d'Orléans, (qui fut ensuite Henri II) gouverna le royaume de France comme régente dans trois circonstances différentes. Les Florentins lui proposerent des projets, & furent mis à la tête des finances ; nos partisans les plus habiles furent pendant plus d'un siecle des Italiens, & rendirent leur nation odieuse à la France.

L'art des financiers se perfectionna bientôt en France : le duc de Lorraine ayant pris possession de la Toscane en 1739, voulut imiter l'exemple de son pere qui n'avoit tiré parti de la Lorraine, qu'en la faisant travailler en finance par des François ; il envoya M. O Kelli en 1741 à Paris, pour y former une compagnie, qui se trans-

porta réellement à Florence, & y prit les fermes générales du ſel, du tabac, des douannes, des contrôles; c'étoit plus de la moitié du revenu de la Toſcane, & elle ſe montoit à ſix ou ſept millions monnoie de France. Les François furent bientôt contrariés par le marquis Gironi; M. Touſſaint les appuyoit à Vienne; mais enfin le plus grand nombre abandonna l'entrepriſe; il y reſta cependant des François & des Lorrains, employés dans les affaires; mais ils n'y étoient pas fort aimés; un de ceux qui fait le plus d'honneur à la France eſt M. de Cambrai Digny, directeur des comptes, dont nous parlerons à l'occaſion des machines de Caſtiglione: il a effacé, par les ſervices rendus à la Toſcane, le vernis défavorable que peut avoir un étranger dans les finances d'un pays.

Le produit total des impoſitions dans la Toſcane, montoit en 1765 à plus de dix millions, monnoie de France; mais après le paiement des *Monts* ou des dettes auxquelles une partie étoit affectée, il ne reſtoit que cinq millions & demi, dont un million & demi alloit à Vienne chaque année ſous le regne de

l'empereur; c'étoit une cause d'épuisement pour le pays; M. Jagemann estimoit les revenus du prince de 14 millions. On y paie d'abord les *decime Gran-Ducali*, qui sont le dixieme du revenu des terres, tel qu'il est, suivant l'ancienne estimation; dans quelques endroits *l'estimo* est de onze sous & demi de France pour un staioro de 196 toises, où l'on seme 35 livres de blé; & qui se vend 330 livres; dans d'autres on estime qu'un fond qui vaut 200 livres de capital, paie une livre de décimes, c'est plus que le dixieme du revenu.

Il y a des parties de la Toscane où l'on ne paie pas les décimes aussi fortes qu'aux environs de Florence; dans d'autres on les paie sous un nom différent, comme sous le nom de *Stima* ou *Estimo*; il en est ainsi à Pistoia, à Arezzo & à Siene; mais la quotité est à peu près la même. V. *Pagnini*, *delle decime Gran-Ducali.*

Le Podestà dans chaque canton peut recevoir les décimes que les particuliers veulent lui remettre; mais il leur est permis aussi de les porter à Florence au bureau appellé *Uffizio de' nove*: elles

doivent être payées à la fin de juin ; & deux mois après l'écheance on payoit le triple, si l'on restoit en retard. Cette peine étoit trop dure ; on a plus de douceur en France; l'on attend assez longtemps celui qu'on sait n'être pas en état de payer, & les frais des poursuites sont peu considérables; en Languedoc on contraint militairement les débiteurs, mais avec modération, avec peu de formalités & peu de frais.

Suivant M. Jagemann, les *décimes* sont taxées 300 mille *Scudi*.

Le sel & le tabac en rapportent. 2669
Les douannes tous frais faits. . 1670
Le papier timbré. . . . . 30

Les feuilles de tabac viennent de Virginie, du Brésil & de Tessalonique, on les travaille aux Cascine près de Florence ; on les fait sécher au soleil, & on les vend par toute la province.

On payoit aussi une capitation, comme en France, à proportion du rang de l'état, du commerce de chacun. La ferme générale comprenoit le sel, le tabac, les douannes, les boucheries, les auberges, les droits que payoient les marchands de vin étrangers, qu'on appelle *Grecaioli*, & le papier timbré,

qui eft lui feul un objet de 56000 livres.

On payoit un impôt fur le blé que l'on alloit moudre, *la molenda;* on payoit auffi une autre impofition ou *gabella* fur le blé, & les deux enfemble revenoient à 5 fols pour un boiffeau de Paris; mais dans la campagne les payfans payoient 24 fols par tête pour la taxe du moulin.

Il y avoit dans les provinces des prépofés appellés *Camerlinghi*, officiers de la chambre des finances, qui recevoient l'impôt de la mouture, *la Taffa del macinato*, foit des boulangers, foit de ceux qui faifoient du pain chez eux.

La viande payoit un fol par livre; c'eft ce qu'on appelloit, *Dazio della carne.*

Le fel qui fe fait à Volterra, pour le compte du prince, & qui lui revient à 4 deniers la livre, fuivant M. Jagemann, fe vendoit à Florence & dans les environs trois fols la livre, poids de France; il avoit augmenté enfuite jufqu'à fept fous; c'étoit encore bien moins qu'à Paris, où il coûte douze fous; fur les frontieres de la Tofcane il coûtoit moitié moins, & cependant c'étoit l'objet d'une contrebande confidérable.

L'impôt qui répond à notre centieme denier, & qu'on appelle à Florence la gabelle des contrats, étoit de sept trois quarts pour cent, dans les ventes, contrats de mariage, successions collatérales, même d'une tante maternelle, & d'un neveu maternel; la qualité de ce droit n'étoit pas tout-à-fait la même dans tout l'état; & quelquefois on faisoit une remise à ceux qui payoient comptant.

Tel étoit l'état des choses en 1765; mais depuis ce temps-là, il s'est fait une réforme considérable dans les finances, & le prince continue encore à s'en occuper; voici ce que j'en ai appris par M. Henry de Richeprey, qui voyageant en Italie en 1778, a vû avec admiration tout ce qu'on avoit déja opéré pour le soulagement des peuples de la Toscane.

Il a d'abord paru un édit qui supprimoit la ferme générale, afin de procurer (disoit le prince) la facilité de pourvoir au bien & à l'avantage de nos sujets, sans être empêché par les difficultés qu'opposeroit l'intérêt des fermiers.

Les suites de cette liberté que le

prince se procuroit, ont été le placement des douannes aux frontieres de l'état; la réduction sur le prix du sel; l'usage du papier non timbré dans les procédures criminelles.

La diminution des droits de lods & ventes, l'exemption du droit d'insinuation, en faveur des filles, dont la dot ne passeroit pas deux mille cent livres (de Toscane); la suppression d'un impôt auquel tous les enfans mineurs étoient soumis, depuis un temps immémorial; l'abolition du privilége exclusif de la vente du poisson; la liberté de faire & de vendre du tabac, en se soumettant aux droits d'usage; & la défense d'arrêter & de mettre en prison ceux qui seroient surpris dans de légeres transgressions concernant les taxes domaniales; enfin les priviléges accordés pour les maremmes de Siene, & dont nous parlerons dans la suite.

Le projet du gouvernement est de réduire toutes les taxes dans la Toscane à un impôt unique, qui se percevra sur le produit net des terres. La capitation n'a pas même été conservée. On a déja réuni dans les provinces les impôts locaux, & les droits sur la cir-

culation, les taxes par tête d'hommes & d'animaux, & d'autres qui dans certains cantons faisoient jusqu'à 25 contributions différentes, à la seule dixme qui étoit nommée *Gran-Ducale*, qu'on a appellé impôt de rédemption. Cette taxe territoriale a aussi été augmentée à raison des sommes nécessaires à la construction des chemins & des canaux, à la réparation des ponts, ou desséchement des marais, & à l'entretien des ouvrages publics.

Tous les biens fonds contribuent en Toscane, proportionnellement à leur valeur ; les exceptions ne sont que pour les peres chargés de famille, ou les propriétaires qui entreprennent des défrichemens. On ne connoît plus la distinction des biens nobles, des biens roturiers, des biens ecclésiastiques; mais le gouvernement les a indistinctement assujettis aux mêmes charges.

Cette opération n'a pas d'abord augmenté beaucoup les revenus publics; parce que les premieres perceptions ne se sont pas faites avec une rigoureuse exactitude. On a menagé des préjugés qu'on espéroit de décréditer. On s'est contenté d'insinuer que l'état a un droit

impreſcriptible ſur tous les biens, pour les faire contribuer aux impôts; & que ſi les prêtres de l'ancienne loi en étoient exempts, c'eſt que la tribu conſacrée au miniſtere des autels, étoit exclue du partage des terres, & n'avoit pas de propriété, titre auquel le clergé de Toſcane ne voudroit pas acheter cette exemption.

L'état, diſoit-on, ſupporte des charges qui ont pour objet le bien général de tous les ſujets, & par conſéquent du clergé; il paie l'éducation publique, il répare les calamités cauſées par les incendies, les débordemens, les années ſtériles; il fait les dépenſes néceſſaires pour la pourſuite de ceux qu'on ſoupçonne de troubler l'ordre public; il eſt donc juſte qu'il préleve ſur les biens des eccléſiaſtiques, les ſecours qui doivent ſatisfaire aux obligations dont il les a déchargés. Enfin il a été ordonné que les biens eccléſiaſtiques ſeroient ſoumis à l'impôt territorial, *comme protégés & défendus par la même force tutélaire que les autres, comme participant également aux avantages des communications, & de toutes les dépenſes publiques, comme eſſentiellement attachés à la loi de l'état, quoique apparte-*

*nans à l'églife, de même que le font les eccléfiaftiques, quoique particuliérement confacrés à Dieu.*

Les provinces font annuellement prévenues par le confeil de la fomme qu'elles doivent fournir ; les habitans procédent entr'eux à la répartition, & leurs repréfentans font chargés de la perception. On ajoute à l'impôt *Gran-Ducale*, la fomme néceffaire aux dépenfes municipales. La répartition fe fait entre les propriétaires des fonds & immeubles, proportionnellement à la valeur de ces biens, & à raifon des anciennes eftimations ; tous les titres font dépofés dans un des bureaux de la capitale, où chacun a le droit de les vérifier.

Ceux qui ne poffédent pas des biens immeubles, les artifans, les ouvriers, les journaliers, ne paient pas d'impôt : on a penfé qu'ils ne devoient rien à l'état, parce qu'ils ne poffédoient rien.

Toutes les charges quelconques des communautés fe diftribuent donc entre les poffeffeurs des fonds; mais les propriétaires fupportant feuls le poids des contributions, doivent auffi gérer toutes les affaires des communautés, parce qu'elles

qu'elles les intéressent plus particuliérement, & ils ont seuls voix délibératives, relativement aux dépenses publiques, & aux nouvelles constructions de chemins ou d'édifices publics.

Ce sont ces représentans & ces députés nommés à la pluralité des voix, qui régissent toutes les affaires. Quoique le prince voulut rendre l'administration uniforme dans ses états, il a laissé d'abord chaque province maitresse d'accepter ou de refuser la nouvelle constitution; il a voulu même qu'elles pussent la rejetter, si après un temps déterminé, elles n'en recueilloient pas les avantages qu'elles en auroient attendus. Mais les provinces ont successivement sollicité une forme d'administration qui diminuoit les charges, & qui en simplifioit la perception.

Quant à la perception de l'impôt, l'on a pensé qu'elle cesseroit d'être onéreuse, dès que le gouvernement la confieroit aux contribuables mêmes; ils connoissent mieux les facultés personnelles de chacun; & en administrant l'impôt, ils profitent encore des remises accordées aux receveurs des deniers publics.

Les travaux publics dans les provin-

ces, étant une des principales causes de l'accroissement de la prospérité, le grand-duc a recherché les moyens de les faciliter, & d'en rendre les charges moins désavantageuses; il a pris des mesures pour empêcher que les provinces ne fissent de ces dépenses, sans une nécessité absolue; & il leur a laissé la construction & la réparation des chemins, des canaux & des ponts.

La réforme des finances & la diminution des dépenses, a mis le prince à portée d'acquiter les dettes de l'état: lorsque la Toscane passa à la maison de Lorraine, elles se montoient à quatre-vingt-quatre millions. Pendant que François I demeuroit en Toscane, il ne put s'occuper de l'acquittement de l'état; c'étoit beaucoup dans les circonstances où il se trouvoit, que de ne pas augmenter les dettes. Lorsqu'il alla résider à Vienne, l'excédant des recettes sur les dépenses s'envoyoit à la cour.

Le grand-duc Léopold annonça dès son avénement au trône, que la libération de l'état devoit être l'opération la plus importante à la grandeur du souverain, & la plus essentielle à la prospérité publique. Il ne fut point effrayé

de la masse considérable d'argent que le remboursement des créances étrangeres exigeoit. Il conçut les moyens d'y subvenir, par les économies projettées & entreprises, par l'ordre de la perception, la diminution des frais de régie, les recherches sur le produit des fermes, & les privations auxquelles la cour s'assujettissoit.

L'effet le plus immédiat de l'acquittement des dettes, étoit d'ôter aux propriétaires d'argent, la faculté de se procurer un revenu plus considérable par de gros intérêts, que par le travail des terres & de l'industrie. Les emprunts publics leur offroient une sûreté plus grande que la part quelconque qu'ils auroient pu acheter des fruits de la terre ou des revenus des particuliers.

Le gouvernement ne craignit pas l'émigration des rentiers, d'autres opérations leur offrirent des moyens avantageux de placer leur argent; ils pouvoient acheter les fonds mis en vente, par le domaine, les communautés, & les gens de main morte.

Peu de temps après il fut ordonné que les intérêts, qui se payoient à trois & demi pour cent, seroient réduits à

trois, & que les propriétaires qui ne s'en contenteroient pas, seroient libres de retirer leurs fonds.

Enfin le gouvernement poursuivit successivement le remboursement de toutes les dettes contractées envers les étrangers, quels qu'en fussent les intérêts; & après huit ans il est parvenu à les acquitter. L'état n'avoit plus à libérer qu'une partie des dettes contractées envers les citoyens.

La vente des domaines du prince a été une de ses principales opérations. On a senti que les fermiers qui en avoient l'usufruit, n'étoient pas intéressés à les mettre en valeur, comme le seroient des propriétaires; que ces immeubles étoient sousfermés à des régisseurs qui n'en étoient pas même les cultivateurs; ainsi ces biens devoient continuellement se détériorer; les revenus en étoient absorbés en grande partie, par les profits des intermédiaires, placés entre le souverain & les cultivateurs.

On observoit ensuite que la plupart des propriétés étendues, comme celles des domaines, n'étoient pas aussi fertiles & aussi bien cultivées que les terres subdivisées, entre un grand nombre de

propriétaires ; & qu'il étoit essentiel à la prospérité publique, de procurer l'augmentation de la culture, pour alimenter le plus grand nombre possible des citoyens, & augmenter ainsi la richesse publique, & le nombre des contribuables.

On vit que la plupart des domaines formoient des terres vagues, peu fertiles, quoique plusieurs fussent environnés par des champs bien cultivés & d'un grand rapport, & qu'ils seroient susceptibles d'un grand produit, s'ils appartenoient à des particuliers, qui les recherchoient par des convenances de situation, d'utilité ou d'agrément.

Quant aux domaines qui étoient déja en valeur, & qui, par la sûreté des produits, étoient les plus importans, on assuroit que les redevances auxquelles on pouvoit les assujettir, en les vendant, procureroient à l'état un revenu équivalent au revenu actuel, sans aucune déduction des frais d'administration.

En négligeant une partie des domaines, & n'en retirant pas le plus grand produit possible, le gouvernement étoit forcé d'augmenter les charges publiques supportées par les autres biens, & de

ſe procurer en augmentant les impoſitions des reſſources égales à celles qu'il laiſſoit tarir entre ſes mains.

Ces conſidérations déterminerent à aliéner à cens tous les biens immeubles appartenans au domaine du prince ; on rejetta le conſeil, de les donner à baux emphitéotiques pour un nombre quelconque d'années, parce que les acquéreurs auroient craint de faire des avances & des dépenſes pour améliorer des fonds, dont ils n'auroient pas l'entiere propriété.

La vente des domaines ſe fit par petites portions, ce qui la rendit non-ſeulement plus avantageuſe, mais encore plus facile, parce que chaque particulier ſe trouva en état d'en profiter. On fit crédit pour le prix de l'introge à ceux qui étoient ſolvables, on réſerva un cens annuel.

Cette vente ſe fit avec des formes peu coûteuſes ; elles ne furent pas précédées d'eſtimations, d'arpentages, & de vérifications ſur les lieux : on ſe contenta de faire conſtater les anciennes limites, & le conſeil ſe détermina ſur les prix, par l'état des produits de chaque domaine, & par des offres reçues

dans des adjudications publiques. Il crut qu'il pouvoit négliger des recherches & des formalités qui auroient affuré des prix plus avantageux; mais une vente plus prompte répondoit mieux au but de cette opération, qui étoit de rendre le plutôt poffible, à l'agriculture & au commerce, des fonds qui étoient inutiles entre les mains du fouverain.

Les premiers fuccès de cette opération furent l'établiffement de plufieurs familles étrangeres, qui, avec le droit de propriété, acquéroient tous ceux des anciens citoyens. Ces nouveaux colons améliorerent les cultures, ils entreprirent de grand défrichemens, ils effayerent diverfes branches de commerce & d'induftrie; ils fe multiplierent tellement, qu'il y a dans toutes les campagnes des habitations ifolées, fouvent de nouvelles communautés; le bourg de Pontremoli eft devenu une ville agricole & commerçante.

Les principes qui avoient déterminé à la vente des domaines, firent auffi décider le partage des biens des communautés, des hôpitaux, des établiffemens de charité, & ceux de l'ordre de S. Etienne.

Les domaines du prince s'augmentoient encore de temps à autres par le moyen de cet ordre ; les baillis sont obligés d'affecter cent mille livres à l'ordre, pour jouir d'une commanderie ; après eux elle passe à deux autres personnes de leur famille, mais ensuite tout revient à l'ordre ; & le prince comme grand-maître, auroit pu réunir ainsi une partie considérable des biens de la Toscane. Nous parlerons de cet ordre à l'article de Pise, où il a son siege principal.

Par une déclaration du mois de mars 1778, le grand-duc a aboli toutes les loix concernant le droit de retrait & de prélation, ainsi que tous les priviléges attribués au fisc sur les aliénations des biens fonds, parce que ces droits causoient l'extention de vastes domaines, de l'état ou des seigneurs suzerains, qui sont inutiles aux progrès de la culture, & parce que ces droits portoient obstacle au droit de propriété.

Pour encourager l'agriculture & le commerce, le grand-duc régnant a adopté le systême de la liberté générale ; son plan d'administration est fondé sur la maxime que le bien général

consiste à maintenir les propriétaires dans le libre exercice de leurs droits, & à ôter toutes les gênes qui s'opposent à la liberté du commerce. On a donc supprimé tous les droits, les prohibitions, & les priviléges sur le commerce des fruits de la terre ; on a permis à toute personne d'acheter & de vendre des denrées, dans les rues, sur les places, dans les maisons, sur les chemins, & aux heures qu'elles voudroient ; on a aboli tous les droits de marché ; on a laissé à tout le monde la liberté de construire des fours & des moulins, de vendre de la farine ou du pain, sans payer de taxe, & sans être inscrit dans aucune maitrise.

Ce plan de liberté & de franchise fut conçu & adopté dans un temps de calamité, après trois ans de disette, à la suite d'une mortalité de plus de soixante mille personnes, lorsque toutes les ressources étoient épuisées. Le grand-duc avoit accordé des gratifications à l'entrée des grains étrangers achetés en France, en Afrique & dans les Pays-Bas, pour plusieurs millions ; ce prince pour subvenir à la misere publique, avoit fait vendre les meubles de la cou-

ronne & ſa vaiſſelle d'or & d'argent; mais depuis que l'exportation eſt permiſe, quoique le gouvernement n'ait ordonné ni approviſionnemens, ni diſtributions de grains ou d'argent, la liberté a remedié à deux années de ſtérilité; les grains ſe ſont maintenus dans le temps des bonnes ou des mauvaiſes récoltes, à un prix ſemblable au prix moyen des années antérieures.

Delà on conclud, en Toſcane, que l'effet de la liberté du commerce général des grains, eſt d'établir un prix conſtant & déterminé; que les ſtérilités ne pouvant être univerſelles, dans toutes les contrées commerçantes, un pays ſupplée continuellement à un autre, & qu'aucun n'éprouve de révolutions. La néceſſité ſucceſſive de vendre & d'acheter, aſſujettit tous les peuples à la réciprocité, & les avantages du commerce déterminent à une abondante importation, dans les pays où regne la diſette. C'eſt auſſi le ſentiment des économiſtes en France, tels que M. Dupont, M. l'abbé Baudeau, adopté par le gouvernement, dans le temps que M. Turgot étoit contrôleur-général; mais pluſieurs récoltes peu abondantes nuiſirent beau-

coup en France à la réputation des économistes, dans cette partie.

Le vin de la Toscane est le plus agréable de l'Italie, mais il ne se gardoit pas ; beaucoup de côteaux propres à la vigne étoient incultes. On a encouragé les plantations des vignes ; on permet de vendre du vin en gros & en détail, d'en faire circuler de province à province, d'en exporter, ou d'en importer d'étranger.

Les droits sur les boissons ont été diminués, & l'on a annoncé que la plupart de ceux qu'on laissoit subsister, seroient supprimés, dès que les précautions qu'on avoit prises procureroient les moyens de s'en passer ; on a révoqué les priviléges exclusifs de la vente des liqueurs, des eaux-de-vie étrangeres, & de tout ce qui se fait avec de l'esprit de vin.

L'académie d'agriculture a proposé, en même-temps, des prix à ceux qui indiqueroient de nouveaux moyens pour améliorer, ou pour étendre le commerce des vins. Le gouvernement a envoyé à Bordeaux, en Champagne, & en Bourgogne, pour apprendre les meilleures méthodes de faire le vin, & pour

en rapporter des plans de vigne. Ces recherches & ces voyages ont été si utiles, qu'on est parvenu à accroître la culture de la vigne, à conserver les vins pendant plusieurs années; ils peuvent être transportés sur toutes les côtes de la Méditerranée, pour s'y vendre en concurrence avec ceux de France.

La culture des oliviers & la fabrication des huiles, ont aussi fixé l'attention du gouvernement; quelques collines étoient couvertes d'oliviers sauvages; il y avoit beaucoup de cantons où on négligeoit d'en planter, quoique les huiles de Pise eussent une grande supériorité sur celles des autres provinces de l'Italie. Le commerce de cette riche production étoit peu avantageux, parce que les droits gênoient les commerçans, ou les portoient à le faire en fraude, par les côtes de Gênes & de Lucques; enfin on éprouvoit de fréquentes disettes.

Ces considérations déterminerent à employer pour les huiles, les moyens dont on s'étoit servi pour étendre la culture des blés & des vignes. On a accordé à tous les habitans la liberté de cueillir des olives, de les pressurer, &

d'en vendre l'huile, ou les fruits, comme ils le jugeroient à propos. Les réglemens & les droits qui empêchoient la circulation ont été abrogés; on a même diminué de près de moitié, les droits imposés sur l'importation des huiles étrangeres. Enfin on a formé des éleves, on a proposé des prix, on a comparé les différentes méthodes, & l'on a fait traduire & distribuer le livre de M. Sieures (provençal), sur la maniere de préserver l'olivier du ver qui le détruit.

Le gouvernement ne s'est point mépris dans le choix des moyens qu'il a employés, puisqu'il a procuré l'augmentation des cultures & du produit des oliviers : on en a planté plus de cent mille pieds, & l'on en a cultivé un plus grand nombre de sauvages; le commerce des huiles ne se fait plus ni par Gênes ni par Lucques, & la Toscane est présentement le centre du commerce des états voisins.

On ne s'est pas borné à se procurer l'abondance des huiles d'olives : on a essayé d'en naturaliser d'une nouvelle sorte. Des expériences ayant fait connoître que la culture du colsat seroit

avantageuſe à la Toſcane, il a été ordonné qu'il en ſeroit ſemé dans toutes les maiſons de campagne du grand-duc, pour en diſtribuer gratuitement à ceux qui en voudroient cultiver. N'omettons pas une diſpoſition remarquable de réglement : Afin (dit le légiſlateur), de diſpenſer les cultivateurs de voyages coûteux, nous voulons que ces graines ſoient adreſſées aux frais de l'état à tous les chefs de communautés.

La culture des mûriers dans preſque toute l'Italie, eſt gênée par des droits & par des réglemens prohibitifs, qui limitent le commerce des plans, des feuilles, des vers, des cocons, & la filature de la ſoie. Cette branche d'agriculture s'eſt accrue en Toſcane, par l'abolition de ces ſortes de gênes; la récolte des cocons a beaucoup augmenté, & les achats qu'on en faiſoit chez l'étranger, ſont cependant triplés, par l'augmentation des fabriques & du commerce. Il y a eu des encouragemens donnés pour les plantations de mûriers : on ne voit pas de ménage à l'entour de Florence où l'on ne ſoit occupé à élever des vers & à dépouiller des cocons; les avantages qui naîtront des

faveurs accordées aux manufactures de soie seront encore plus grands ; les mûriers centupleront pour satisfaire à la filature ; bientôt on élevera dans chaque villes des moulins à organsiner la soie, à l'imitation de ceux de Vaucanson.

L'accroissement des arts, des métiers, des manufactures, étoit aussi arrêté par un nombre infini de priviléges exclusifs, & de concessions particulieres : on en avoit accordé dans quelque provinces pour les manufactures de savon & d'amidon, les cuirs, les cires, les eaux-de-vie, &c. Tous ces priviléges furent rachetés ou supprimés ; un édit donna sans restriction la permission à tous les sujets nationaux ou étrangers, de la ville ou de la campagne, d'élever des manufactures, d'établir des fabriques, de dresser des atteliers, sans être réuni en corps ou communauté, sans payer ni taxes ni impositions, sans autres formalités que celle de se faire inscrire sur des registres, pour exercer telle profession que l'on voudroit. Si l'on demeure assujetti à payer un droit de quarante sols, c'est pour en appliquer le produit à l'encouragement des manufactures naissantes,

& l'on eſt libre d'exercer pluſieurs métiers à la fois. Le prince rembourſa des deniers de ſa caiſſe les dettes des maîtriſes, & fit ceſſer les pourſuites contre leurs débiteurs.

L'ancien gouvernement avoit fait dreſſer des inſtructions pour les fabriquans; il avoit créé des inſpecteurs qui empêchoient qu'on ne s'en écartât. On avoit fixé par des réglemens la longueur & la largeur des étoffes, les qualités & la nature des matieres premieres, &c. Un édit a ſupprimé ces entraves, de même que toutes les autres.

Les nouveaux établiſſemens qui ſe forment en Toſcane, ſont toujours encouragés par la bienfaiſance du ſouverain; il les viſite, & il en ſuit les progrès; il les excite par des prêts ſans intérêt, & par des gratifications: il anime dans les ſuccès, il conſole dans les revers, ou plutôt il les fait oublier en occupant à de nouveaux travaux ceux qui les eſſuient. Il n'y a pas de manufacture où l'on ne trouve le portrait de ce prince avec des inſcriptions, qui apprennent aux étrangers les bénédictions qu'on lui donne. Voilà, dit M. de Richeprey, comment après avoir entendu louer Léo-

pold, dans les champs & dans les cabanes, je l'ai vu honorer dans les villes par la classe des citoyens utiles. Le nombre des mendians & des filles publiques est fort diminué ; on n'y rencontre plus de voleurs ; les hôpitaux sont très-bien tenus, & le peuple en a moins besoin que jamais.

Par une conséquence immédiate du plan de la nouvelle administration, la liberté de vendre & de nourrir des troupeaux a été accordée. On a supprimé les droits sur l'importation des bestiaux ; on a réglé uniformément & proportionnellement ceux de l'exportation. Mais on a défendu de conduire les bestiaux dans aucun héritage, sans le consentement des propriétaires, en abolissant aussi le droit de Parcours ; on a autorisé la clôture de toutes les possessions ; l'on a supprimé l'usage de garder à frais communs les terres & les troupeaux. Enfin l'on a cherché à soulager par-tout le cultivateur ; aussi voit-on la culture s'étendre par-tout jusques sur les rochers.

Pour les forêts, un édit de 1775, a donné à tous les propriétaires la faculté

d'arracher & de couper des bois dans leurs possessions ; parce que, dit la loi, un particulier connoît mieux que l'état ses avantages personnels. Un autre réglement a supprimé la jurisdiction des eaux & forêts, mais on a défendu provisoirement, & jusqu'à ce que l'administration eût acquis de plus amples connoissances, d'arracher les forêts qui couronnent les sommets de l'Apennin, & de les couper avant une crue de 15 ans. Les motifs de cette restriction, sont que la destruction de ces forêts pourroit priver la terre d'une partie de sa fertilité. Des feuillages élevés pompent dans les airs des sucs nourriciers, les ombrages des arbres rafraîchissent le sol, qui, brûlé par le soleil, évaporeroit les eaux que des nuages & des pluies déposent pour la fécondation des campagnes. Ces forêts servent aussi à retenir les éboulemens qui pourroient combler les vallons.

Quoiqu'il n'y ait pas dans la Toscane de fôrets bien considérables, le bois n'y est pas cher ; on paie 11 à 12 livres, une *Catasta di legne*, qui est de plus de 80 pieds cubes, à sept

lieues de Florence, sur les bords de l'Arno, où l'on peut mettre en radeaux le bois que l'on veut envoyer à Florence & à Livourne. La voie qui, à Paris, n'est que de 56 pieds cubes, y coûte près de vingt livres, & même vingt-quatre rendue dans la maison; mais il y a cinq livres pour les droits d'entrées; d'ailleurs le prix du bois augmentera nécessairement bientôt à Paris, comme l'annonce la disette de 1784.

Tel est en abrégé le résultat de l'attention paternelle & soutenue du grand-duc, sur toutes les parties de l'administration, il n'a que 37 ans (en 1784) & la Toscane peut espérer sous son regne une longue prospérité.



# CHAPITRE III.

## *Des Hommes illuſtres & de l'Hiſtoire Littéraire de Florence.*

Hommes Illuſtres.

FLORENCE a donné ſix papes à l'égliſe; ſavoir, Clément VIII de la famille Aldrobrandini, Urbain VIII de celle des Barberini, & Clément XII de celle de Corſini. Les trois autres qui ſont Léon X, Clément VII, & Léon XI, étoient de la maiſon de Médicis; cette derniere a eu l'avantage de donner non-ſeulement des pontifes à l'égliſe, mais encore deux reines à la France: Catherine, femme de Henri II, & Marie, femme de Henri IV, l'une & l'autre célebres dans notre hiſtoire.

Quant aux perſonnages illuſtres dans les lettres, il y en a un très-grand nombre: Florence a toujours été célebre dans ce genre. En 829, Louis le Débonnaire ordonna que toute la Toſcane enverroit les jeunes gens étudier à Florence. D'ailleurs la renaiſſance des lettres

en Europe, ayant, pour ainſi dire, commencé à Florence, c'eſt-là qu'on a dû voir les premiers maîtres dans tous les genres, & les premiers reſtaurateurs des belles-lettres, des ſciences & des arts.

M. Bandini qui nous a donné un abrégé de l'hiſtoire de la littérature de Florence dans le quinzieme ſiecle, nous en faiſoit eſpérer une hiſtoire complette en 12 volumes; elle n'a point paru, mais on peut conſulter le *Muſeo Fiorentino*; la grande hiſtoire de la littérature italienne, par M. Tiraboſchi; les lettres & les vies des hommes illuſtres, publiés par M. Fabroni; les éloges des hommes illuſtres de la Toſcane, publiés par Allegrini, en 1766, &c, avec leurs portraits, in-folio; l'eſſai de M. *Nelli*, ſur l'hiſtoire littéraire de Florence, dans le dix-ſeptieme ſiecle, 1759; & *Vilani*, *le vite d'uomini ill. Fiorentini colle Annotaz. del conte Mazzuchelli*, 1747, in-4°.

C'eſt à Florence qu'on a vu s'élever, le Dante pour la poéſie, Machiavel pour la politique, Galilée pour la phyſique, Michel-Ange pour la ſculpture, Lulli pour la muſique, Accurſe pour le

droit ; enfin, c'eſt un Florentin, Americ Veſpuce, qui a donné ſon nom au nouveau monde. Florence le diſpute à Bologne, par le grand nombre des artiſtes célebres qu'elle a produits, & l'emporte ſur toutes les villes de l'Italie, pour celui des grands hommes dans tous les genres.

Découvertes dans les arts.

Nous allons ſeulement parcourir les principaux traits de cette hiſtoire littéraire, en commençant par les arts, puiſque leur date eſt la plus ancienne de toutes. En effet, une des plus anciennes découvertes que nous devions à la ville de Florence, paroît être celle des lunettes ou beſicles ordinaires. Dans l'égliſe de ſainte Marie Majeure à Florence, on voyoit une épitaphe en vieux Italien, de 1300 ou environ : *Qui giace Salvino degli armati, inventore degli occhiali ; dio gli perdoni le peccata.* Cette épitaphe eſt briſée actuellement, mais elle ſemble prouver que c'étoit à Florence qu'on avoit imaginé les lunettes à mettre ſur le nez. On a auſſi attribué cette invention à Spina, autre Florentin ; voyez la diſſertation de Redi, dans Spon ; *Recherches curieuſes d'Antiquité* ; Coſtard, *Hiſt. of. Aſ-*

*tronomy*, p. 180 ; on l'a encore attribué à Bacon, voyez l'ouvrage de *Domen-Amanni*, ſur l'invention des lunettes, & l'optique de Smith, remarque 76. La date des découvertes faites dans les ſiecles de myſtere & d'ignorance, ſera toujours équivoque. A l'égard des lunettes d'approche, elles furent trouvées en 1609, par un ouvrier de Hollande, qui faiſoit les lunettes ordinaires pour les vieillards ; mais on peut dire à l'occaſion des lunettes d'approche, que Galilée à Florence, en fut, pour ainſi dire, le ſecond inventeur, puiſqu'il en conſtruiſit lui-même avant d'en avoir vu d'autres, & fit les premieres découvertes dans le ciel par leur moyen.

Baldinucci, dans ſon ouvrage ſur la gravure, & Vaſari, diſent que l'art de la gravure des eſtampes fut trouvé à Florence. *Maſo Finiguera* (a) orfevre qui vivoit en 1450, étoit dans l'uſage de faire une empreinte en terre des choſes qu'il gravoit ſur de l'argent ; au lieu de les imprimer ſur de la cire, il employoit du ſoufre fondu ; l'empreinte étant frottée d'huile & de noir de fu- Gravure.

(a) Il y en a qui écrivent *Mazoſine Guerra* & *Marſo di Finiguerra.* V. le mercure d'Avril 1756.

mée, & appliquée ſur une autre matiere, y repréſentoit la même choſe que la gravure faite ſur l'argent. Enfin il trouva le moyen d'avoir les mêmes figures ſur du papier en l'humectant, & en paſſant un rouleau bien uni ſur l'empreinte ; ce qui lui réuſſit, au point que non-ſeulement ces figures paroiſſoient imprimées, mais même deſſinées avec la plume (a).

La gravure fut bientôt perfectionnée en Italie, par Baccio Bandinelli, & ſurtout par André Mantegna, peintre célebre ; elle paſſa en Flandre, où Martin d'Anvers & Albert Durer, peintre (qui étoit né à Nuremberg en 1470) y excellerent. Les Italiens diſent que vers le même temps, *Ugo da Carpi* inventa la gravure en bois, que M. de

(b) Cependant M. de Murr dans le ſecond volume de ſon *Journal de litterature*, ſoutient qu'un orfevre allemand a inventé la gravure ſur cuivre avant l'année 1440, il cite même une gravure en bois faite en 1423. Voyez auſſi ſa *Bibliotheque de peinture, ſculpture & gravure*, & l'ouvrage de M. de Heincke, intitulé *Idée générale d'une collection complette d'eſtampes*, avec une diſſertation ſur l'origine de la gravure. Vienne, 1771, in-8°. M. de Murr cite beaucoup d'autres livres dans ſon journal T. II, p. 190. Enfin M. de Landine dit, qu'il y a à Lyon une eſtampe gravée à Nuremberg, en 1384. Journal de Paris 22 janvier 1783.

Murr fait remonter beaucoup plus loin, comme nous l'avons dit. Quant à la gravure à l'eau-forte, elle ne commença que vers 1500; le Parmesan & le Guide s'y distinguerent principalement, & sur-tout le Benedette, qui eut l'avantage d'exceller pour le clair-obscur. Si donc la Flandre avoit donné à l'Italie la peinture en huile (qu'elle attribue à Jean de Bruges, ou Vaneick, vers 1410) l'Italie donna la gravure à la Flandre (a); elle a été poussée au dernier degré de perfection, par Vinceslas Hollar, qui sut conduire l'eau-forte dans le dernier siecle avec la plus grande intelligence, & par le Rembrandt, qui sut rendre tous les objets avec une extrême vérité, par la seule ressource des ombres & des clairs.

(a) La peinture à l'huile remonte au temps de Marc-Aurele, suivant M. Galland, & Jean de Bruges n'a fait que la renouveller; d'ailleurs M. Lessing a découvert dans la bibliotheque de Wolfenbutel un manuscrit de Theophilus Presbyter, par lequel il paroît qu'il a connu la peinture à l'huile avant Jean de Bruges. M. de Murr, dans le premier volume de son journal, cite un auteur Italien, qui parle de tableaux peints à l'huile dès 1300. *Vite de' pittori Napoletani, Bernardo de' Dominici*, T. III, p. 63. M. de Murr ne croit pas cependant que Jean de Bruges ait rien emprunté des Italiens, & il paroît persuadé aussi que son procédé étoit supérieur à celui de ses prédécesseurs.

Peintres Toscans.

Pour la peinture tout le monde reconnoît qu'elle doit ses premiers progrès à Cimabué, Florentin, né vers l'an 1230, ou 1240, & qui mourut en 1300. Giotto, né vers 1276, près de Florence, & que Petrarque a célébré, augmenta les progrès de cet art. Nous avons eu occasion de parler plusieurs fois des ouvrages de ces deux peintres. Dans les siecles suivans, cette ville a produit également des peintres & des sculpteurs du premier mérite : Masaccio, Fra Bartolomeo della Porta, Leonard da Vinci, André del Sarto, Bronzin, Cigoli, Ghiberti, Donatelli, Bandinelli, la Robia, Brunellesco, Orgagna, & Leon-Batiste Alberti, mort en 1500.

Quoique Florence ait produit grand nombre de peintres distingués (a); ce-

(a) Voyez les auteurs qui ont écrit les vies des peintres. Vasari a sur-tout parlé des peintres Toscans; M. Hugford a donné une nouvelle édition des vies de Vasari, en 12 volumes, avec les portraits : *Serie degli uomini i piu illustri nella pittura, scultura e architettura*. Ridolfi, a donné les vies de ceux de Venise; Soprani, de ceux de Gênes; Vidriani, de ceux de Modene; Malvazia, de ceux de Bologne : Verci a écrit sur les artistes de Bassano; Bettinelli, sur ceux de Mantoue, le comte Altan di Salvazolo, sur ceux de Friuli : Baglioni & Baldinucci ont parlé en général de toutes les écoles, ainsi que Dargenville, Félibien & M. de la Ferté l'ont fait dans notre langue. On peut voir aussi le dictionnaire des beaux-arts, par M. la

pendant, dit M. Cochin, cette école a reçu son éclat de ses célebres sculpteurs. Voilà pourquoi dans l'école de Florence, on s'est principalement & presqu'uniquement attaché au dessin, à une correction & à une grandeur de formes qui dégénere facilement en maniere : mais aussi l'on peut dire, ajoute-t-il, à la gloire de l'école Florentine, qu'elle a produit les plus excellens sculpteurs, & en plus grand nombre que toutes les autres villes d'Italie, au contraire de la ville de Venise, qui a donné tant de grands peintres, & n'a point formé de sculpteurs. Il est vrai que ces sculpteurs de Florence sont maniérés, parce qu'ils ont plutôt imité Michel-Ange, que la nature & l'antique : mais néanmoins ils sont savans, corrects & de grand goût (M. Cochin, *Tome II*, *page* 89).

C'est aussi à Florence qu'étoit né notre célebre décorateur, Jean-Nicolas SERVANDONI, l'un des plus grands architectes qu'il y ait eu dans ce siecle. Il étoit né le 2 mars 1695, il est mort

Combe. *Paris*, 1759, & le dictionnaire des artistes dans tous les genres, par M. l'abbé de Fontenay, à Paris, chez Vincent, 1776, 2 vol. in-8°.

à Paris le 19 janvier 1766. Il faut voir la liste de toutes les belles choses qu'il a exécutées, dans le nécrologe des hommes célebres de France (a).

Dans l'ordre politique.

Parmi les hommes d'état que Florence a produits, on remarque AMERICO VESPUCCI, Americ Vespuce, dont les voyages & les découvertes au nouveau monde, ont fait donner son nom à l'Amérique; il étoit Florentin; l'emplacement de sa maison paternelle, fait actuellement partie des nouveaux bâtimens de l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, dans le *Borgo d'ogni Santi*; il alla dans le nouveau monde en 1497, pour la premiere fois, & il fut le premier qui reconnut la terre ferme, au-delà de la ligne, le Brésil, & jusques à la terre des Patagons: il mourut vers 1508.

Machiavel.

MACHIAVEL, *Nicolo Machiavelli*, si célebre par ses livres de politique & d'histoire, fut secrétaire de la république de Florence; la maison qu'il habitoit est dans la rue des *Guicciardini*; elle étoit occupée, en 1765, par le docteur Botarelli & M. Ingoni, de Modene;

(a) Il se trouve au bureau du journal de Paris, rue de Grenelle S. Honoré.

Machiavel eſt enterré dans l'égliſe de ſainte Croix : le ſénateur Ricci, qui deſcend de lui par les femmes, poſſéde encore ſes manuſcrits. Ce grand républicain compoſa en 1515, un livre dont les maximes font horreur, pour montrer à ſes compatriotes combien le deſpotiſme étoit à craindre pour eux : il mourut en 1527.

Florence a produit beaucoup d'autres grands politiques ; on dit que vers l'an 1300, il ſe trouva dans la ſeule ville de Rome, douze miniſtres de cours étrangeres, qui étoient de Florence : on les a repréſentés dans le frontiſpice des hommes illuſtres de la Toſcane, d'après un ancien tableau qui eſt dans le palais Strozzi.

BERNARD RUCCELLAI, né en 1449, & mort en 1514, fut encore un politique & un négociateur qui ſe rendit célebre par ſes écrits ; il fut gonfalonier de la république en 1480, & épouſa une petite-fille de Côme de Médicis : nous avons de lui des livres *de Bello Italico*, &c. Ruccellaï.

L'établiſſement des académies & des ſociétés littéraires, qui ſe répandit ſi prodigieuſement en Italie, & qui fut la

ſource de l'émulation & du goût, a commencé à Florence preſque dans tous les genres : nos trois plus célebres académies, celle des ſciences, celle des belles-lettres, & l'académie Françoiſe ont eu des modéles à Florence.

Il faut cependant convenir que la France prétend à une date antérieure à celles de tout autre pays de l'Europe. En effet l'académie des jeux Floraux remonte à l'année 1323, dans laquelle ſept Virtuoſes de Toulouſe formerent une aſſemblée pour la poéſie; elle fut appellée la *Compagnie inſigne & ſupergaie*, (*ſovragaia*), *des ſept Troubadours Toulouſains* : elle s'aſſembloit tous les dimanches de l'année dans un jardin de la ville, & chacun y récitoit ſes compoſitions; il y avoit une ſéance publique le premier jour du mois de mai. On propoſa d'abord une violette d'or pour celui qui auroit fait le meilleur ouvrage en ſcience gaie (a).

(a) V. Jean de Noſtre-Dame dans les vies des plus célebres poëtes provençaux. Hiſtoire littéraire des Troubadours, par M. Millot, 3 vol. Paris, 1774.

*Dell' Iſtoria della volgar poeſia, ſcrita da Giovan Mario Creſcimbeni*, in Venezia, 1730, *6 vol. in* 4°.

*Della Storia e della Ragione d'ogni poeſia, del P. Quadrio, 7 vol. in*-4° 1739, *&c.* Ce grand ouvrage a été imprimé,

L'exemple des Toulousains ne fut pas d'abord fécond en Italie ; il se passa près d'un siecle sans qu'on entendit parler d'académies ; & ce fut la philosophie qui eut la gloire de commencer.

Il y a des auteurs qui croient que ce fut Panormitanus qui forma la premiere académie à Naples, & que cet exemple fut suivi par Pie II à Rome, par Laurent de Médicis à Florence, & par Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin.

D'autres disent que le cardinal Bessarion, sous la protection de Pie II, forma la premiere académie à Rome vers l'an 1440, (*Barzagli, Oraz. in lode dell' Acad.*) ; mais celle de Florence a des titres plus authentiques d'ancienneté.

Académie Platonique.

COME le vieux, dans le temps même où le Concile de Florence & les disputes de théologie occupoient tous les esprits, c'est-à-dire, vers l'an 1439, écoutoit souvent & avec plaisir un philosophe grec nommé *Gemistus Pletho*,

partie à Bologne, partie à Milan.

M. Legrand a soutenu que les Trouveres, Picards & Flamands, ont été les premiers peres de notre littérature. Mercure du 18 mai, 1782.

qui differtoit ſur les myſteres de la philoſophie de Platon : il fut tellement échauffé ſur cet objet, qu'il conçut dès-lors le projet d'une académie platonique, & deſtina pour la former le jeune *Ficin*, fils de ſon médecin. Laurent le magnifique, petit-fils de Côme, exécuta ce projet quelques années après : il engagea Chriſtophe Landinus, Marſile Ficin & Pic de la Mirandole, à s'occuper de l'explication & de la traduction des ouvrages de Platon ; il exhortoit toutes les perſonnes qui avoient du goût pour la philoſophie, à ſe joindre à eux pour former cette académie platonique : on s'aſſembloit ou chez Bandini à Florence, ou chez Laurent de Médicis à la campagne ; on mangeoit enſemble ; après dîner on liſoit & l'on expliquoit Platon, & chacun tiroit au ſort l'article ſur lequel il devoit differter. L'aſſemblée la plus remarquable de l'année étoit celle du 7 novembre, qu'on regardoit comme l'anniverſaire du jour où Platon étoit né, & auquel il avoit ceſſé de vivre après avoir dîné avec ſes amis.

Laurent le Magnifique étant mort en 1492, Bernard Oricellarius attira cette aſſemblée dans ſes jardins : *Petrus Cri-*

*nitus* & d'autres auteurs de ce temps-là parlent souvent de ces conférences : on y traitoit aussi des regles de la langue italienne, des causes de sa corruption, & des moyens de la rétablir ; ce fut l'origine des académies de belles-lettres : Nicolas Machiavel, Ange Politien & plusieurs autres personnages célebres y assistoient.

Les troubles de la république de Florence, & sur-tout la conjuration contre le cardinal Jules de Médicis qui vouloit gouverner Florence, coûterent la vie à quelques-uns des membres de l'académie platonique, & en causerent la dispersion en 1521, (*Voyez* Nardi *dans le 7e livre de son histoire de Florence*) : mais elle fut retablie ensuite par les soins de Léopold, frere du grand-duc Ferdinand de Médicis, vers l'an 1600. Nous voyons qu'on y lisoit alors les ouvrages de Platon, qu'on dissertoit sur leur véritable sens ; on y lisoit aussi les poésies du Dante, aussi savantes que difficiles. (*Voyez* Bandini, *Specimen Litteraturæ Florentinæ sæculi XV.* Florent. 1747 & 1752, *in*-8°.)

L'académie platonique avoit cultivé dès son origine le genre de philosophie

que l'on connoiſſoit alors ; le goût de phyſique, de recherches & d'obſervations n'étoit pas encore venu, mais on s'en approchoit ; Galilée & Toricelli donnerent le ſignal à Florence de la maniere la plus brillante ; l'académie *del Cimento* ſuivit leurs traces, & Florence qui avoit donné le premier exemple d'une académie de philoſophie ſpéculative, eut encore la gloire de donner à l'Europe la premiere académie de phyſique dans un temps où cette ſcience n'étoit que bien peu cultivée.

Galilée. GALILE'E fut le premier reſtaurateur de la phyſique & de la géométrie en Europe. Il nâquit à Piſe en 1564, mais ſon pere étoit un noble Florentin, & Florence revendique ce philoſophe comme un de ſes plus illuſtres citoyens. On ſait qu'il fit en 1609 une lunette d'approche avec laquelle il découvrit les ſatellites de Jupiter, les phaſes de Vénus, les taches du ſoleil, la libration de la lune ; il reconnut le premier la loi de l'accélération des graves & celle du mouvement des pendules ; enfin il ſe diſtingua par un nombre conſidérable d'ouvrages rares & ſavans, qui lui donnerent à juſte titre la plus haute réputation.

Le ſyſtême de Copernic qu'il démontra, pour ainſi dire, le premier, lui attira une perſécution : il fut à Rome dans les priſons de l'Inquiſition; où il fut obligé de déſavouer ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre, le 22 juin 1633; enfin il mourut en 1642, à Arcetri près de Florence, dans ſa maiſon de campagne qui lui avoit été aſſignée pour priſon.

On peut voir ſa vie dans les *Faſti Conſolari dell' Acad. Fiorentina*; dans les *Vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, par une ſociété de Gens-de-Lettres*, Paris, 1767 : dans l'éloge de Galilée, par le P. Friſi, à Milan, 1778 : dans le recueil de M. Fabroni, où l'on trouve la vie & les lettres de Galilée. M. Nelli nous promettoit une vie plus détaillée, d'après les manuſcrits même de l'auteur : mais on n'eſpere plus qu'elle paroiſſe.

On trouve un article curieux ſur ſa condamnation à Rome, dans le mercure du 17 juillet 1784, par M. Mallet du Pan : il paroît que la diſpute théologique, dans laquelle il s'étoit obſtiné, lui fit plus de tort que ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre.

Torricelli. TORRICELLI, célebre physicien, né à Faenza en 1618, fut un digne successeur de Galilée; ce fut lui qui découvrit la pesanteur de l'air, c'est-à-dire, la cause de l'élévation de l'eau dans les pompes, & qui imagina les barometres en 1644. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés; il en étoit resté plusieurs en manuscrits, lorsque l'auteur mourut en 1647; ces manuscrits étoient perdus depuis long-temps, mais on les a retrouvés en 1765; on trouve la notice de quelques-uns dans le trentieme volume du journal de Venise.

Aggiunti. NICOLAS AGGIUNTI fut encore un des plus dignes éleves de Galilée : on a fort peu connu son mérite, parce qu'il est mort fort jeune, & qu'il n'a presque pas laissé d'ouvrages imprimés; mais M. Nelli lui a rendu justice dans son ouvrage intitulé, *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del Secolo XVII. de Giovan-Bat. Nelli*, 1759. Il nâquit le 6 décembre 1600, à *Borgo S. Sepolcro*, d'une famille noble; ce fut lui qui observa le premier l'élévation des liqueurs dans les tubes capillaires : le P. Fabri dans le troisieme volume de sa physique, avoit bien dit que cette

fameuſe expérience avoit été faite à Florence pour la premiere fois, mais il ne nommoit pas l'auteur; & parmi le grand nombre de phyſiciens qui ont écrit ſur les tubes capillaires, aucun n'a dit quel étoit celui qui avoit fait la premiere obſervation de cette eſpece. Ce fut encore Aggiunti qui employa le mouvement du pendule dans l'air & dans l'eau, pour trouver la proportion des réſiſtances; M. Nelli qui a pluſieurs manuſcrits de lui, a rapporté le titre de diverſes expériences qu'il fit ſur la glace en 1634 & 1635, de pluſieurs queſtions de phyſique qu'il ſe propoſoit à lui-même, & dont il paroît qu'il vouloit chercher la ſolution par expérience. Il mourut à Piſe le ſix décembre 1635, à l'âge de 35 ans; le recteur de la Sapience de Piſe, Marc-Antoine Piarelli, prononça une oraiſon funébre à ſon honneur, & elle fut imprimée en 1638. M. Perelli avoit ſon portrait à Piſe.

Nous avons parlé de Viviani ci-devant à l'occaſion de ſa maiſon, T. II. p. 593.

Ce furent ces hommes célebres qui préparerent à Florence le renouvellement de la phyſique moderne, & qui furent les précurſeurs de l'académie *del*

*Cimento*, qui produisit de nouvelles découvertes.

Académie del Cimento.

L'académie *del Cimento*, ou de l'Expérience, fut en effet la premiere de l'Europe où l'on s'occupa de cette maniere de philosopher, la plus naturelle, & la plus utile, & dans laquelle on a fait de si grands progrès depuis un siecle. Cette célebre académie fut formée par le cardinal Léopold de Médicis, frere du grand-duc Ferdinand II, le 19 juin 1657, comme M. Targioni l'a vu dans le regiftre original de cette compagnie; mais elle avoit été précédée par une espece d'académie de physique, qui s'assembloit auprès du prince Ferdinand II dès l'année 1651.

M. Nelli a appris par une ancienne tradition, que le grand-duc Ferdinand II, qui aimoit la chimie & qui avoit un laboratoire, voulut essayer un jour s'il seroit possible par quelque moyen de fixer le mercure: il consulta Viviani; celui-ci essayant de lui montrer la difficulté & l'inutilité de ce projet, en profita pour lui parler de la physique expérimentale, lui en inspirer le goût, lui en montrer les avantages, lui faire sentir la gloire qu'il y auroit

pour lui à être le promoteur de la physique & l'auteur de ses progrès. Quoi qu'il en soit de cette circonstance, il est sûr que dès l'année 1651, le grand-duc fit beaucoup d'expériences, & imagina divers instrumens. M. Nelli a deux feuilles volantes écrites de la main de Viviani, qui ont pour titre, *Construction & usage des instrumens de verre inventés par le grand-duc Ferdinand II.* Ce sont des especes de thermometres que l'on retrouve dans le recueil de l'académie *del Cimento :* l'un étoit rempli d'eau, & renfermoit de petites boules de verre de différens poids, qui s'élevoient à la surface de l'eau quand il faisoit froid, successivement jusqu'à la derniere qui montoit dans le plus grand froid.

Malpiphi parut vers ce temps-là en Toscane : dans sa vie qui se trouve parmi celles des arcades célebres, Manfredi en parle à peu près dans ces termes : « Il y avoit alors à Pise des philoso-» phes distingués & de grands amateurs » des sciences ; le grand-duc Ferdinand » les aimoit & les récompensoit. Mal-» pighi eut occasion de se faire con-» noître à la cour dans les assemblées

» qui s'y faisoient souvent, & qui furent
» comme le prélude de la fameuse aca-
» démie *del Cimento* ».

Dans un manuscrit de Viviani, l'on trouve des expériences datées du 28 juillet 1651, à 17 heures, dans la chambre basse du grand-duc, & des jours suivans, recueillies par Paul Minacci pour sa propre curiosité : c'étoient des expériences faites avec un aréometre sur la pesanteur de différens vins, & à différentes températures, & sur l'esprit qui s'en exhaloit par une évaporation naturelle, sans le secours du feu, lorsque le vin se desséchoit. On y trouve encore les remarques suivantes qui méritent bien d'être rapportées, pour faire voir qu'on savoit dès-lors s'élever au-dessus d'un préjugé que bien des personnes ont encore actuellement : les arbres coupés dans le déclin de la lune ne se conservent pas plus long-temps que ceux qui ont été coupés lorsque la lune étoit croissante ; mais il y a des arbres qui veulent être coupés dans le temps de la seve ; d'autres, dans un état plus sec ; les uns, quand il fait chaud ; les autres, quand il fait froid ; c'est ce qui produit les différences dans la bonté du bois, sans égard

à la lune. ( *Voyez le traité des bois par M. Duhamel*, en 8 volumes in-4°. ) On trouve dans le même manuscrit les notes suivantes : on a fait faire des vases de différentes sortes de matieres, qu'on a remplis de glace, pour voir ceux où elle se fondoit le plutôt, & l'on a observé l'ordre suivant, le cuivre, l'argent, l'étain, le fer, le plomb, le bois, le sucre.

Nous observerons à ce sujet que l'on ne sert les glaces en Italie que sur des serviettes, & non sur des assiettes où elles se fondent beaucoup plutôt, & je crois que cela vient de ce que la serviette absorbant l'humidité des glaces à mesure qu'elle se forme, empêche que la premiere eau ne contribue à dissoudre la partie de glace qu'elle toucheroit immédiatement, ce qui feroit augmenter la fonte, & la rendroit bien plus sensible.

Les animaux vivans ou morts ont le même poids, contre l'opinion commune, à moins que la putréfaction n'y ait mis quelque différence.

Les écrevisses sont plus maigres dans le déclin de la lune que dans le premier quartier, non que la lune ait une influence

ſur les corps, mais parce que ces animaux ne pouvant pas trouver de la nourriture ſi facilement quand la nuit eſt obſcure, ils maigriſſent quand la lune ſe leve tard, &c.

M. Targioni qui lut les regiſtres originaux de l'academie *del Cimento*, lorſqu'à la mort de M. Segni ils furent achetés par l'état, nous apprend que les académiciens qui y ſont nommés, étoient *Vincenzio Viviani*, *Paolo del Buono*, *Candido del Buono*, *Aleſſandro Marſili*, *Antonio Uliva*, *Carlo Rinaldini*, *Giovani Alfonſo Borelli*, *il Conte Lorenzo Magalotti*; celui-ci étoit le ſecrétaire de l'académie. On y voit auſſi que les meilleures expériences furent propoſées par *Viviani*, par les *Buono* & par *Borelli*.

Noms des Académiciens.

Paul *del Buono* étoit né le 26 octobre 1625, d'une famille diſtinguée de Florence, dans laquelle il y avoit eu en 1345 un Gonfalonier de la république. Il fut un des diſciples de Galilée, de qui il apprit les mathématiques, & reçut le goût de la bonne philoſophie. Ce fut Paul del Buono, qui en 1657, imagina l'inſtrument propre à reconnoître l'incompreſſibilité de l'eau, adoptée en-

suite de presque tous les physiciens, & que M. Canton a cependant encore attaquée en 1764, dans les transactions philosophiques de la société royale de Londres. Il passa ensuite au service de l'empereur, en qualité de président de la monnoie de Vienne; il y éprouva la maniere de faire éclore les œufs dans un fourneau à la maniere des Egyptiens, comme le rapporte Montanari son disciple, (*l'Astrologia convinta di falso, &c.* Venezia, 1685). Il mourut à Vienne en 1662, à l'âge de 37 ans.

Son frere Candido del Buono étoit né le 22 juillet 1618, & mourut en 1676 à S. Etienne de Campoli, dont il étoit curé: il avoit imaginé un instrument pour comparer entre elles les pesanteurs des fluides, un autre pour mesurer les vapeurs qui s'en élevent, & une horloge à eau que Viviani approuvoit avec éloge. (*M. Nelli, p.* 108).

REDI avoit quelque part dans les travaux de l'académie del Cimento; du moins il en parle dans une lettre écrite en 1660, où il dit que le grand-duc étoit extrêmement attaché à l'académie, & qu'il l'avoit chargée de quelques tra-

vaux relatifs aux sels qui se tirent des cendres, sur lesquels Redi fit des remarques curieuses. Sa vie se trouve dans les *Arcadi illustri*.

ALFONSE BORELLI nâquit à Naples en 1608; il eut pour principal maître dans les mathématiques le P. Benoît Castelli, lecteur de la Sapience à Rome. En 1665, le grand-duc Ferdinand II lui donna une place de professeur de mathématiques dans l'université de Pise : il quitta la place en 1667, à l'occasion d'un mauvais traitement qu'il avoit reçu des gardes de la grande-duchesse : il alla à Messine, d'où il fut obligé de se sauver après une révolte où il avoit pris part; il vécut à Rome sous la protection de la reine Christine : il étoit si pauvre sur la fin de ses jours, qu'il fut obligé de se retirer au collége de S. Pantaléon, qui est occupé par les Scolopies, où il fit les fonctions de maître des novices. Sa vie a été écrite par un général des écoles Pies, & se trouve à la tête de son ouvrage *de Motu Animalium*. Il imagina plusieurs instrumens ou machines de physique, dans le temps qu'il travailloit à l'académie del Cimento; mais il se brouilla avec Viviani, qui en étoit

le principal moteur, & ce fut probablement la cause pour laquelle il cessa de s'en occuper.

Mémoires de cette Académie.

Le recueil des expériences de cette célebre académie parut en 1667 sous ce titre : *Saggi di naturali esperienze fatte nell' Accademia del Cimento, sotto la protezione del serenissimo principe Leopoldo di Toscana, e descritte dal segretario di essa academia. in Firenze* 1667, 269 pages *in-folio.* Musschenbroek en donna en 1731 une traduction latine avec des commentaires fort amples & fort intéressans. Il y avoit plusieurs années que cette académie s'occupoit avec succès de ces expériences, elle en fit hommage en 1667 au grand-duc Ferdinand II, frere de celui qui l'avoit formée. Cet ouvrage traite de la pression de l'air, de la compression de l'eau, du froid, du chaud, de la glace, de l'aiman, de la vertu électrique, des odeurs, du mouvement du son, de celui des projectiles, de la pression que l'estomac exerce sur les alimens, &c.

On ne voit pas que depuis cette époque l'académie del Cimento ait continué ses travaux ; les registres originaux finissent au 5 mars 1667. On voit encore

au musée de Florence, divers instrumens qui servirent aux expériences de cette académie.

Elle n'avoit point de statuts & de forme réglée, c'étoit simplement un rendez-vous convenu pour certains jours dans le palais du cardinal Leopold, en présence de qui l'on faisoit des expériences; & dans chaque assemblée l'on annonçoit le sujet de l'assemblée suivante. On y faisoit aussi des observations astronomiques, & l'on entretenoit une correspondance avec les plus grands physiciens de France & d'Angleterre, comme on le voit par un grand nombre de lettres, dont quelques-unes sont entre les mains de M. Nelli.

Le comte de Richecourt, président du conseil de régence, avoit fort envie que cette académie fut rétablie sous le dernier regne, & il y a lieu de croire qu'elle le sera sous un prince qui aime les sciences, qui s'en occupe personnellement, & qui par des récompenses considérables, soutient l'émulation de ceux qui s'y consacrent. Il n'y a que les génies créateurs qui se forment eux-mêmes sans secours, & ils sont rares dans tous les pays & dans tous les temps.

Ce fut à l'exemple de Florence que l'Allemagne forma l'académie des curieux de la nature ; Bauch, médecin, en fut le principal inſtituteur en 1652 ; il y avoit alors des aſſemblées littéraires à Paris, comme on le voit dans Bacon. La ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences de Paris, établies en 1665 & 1666, ſuivirent la même trace, & elles ſe ſont maintenues juſqu'à ce jour avec tout leur éclat, par la protection des princes, & par la grande émulation qui ſe trouve néceſſairement dans ces immenſes capitales.

Académies d'Italie.

L'exemple qu'avoient donné les Florentins dès 1439, fut bientôt ſuivi dans pluſieurs villes d'Italie, par l'établiſſement de diverſes académies : il paroît même qu'à Siene, il y eût des aſſemblées littéraires auſſi-tôt qu'à Florence ; vers le milieu du quinzieme ſiecle, c'eſt-à-dire, vers 1450, il s'en établit une à Siene, deſtinée à cultiver la poéſie italienne, les académiciens prirent le nom ſingulier *Degli Intronati* (a), c'eſt-à-

(a) *Intronato* eſt un vaſe fêlé, qui lorſqu'on le frape annonce à l'oreille qu'il eſt caſſé. Cette académie a pour emblême une citrouille fendue, & où il y a

dire, des hébêtés ou des imbéciles, pour marquer le peu de prétention qu'ils avoient, ou peut-être par antiphrase. A son exemple toutes les autres académies prirent des noms allégoriques ou plaisans.

L'académie de Spolete, établie sous le regne de Léon X, prit le titre *Degli Ottusi*, esprits bornés; on a un recueil de cette académie sous le nom de *Deliri degli Ottusi*; on a ressuscité cette académie depuis quelques années à Florence. A Rome ce furent les *Humoristi* (bizarres), *Lincei*, *Fantastici*; à Bologne *Otiosi* & *Gelati*; à Gênes *Addormentati*; à Padoue *Ricovrati* (retablis) & *Orditi* (bien ordonnés); à Vicense *Olimpici*; à Parme *Innominati*; à Milan *Nascosti* (cachés); à Naples, *Ardenti*; à Mantoue *Invaghiti* (amoureux); à Pavie *Affidati* (confians); à Cesene *Offuscati* (offusqués); à Fabriano les *Disuniti* (séparés); à Ancône les *Caliginosi*; à Rimini les *Adagiati* (tranquilles); à Città di Castello

un trou, semblable à celles dont les paysans se servent pour tenir le sel bien sec, la devise est un pilon, ces mots d'Ovide, *Meliora latent*. Il y a des auteurs qui ne font remonter cet établissement qu'à 1525.

tello les *Assorditi* ( sourds ) ; à Perouse les *Insensati* ( les foux ) ; à Fermo les *Raffrancati* ( qui ont pris une nouvelle vigueur ) ; à Macerata les *Catenati* ( enchaînés ) ; à Viterbo les *Ostinati* ; à Brescia les *Oculti* ( cachés ) ; à Treviso les *Persèveranti* ; à Vérone les *Filarmonici* ; à Cortone les *Humorosi* ( pleins d'humeurs ) ; à Alexandrie les *Immobili* (a).

L'académie *Florentine*, une des plus anciennes de toutes, fut celle qui prit le nom le plus naturel & le plus simple ; le nom du pays ; elle fut imitée par l'académie *Françoise*, lorsqu'elle se choisit un nom le 20 mars 1634. ( *Pelisson*, Histoire de l'Acad. Fr. ) Il y eut des personnes qui voulurent l'appeller l'académie *Eminente*, pour faire allusion à son éminence le cardinal de Richelieu qui en fut comme le fondateur ; Pelisson même s'y étoit trompé dans l'épître dédicatoire du premier livre de la paraphrase des Instituts ; mais

(a) Voyez Naudé dans son dialogue de Mascurat, & sur-tout le P. Quadrio, *Storia d'ogni poësia*, en 6 volumes, où il donne un catalogue de plus de trois cens académies ; la plupart de ces noms sont difficiles à traduire, parce qu'ils sont relatifs à des idées bizarres de ce temps-là.

elle n'a jamais pris d'autre nom que celui d'Académie Françoiſe.

Académie de la Cruſca.

Dans la ſuite il y a eu à Florence pluſieurs autres académies, comme dans toutes les grandes villes d'Italie. La plus célebre de toutes a été ſans contredit l'académie de la CRUSCA, établie en 1582, par les ſoins d'Anton Franceſco Grazzini; elle eſt appellée *Regina e moderatrice della lingua italiana*, & elle a été en effet pour la langue italienne, ce que l'académie françoiſe a été pour notre langue; cette académie dans ces derniers temps, s'aſſembloit encore quelquefois en hiver dans un collége qui n'eſt pas loin de la cathédrale; & il y a à Florence aſſez de gens de lettres d'un ſavoir & d'un mérite diſtingué pour ſuivre l'objet de ſon inſtitution. Le nom de *Cruſca*, qui veut dire du ſon, vient du ſon & du blutoir qu'elle avoit pris pour emblême, avec cette deviſe, *il piu bel fior ne coglie*, c'eſt-à-dire, que la plus belle fleur de farine ſe tire d'une farine groſſiere en en ſéparant le ſon. Les meubles même de la ſalle répondent à ſa deviſe; on y voit une chaire, en forme de trémie, dont les degrés ſont des meules de moulin. Le

directeur eſt aſſis lui-même ſur une meule, les ſieges des académiciens ſont en forme de hottes, & le doſſier eſt une pelle à four : les portraits qui ſont dans la ſalle ont la même forme. La table eſt une pétriſſoire, les papiers qu'on y lit ſe tirent d'une trémie, & celui qui lit a la moitié du corps paſſé dans un blutoir ; la réputation de cette fameuſe académie a conſacré ſon nom, & ſes attributs.

Dictionnaire de la Cruſca.

Le grand dictionnaire de la langue italienne que cette académie a publié, ſera ſans doute pour toujours le premier dépôt de cette langue, & contribuera à la fixer ; la plus belle édition eſt celle de 1729, en ſix gros volumes *in-folio*, il y en a une édition en cinq volumes *in*-4°. qui eſt un peu moins étendue, c'eſt-à-dire, où l'on a un peu diminué le nombre des exemples, mais dont la plupart des gens de lettres ſe contentent, même en Italie.

Les auteurs claſſiques cités dans ce dictionnaire, comme faiſant autorité, ſont encore appellés dans le langage familier *Autori Cruſcanti*, tels ſont Bocace, Machiavel, Caſtiglione, Villani, &c. on les appelle auſſi en badi-

nant *Cruſchevoli* ; le mérite & la célébrité de leurs ouvrages aſſure la perpétuité & la fixité de cette langue, comme les beaux ouvrages faits ſous le regne de Louis XIV ont fixé la langue françoiſe ; mais la langue italienne a eu cet avantage bien long-temps avant la nôtre, puiſque Boccace écrivoit en 1350, & qu'on écrit encore preſque comme lui, quoique l'on tende peu-à-peu à ſimplifier l'ortographe, & que les tournures françoiſes prennent faveur dans les livres modernes des Italiens.

Le dictionnaire de la Cruſca auroit beſoin, comme tout autre dictionnaire, de corrections & d'augmentations. Le P. Bergantini, dans un opuſcule qui a pour titre *Difficoltà incontrate ſu'l vocabolario ultimo della Cruſca. Venezia nella Stamperia Radiciana* 1758, *in*-4°. parle de 1040 paſſages ſur leſquels il prétend que l'académie s'eſt trompée, il a travaillé 40 ans à un dictionnaire des arts & à un dictionnaire d'éloquence ; celui-ci devoit occuper ſeul dix volumes *in-fol.* Dans un autre opuſcule, qui a pour titre *Voci ſcoperte ſu'l vocabolario ultimo della Cruſca*, *Ven.* 1758, il donne une fort grande liſte des termes qu'on a employés

dans le cours même du dictionnaire de la Cruſca, ſans cependant qu'il y ait aucun article à leur ſujet ni aucune explication.

A l'occaſion de ce dictionnaire, je crois devoir indiquer trois autres ouvrages qui ſont très-eſtimés & très-utiles pour ceux qui cultivent l'Italien, ſurtout le premier.

ORTOGRAFIA *moderna Italiana. Vocabolario domeſtico. Alcune lettere di Franceſco Redi in propoſito di lingua; in Padova* 1758 : 316 pages *in*-4°.

SINONIMI *ed aggiunti Italiani, raccolti dal Padre Carlo Coſtanzo Rabbi Bologneſe*; *in Venezia* 1764 *in*-4°.

MODI *di dire Toſcani ricercati nella loro origine*; *in Venezia* 1740. Sebaſtiano Poli, 360 pages *in*-4°.

Je ne parle point des dictionnaires italiens & françois, tout le monde connoît celui d'*Antonini*, qui eſt le dernier & le meilleur.

Autre Académie.

L'académie des APATISTI eſt une autre académie de belles-lettres qui formoit encore de temps en temps, il y a peu d'années, des aſſemblées publiques à Florence; & où tout le monde pouvoit réciter des ouvrages, en quelle

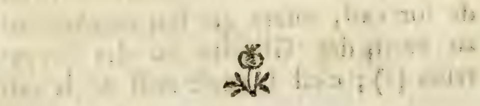
langue qu'ils fussent écrits ; la salle qu'elle occupoit ci-devant est dans l'université, *Via dello Studio* ; son nom vient du mot grec Απαθὴς, dégagé de toute passion, pour faire entendre que cette académie adopte tout sans partialité.

Mais par un rescrit du 14 septembre 1783, le prince a réuni les trois académies de belles-lettres, *Fiorentina*, *della Crusca*, & de gli *Apatisti*, en une seule, sous le titre de *Reale accademia Fiorentina* ; le bibliothécaire royal de la bibliotheque Magliabechi, en est le secrétaire. Les assemblées se tiennent tous les jeudis dans cette bibliotheque à onze heures du matin ; & les personnes même qui ne sont pas de l'académie peuvent y assister & y lire des mémoires, sauf à se retirer pendant les délibérations.

Le prince choisit le président ; on nomme chaque année quatre censeurs pour diriger les travaux, & il y a une députation de vingt académiciens, charges de la nouvelle édition du dictionnaire italien. L'objet principal de cette académie est la littérature, mais les sciences n'en sont point exclues : elle se propose de publier des mémoires, ainsi que les grandes académies de l'Europe. M.

l'abbé Giulio *Perini*, vice-ſecrétaire, a prononcé le 27 novembre, un diſcours pour l'ouverture des ſéances de la nouvelle académie, & ce diſcours a été imprimé en 1784.

Quoique Florence ſoit la ville de l'Italie où l'on a le plus perfectionné le langage, ce n'eſt pas celle où l'on a l'accent le plus agréable & le plus doux : au lieu de dire *Caſa*, les Florentins prononcent *Haſa*, avec une H dure & gutturale; auſſi n'imite-t-on point dans le reſte de l'Italie la prononciation Toſcane. Rome qui a toujours tenu en Italie le premier rang, a fait la regle à cet égard, & l'on eſt réputé parler bien lorſqu'on prononce à la maniere des Romains; mais l'on s'exprime par-tout à la maniere des Toſcans, où les meilleurs écrivains ont pris naiſſance; voilà pourquoi l'on a coutume de dire; *lingua Toſcana in Bocca Romana.*



# CHAPITRE IV.

## *De la Poësie & des Poëtes Italiens.*

LA poésie italienne s'est formée, comme la langue même, en Toscane; un des premiers modeles dans ce genre fut *Dante Alighieri*, né en 1265, & mort en 1321. Le Dante est un poëte sublime, mais difficile; nous avons de lui trois poëmes: *Inferno* en 24 chants, *Purgatorio* en 33 chants, *Paradiso* en 34 chants, qui forment un volume de la grosseur d'un Virgile. Ses poëmes sont remplis d'imagination. Son Enfer étoit une satyre des Florentins, de leur gouvernement & de leurs chefs, sous des noms feints & des allégories ingénieuses; ce fut-là probablement la cause de son exil, autant que son attachement au parti des Gibelins ou des Empereurs (a); c'est la cause aussi de la dif-

Le Dante.

(a) Charles de France, comte de Valois, que le pape Boniface VIII avoit attiré à Florence, & qui soutenoit le parti des Guelfes, fut le principal auteur de sa disgrace; & voilà pourquoi le poëte a si mal

ficulté que l'on trouve à l'entendre; mais l'admiration qu'on a toujours eu pour ses écrits, lui a fait donner le surnom de divin, & a fait établir dans l'université de Florence, une chaire dont l'objet est l'interprétation des ouvrages du Dante; elle a produit un grand nombre de commentaires, tels que ceux de Gelli, Giambullari, Bonsi, Rinuccini, Buonanni, Talentoni, Mazzoni, Vellutelli, les prolegomenes de Landini sur le Dante, &c. mais il nous manquoit en françois une traduction du Dante; il vient d'en paroître une en 1783.

PETRARQUE est le plus connu parmi les anciens poëtes de l'Italie; il est aussi agréable & aussi délicat dans ses vers, qu'il est solide & profond dans ses ouvrages philosophiques. Au temps où les factions des noirs & des blancs, ou des Guelfes & des Gibelins désoloient la république de Florence, les Pétrarque.

parlé de l'origine de Robert le Fort, pere du roi Eudes, qui fut la premiere tige de la maison de France. Ce fut ce prince qui défendit le royaume avec tant de courage & de succès, vers l'an 862; mais les historiens n'étant pas d'accord sur ses ancêtres, on a fait à ce sujet un grand nombre de systêmes. Le plus absurde est celui du Dante. Ce poëte aussi méchant que corrompu dans ses mœurs, n'en est pas moins un des premiers auteurs de l'Italie.

blancs ayant été chassés en 1300, le pere de Pétrarque avoit été du nombre des fugitifs, & s'étoit retiré à Arezzo, où François Pétrarque nâquit le 20 juillet 1304; son pere étant passé à Avignon, Pétrarque fit ses études à Carpentras & à Montpellier, son séjour à Avignon lui fit connoître la belle Laure, fille d'Audibert de Nove, & femme de Hugues de Sade, qu'il célébra si souvent, par les plus beaux vers; ce fut le lundi saint, 6 avril 1327, à 6 heures du matin, dans l'église de sainte Claire, qu'il la vit pour la premiere fois, & il la chanta toute sa vie : parmi le grand nombre de sonnets qu'il fit pour elle, j'en citerai un que j'ai oui préférer : il donnera une idée du genre métaphorique, qui est propre & familier à cet auteur : Pétrarque décrit la maniere dont il a été pris dans les filets de l'amour.

Amor fra l'erbe una leggiadra rete
D'oro, e di perle tese sott' un ramo
Dell' arbor sempre verde, ch'i tant' amo
Benche n'abbia ombre piu triste che liete.
L'esca fu'l seme ch'egli sparge e miete
Dolce ed acerbo; ch'io pavento, e bramo

Le notti non fur mai, dal dì ch' Adamo
Aperſe gli occhi, ſi ſoavi, e quete;
E'l chiaro lume che ſparir fa'l ſole
Folgorava d'intorno, el fune avolto
Era alla man ch'avorio, e neve avanza.
Coſi caddi a la rete, e quì m'han colto
Gli atti vaghi, e l'angeliche parole,
E'l piacer, e'l deſire, e la ſperanza.

« L'amour ſur le gazon tendit un » charmant filet d'or & de perles, ſous » une branche de l'arbre toujours verd » que j'aime tant, quoiqu'il ait un om» brage plus triſte qu'agréable. L'appas » fut la graîne que l'amour ſeme & » moiſſone, douce & acerbe, en même » temps, que je crains & deſire. Les » nuits depuis qu'Adam ouvrit les yeux, » ne furent jamais ſi douces & ſi tran» quilles, & la claire lumiere qui fait » diſparoître le ſoleil, brilloit tout au» tour de moi; la corde du filet étoit » enveloppée à la main qui ſurpaſſe l'i» voire & la neige par ſa blancheur. » Ainſi je tombai dans le filet; & c'eſt» là que je fus aſſervi par des manieres » charmantes, des paroles angéliques, le » plaiſir, le déſir & l'eſpoir.

Tous les princes de l'Europe comblerent de faveurs ce poëte charmant ; il fut couronné ſolemnellement à Rome en 1341 ; il fut ſucceſſivement archidiacre de Parme, chanoine de Padoue ; & mourut à Arqua en 1374. *Voyez les mémoires pour la vie de Pétrarque, composés par M. l'abbé de Sade ; à Avignon, 3 vol. in-4°. 1764-1767.*

Pulci. PULCI, né en 1432, eſt ſur-tout connu par un grand poëme dans le goût de l'Arioſte, où il entreprit de ridiculiſer les Paladins des ſiecles romaneſques : *Il morgante maggiore di Meſſer Luigi Pulci Fiorentino, in Fiorenze :* 1732, 338 pages *in-4°*. Au ſujet de cet auteur on peut voir Creſcimbeni, *vol. 2, part. 2, l. 3, num. 38.*

Ange Politien tient auſſi un rang parmi les poëtes Toſcans ; il mourut en 1494.

Le genre burleſque de poéſie italienne eſt né, pour ainſi dire, à Florence ; Domenico di Giovanni, ſurnommé *Burchiello*, parce qu'il compoſoit, *alla Burchia*, au hazard ou de caprice, étoit un barbier de Florence, qui vers l'an 1480, réuſſit tellement que ce genre juſqu'alors appellé burleſque du mot

*burlare*, plaiſanter, railler, fut également appellé *Burchielleſco*. Il eſt vrai que le *Berni* qui vint enſuite, ſurpaſſa de beaucoup le Burchiello, mais celui-ci avoit ouvert la carriere.

BOCACE, Giovanni *Bocaccio*, fut auſſi un des plus illuſtres Florentins, ſoit comme poëte, ſoit comme proſateur; ſon plus fameux ouvrage eſt le *Decamerone*, ou recueil de dix journées de nouvelles, où l'on admire tout à la fois la pureté du ſtyle & le génie de l'invention, & dans lequel on trouve auſſi des vers, qui ont fait mettre Bocace au nombre des trois premiers poëtes de ſon temps. Bocace.

Bocace nâquit en 1313 à Florence, vers l'endroit appellé *Pozzo Toſcanelli*, (a) dont on voit des veſtiges dans *via Toſcanella*, près de *via Guicciardini*, & qui eſt muré actuellement; mais ſa famille étoit de Certaldo, petit bourg de la Valdeſa, ſur le chemin de Siene, à ſept lieues de Florence, entre *Tavernelle & San Geminiano*, où l'on mon-

(a) C'eſt ce même puits qui avoit donné le nom à Paul Toſcanelli, mathématicien de Florence, qui eſt appellé par Vaſari *Meſſer Paolo dal Pozzo Toſcanelli, grandiſſimo geometra*, & dont nous avons parlé à l'occaſion de la méridienne de Florence.

tre encore la maison dans laquelle il habitoit souvent quand il alloit à Certaldo; sa famille n'étoit ni pauvre ni obscure, comme on l'a écrit plusieurs fois : il s'adonna au commerce, mais c'étoit l'occupation des Florentins les plus distingués; & il l'abandonna dès l'âge de 20 ans, pour se livrer à l'étude. Il eut pour ami Pétrarque qui le dirigeoit dans ses études, & lui communiquoit ses livres; la république de Florence chargea même Bocace d'aller à Padoue, négocier le retour de Pétrarque : il fut employé aussi dans des affaires politiques, dont on trouvera le détail dans M. Manni, de même que celui de ses ouvrages. Ce fut lui qui fut choisi le premier en 1373, par le sénat de Florence, pour remplir la place qu'on établit à l'occasion des ouvrages du Dante; & il fit un commentaire qui est en manuscrit dans la bibliotheque Riccardi. Il mourut à Certaldo en 1375, à l'âge de 62 ans, d'un dérangement d'estomac, produit par trop d'application.

Beaucoup d'auteurs ont écrit la vie de Bocace; on conserve à Florence des manuscrits sur ce sujet, écrits par Philippe *Villani*, fils du célebre historien,

par *Gianozzo Manetti*, & *Louis Dolce*; & il y a eu trois vies de Bocace imprimées; mais il n'y a rien d'aussi détaillé & d'aussi complet à ce sujet, que l'ouvrage de Manni, intitulé *Istoria del Decamerone di Giovanni Boccaccio scritta da Domenico Maria Manni Academico Fiorentino. In Firenze.* 1742, 672 pages *in*-4°., dont il y en a 136 sur la vie de Bocace.

Le reste du livre de Manni, est un commentaire très-curieux sur les cent nouvelles de Bocace, où il fait voir par les recherches les plus savantes, qu'il y a plusieurs de ces nouvelles qui sont de véritables histoires arrivées du temps de Bocace. Il examine d'abord quel est le lieu de la scene, & la retraite où l'auteur conduit l'agréable compagnie de ses interlocuteurs, en fuyant la peste de 1348. M. Salvini, dans ses *fasti consulari dell' Academia Fiorentina*, dit que c'étoit dans la maison de campagne appellée Sainte-Anne, près de Prato; mais il est plus probable que c'est une maison près de Fiesole & de Varlungo, à deux milles de Florence, dans laquelle la tradition conservée de pere en fils, porte que le Décameron fût

composé : cela s'accorde mieux avec la description que Bocace en fait lui-même dans le préambule, & dans la quatrieme nouvelle de la huitieme journée. Cette maison appellée *il Podere della fonte*, est auprès de Camerata, elle a appartenu aux *Neroni di Nigi*, & ensuite à J. B. *Pandolfini*; elle est encore quelquefois appellée *la Villa del Bocaccio* (a).

M. Manni traite ensuite des cent nouvelles l'une après l'autre, & épuise sur chacune toute l'érudition que les livres imprimés & les manuscrits, qui sont en grand nombre à Florence, ont pu lui fournir, relativement aux personnes, aux lieux & aux événemens qui s'y trouvent. Il fait voir, par exemple, que la troisieme nouvelle est tirée d'un nouveliste plus ancien, appellé le *Novellino antico*; que la cinquieme où il s'agit de la marquise de Montferrat, est une histoire véritable. L'inquisiteur dont il est parlé dans la sixieme nouvelle, étoit le pere dell' Aquila, Cordelier, dont il est parlé

(a) J'ai oui assurer à M. Roberti Gherardi que la maison où habitoit Bocace à Florence, étoit dans la rue sainte Marie ou de la sainte Croix, derriere *Via del Giardino*, & sa maison de campagne à Corbignano, sous Fiesole, près du couvent de *San Michele della dotcia*, près de celle de M. Gherardi.

dans l'hiſtoire de Jean Villani, & que les Florentins haïſſoient beaucoup. La huitieme, de *Guglielmo Borſiere*, eſt encore un fait raconté par pluſieurs écrivains, &c. Tous ces éclairciſſemens ne pourront manquer d'intéreſſer ceux qui aiment l'italien, & qui ayant lû le Décameron avec plaiſir, auront voyagé à Florence. Le Décameron fut traduit en françois ſous François I, par Antoine le Maçon, ſecrétaire de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, & on l'a réimprimée en 1757. Il en parut une autre traduction en 1697, mais peu fidéle; la meilleure eſt celle de M. de C., imprimée à Paris en 1779, en 10 volumes (chez la Porte). C'eſt un abbé qui a fait la traduction, & la lettre C n'a été miſe que pour dépayſer les lecteurs.

Parmi les anciens poëtes claſſiques, on cite *Fazio de gli Uberti*, qui fit imprimer en 1474, un poëme ſur les voyages; il eſt cité pour la pureté du langage, dans le dictionnaire de la Cruſca.

Parmi les poëtes claſſiques en Italie, on compte encore LIPPI, peintre & poëte de Florence, né en 1606, mort Lippi.

en 1664; son principal poëme est intitulé la Mazure recouvrée; *il malmantile racquistato.*

Corsini. On a imprimé à Paris, un poëme héroï-comique, de *Bartolemeo* CORSINI, célebre Florentin du dernier siecle; il est intitulé *il Torrachione desolato*, la grosse tour ruinée: ce poëme, qui est en vingt chants, n'avoit été jusqu'ici que manuscrit, mais la traduction d'Anacréon, avoit fait connoître déja Corsini pour un poëte du premier ordre.

On peut citer encore parmi les grands poëtes de Florence, Guido *Cavalcanti*, Monsignor *della Casa*, Bernard *Ruccellaï*, Vincent *Filicaia*, Annibal *Caro*, & *Alexandre Marchetti*, mort en 1714, âgé de près de 80 ans: il s'est immortalisé par une traduction de Lucrece, en vers italiens, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre des traductions en vers; nous en avons deux belles éditions en France, l'une de M. Gerbault, en 1754, l'autre donnée par M. Conti, en 1761.

M. Bassi vient de donner en 1784, les deux premiers volumes d'un choix de poésies italiennes des auteurs les plus célebres, & se propose de donner six

autres volumes, (à Paris, chez Lambert). Le premier volume renferme ce qu'ont fait de plus estimable les anciens poëtes italiens, depuis *Fabruzzo de Pérouse*, jusqu'au fameux *Pic de la Mirandole*, & le second depuis *Sannazar*, jusqu'à l'*Aretin*.

Pour terminer cet article de la poésie italienne, il est naturel de dire quelques mots sur les deux grands poëtes de l'Italie, qui n'étoient pas Toscans, mais que l'Italie entiere & la Toscane en particulier ont adoptés comme les premiers poëtes classiques, je veux dire l'Arioste & le Tasse, sur lesquels on dispute tous les jours en Italie, pour savoir lequel des deux mérite la préférence. Le Tasse avoit attaqué les Florentins dans un de ses ouvrages, & ce fut peut-être la premiere origine de la discution commencée il y a deux siecles, sur la préminence entre ces deux poëtes. Camillo Pellegrino publia en 1584, un dialogue sur la poésie épique, intitulé *il Carrafa*, dans lequel il entreprit d'établir que le poëme du Tasse, étoit à plusieurs égards au-dessus de celui de l'Arioste. L'académie de la Crusca entreprit de défendre l'Arioste; Salviati

L'Arioste & le Tasse.

écrivit pour ce dernier ; cette dispute a produit une multitude de volumes, & la question n'est pas encore décidée ( *V. Crescimbeni. T. II*, *p.* 454 ).

Il m'a paru que la plupart des Italiens, préféroient en total l'Arioste ; cependant nous voyons que le neveu même de celui-ci, Orazio Ariosto, n'osoit donner la préférence à son oncle : voici son jugement traduit par M. de Mirabeau. « On ne peut, dit-il, comparer » ensemble ces deux poëtes, qui ne se res- » semblent en rien, le style de l'un est » sérieux & magnifique, celui de l'autre » est simple & badin. Le Tasse a suivi » les regles d'Aristote ; l'Arioste n'a eu » que la nature pour guide ; le Tasse, » en s'assujettissant dans son poëme à l'u- » nité d'action, s'est privé d'un avan- » tage considérable, qui est la multipli- » cité des aventures ; l'Arioste, exempt » de cette contrainte, a rempli le sien » d'un grand nombre d'événemens agréa- » bles, qui en rendent la lecture très- » amusante. Ils sont néanmoins parve- » nus l'un & l'autre au même but, qui » est de plaire, mais ils y sont parve- » nus par des routes différentes ; & » comme on conviendra difficilement

» laquelle de ces routes est la meilleure, » on ne peut comparer ensemble ces » deux poëtes, ni par conséquent dé» cider lequel des deux l'emporte sur » l'autre ».

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques traits à ce parallele. Le Tasse est plus noble, plus correct, plus sage, plus pathétique ; sa poésie est plus majestueuse, l'ordonnance de son poëme est plus belle; mais l'Arioste a plus de feu, de vivacité, d'abondance; il est admirable par la diction, l'élégance, & la gayeté ; ses images sont pittoresques, pleines de génie & de facilité ; sa poésie est plus naïve, plus coulante, ses écarts même sont sublimes.

Le Tasse est un peintre qui excelle dans la composition & le dessin ; l'Arioste a pour lui le coloris & l'expression. Ils annoncent, pour ainsi dire, l'un & l'autre dans les deux premiers vers de leurs poëmes, le goût & la maniere dont ils procédent, & la tournure de leur esprit ; le Tasse entonne la trompette pour chanter les entreprises guerrieres & religieuses.

Canto l'arme pietose, e il capitano
Che'l gran sepolcro libero di Cristo;

L'Arioste annonce des aventures, des amours, des entreprises galantes, des guerres de chevaliers.

> Le donne, i Cavalier, l'arme, gli amori
> Le cortesie, l'audaci imprese io canto.

Le Tasse a eu la gloire du premier & du plus beau poëme épique après Homere & Virgile; il a été long-temps le seul parmi les Modernes, avant que Milton, le Camoens & Voltaire eussent couru la même carriere, & il est encore le seul en Italie : mais aussi l'Arioste est un modele pour la diction; unique dans l'art de proportionner son style à son sujet, & ce qu'il y a de plus fort en sa faveur, c'est qu'il précéda le Tasse, étant né environ 70 ans avant lui, en 1474, ensorte qu'il eut la gloire d'être le précurseur de son rival; mais quant à la perfection de l'ouvrage, il semble qu'on doit préférer le Tasse, & c'étoit l'avis de Métastase, le dernier qui ait discuté cette question.

M. Fortiguerra, auteur du poëme de *Ricciardetto*, étoit grand admirateur de l'Arioste; mais il soutenoit que ce qu'il y avoit de plus admirable dans cet

auteur, étoit le fruit de la verve & du génie, & non le produit de l'étude & de la peine. Ce fut pour prouver sa proposition, qu'il entreprit le poëme de Richardet, dont il fournit deux chants en moins d'une semaine; il déguisa son nom sous celui de *Carteromaco*, dont l'origine grecque présente la même idée que le nom de Fortiguerra en italien. Ce poëme a eu le plus grand succès, même en France, où il a été réimprimé dans une forme très-agréable, & traduit en vers & en prose: nous en parlons ici, parce que c'est encore une production de la Toscane.

La plupart des François, en lisant des poëtes italiens, n'y trouvent aucune harmonie, ne peuvent en saisir la mesure, le rithme & la cadence; un auteur de beaucoup d'esprit en fait l'aveu dans son voyage d'Italie, & il se compare à un seigneur Florentin, homme de beaucoup de goût, qui savoit très-bien le françois, mais qui se plaignoit de n'avoir jamais pû distinguer la cadence harmonieuse des tragédies de Racine, ou des odes de Rousseau, d'avec les vers les plus durs & les plus secs de Chapelain & de tant d'autres. Je crois

que toute la difficulté vient de la quantité que les Italiens obſervent de la maniere la plus frappée, & que nous n'avons preſque pas dans notre langue, du moins en comparaiſon des Italiens; ſi nous oublions cette extrême différence ſur la longueur des ſyllabes en récitant des vers italiens, ou ſi un Italien s'aviſe de la tranſporter à des vers de Racine, on n'y connoît plus rien. Le langage des Italiens eſt ſi ſonore, ſi cadencé, leur oreille ſi harmonique, leurs mouvemens ſi danſans, pour ainſi dire, qu'on imagine entendre chanter un poëte, lorſqu'il récite des vers, & entendre des vers quand il parle ſon langage ordinaire; il faut donc avoir entendu déclamer des vers italiens, pour apprendre à y trouver de l'harmonie, & pour ſentir qu'ils en ont, plus encore que les nôtres.

Dans le temps que Florence étoit pleine de beaux eſprits dans tous les genres, l'imprimerie étoit floriſſante; Nicolas, imprimeur à Florence, donna en 1481, une édition du Dante, avec des figures en taille-douce, & pluſieurs autres éditions qui ſont très-recherchées. (M. de S. Leger, *Lettres ſur différentes éditions*

*éditions rares du dix-septieme siecle.*) Philippe di Giunta, Torrentino, & plusieurs autres imprimeurs se distinguerent dans l'art typographique, & doivent être mis au nombre des artistes célebres de Florence.

## CHAPITRE V.

### *Etat actuel des Sciences & des Lettres.*

L'ÉTAT actuel des lettres à Florence, répond encore à son ancienne supériorité, relativement au reste de l'Italie. Les improvisateurs ou poëtes extemporanés, qui sont une des choses singulieres de l'Italie, se trouvent beaucoup plus à Florence, & en général dans la Toscane, que dans aucun autre endroit de l'Italie : je n'y ai point vû la célebre improvisatrice *Corilla* (a); elle étoit à la cour de Vienne lorsque j'étois en Italie; mais j'ai trouvé par-

Improvisateurs.

(a) Madeleine Morelli, née Fernandez, connue sous le nom pastoral de *Corilla Olimpica.*

tout les traces de sa réputation : elle a même fait imprimer un poëme dédié à l'impératrice, & diverses pieces de poésie ; mais les productions subites de ces génies enflammés, sont plus étonnantes & meilleures que leurs ouvrages préparés.

Il n'y a rien de si singulier pour nous, mais rien de si commun en Italie, que de voir deux masques ou deux inconnus pendant la nuit se défier, s'attaquer, se riposter par des couplets sur le même air, avec une vivacité de dialogue, de chant, d'accompagnement, & une beauté de versification que la seule langue italienne peut comporter.

On trouve aussi des improvisateurs qui se montent seuls & à volonté, qui composent & qui récitent *in promptu*, des tirades de cent vers, & davantage, sur le sujet qu'on leur propose, sans s'arrêter le moins du monde, avec une chaleur & un enthousiasme admirable : on les voit alors s'animer, s'enflammer d'une maniere quelquefois si violente, qu'ils perdent le sommeil à la suite d'un pareil exercice.

Les plus célebres improvisateurs qu'il y eût de mon temps en Italie, étoient

l'abbé Lorenzi, à Vérone; le pere Corvesi, à Pavie; M. de Rossi, à Rome; un jeune Napolitain, nommé Gasparo Molle; M. l'abbé Fanzini en Toscane.

Il y a encore à Florence beaucoup de savans & d'écrivains dans tous les genres, sans compter ceux de Pise, qui sont regardés comme étant du même pays, & dont nous parlerons à leur tour. Il y en auroit beaucoup plus encore, vû le génie & les dispositions naturelles des Florentins, si l'inaction qu'occasionne le climat, le peu d'émulation du gouvernement, sous le dernier regne, le goût de la société, de la galanterie, des amusemens, & des fêtes n'avoient fort affoibli le goût de l'étude, la curiosité, & les talens.

Je vais commencer par les gens-de-lettres que j'ai connus à Florence, & qui sont morts depuis mon voyage, après quoi je donnerai la liste que je me suis procurée de ceux qui vivent actuellement.

Le docteur Jean LAMI étoit un des plus célebres écrivains, & des plus habiles antiquaires de l'Italie; il donnoit toutes les semaines une feuille de nou-

velles littéraires. Il a donné en 1766, des mémoires sur les antiquités de Florence & de la Toscane, que nous avons cités, & plusieurs autres ouvrages; il étoit garde de la bibliotheque Riccardi, il a été remplacé par M. l'abbé del Signore.

Il y avoit à Florence, un autre journal intitulé *giornale de' litterati*, une gazette politique du pays, & une étrangere, *gazzetta estera*, qui étoit un extrait de différentes gazettes d'Europe; elle commença en 1767. Depuis ce temps-là, on a vu une *Gazetta universale*, des *novelle letterarie* de M. Pelli, des *Notizie del mondo*, par Allegrini & Pisoni, & un *Giornale di letteratura* de M. Manetti. Les nouvelles littéraires qui se publient actuellement me paroissent un journal fort intéressant.

Le goût des lettres a produit non-seulement beaucoup de journaux, mais aussi beaucoup de cabinets à Florence. Il y avoit des collections d'antiques, d'inscriptions, & de tableaux, dans plusieurs maisons, telles que celles de Niccolini, Riccardi, Cerrettani, Gaddi, Capponi, Antinori; les cabinets de Florence ont fourni une partie des monu-

mens étrusques décrits & figurés dans le grand ouvrage de *Gorius*, *Museum Etruscum : Florentiæ* 1737, 3 volumes in-folio, & dans plusieurs autres ouvrages d'érudition.

Pour la théologie & l'histoire ecclésiastique, on citoit à Florence le P. Raimond-Marie *Corsi*, Dominicain.

Pour la politique, le président Pompeo *Neri*, qui a écrit sur le dénombrement de la Lombardie ; il étoit tout à la fois excellent ministre & savant écrivant (il est mort en 1776).

M. *Nicollini*, ancien ami du président de Montesquieu, qui est mort en 1769.

Pour la poésie, le cavalier *Adami* (*Anton-Filippo*) sénateur de Florence, différent de M. Adami, qui faisoit les nouvelles littéraires : celui-ci est de l'ordre des Servites, & encore actuellement professeur de théologie à Pise.

Pour la médecine & l'histoire naturelle, M. Angelo *Nannoni*, M. Xavier *Manetti*, qui sont vivans ; le docteur *Cocchi*, professeur d'anatomie, & son fils qui sont morts.

Cabinets d'Histoire Naturelle.

Une des belles collections d'Histoire naturelle que j'aie vu à Florence, est

celle de M. Mesni, habile médecin, directeur des hôpitaux de la Toscane, & de la pharmacie, (*Speziaria*), du palais Pitti; ce cabinet composé avec intelligence & avec soin, renferme des pieces d'histoire naturelle fort intéressantes; une belle collection de fossiles, & sur-tout d'amiantes, & de gabre: c'est une espece de pierre de lard, qui paroît être la matrice de l'amiante. M. Mesni écrivit une dissertation sur cette matiere; il avoit trouvé de l'amiante dans une lave, comme on en a trouvé en France dans une enclume. Il a donné des ouvrages sur l'histoire naturelle & sur l'agriculture.

M. *Targioni Tozzetti* étoit un naturaliste très-distingué, il est mort en 1783; il y a de lui un ouvrage considérable sur l'histoire naturelle & sur la description de la Toscane, que je citerai plus d'une fois. Il étoit possesseur du cabinet d'histoire naturelle de Micheli, qu'il avoit lui-même augmenté; il avoit un herbier de 15000 plantes, des minéraux, des marbres, des coquilles fossiles très-rares, des coquilles naturelles précieuses, telles que la selle Polonoise, le marteau, la navette; il

travailloit à une grande description des madrépores ; il avoit beaucoup d'oiseaux qu'on n'a point à Paris. Nous citerons à ce sujet les gravures d'oiseaux du cabinet Gerini, par M. l'abbé Lorenzi, qui sont au nombre de plus de 3000 planches, & qu'un naturaliste doit voir à Florence. M. Targioni avoit aussi des dessins & des tableaux de prix.

Un autre médecin du même nom, Louis *Targioni*, connu par des ouvrages de médecine, qui demeure à la place de S. Maria Novella, rassemble chez lui une société, occupée spécialement de médecine & d'histoire naturelle ; on y lit des mémoires, qui se publioient ci-devant sous le titre d'*Opuscoli*. M. Targioni a un cabinet riche en coquillages ; on y voit les quatre coquilles amirales appellées *summus*, *ordinarius*, *orientalis*, *nullicedo*, la crête de coq ; la *Chiragra*, belle araignée de mer ; il a des animaux très-bien conservés, au moyen d'une préparation particuliere.

On voit dans tous les cabinets de Florence beaucoup de dendrites, ou de ces pierres singulieres, dont les coupes représentent des ruines, des paysages, &

qui ſont connues en France ſous le nom de *Pierres de Florence :* il y a des auteurs de minéralogie, qui les ont mis dans le rang des marbres ; cependant les acides n'agiſſent pas ſur les pierres de Florence, elles ont plutôt l'air des *Cos :* on en trouve ſur-tout à Pian del Fonte, qui eſt à cinq lieues de Florence, ſur la route de Rome ; les collines qui bordent l'Arno en ſont compoſées preſque en entier.

Pierres de Florence.

Le cabinet de M. *Menabuoni*, dans les jardins du palais Pitti, étoit auſſi curieux ; le poſſeſſeur qui avoit été profeſſeur de langue italienne à Paris, y avoit commencé ſa belle collection d'hiſtoire naturelle, de pierres précieuſes, de peintures, d'antiques, de bronzes, de ſtatues d'argent, &c. & il l'avoit augmentée beaucoup depuis ce temps-là. Il étoit bibliothécaire du palais Pitti.

Je dois diſtinguer dans la liſte des ſavans qui font honneur à la ville de Florence, M. Léonard XIMENEZ, ex-Jéſuite, actuellement premier mathématicien du grand-duc ; il eſt auſſi connu dans l'Europe comme grand aſtronome, qu'il eſt utile à la Toſcane par les talens d'un habile ingénieur. Nous avons de

lui des élémens de géométrie relatifs à la physique, à la mécanique & à l'astronomie; un grand ouvrage sur la méridienne de Florence, que j'ai cité. Cet ouvrage rempli de savantes observations, est encore remarquable par la partie de l'érudition; on y trouve une introduction historique sur les astronomes & les mathématiciens qu'il y a eu à Florence, sur-tout depuis le neuvieme siecle jusqu'au dix-septieme; matiere peu connue, & qui est intéressante dans l'histoire de cette science.

M. Ximenez a travaillé pendant cinq ans, par ordre de l'empereur, pour la construction d'un canal, *Emissario*, de cinq milles de longueur, qui conduit dans l'Arno les eaux du lac de Bientina; il s'agissoit d'empêcher que les eaux ne surmontassent les chaussées, comme cela arrivoit auparavant, & il en est venu à bout sans y dépenser 200 mille livres de notre monnoie: il a fait faire aussi des écluses au lac de Bientina, il a travaillé au desséchement des maremmes ou des campagnes qui sont sur les bords de la mer, & a publié un ouvrage considérable sur cette matiere, nous en parlerons bientôt. Il a donné

des ouvrages importans ſur la réſiſtance des fluides, ſur le frotement dans les machines ; il travailloit en 1767, à régler le cours des eaux de l'Ombrone, pour empêcher qu'il ne put déborder & inonder les maremmes, à réparer le lac de Caſtiglione, qui eſt la principale cauſe de l'infection ; & à faire conſtruire un canal entre Groſſetto & Caſtiglione.

On peut citer, parmi les ſavans qui ſe diſtinguent à Florence, un François qui s'y eſt établi, M. de Cambrai de Digny, directeur des comptes & de la caiſſe de réſerve du grand-duc ; né à Roye en Picardie en 1725. Il a fait en 1766, pour l'hôtel des monnoies de Florence, un nouveau balancier deſtiné à frapper les groſſes monnoies d'argent, par lequel on épargne beaucoup de force, & l'on avance beaucoup plus que par les machines ordinaires. C'eſt auſſi lui qui a fait conſtruire une pompe à feu pour les ſalines de Caſtiglione ; cette machine (a), dont nous parlerons à l'occaſion des maremmnes, a mérité à M. Digny

(a) Voyez le Journal des Savans, juin & décembre 1766.

les applaudissemens de son souverain & l'a fait recevoir dans plusieurs académies.

Je vais actuellement rapporter la liste par ordre alphabétique, des gens-de-lettres qui se trouvoient à Florence en 1783.

Le marquis Vincent *Alamanni*, secrétaire de l'académie Etrusque, a donné des poésies & des ouvrages de littérature.

Le P. Averard *Audrich*, provincial des religieux des écoles pies, a écrit sur la théologie & les antiquités, & publié des poésies.

M. Amidei, docteur en droit, a écrit sur l'économie civile.

Le chanoine Ange-Marie *Bandini*, sur la littérature grecque, & sur la bibliographie; j'ai cité son histoire littéraire de Florence.

Le docteur *Batini*, sur la médecine.

Le chanoine *Bonaccorsi*, sur la morale chrétienne.

L'abbé *Brenna*, sur la théologie; il fait aussi des vers.

Le P. Stanislas *Canovai* des écoles pies, sur les mathématiques, la philosophie, & l'érudition.

M. *Ciani*, conservateur des loix, sur l'économie politique.

L'abbé Hyppolite *Camici*, a fait une histoire du moyen âge.

M. Sanobi *Covoni*, a écrit sur l'éloquence.

M. le chevalier Ange d'*Elci*, a fait des tragédies.

M. *Elmi*, docteur en droit, a écrit sur la littérature grecque.

M. l'abbé Ferroni, mathématicien du grand-duc, & professeur d'hydrodinamique, a donné trois volumes de savantes dissertations sur les mathématiques transcendantes.

Le P. *Fineschi*, Dominicain, a fait une histoire de Toscane.

M. l'abbé Riguccio *Galluzzi*, a fait la meilleure histoire que l'on ait de la maison de Médicis.

M. le lieutenant *Gamerra*, a donné des poésies épiques & dramatiques.

M. *Giannetti*, docteur en médecine, a fait des dissertations anatomiques; il est aussi excellent poëte, & même improvisateur.

M. Ulbert François *Hoefer*, des ouvrages sur l'histoire naturelle, & la chimie.

M. de *Lagusi* ou *Lagusius* de Hasenohrl, premier médecin du grand-duc de Toscane, a écrit sur la médecine.

M. l'abbé *Lapi*, professeur de botanique, a écrit sur les plantes & sur l'agriculture.

M. l'abbé Louis *Lanzi*, sur les antiquités, l'érudition, les beaux-arts.

M l'abbé *Lastri*, sur l'agriculture, les belles-lettres & l'érudition.

M. l'abbé *Landeschi*, curé, sur l'agriculture.

M. l'abbé *Lumachi*, sur l'histoire du pays.

M. Dominique-Marie *Manni*, sur la langue toscane, & sur l'histoire du pays.

M. l'abbé *Mehus*, sur l'histoire littéraire.

M. le docteur *Marrini*, sur la littérature italienne, & l'érudition.

M. Averard *Medici*, est connu pour la poésie grecque, latine, & italienne.

M. le chevalier Jules *Mozzi*, pour la philosophie, les mathématiques, & la poésie.

M. Jean *Mariti*, pour l'histoire & les voyages.

M. le docteur Xavier *Manetti*, pour la botanique & la médecine.

Mgr. *Martini*, archevêque de Florence, pour l'hiſtoire ſacrée.

Le P. Alphonſe *Niccolai*, ex-Jéſuite, théologien du grand-duc, a écrit ſur l'interprétation des écritures, & s'eſt fait une très-grande réputation : il eſt auſſi très-bon poëte.

M. *Nannoni*, profeſſeur célébre de chirurgie, a écrit ſur ſon art.

M. Laurent *Nannoni* ſon fils, ſur la chirurgie & la phiſiologie.

M. le ſénateur *Nelli*, ſur l'architecture civile, & ſur l'hiſtoire philoſophique.

M. Joſeph *Pelli* Bencivenni, directeur de la galerie du grand-duc, ſur l'hiſtoire du pays, la philoſophie morale, l'économie politique.

M. l'abbé *Paoletti*, ſur l'agriculture.

M. *Pallucci*, profeſſeur en chirurgie, a écrit ſur ſon art.

M. *Pagnini*, ſur l'économie politique.

Le P. *Papiani*, des écoles pies, ſur l'aſtronomie, la théologie, & la morale.

M. le docteur *Pigri*, ſur les mathématiques.

M. l'abbé *Perini*, ſur l'économie

politique ; il a fait aussi un poëme.

M. le chevalier Bindo *Peruzzi*, sur l'économie rustique.

Le P. *Del Riccio*, sur les mathématiques & la philosophie.

Le docteur *Sarchiani*, professeur de langue grecque, est connu pour l'économie politique.

Le chanoine *Scopetani*, pour la poésie grecque, latine & italienne.

L'abbé *Del Signore*, pour les antiquités, & l'érudition en différens genres.

M. *Salvietti*, pour le droit civil.

M. *Tramontani*, docteur en droit, s'est fait connoître dans le genre de l'économie politique.

L'abbé *Tansini*, dans l'histoire ecclésiastique.

M. le chanoine *Tognaccini*, pour la littérature latine.

M. l'avocat *Tartini*, pour la jurisprudence.

Le P. *Vestrini*, des écoles pies, pour l'économie politique & la théologie.

M. *Visconti* a donné des ouvrages sur la médecine.

Il y en a quelques autres dont nous parlerons à l'article de Pise, & un bien plus grand nombre, dont les noms ne

nous sont pas parvenus. Il s'imprime habituellement à Florence deux journaux littéraires, indépendamment de celui de Pise.

# CHAPITRE VI.

## *Des Environs de Florence.*

Il y a peu de souverains qui aient autant de maisons de plaisance que le grand duc de Toscane, & cependant elles appartenoient presque toutes aux Medicis avant qu'ils fussent souverains de Florence. L'immense fortune que ces particuliers avoient acquise, ne pouvoit pas être employée à construire des forteresses, elle servoit à bâtir des maisons de plaisance, suivant le proverbe Italien qui dit que les grands princes ont besoin de citadelles, & les petits princes de jardins; *Principoni, fortezze e canoni; Principini, palazzi e giardini.* Ces maisons étoient mal tenues, parce que depuis long-temps il n'y avoit pas de grands ducs résidans à Florence; mais

elles étoient encore dignes de la curiosité du voyageur. On distingue sur-tout *Pratolino*, *l'Ambrogiana*, *Castello*, *Petraia*, *Careggi*, *Poggio Imperiale*, *Lapeggi*, *Artimino* & *Poggio a Caiano* à trois lieues de Florence : il y a dans celle-ci de belles peintures d'André *del Sarto*, qui sous différentes allégories contiennent l'histoire de la maison de Medicis (a).

POGGIO IMPERIALE, ou *Villa Imperiale*, maison de plaisance des grands ducs, à une demi-lieue de Florence; c'est le séjour favori du prince. Elle appartenoit autrefois à un particulier, sur lequel on dit qu'elle fut confisquée. Pour y aller on sort de la ville par la porte Romaine, ou porte de S. Pierre Gattolini, & l'on entre dans une belle allée de lecini, ou chênes verds & de cyprès. Les formes des arbres & les feuillages, quoique très-différens, se marient fort bien ensemble, & produisent une variété agréable. Poggio Imperiale.

L'allée a un mille de long, & l'on va

(a) V. *Pitture del Salone Imperiale del Palazzo di Firenze ; si aggiungono le pitture di Salone e cortile delle Imperiali ville della Petraia, e del Poggio a Caiano, in tavole 16.* In Firenze, 1751, *fol. max.*

quelquefois s'y promener en carroſſe. Quand on eſt au bout, l'on trouve une grande piéce de gazon en demi-cercle, ou une grande cour en fer-à-cheval environnée d'une ſimple baluſtrade. Des deux côtés de l'entrée ſont deux figures de marbre bien compoſées, mais dont le deſſin eſt incorrect. L'une eſt un Atlas aſſis qui porte un globe, & l'autre un Jupiter lançant la foudre; cette derniere figure a plus de ſoupleſſe & de meilleures formes que la premiere.

La maiſon eſt dans une ſituation charmante: le bâtiment en eſt conſidérable & diſtribué commodément. C'eſt *Buontalento* qui en donna les deſſins. L'extérieur cependant eſt très-ſimple & n'a rien de ſéduiſant. Dans l'intérieur, il y a une petite cour très-jolie, qui a l'air d'un petit cloître, décorée d'ordres dorique & ionique, avec des ovales en forme de niches au-deſſus des portiques où ſont huit buſtes de très-bon goût.

Il y avoit dans cette maiſon des ſtatues & des tableaux remarquables; mais on m'aſſure que tout a été changé; ainſi je n'en parlerai point.

Le jardin de Poggio a tout au plus un tiers d'arpent, & le potager environ au-

tant. Le jardin eſt deſtiné uniquement pour les fleurs, & environné d'un bel eſpalier de citroniers. On a ſoin pendant l'hyver de les couvrir de paillaſſons, qui forment tout autour une eſpece de ſerre où l'on peut paſſer aiſément.

Les allées du parterre ſont pavées de petits caillous noirs & blancs, rangés en compartimens. Cet uſage eſt pratiqué dans beaucoup de petits jardins d'Italie; il épargne aux jardiniers la peine de ratiſſer ces allées, mais il les rend fort incommodes pour ceux qui ſe promenent.

On deſcend un eſcalier pour aller voir une grotte d'un bon goût, compoſée de coquillages & de rocailles de pierres formées dans des eaux pétrifiantes, ou eſpece de ſtallactites qui rendent ſa décoration fort naturelle. Il y a au fond de cette grotte une Nymphe en marbre, debout; au-deſſus de ſa tête, on fait aller un jet d'eau en ſoleil tournant, qui produit un ſi joli effet, qu'on croit voir la tête de la figure au travers d'un éventail de nacre. Le reſte de la grotte, ainſi qu'une allée de rocailles dont elle eſt précédée, eſt plein d'attrapes formées par une infinité de petits jets d'eau qui

donnent dans le visage & mouillent les jambes. C'est le goût des Italiens chez qui l'on ne voit point de grandes cascades.

Pratolino. PRATOLINO est une maison de plaisance du grand duc, que l'on vante spécialement, & dont Montaigne faisoit déja un grand éloge. Elle est située près de Fontebona, à une poste & demie de Florence, ou environ deux lieues, du côté de Bologne : elle fut formée en 1575, par le grand duc François, fils de Côme I[er], sur les dessins de Bernard *Buontalenti*, & de François son fils ; l'extérieur en est peu remarquable, mais on ne peut rien voir de plus agréable en été, que les jardins. Les bassins, les jets d'eau, les fontaines, les statues, les grottes, les terrasses, les amphitéâtres, les allées d'arbres toujours verds, les labyrinthes, & tout ce qu'on peut imaginer de magnifique & d'agréable dans des jardins, se trouve dans ceux de Pratolino ; aussi l'a-t-on vanté prodigieusement dans toutes les descriptions. Vis-à-vis de l'escalier du Château, au bout d'un parterre en fer-à-cheval, & au-dessus d'une grande piéce d'eau, on voit un colosse de pierre par lequel on

a voulu repréſenter l'Apennin, & qui a environ 60 pieds de long, il eſt de Jean de Bologne; on entre dans l'intérieur de ſon corps, & l'on y trouve une grotte ornée de coquillages & de jets d'eau; cela rappelle le projet de Dinocrate qui offroit à Alexandre-le-Grand, de tailler le mont Athos en forme de ſtatue ou de coloſſe, qui porteroit dans ſa main gauche une ville, & dans ſa main droite une coupe où arriveroient tous les fleuves qui découloient de cette montagne, pour être verſés dans la mer (*Vitruve*. Liv. 2). Derriere l'Apennin de Pratolino, il y a un dragon volant qui verſe de l'eau en abondance; plus loin il y a des arbres qui font une belle maſſe, de deſſus laquelle ſe détache la figure, qui produit un bel effet. Il y a auſſi des machines ſingulieres qui vont toutes par le moyen de l'eau; une infinité de figures différentes qui jettent de l'eau, beaucoup d'attrapes, c'eſt-à-dire, d'endroits où l'on peut arroſer les voyageurs, ſans qu'ils s'en apperçoivent (a). Cette belle retraite a été fort

(a) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Deſcrizione della Regia villa, Fontane e fabriche di Pratolino, di Bernardo Sanſone Sgrilli*, 1742, 27 pag. in-fol. avec *fig*.

négligée, & a souffert beaucoup de la longue absence des souverains.

C'est du même côté que l'on voit le *Monte Senario*, où saint Philippe Benizi se retira dans une forêt avec ses compagnons, qui formerent l'ordre des Servites en 1223, comme nous l'avons dit dans le tome I. On montre encore dans le couvent de *Monte Senario* les sept grottes où habitoient ces solitaires.

Monte Senario.

On parle encore de quelques endroits remarquables aux environs de Florence: la Chartreuse, *Monte Oliveto*, *S. Salvi*, *S. Gaggio*, *Villa Covoni*, *Fiesole*, remarquable par son ancienneté & sa situation; un ancien pont des Romains *Ponte Agli Strolli*, ou pont du Diable; le Monte Forato, où il y a un percé, semblable au trou de S. Martin en Suisse, & au *Monte Pertusato* de la Corse.

BUONSOLLAZZO est un couvent de l'étroite observance de saint Bernard; il a été réformé par des religieux tirés exprès de notre redoutable abbaye de la Trappe près de Mortagne dans le Perche, où l'abbé de Rancé avoit donné en 1663, l'exemple de cette pieuse cruauté qu'on y exerce encore actuellement.

VALLOMBROSA, belle abbaye, &

chef d'ordre, est à 6 lieues de Florence vers l'orient.

---

# CHAPITRE VII.

## *Description de Pise.*

NOUS commencerons nos excursions dans la Toscane par le côté occidental où sont les villes de Pise, de Livourne & de Lucques. Pise est à 20 lieues de Florence; on compte 54 milles en passant par Lucques, Pistoia & Prato, & l'on paie 8 postes. Mais il y a aussi une route qui suit à-peu-près le cours de l'Arno.

De Florence à la *Lastra* il y a deux lieues, on compte une poste & demie.

De la Lastra à *Pontormo*, quatre lieues, une poste. Pontormo est près d'Empoli.

De Pontormo à *la Scala*, trois lieues, une poste.

De la Scala à *S. Romano*, près *S. Miniato*, trois lieues, une poste.

De S. Romano à Fornasette quatre lieues, une poste.

De Fornaſette à Piſe quatre lieues ; une poſte.

La poſte de la Scala eſt auſſi ſur la route qui va de Piſe à Siene, ſans paſſer par Florence.

La route de Piſe avec ſes environs eſt amplement décrite dans le premier volume des voyages en Toſcane du docteur *Targioni*, qui les parcourut en 1742 : il y parle fort au long des carrieres de *Golfolina*, de la ſtructure & de la formation des collines & des montagnes, des pierres, des foſſiles, des grottes, que l'on voit à l'*Ambrogiana*, *Capraia*, *Empoli*, *Pontedera*, *Camugliano*, *Treggiaia*, *Forcoli* & *Palaia* ; il décrit les bancs de tuf & de craie que l'on y trouve ; il parle de *Collegoli*, *Toiano*, *Legoli*, *Baccanella*, *Santo Pietro*, *Morrona* & *Soiana*, des bains de *Reſtone* & de ceux d'*Acqua* : il trouva dans ceux-ci vingt-ſix degrés & demi de chaleur au thermometre de Reaumur. Il examina ces eaux, qu'il jugea être légérement alumineuſes, & chargées ſeulement d'un acide minéral, qu'il compare à l'eſprit éthéré dont avoit parlé *Hoffman*, & qui s'évapore facilement.

M. Targioni parle enſuite des marais de

de *Bientina* & des plantes qu'il y avoit observées, des oiseaux que l'on y trouve & de la maniere dont on en fait la chasse; du lac *Sesto*, qui est à cinq lieues de Pise; des rizieres que l'on y cultive; de la culture des oliviers, & de la maniere de faire l'huile dans les montagnes des environs de Pise.

Il passe ensuite aux mines de cuivre de S. *Giovanni alla Vena*; il traite des glans de plomb que l'on y trouve, des bains & des mofetes de *Noce*; c'est une espece de fumée ou de nuage qu'on voit sortir de la montagne lorsqu'il doit pleuvoir; mais M. Targioni n'a pas pu observer la nature de cette vapeur. Il décrit aussi la carriere du *Liveto*, les pierres de la vallée de *Monte-Magno*, le cryſtal de roche qui se trouve à *Verrucola* & dans les montagnes voisines, les plantes de *Monte d'Agnano*, les marbres de *Monte Pisano*, les ruines antiques de *Maciuccoli*, de Ripa Frata, & enfin la ville de Pise.

Je ne suivrai pas M. Targioni dans ces détails, qui ne sont pas assez importans pour la plupart des voyageurs; mais je les ai cités pour faire voir combien la Toscane est fertile en productions natu-

relles, & combien elle méritoit d'être observée par un connoiſſeur tel que M. Targioni. Il en eſt de même ou à-peu-près de toute l'Italie ; mais il n'y a gueres que la Toſcane ſur laquelle on ait un voyage auſſi détaillé & auſſi bien fait que celui dont nous parlons. L'auteur en annonçoit en 1767 une nouvelle édition, plus ample, & qui a paru depuis mon retour, ainſi qu'un ouvrage intitulé ; *Aggrandimenti delle ſcienze fiſiche in Toſcana*.

Piſe. PISE, en Italien *Piſa*, eſt une ville de vingt mille ames, ſituée à vingt lieues de Florence, vers l'occident, & ſur le fleuve Arno, à douze lieues de ſon embouchure ; elle eſt regardée comme la ſeconde ville de la Toſcane. C'eſt une des plus anciennes villes de l'Italie ; Strabon dit qu'elle fut fondée au retour de la guerre de Troye, par des Arcadiens ſortis de la ville de Piſe, qui étoit ſituée ſur le fleuve Alphée dans le Péloponneſe, où étoit un temple célebre de Jupiter Olympien : cette belle origine eſt encore conſacrée dans ces vers de Virgile, bien honorables pour la ville dont nous parlons.

Tertius ille hominumDivûmque interpres Asylas
Cui pecudum fibræ, cœli cui sydera parent,
Et linguæ volucrum & præsagi fulminis ignes,
Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis:
Hos parere jubent Alpheæ ab originæ Pisæ
Urbs Hetrusca solo.

(*Æneidos X. v.* 175.)

D'autres croyent que Pise avoit été fondée par les Grecs long-temps auparavant, & que Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, en avoit été le fondateur.

Ante diu quam Trojugenas Fortuna Penates
Laurentinorum Regibus insereret,
Elide deductus suscepit Etruria Pisas
Nominis indicio testificata genus.

(*Rutilius*, *Itiner.* 1.)

Quoi qu'il en soit, Pise étoit au nombre des douze principales villes des Etruriens. Denis d'Halicarnasse, dans le premier livre de son histoire, en fait une mention honorable; il raconte son origine & ses prérogatives. Tite-Live (Liv. 40.) nous apprend que le pro-consul *Bebius* y passa l'hyver avec son armée,

& qu'alors elle fut faite colonie Romaine: *Pisanis agrum pollicentibus quo Latinæ colonia deduceretur gratiæ à Senatu actæ, Triumviri creati ad eam rem.* Tite-Live en parle dans beaucoup d'endroits, aussi-bien que les autres historiens de Rome. On voit dans les deux sénatus-consultes du sénat de Pise faits à l'honneur de Caius & de Lucius, neveux d'Auguste, que cette ville y est appellée *Colonia obsequens Pisana.*

Les habitans de Pise furent toujours très-belliqueux, & à la chûte de l'Empire ils formerent une république, qui devint dans l'onzieme siecle maitresse de la mer.

Puissance de Pise.

Parmi les conquêtes & les victoires des Pisans on compte sur-tout la prise de l'île de Sardaigne, & celle de la Corse; la premiere leur fut ôtée par *Musato* ou *Musetto*, qui en avoit été Roi, mais ils la reprirent conjointement avec les Génois, après avoir défait Musetto l'an 1005.

L'an 1030, ils s'emparerent de Carthage, sur les Sarrazins, prirent le roi prisonnier & l'envoyerent au pape, qui lui fit recevoir le baptême. Ils prirent Palerme en Sicile sur les Sarrazins. Ils secoururent les François dans la conquête de la Terre-Sainte. Ils eurent souvent

sa guerre avec les Génois, sur-tout par mer, & remporterent plus d'une fois l'avantage. Ils défirent le roi de Mayorque; qui fut tué dans la bataille; sa femme & son fils furent conduits à Pise; mais on leur rendit ensuite leur royaume.

Les Pisans envoyerent quarante galeres au secours d'Amaury ou Almeric, roi de Jérusalem, contre les Sarrazins, qui assiégeoient Alexandrie, & les Pisans remporterent l'avantage. Cette république armoit alors jusqu'à 200 galeres.

Elle se signala long-temps par son zele pour le saint Siege : lorsque le pape Gélase III fuyoit la persécution d'Henri III, il fut reçu à Pise; aussi-bien que le pape Innocent II, lorsqu'il fut chassé de Rome.

Les Pisans s'unirent ensuite avec l'empereur Lothaire, en 1137, ils l'aiderent même à chasser Roger II qui avoit usurpé le royaume de Sicile, ils furent pendant sept ans maîtres de Naples & de plusieurs autres places du royaume.

L'empereur Frédéric Barberousse fut secouru par les Pisans, dans ses guerres contre les Milanois en 1158 & 1162, & ils lui envoyerent leur archevêque Lanfranc avec cinquante galeres lorsqu'il voulut passer dans la Terre-Sainte en 1189;

ce fut alors qu'ils ramenerent leurs vaisseaux chargés de la terre de Jérusalem, & formerent le *Campo Santo*, dont nous parlerons bientôt.

Dans le temps où les Pisans étoient déclarés pour les empereurs contre les papes, ils firent prisonniers des cardinaux & des prélats qui alloient de France au concile de Latran, tenu par Grégoire IX; mais le pape fut vengé de cet attentat par les Génois qui défirent les Pisans en 1284, leur prirent quarante-neuf galeres & firent douze mille prisonniers. Cette défaite fut la premiere époque de la décadence de la république de Pise, qui ne revint plus à sa premiere splendeur. Les Génois lui ôterent le *porto Pisano*, qui étoit à-peu-près le port de Livourne, comme nous le dirons dans la suite, & la grandeur de Pise diminua, en même-temps que sa navigation & son commerce (a).

Pertes en 1284.

UGOLINO *della Gheradesca*, citoyen de Pise, chef du parti des Guelfes, ayant acquis assez de crédit & de puissance dans

(a) *Annali Pisani del Canonico Tronci; Oricelli de Bello Pisano; Guido da Corvaria Hist. Pis. Scriptores Rerum Italicarum, T. VI, T. XV & T. XXIV. Monum. Pisana.*

la république, se fit nommer comte de Pise en 1282 ; il fut ensuite chassé ; les Florentins le rétablirent, mais il fut enfin pris & enfermé dans une prison où il finit ses jours. On montre encore à Pise cette tour où l'on assure qu'il mourut de faim, lui & ses enfans.

Ce tyran de Pise eut pour successeurs *Uguzzone della Tagiola*, Jean *Donarciatico*, le comte *Faccio*, Pierre *Gambacorta*, Jean *dall' Agnello*, qui dominerent successivement ; ce dernier fut déclaré duc en 1364. Il y eut après lui Jacques *Appiano*, & Gerard son fils, qui vendit la ville de Pise à Galeas Visconti, premier duc de Milan. Celui-ci y établit Gabriel, son fils naturel, qui voulut la vendre aux Florentins, & qui les attira dans la ville ; mais les Pisans qui ne vouloient point de cette domination rappellerent *Gambacorta*, chasserent les Florentins & reprirent leur liberté ; mais ils furent trahis par *Gambacorta*, qui livra sa patrie aux Florentins après qu'elle eût essuyé un long siege en 1406. Ceux-ci furent maîtres de Pise jusqu'à l'année 1494. Alors Charles VIII, roi de France, traversant la Toscane avec une armée, rendit la liberté aux Pisans qui

Fin de la République en 1509.

s'y maintinrent jusqu'en 1500 ou 1509. Mais Louis XII, qui venoit alors de remporter la victoire sur les Vénitiens à Ghiara d'Adda, & qui tenoit pour les Florentins, les ayant secourus, les Pisans furent assiégés par ceux-ci, & n'ayant aucune espérance de secours ils se rendirent. La plupart des citoyens de Pise, désespérés de la perte de leur liberté, abandonnerent leur patrie, aimant mieux s'exiler que de vivre sous la domination de ces voisins qu'ils haïssoient. Ils passerent en Sicile, à Rome, à Gênes, à Venise; c'est ainsi que la ville de Pise entra sous la domination des Médicis avec le reste de la Toscane; ce fut-là le terme de sa grandeur & de sa prospérité; les grands-ducs, pour être en sûreté de la part des Pisans qui avoient paru en 1609 aspirer encore à l'indépendance, chercherent à les affoiblir de plus en plus & diminuerent leur commerce & leur puissance. Cette ville où il y avoit eu autrefois jusqu'à 150 mille habitans, n'en a pas plus de 20 mille actuellement, encore y compte-t-on six à sept cens Juifs.

La ville de Pise est grande & bien bâtie, les rues sont larges, belles & gar-

nies de trotoirs en dalles de pierres; mais la grandeur de la ville, relativement au peu d'habitans qu'il y a, fait qu'elle paroît deserte; les loyers des maisons y étoient au plus bas prix; l'herbe croissoit dans les places publiques, & l'air y devenoit mal sain par une suite du petit nombre d'habitans, qui entraîne le défaut de culture & de desséchement, malgré la position de cette ville dans une plaine très-agréable. Mais les soins du nouveau prince, l'affluence des Russes & les bains qui ont repris faveur, augmentent déja la population.

Cathédrale.

LA CATHEDRALE de Pise, *il Duomo*, est un ancien bâtiment remarquable par la richesse de ses marbres & de ses ornemens plutôt que par le goût de sa construction.

La ville de Pise, dès le temps de Strabon, étoit célebre par sa grandeur & la beauté de ses édifices *propter Saxorum opera*, & il n'y a guere de ville en italie où l'on ait rassemblé tant de marbres étrangers : les conquêtes que les Pisans firent par mer, leur procurerent le moyen de faire transporter beaucoup de colonnes; on en voit par-tout des fragmens, qui sont employés dans les bâtimens &

ſur-tout dans celui de la cathédrale ; on y trouve auſſi beaucoup de reſtes d'inſcriptions, de bas-reliefs & de corniches. On y remarque ſur-tout des colonnes de beau marbre grec, dont on peut voir le détail dans la deſcription de cette Egliſe, donnée par Joſeph *Martini*, (*Theatrum Baſilicæ Piſanæ*) & dans le voyage de M. Targioni (*T. I. p.* 314). On admire deux colonnes de verd antique à l'ancien autel de S. Ranieri. Cette égliſe eſt dédiée à l'aſſomption de la Vierge. Le bâtiment fut commencé à la fin de l'année 1063 & fini en 1092, ſur les deſſins de *Bruſchetto*, ingénieur Grec, qui étoit fort bon architecte pour le temps dans lequel il vivoit ; elle fut bâtie, ainſi que l'évêché, des dépouilles que les Piſans firent ſur les Sarrazins lorſqu'ils les chaſſerent de Palerme en Sicile. Cette égliſe a beaucoup ſouffert par le feu ; elle a été reſtaurée aux dépens des grands-ducs qui n'ont rien épargné pour la faire remettre dans ſon premier état. Le portail n'eſt pas aſſez beau pour être conſidéré ; mais il faut voir les trois belles portes de bronze, ſi fameuſes qu'on les a prétendues du temple de Jéruſalem ; elles ſont ornées de bas-reliefs bien repartis, repré-

sentant les mysteres de la passion ; ils sont de Jean de Bologne, l'ordonnance en est bonne, & l'on y voit de belles intentions de figures dont quelques-unes sont cependant un peu négligées & incorrectes de dessin (a). Il y a sur le plinte d'une de ces portes un *Rhinoceros* très-bien modelé, faisant regard à un cerf ; ce qui prouve que le rhinocéros étoit alors connu. Cependant avant qu'on en eût amené un à Paris en 1749, bien des gens étoient en France dans l'opinion que cet animal étoit fabuleux.

L'église est toute de marbre & d'un goût gothique ; elle n'est pas laide, mais un peu obscure. Son étendue est considérable, elle a une nef & de doubles bas côtés, portés sur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de 74, dont 62 sont de granite oriental, & 12 de beaux marbres ; il y en a même dans les croisillons. On ne peut pas douter que ces colonnes n'ayent été recueillies de divers anciens édifices ; les ordres de leurs chapiteaux étant souvent différens : il y a

(a) M Cochin dit que ces bas reliefs sont de Bonanno, & presque tous mauvais. Il est vrai qu'avant l'incendie de 1595, les portes étoient de Bonanno ; actuellement il n'y a que les bas reliefs de la porte qui regarde le clocher qui sont anciens & mauvais.

auſſi une choſe qui dépriſe beaucoup cette architecture, c'eſt que le plafond eſt formé de panneaux de bois dorés, qui n'ont jamais l'élégance d'une voûte.

Aux côtés du maître-autel il y a deux belles colonnes de porphyre & quatre bons tableaux d'André *del Sarto*, repréſentant S. Pierre, S. Jean, Ste. Marguerite & Ste. Catherine.

A l'un des piliers de la nef à gauche, proche le maître-autel on voit une Ste. Agnès avec un agneau, peinte par André *del Sarto*, qu'on peut regarder comme un de ſes meilleurs tableaux; la figure en eſt bien penſée, elle eſt drapée largement & d'un beau caractere de tête.

Dans la croiſée à droite eſt un grand tableau de Benoît *Lutti*, qui repréſente S. Ranieri quittant ſes habits de prince pour prendre ceux du couvent; il y a de belles têtes, un bon agencement de compoſition, des parties d'aſſez belle couleur.

Sur le premier autel en retour, dans la croiſée à gauche, une Vierge & pluſieurs Saints qui l'invoquent, tableau des premiers temps de *Raphaël*; il eſt trop ſymmétriquement compoſé, mais la tête

de la Vierge est belle, & il a d'autres beautés de détail.

Il y a aussi dans la croisée à gauche de riere l'autel deux statues d'Adam & Eve, dont on fait beaucoup de cas, mais qui ne sont pas fort belles, au jugement de nos connoisseurs. Il y a beaucoup d'autres peintures dont on peut voir la description dans le livre de Pandolfo Titi *Guida per il passagiere*, &c 1751.

On voit dans cette église le tombeau de l'empereur Henri VII, qui fonda l'université de Pise & donna plusieurs marques d'attachement à cette ville. Il alloit à Rome pour se faire couronner empereur, lorsqu'il mourut en Toscane le 24 août 1313, les Pisans transférerent son corps dans leur cathédrale, ne voulant point qu'un prince qu'ils regardoient comme leur bienfaiteur fût enterré ailleurs. Les uns disent que ce prince mourut d'une fievre tierce; d'autres attribuent sa mort aux effets du poison qu'ils prétendent lui avoir été donné à Pise avec la communion par un Jacobin. Cette derniere opinion fut même si accréditée, lors de son décès, que les soldats de sa suite pour le venger exercerent toutes

ſortes de cruautés contre les Jacobins & en maſſacrerent pluſieurs.

Ce qu'il y a de plus remarquable pour un naturaliſte eſt une des petites colonnes qui ſoutient la chaire du prédicateur ; elle eſt d'un porphyre qui reſſemble plutôt à une brêche, compoſée de pluſieurs fragmens de porphyre de différentes eſpeces, qui auroient été liés enſuite par une pâte de porphyre ordinaire (a).

Il y a une autre colonne de la chaire de Piſe qui eſt d'une très-belle brocatelle orientale, & paſſe pour être le plus beau morceau que l'on connoiſſe de cette eſpece de marbre.

Le pavé de l'égliſe au-deſſous de la coupole eſt une ancienne mozaïque faite de différens morceaux de marbre ; parmi leſquels il y a beaucoup de ſerpentin, eſpece de pierre très-rare qui ſe tiroit non pas de la Laconie, comme le dit Ceſalpin, mais des carrieres de la haute-Egypte.

En ſortant de l'égliſe, du côté du clocher, où eſt une porte de bronze

(a) On voit auſſi quelques morceaux de porphyre qui ont cette figure de brêche, ou de pierre compoſée, dans le bel autel de l'égliſe des chevaliers de ſaint Etienne à Piſe, & dans les deux colonnes qui ſont ſur la façade de S. Jean à Florence.

pleine de figures du plus mauvais gothique, on apperçoit contre le mur de dehors un tombeau antique de marbre; sur le devant est un bas-relief dont le sujet est la chasse de Méléagre; on y a renfermé les os de la comtesse Béatrice, morte en 1113; elle fut mere de la fameuse comtesse Mathilde, qui fut la derniere de la race des comtes de Toscane.

On remarque encore au-dehors de l'église, vis-à-vis l'un des côtés de la croisée, une colonne isolée, de granite, qui porte une urne sépulcrale antique, sur laquelle on a représenté un Silène qui joue de la double flûte: il est bien traité de bas-relief: la sculpture n'en est pas de la premiere pureté de dessin, mais les figures en sont gracieuses. Quoique ce soit le tombeau de quelque Païen, on le conserve par respect pour l'antiquité. On a gravé sur le chapiteau de la colonne: *Questo è il talento che Cesare Imperatore diede a Pisa, col quale misurava lo censo che à lui, era dato.* » Ceci est le talent que l'empereur César » donna à Pise, avec lequel on mesu» roit le tribut qui lui étoit dû ». Mais nonobstant cette inscription il est fort

douteux que ce vase ait jamais servi à cet usage : d'abord il auroit été trop grand pour ne contenir qu'un talent ; d'ailleurs, on payoit les redevances en poids & en nombre, & non pas en mesures.

LE BATISTERE de Pise est une autre église, située près de la cathédrale & dédiée à S. Jean, c'est la seule où l'on baptise dans cette ville : cela se pratique de même à Florence & dans presque tous les endroits où il y a de ces sortes d'édifices. C'est une rotonde toute de marbre, dans le goût gothique, mais d'une belle forme, bâtie sur les dessins de *Dioti Salvi*. On a gravé sur l'une des colonnes de cette église, qu'elle fut achevée en 1153. La ville de Pise étoit encore si peuplée, qu'une contribution volontaire d'un seul florin pour chaque feu fut suffisante pour fournir aux frais de sa construction ; l'on compta 13400 feux dans la ville ; si l'on met cinq personnes par feu, on trouve 67 mille habitans ; en 1715 l'on n'en compta que 18000 ; ainsi cette ville avoit perdu 49000 habitans, dans l'espace de 562 ans.

L'intérieur du batistere est assez beau ; il est orné de huit colonnes de granite,

apportées de Sardaigne, qui forment une espece de bas côté tournant; ces colonnes en portent d'autres qui soutiennent une coupole elliptique. Au milieu du batistere il y a une grande cuve octogone de marbre, avec des rosettes sculptées sur les faces : elle est elevée sur trois degrés, & differe de celles des autres batisteres, en ce que la cuve est divisée en cinq cavités, dont la plus grande est au milieu, & les autres sont au pourtour. Il est à présumer qu'il n'y avoit que ces dernieres qu'on remplissoit d'eau, & que le prêtre se tenoit dans la division du milieu, d'ou pouvant se retourner facilement de tous côtés, il étoit à portée de baptiser successivement dans les autres divisions qui formoient autant de petites cuves étroites, où l'on plongeoit les enfans qui recevoient le baptême. Il en résultoit une facilité pour faire grand nombre de baptêmes, indépendamment de la propreté que l'on trouvoit à ne pas faire de communication des eaux. Le dessin de ces fonds baptismaux est de *Lino*, Sienois.

La chaire où l'on monte pour lire l'épître & l'évangile, est d'un marbre presque transparent; elle est soutenue par 8

ou 9 petites colonnes de marbre & de granite oriental, portées par des lions, & elle eſt environnée de bas-reliefs qui repréſentent le jugement dernier, mais ils ſont d'une maniere très-gothique, quoiqu'on les attribue à Nicolas Piſan, que ſes compatriotes appellent le reſtaurateur de la ſculpture, *il Ritrovatore del buon guſto della Scultura.*

La voûte du batiſtere de Piſe eſt ſi élaſtique & ſi ſonore, que pour peu qu'on frappe d'une canne contre terre, le retentiſſement en dure auſſi long-temps que le tintement d'une cloche; & il y a un écho qui répete très-diſtinctement les mots: ſi l'on parle bas d'un côté contre la muraille, l'on entend à l'autre extrémité tout ce qui a été dit; c'eſt l'effet des voûtes elliptiques: nous en avons pluſieurs à l'obſervatoire-royal de Paris.

Campo Santo. Le cimetiere de Piſe, ou les charniers, qu'on appelle *Campo Santo*, eſt une des choſes ſingulieres de cette ville; c'eſt une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un vaſte portique, bâti en 1278, ſur les deſſins de Jean de Piſe: il y a 60 croiſées ou arcades qui ſont d'un gothique très-léger; il eſt bâti & pavé de marbre, orné de peintures an-

ciennes, & rempli de monumens dont on a la description dans un savant ouvrage du cardinal Norris, intitulé *Cenotaphia Pisana*, *in-folio*. Les peintures sont anciennes, & par conséquent mauvaises, dit M. Cochin; on y remarque cependant déja une façon de drapper & de former les plis, fort bonne, quoique seche, & des caracteres de tête qui ont de la vérité; il y a entr'autres choses l'histoire & les miracles de saint Ranieri, protecteur de Pise, qu'on dit être de Cimabué, le premier restaurateur de la peinture; M. Cochin les attribue à Simon Memmi; le jugement dernier est d'André Orgagna, ou selon d'autres d'André Pisani, mort en 1389; les six histoires de Job sont de *Giotto*, qui fut aussi l'un des restaurateurs de l'art; Esther & la chapelle de S. Jérôme, furent peintes par Aurelio Lami; les histoires de l'ancien testament, par *Benelzo*, Florentin, peintre & poëte, qui mourut en 1478, & qui a son tombeau dans le même endroit; l'enfer est de Bufalmaco, qui est cité dans Bocace. On remarque sur-tout la *Vergognosa di Campo Santo*; c'est une fille qui regarde un jeune homme nud en faisant semblant de se cou-

vrir le visage. On voit sous ces portiques le tombeau de *Matteus Curtius*, par Stoldo Lorenzi, de Settignano, disciple de Michel-Ange, & celui de Philippe de *Dexio*, Milanois, célebre jurisconsulte. Celui du comte Algarotti a été fait en 1766, & il est gravé; le roi de Prusse en a fait la dépense, pour ce savant aimable qu'il avoit eu long-temps à sa cour, & qui se retira à Pise sa patrie, où il mourut vers 1760. On y lit cette épitaphe: *Algarotto Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fredericus magnus*; sur le médaillon situé au milieu du sarcophage on lit ces mots: *Algarottus non omnis*; & en bas *Anno domini* MDCCLXV. La figure qui est assise sur le tombeau manque d'expression; elle ne vaut que par la matiere, qui est du plus beau marbre de Carrare. Il y a sous le même portique un tombeau de marbre avec une figure couchée, qui est assez belle, dit M. Cochin; l'architecture de ce tombeau est traitée de très-grand goût: au côté droit est un buste qui est fort beau, les mains sur-tout sont bien traitées, & ont beaucoup de vérité. Il y a aussi plusieurs anciennes inscriptions, entr'autres une de l'année 5 de notre ére, qui fait

mention de la *Colonia Pisana*, & une pierre milliaire de la voie *Emilia*, cotée 188.

Le champ appellé proprement *Campo Santo*, qui est environné par le portique, contient, dit-on, 5 bras, ou 9 pieds, de terre-sainte, apportée en 1189 de Jérusalem par les Pisans qui étoient allés sécourir Frédéric I Barberousse : il sert de cimetiere, & l'on assure que les corps y sont promptement consumés ; on en a fait une fréquente expérience dans la derniere guerre d'Italie : autrefois il ne falloit que 24 heures, actuellement il en faut plus de 48 ; peut-être les sels alkalins ou calcaires, dont cette terre avoit été imprégnée, sont-ils en partie évaporés.

LE CLOCHER de Pise, *Campanile torto*, ou *Torre pendente*, est une des choses les plus remarquables qu'il y ait dans cette ville ; ce clocher fut commencé en 1174, sur les dessins de Guillaume d'Alman, & terminé ensuite par deux architectes de Pise, nommés Bonanno Bonacci, & Tommaso. Tour inclinée.

Cette tour n'est pas sans beauté ; elle est d'une bonne proportion & bien décorée ; sa forme est celle d'un cylindre

environné de huit rangs de colonnes, posés les uns sur les autres, ayant chacun leur corniche ; le dernier rang qui forme le campanile est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, & paroissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices : chacune porte deux retombées d'arcs ; il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes & le mur circulaire de la tour.

La hauteur de cette tour jusqu'à la platte-forme, sans y comprendre le campanile, est de 142 pieds, & si l'on jette un plomb de dessus la platte-forme en bas, on trouve qu'il s'éloigne de douze pieds de la base de la tour ; telle est la mesure qui en a été prise par M. Soufflot, lors de son premier voyage en Italie, & qu'il publia dans le mercure d'octobre 1758, avec un dessin de la coupe de cette tour, qui leve toutes les questions qu'on pourroit agiter sur la maniere dont elle est construite.

M. de la Condamine a trouvé en 1755 13 pieds pour le défaut d'aplomb, ou l'écartement de la verticale, qui passe par le pied la balustrade posée sur la platte-forme, au pied du donjon ou de la tourelle supérieure qui renferme les

cloches, & cette balustrade est à 133 pieds au-dessus du niveau de la place. (*Mém. de l'Académie pour* 1757), cela fait cinq degrés & demi d'inclinaison en négligeant la différence entre les inclinaisons des deux parties, qui sont différentes. Il n'est pas vrai, quoiqu'on l'ait écrit plusieurs fois, que cette tour soit d'aplomb du côté opposé à celui où elle penche, & que le vide du milieu qui ressemble à un puits, & autour duquel tourne un assez bel escalier, soit également d'aplomb de toutes parts ; ce vide au contraire se déverse en totalité, ainsi que l'escalier, du côté où la tour s'incline, & toutes les assises de pierres sont pareillement inclinées ; le campanile est le seul étage qui paroît se redresser, ce qui fait croire qu'il a été construit après coup ; mais comme il est incliné lui-même de neuf pouces, on pourroit croire que le déversement de la tour, qui n'étoit lors de la construction du campanile, que de sept pieds six pouces, a augmenté depuis de quatre pieds six pouces.

Cependant, il y a bien des personnes qui ne peuvent se persuader que cette inclinaison soit venue d'un changement de terrein, qui seroit bien considérable

ſur un ſi petit eſpace, & elles l'attribuent à l'intention biſarre du premier architecte; on le croit aſſez généralement dans le pays; & voici les raiſons qu'on en donne; 1°. la partie ſupérieure de la tour ſe redreſſe viſiblement, & elle eſt moins inclinée que le bas de la tour; 2°. La platte-forme ſupérieure eſt fortement inclinée; elle paroît l'être plus que le reſte de la tour ne l'exigeroit; ce qui a donné lieu de croire que l'architecte avoit eu deſſein de donner par cette inclinaiſon un ſpectacle ſingulier, & de faire un tour de force dans ſon art. 3°. Toutes les parties de la tour ſont encore ſi bien liées & ſi entieres, qu'on a de la peine à croire qu'une ſi grande inclinaiſon ait pû ſe faire par l'affaiſſement d'une partie du terrein, ſans que la maçonnerie en ait ſouffert. 4°. Cette tour a ſon eſcalier pris dans l'épaiſſeur même du gros mur, & de la maniere qui étoit la plus propre à ſoutenir une tour bâtie exprès avec cette inclinaiſon. 5°. Quand même le terrein ſe ſeroit affaiſſé, l'on a peine à comprendre que ce pût être de cinq degrés. 6°. La tour des Gariſendi à Bologne, eſt inclinée de même, & beaucoup de perſonnes diſent

disent que l'inclinaison lui fut donnée dans sa premiere construction, parce que, dit-on, les assises de pierres y sont toutes horizontales, malgré l'inclinaison du total de la tour; on en conclud que l'idée bizarre de faire des tours inclinées, est une de celles qu'on ne peut révoquer en doute, & dont peut-être, dit-on, le clocher de Pise est un exemple. Mais dans le temps même que ceci s'imprime, j'apprens par M. Canterzani qu'à la tour de Bologne les assises de pierres sont certainement inclinées; ainsi dans cette ville tout comme à Pise, il paroît certain que c'est l'affaissement du terrein qui a produit l'inclinaison des tours. Aussi Vasari, Soufflot, la Condamine, M. Bernoulli & la plupart des savans sont de cet avis; cela est encore prouvé par l'affaissement que M. Perelli a remarqué dans la tour de l'observatoire de Pise, bâtie vers 1735, & qui étoit déja inclinée d'un pied en 1755; les colonnes inférieures du clocher de Pise sont plus enterrées à mesure qu'elles approchent du côté où est l'inclinaison, ce qui annonce bien l'inégalité du tassement dans le sol de cette tour.

Quand on est au-dessus du clocher de

Pise, on voit les plus belles campagnes de tout côté : les bains de Pise qui sont à quatre milles de la ville, sur le chemin de Lucques : le village d'*Acciano*, d'où part un aquéduc qui porte de très-bonne eau à Pise; & la mer à cinq milles de Pise, du côté du couchant; on distingue même le fanal de Livourne, pendant la nuit, quoiqu'il soit à quatre lieues delà, vers le midi.

Le siege épiscopal de Pise est un des plus distingués de l'Italie; il fut érigé en archevêché en 1092. Les évêques de Pise, depuis le commencement du quatrieme siecle, ont tenu un rang considérable dans l'église; les papes Urbain II, Innocent II & Alexandre III, déclarerent l'archevêque de Pise primat & légat né, en Sardaigne & en Corse : il avoit en cette qualité la plus ample jurisdiction, visitoit les églises, punissoit les évêques, excommunioit les juges, assembloit des conciles, & dressoit des canons. Tous les chanoines de la cathédrale de Pise sont nobles, & ils ont le privilége de porter l'habit des cardinaux.

Conciles de Pise.

Il y a eu plusieurs conciles célébrés à Pise : celui d'Innocent II, en 1134, où l'anti-pape Anaclet fut excommunié;

celui dont nous parlerons ci-après qui fut tenu dans le temps du grand schisme, en 1409, & le conciliabule tenu sous Jules II, en 1511, où quelques cardinaux s'étoient réunis pour déposer le pape. Ce concile fut ensuite transféré à Milan & à Lyon; mais Jules II étant mort dans l'intervalle, cette assemblée n'eut pas de suite.

Parmi ces trois conciles, celui de 1409 est un des plus célebres qu'il y ait eu dans l'église; c'est-là que Pierre de Luna, anti-pape, sous le nom de Benoît XIII, & Ange Corario, sous le nom Grégoire XII, furent déposés, & qu'on élut Alexandre V (a).

Tout ce qui concerne ces conciles, doit être donné en détail dans l'histoire ecclésiastique de Pise, à laquelle travaille depuis long-temps le Pere *Mattei*, aussi bien que la vie de Pierre Filargo, ou Pierre de Candie, Cordelier, qui, dans le concile de 1409, fut élu pape sous le nom d'Alexandre V; cette vie avoit été écrite par Matthieu *Ronto*, Olivétain;

(a) Voyez l'histoire du concile de Pise, par Jacques l'Enfant, à *Utrecht*, 2 vol. *in*-4°. 1731. Voyez aussi Ughelli, Tronci, &c.

qui vivoit dans ce temps-là ; mais son ouvrage n'a jamais été publié.

CHIESA DE' CAVALLIERI, ou *San Stefano*, église principale & conventuelle de l'ordre de S. Etienne ; elle est sur une place appellée la place des Chevaliers ; il y a vis-à-vis de la porte de l'église, une figure de marbre représentant Côme Ier, grand-duc de Toscane, fondateur de l'ordre, au pied de laquelle est une fontaine d'aussi mauvais goût que la figure ; le tout est de Francavilla, sculpteur Flamand. Dans l'intérieur de l'église, sur le premier autel à droite, il y a un tableau du martyre de saint Etienne, par Vasari, & au premier autel à gauche, une adoration des Mages du Bronzin ; l'ordonnance de ces tableaux est confuse, & tout y est négligé, à l'exception du dessin.

L'architecture du maître-autel est d'un goût mâle ; il est de porphire, aussi bien que les colonnes qui le décorent. Il y a dessus cet autel un grand sarcophage de même matiere, au milieu duquel on a placé un siege de bronze, que l'on appelle la chaire S. Etienne : elle fut donnée en présent par la cour de Rome au grand-duc Côme II : on y voit

aussi trois figures de marbre; celle du milieu représente S. Etienne, & les deux autres S. Paul & S. Michel : ces figures sont médiocres; le dessin de l'autel, ainsi que les figures dont je viens de parler, sont de Jean-Baptiste Foggini, architecte & sculpteur Florentin.

On y voit une colonne de porphyre, sur laquelle il y a des lettres grecques qui annoncent qu'elle a 9 pieds; Phylander en parle dans son commentaire sur Vitruve. L'orgue est une des pieces remarquables de cette église. On y voit aussi beaucoup d'étendards, de queues de chevaux, & autres dépouilles prises sur les Turcs par les chevaliers de l'ordre de S. Etienne. Le prieur de cette église, est lieutenant du grand-maître de l'ordre, *in spiritualibus*.

PALLAZZO DE' CAVALLIERI, palais de l'ordre de saint Etienne, situé sur la même place : l'architecture est de George Vasari; on y voit sur la porte les bustes de six grands-maitres, à commencer par Côme I. — Ordre de S. Etienne.

L'ordre de saint Etienne, qui est le grand ordre de la Toscane, fut établi par Côme I$^{er}$, en 1561, pour défendre la Méditerranée contre les Turcs,

& ſur-tout les côtes de la Toſcane contre les Pirates. Il fut approuvé par le pape Pie IV ; le pere Fontana en a écrit l'hiſtoire. L'ordre de S. Etienne entretenoit encore ſous le dernier grand-duc, deux galeres contre les Barbareſques ; mais depuis que M. Touſſaint procura la paix entre la Toſcane & les Barbareſques, les chevaliers & leurs galeres ſont devenus ſans emploi, & l'empereur a fait dépecer ces bâtimens en 1755 : l'Italie y a perdu, car ces galeres étoient utiles à la ſûreté générale, & la Toſcane même pourra bien les regretter.

Les chevaliers étoient obligés de ſervir pendant trois ans ſur les galeres avant que d'être admis irrévocablement dans l'ordre, & de pouvoir venir par rang d'ancienneté à poſſéder celles des commanderies qui n'ont été fondées qu'à cette condition. Il y en a qui ſont purement à la nomination du grand-maître. Les chevaliers pendant leurs premieres caravannes, avoient une paie ; lorſqu'ils vouloient dans la ſuite retourner au ſervice comme anciens, elle augmentoit.

Le grand-prieur eſt obligé de fixer ſa réſidence dans le palais de l'ordre, afin d'être plus à portée de régler les diffé-

tends que les chevaliers pourroient avoir entr'eux ou avec d'autres sur le point d'honneur ; il y a aussi des logemens pour les chevaliers profès. Dans un sallon de ce palais, on a peint les armes des chevaliers. On est admis dans cet ordre, ou par justice, à raison de la naissance ; ou par grace spéciale du grand-maître, ou enfin par droit de commanderie, comme en ayant fondé, ou étant descendant des fondateurs. Il y a au moins 400 chevaliers ; ils ne sont point obligés au célibat comme les chevaliers de Malte, mais ils font les preuves de noblesse, & le prince qui en est le grand-maître, ne donne plus de dispense, comme cela s'est pratiqué trop long-temps. Sous le regne précédent on dispensoit quelquefois totalement de la noblesse, & l'on pouvoit l'acquérir en fondant une commanderie dans l'ordre ; le fondateur en jouissoit lui & sa famille, quelquefois même deux autres familles à son choix, après quoi elle appartenoit à l'ordre, ou plutôt au grand-maître. On a restraint aux gentilshommes ce droit de fondation, mais il s'étoit fait par ce moyen un grand nombre de commanderies ; il y en a d'ancienneté, il

y en a de grace; l'ordre eſt très-riche, j'ai vu des Florentins qui craignoient que le prince n'acquît dans la ſuite par ce moyen tous les biens de la Toſcane.

Suivant le réglement du chapitre-général tenu en 1728, on eſt obligé de prouver cinq degrés de nobleſſe de pere, ſans compter le récipiendaire, & la nobleſſe de la mere & de la grand'mere. Les deſcendans de ceux qui ont fondé des commanderies, ſont obligés de juſtifier deux degrés de nobleſſe du côté de leur mere, comme les chevaliers admis par juſtice; mais s'ils ne ſont pas en état de le faire, on les en diſpenſe, pourvu qu'ils augmentent la commanderie fondée par leurs ancêtres, de mille écus. Tous les chevaliers portent ſur leur habit une croix à huit pointes de ſatin rouge, & ſur leur poitrine une petite croix d'or attachée avec un ruban couleur de feu.

Quand on procede à la réception d'un chevalier, après lui avoir fait lire les ſtatuts de l'ordre, qu'il promet d'obſerver, on lui met l'habit & les éperons, & on lui donne la croix: on lui lit l'évangile; il tire ſon épée qu'il tient nue pendant tout ce temps, & promet d'être

toujours prêt à l'employer pour la défense de la religion; cette lecture finie, le récipiendaire fait ses vœux, & va embrasser tous les autres chevaliers qui sont présens; c'est à peu près la même chose dans tous les ordres militaires.

Les chevaliers de S. Etienne ont le droit d'arrêter un citoyen dans les occasions de querelle, de tumulte; il leur suffit de dire: *per quanto stimate la grazia del Gran Duca, andate in arresto.* « Si vous faites cas des bontés du » grand-duc, allez-vous-en aux arrêts ». Et celui à qui ils ont adressé la parole, est obligé d'obéir sur le champ.

S. MATTEO, église remarquable par les peintures des deux freres *Melani* de Pise; elle paroît plus élevée qu'elle ne l'est réellement; la perspective y est si bien observée, qu'en se mettant dans le point qui est marqué sur le pavé de la nef par un carreau octogone de marbre noir, on voit un second ordre s'élever au-dessus de la corniche. Le sujet de ce plafond est le Pere éternel au milieu de sa gloire, recevant les Peres de l'ancien & du nouveau Testament. Plusieurs de ces figures sont prises de Pierre de Cortone. Titi, pour excuser ces peintres

de leur larcin, dit que Raphael en faisoit autant, en s'appropriant les figures des bas-reliefs antiques : il ajoute même que pour empêcher que l'on ne pût deviner où il les avoit prises, il alloit la nuit dans les rues de Rome les mutiler avec une masse de bois. Il n'y a que cet auteur qui cite un pareil fait, & il est contre toute vraisemblance. Mais pour en revenir au plafond des Melani, c'est une belle machine de composition, mais plus remarquable du côté du goût, que pour les autres parties de l'art.

Au maître-autel, Jesus-Christ chassant les vendeurs du temple, par Pierre de Cortone. Les regles de la composition & les plans y sont bien observés, la couleur en est bonne ; mais il peche par une des parties essentielles, qui est l'expression. La figure du Christ est celle qui en a le moins ; son action est d'ailleurs indécise.

Il y a plusieurs autres églises où l'on va voir des peintures estimées ; de *Cimabué*, à S. Jérôme & aux Cordeliers ; de *Giotto*, à S. Dominique ; & du *Massiccio*, aux Carmes. On peut voir à ce sujet le livre de M. Titi.

L'observatoire de Pise, *Torre della specola*, a été bâti vers 1735, aux dépens de l'université, & meublé à grands frais de très-beaux instrumens : on y voit sur-tout un quart de cercle mural de cinq pieds de rayon, fait à Londres par Sisson, & qui a coûté cinq mille livres de France; une lunette méridienne de cinq pieds, qui tourne sur un axe, ou instrument des passages; un quart de cercle mobile de trois pieds de rayon; deux pendules de Graham, célebre horloger de Londres; un télescope de cinq pieds, & l'on en attendoit de Londres un autre encore plus grand; une lunette avec un micrometre & son support, composé d'un très-grand nombre de pieces; une boussole de déclinaison & une boussole d'inclinaison, avec laquelle je reconnus le 21 octobre 1765, que l'inclinaison de l'aiguille étoit de 73 degrés au-dessus de l'horizon du côté du midi. Observatoire.

M. Perelli, docteur en médecine, habile mathématicien, étoit à la tête de cet observatoire, avec 2800 livres d'appointemens, à la charge de payer un adjoint. Il a été remplacé par M. Slop, qui est docteur en droit, mais

qui s'eſt occupé ſpécialement des obſervations aſtronomiques ; il en a publié des recueils intéreſſans, & l'on peut le citer parmi les plus habiles aſtronomes de l'Europe ; nous avons parlé de l'obſervatoire de Milan, auquel on peut comparer celui-ci.

Jardin des Plantes.

Le jardin de botanique eſt en face de l'obſervatoire ; il fut fondé par Ferdinand, ſecond fils de Côme Ier & qui avoit ſuccédé à ſon frere François-Marie de Médicis en 1587. Voici l'inſcription que l'on voit ſur la porte.

*Ferdinandus Medices, Magnus Dux Etruriæ III.*

*Ut Adoleſcentes ſtudioſi paratum habeant locum, in quo fruticum herbarumque facultates & naturas pernoſcant, hortos inſtruendos curavit, domumque ſuâ pecuniâ emptam & ſcitè inſtauratam adjunxit, per quam eos ingredi cupientibus aditum patere voluit. A. S.* CIↃ IↃC VI.

Jardin des Plantes.

Ce jardin a été célebre entre les mains de Michel-Auguſte TILLI, qui a donné le catalogue raiſonné des plantes qu'on y cultivoit (a). Il eſt très-vaſte ; on y

(a) *Catalogus Plantarum Horti Piſani, autore Angelo Michaele Tilli, è Caſtro Florentino* ; Florentiæ, 1723, *in fol.* avec 50 planches en taille-douce.

trouve encore plusieurs plantes très-rares.

Le cabinet d'histoire naturelle qui est contigu à ce jardin, est formé de trois petites salles, où il y a divers objets très-curieux, beaucoup de pétrifications, des défenses d'hippopotame, qui ont dix pouces de diametre & trois pieds de longueur, une collection rare de poissons, un corps Egyptien, enbaumé, qu'on croit être plus ancien que les momies.

LOGGIA *de' Mercanti* est un grand bâtiment de marbre, décoré d'un ordre dorique en pilastres. Cette espece de bourse est située près de l'une des extrémités du pont de marbre. Le grand-duc Ferdinand Ier la fit construire en l'année 1606, tant pour servir de lieu d'assemblée aux marchands qui venoient de toutes parts traiter avec ceux Pise & de Florence, que pour y conserver à l'abri du feu tous les papiers & registres concernant le commerce. Le rez de chaussée de ce bâtiment où s'assembloient les marchands, est un portique d'ordre dorique; mais il n'y a de triglifes que sur ses pilastres & sur le milieu de ses arcs, ce qui rend sa frise trop nue. Cette partie, quoique peu remarquable, est plus estimée que le premier étage; c'est dans

celui-ci que les archives étoient placées autrefois ; mais depuis que le commerce de Livourne a fait tomber celui de Pise, ce bâtiment est devenu totalement inutile.

A l'autre extrémité du même pont, il y a une maison à plusieurs étages, ni belle, ni laide, appellée *la Casina de' Nobili*, « la petite maison des nobles » : ce n'est autre chose qu'une salle où l'on s'assemble pour jouer & faire la conversation. Le palais du grand-duc, *Palazzo del Principe*, est situé sur le quai de l'Arno ; il a été agrandi depuis que le prince y vient faire quelque séjour ; il y a même passé un hiver avec sa cour.

Il y a encore quelques édifices remarquables à Pise, l'hôpital-général, les palais *Albizzi*, *Lanfranducci*, *Lanfranchi*. Il y a de bons tableaux à l'archevêché, & chez M. le chevalier de Seta.

Les quais & les ponts de Pise font un très-bel effet. Il n'y a rien qui rappelle si bien la situation du quai de la mégisserie à Paris, que celui qui est sur l'Arno, entre le pont de marbre & le pont de la forteresse : la conformité des sites est frappante. Le quai de l'Arno est cependant plus large que celui de la

Seine. En général, les quais de Pise sont si agréables, qu'ils sont la principale promenade de la ville, tant pour les gens de pied que pour les carrosses.

A l'égard des ponts, le premier, qui est celui que l'on passe pour aller à Livourne, s'appelle *il Ponte a Mare*, parce qu'il conduit en effet du côté de la mer : le second, *Ponte Mezzo*, ou *il Ponte Marmo*, parce qu'il est tout de marbre ; il a été reconstruit en 1660. La coupe en est belle, & il n'a que trois arches, quoique l'Arno soit très-large dans cet endroit. Le troisieme est le *Ponte alla Fortezza*, c'est-à-dire, qui conduit à la forteresse. Ces ponts n'étant point couverts de maisons comme quelques-uns de ceux de Paris, laissent jouir en plein du beau coup-d'œil de la riviere & de la campagne.

Combat de Pise.

L'on donne tous les trois ans sur le pont de marbre, une fête très-singuliere. Les Cispontins & les Transpontins, c'est-à-dire, le peuple de deçà & celui de delà la riviere se disputent le pont, dans un combat où ils sont armés de massues de bois. Les combattans au nombre de 720, sont revêtus de cuirasses, & portent en tête des casques dorés. Les deux

partis font divisés en douze compagnies de soixante hommes chacune, marchans sous leurs enseignes particulieres. Après avoir fait la parade en public, six de ces compagnies se présentent à l'une des extrémités du pont, & six à l'autre extrémité. Elles avancent en face l'une de l'autre à une certaine distance, laissant un petit intervalle au milieu du pont qui est marqué par une antenne fort élevée. Au signal donné par une boîte, on baisse l'antenne, & les troupes fondent les unes sur les autres au son de divers instrumens. Les plus forts s'emparent du champ de bataille, & s'ils peuvent user de ruse dans ce combat, ils n'en laissent pas échapper l'occasion, mais il est défendu de se frapper. Cependant ce spectacle qui ne dure gueres que trois quarts-d'heure, n'est jamais terminé sans qu'il y ait beaucoup de blessés, quelquefois même des morts. Il y en eut un la premiere fois que le prince y assista en 1767, & il défendit cet exercice en 1769, mais en 1776 il a rendu la liberté de continuer cette espece de gymnastique. C'est le seul vestige qui soit resté en Europe des spectacles d'athletes si fameux dans la Grece & à Rome : on ignore

l'origine du combat de Pise (a).

On a prétendu que c'étoit une institution faite à l'imitation des jeux olympiques, par Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, fondateur de Pise. Les autres prétendent que ces jeux furent établis à Pise par Néron; quelques-uns croient que ce fut en mémoire de la défaite de Musetto, roi de Sardaigne, l'an 1005, sur le pont même de Pise; mais il n'y a là-dessus que de l'incertitude, & Borghi, après avoir rapporté six opinions différentes à ce sujet, convient qu'il n'est pas possible de décider la question.

On fait aussi un illumination tous les trois ans le jour de S. Remi, patron de la ville; elle est aussi fameuse que celle de Palerme, le jour de sainte Rosalie; elle coûte 5 à 6 mille *scudi*.

Il y a beaucoup de grandes tours à Pise; c'étoit autrefois une marque de distinction qu'on accordoit à ceux qui avoient exercé la magistrature.

(a) On peut voir une ample dissertation sur ce sujet dans l'ouvrage qui a pour titre : *Oplomachia Pisana, ovvero la bataglia del ponte di Pisa, descritta da Camillo Ranier Borghi, nobile Pisano, alfiere d'infanteria; in Lucca*, 1713, 182 *pag in* 4°. Voyez aussi la *Ginnastica di Mercuriale*.

La ville n'eſt fermée que par un foſſé & d'anciennes murailles flanquées de vieilles tours. Les Florentins après l'avoir priſe, y firent bâtir trois forts, dont deux ſont très-peu de choſe ; le ſeul qui ait quelque apparence, eſt proche de la porte S. Marc du côté de Florence.

Hommes Illuſtres.

Piſe a produit des ſujets illuſtres dans l'égliſe, dans les ſciences & dans les arts : tel eſt le pape Eugene III, diſciple de S. Bernard, élu en 1145 : c'eſt celui qui ſe réfugia en France, & qui fit la conſécration de l'égliſe de Montmartre l'an 1146.

Léonard Fibonacci, qui apporta du levant en Italie les chiffres Indiens vers l'an 1250.

Renerius qui a écrit ſur la Pathologie ; le pere Barthelemi, Dominicain, qui a écrit ſur la théologie morale, & dont l'ouvrage célebre eſt connu ſous le nom de *Somma Piſanella*.

Galilée, dont nous avons parlé pluſieurs fois ; Arnolfe, Nicolas & Jean de Piſe, artiſtes célebres, que nous avons cités également, & dont les vies ſe trouvent dans Vaſari.

Cette ville eſt encore actuellement le centre des études de la Toſcane, l'on y

vient étudier de toutes les provinces voisines, & il n'y a point d'université en Italie où il y ait plus de gens distingués.

L'UNIVERSITÉ de Pise est fort ancienne; Accurse, Bartole, Cesalpin & beaucoup d'autres l'ont rendue célebre; le grand-duc Côme I, mort en 1574, la rétablit & lui donna un nouveau lustre; il y fit venir Alciat pour enseigner le droit & plusieurs autres personnages distingués. Elle a 16000 écus du pays, qui font près de 90000 livres de France, revenu fort considérable, qui se prend sur la dîme ecclésiastique, & que les papes ont concédé à l'université. La répartition s'en fait par le grand-duc entre les différens professeurs qui sont au nombre de 42, & dont les appointemens vont depuis 840, jusqu'à 2800 livres, suivant l'ancienneté. Université.

Ces professeurs sont nommés par le prince pour trois ans seulement; au bout de trois ans on confirme pour l'ordinaire leurs nominations & l'on augmente leurs appointemens. Les fonds de réserve s'emploient à acheter des livres & des instrumens, ou à d'autres établissemens littéraires; l'université a fait bâtir un bel observatoire à ses dépens, comme je l'ai

remarqué ci-dessus, & en 1776 elle y a placé une bibliotheque de 18 mille volumes.

Le chef de l'Université, *Proveditore generale dello studio*, est chargé de veiller à l'observation des réglemens; cet emploi est uni à celui de prieur de l'église conventuelle de l'ordre de S. Etienne, & de lieutenant *in spiritualibus* du grand-maître de l'ordre; M. Cerati l'étoit en 1765, M. Angelo Fabroni lui a succédé; il a fait un journal littéraire, & il a donné les vies de plusieurs hommes célebres d'Italie, écrites en latin.

Il y a plusieurs colléges à Pise; voici les principaux: *Collegio Ferdinando*, fondé en 1587, où demeuroit Bartole; quarante jeunes gens y sont élevés pendant six ans, aux frais de différentes villes de la Toscane. *Collegio della Sapienza*, où il y a trente-neuf écoliers élevés aux dépens du prince; collége *Ricci*. Collége *del Pazzo*; ils ont chacun cinq ou six boursiers.

Les leçons publiques des professeurs de l'université sont fort courtes, elles ne durent gueres qu'un quart-d'heure, mais elles sont suivies d'une révision qui se fait en particulier: il y a environ

soixante-dix leçons publiques par année ; mais les professeurs sont aussi obligés de faire chez eux des leçons particulieres & gratuites, dont le nombre n'est pas fixé ; il y a quelquefois des professeurs qui profitent de leur crédit, non-seulement pour ne pas faire les leçons particulieres, mais encore pour se dispenser des leçons publiques ; cet abus est de tous les pays ; c'est aux ministres à y veiller.

Parmi les quarante-deux professeurs de l'université de Pise, il y en avoit en 1765 de très-distingués. Je vais parler d'abord de ceux qui sont morts depuis mon voyage, & de ceux qui ont quitté cette ville.

M. *Soria*, professeur de physique, connu encore par plusieurs bons ouvrages de métaphysique ; il est mort en 1767, & M. l'abbé Magnanima a fait imprimer son éloge en 1777.

M. *Perelli*, de Bibbiena, ancien professeur d'astronomie, un des meilleurs mathématiciens de l'Italie ; il étoit aussi docteur en médecine & savant dans le grec : voici les titres de ses ouvrages : *Relazione della visita per il regolamento dell' acque, delle tre legazioni*, &c. — *Appendice alle sezioni coniche del P.*

*Grandi. Vari problemi ſciolti. Seconda prefazione alle oſſervationi aſtronomiche del ſig. Slop. — Interpretatione di una lapida antica*, &c.

Le P. Odoardo *Corſini*, Scolopie, a laiſſé des ouvrages intéreſſans ſur la littérature grecque, *Faſti Attici*, &c. il étoit très-verſé dans les antiquités, la phyſique; il a écrit ſur les eaux de la Chiana, &c.

Le P. Jean-Laurent *Berti*, Auguſtin, grand théologien, mort en 1766; le P. *Monilia*, Jacobin, profeſſeur en théologie, habile métaphyſicien, qui avoit écrit contre les matérialiſtes dans un bon ſtyle; M. *Martini* qui a imprimé une deſcription topographique des environs de Piſtoia & de ſes productions naturelles, & dont il y a auſſi un ouvrage d'Algebre; M. *Calvi*, médecin, auteur de pluſieurs Diſſertations.

M. *Verney*, gentilhomme Portugais, auteur d'un Traité de logique.

M. Flaminio *dal Borgo*, connu par un livre ſur les antiquités de Piſe.

C'eſt dans l'univerſité de Piſe, que M. le marquis *Tanucci* étoit profeſſeur en droit, lorſque le roi de Naples l'attira près de lui pour le faire miniſtre d'état.

Le P, *Frisi* Barnabite, mathématicien célebre dont nous avons parlé à l'article de Milan, a professé les mathématiques à Pise. M. *Fontana*, physicien du grand-duc, y étoit professeur, ainsi que M. *Gatti*, qui s'est ensuite distingué à Paris, par ses succès dans l'inoculation, & qui est aujourd'hui à la cour de Naples.

Je vais citer actuellement tous les professeurs actuels qui sont connus par des ouvrages imprimés.

Le P. *Fassini*, Dominicain de Racconigi, professeur en théologie, a donné un grand nombre d'ouvrages sur l'interprétation de l'écriture, sur l'histoire ecclésiastique, & sur divers autres genres d'érudition.

Le P. Raimond *Adami* de Pistoia, de l'ordre des Servites, professeur de théologie, célebre par son érudition, a écrit sur les antiquités; il a donné une consultation théologique en faveur de l'inoculation, des notes dans l'encyclopédie imprimée à Luques; vingt-sept volumes du journal *de' Letterati*, qui paroissoit tous les six mois, & des poésies italiennes.

Le P. *Mattei*, Cordelier conventuel,

de Piſtoia, a donné des ouvrages ſur les égliſes de Sardaigne & de Piſe, ſur la vie du frere Helie, général des Franciſcains, l'éloge du P. Miſſorio, &c.

M. *Giorgi* de Volterra, profeſſeur de droit, une diſſertation ſur des monumens étruſques trouvés dans ſon pays.

M. *Maccioni*, de Prato vecchio, des ouvrages ſur la diplomatique, ſur le droit féodal, & l'hiſtoire de la juriſprudence.

M. *Toſi*, de Florence, profeſſeur de droit, a donné divers ouvrages ſur la philoſophie newtoniene, traduits en italien avec des notes.

M. Léopold André *Guadagni*, de Florence, pluſieurs ouvrages de droit, des inſtituts fort eſtimés, & une diſſertation, où il examine ſi le manuſcrit du Digeſte, qui eſt à Florence, eſt bien l'original de l'empereur Juſtinien.

M. Jean-Marie *Lampredi*, de Florence, des ouvrages de droit public, des poéſies, des diſſertations ſur la philoſophie des Etruſques, & leur juriſprudence.

M. le docteur *Vannucchi*, de Caſtel Fiorentino, des diſſertations ſur les fiefs

&

& autres sujets, & trois volumes de poésies estimées.

M. *Foggi*, de Livourne, une dissertation sur le droit d'asyle.

M. le docteur Dominique *Brogiani*, de Florence, professeur d'anatomie; une dissertation sur les venins des animaux.

M. *Berlinghieri*, de Pansacco, professeur de chirurgie; plusieurs dissertations sur la physiologie, & sur différentes maladies.

M. *Vespa* a donné un traité des accouchemens.

M. Joseph-Antoine *Slop*, de Trente, a donné trois volumes d'observations astronomiques, en 1769, 1774 & 1777, avec les conséquences qui en résultent, plusieurs mémoires d'astronomie, & des observations, avec une théorie de la nouvelle planete de Herschel, en 1782.

M. *Tommasini*, de Pietra Santa, professeur d'algebre, a donné un ouvrage sur l'algebre, & son application à la physique, & un sur les questions de *maximis* & *minimis*.

Le P. Ottaviano *Cametti*, de Verceil, de l'ordre de Vallombreuse, a

donné des élemens de géométrie, de mécanique, d'hydraulique, & une dissertation, pour prouver que Galilée est le premier qui trouva les véritables loix du mouvement.

M. Charles-Alphonse *Guadagni*, de Florence, professeur de physique expérimentale, a donné des dissertations de physique sur l'évaporation, sur un barometre portatif, &c.

M. *Nelli*, chevalier de l'ordre de S. Etienne, étoit intendant des eaux, *Proveditore del' uffizio dei fossi di Pisa*; j'ai cité son ouvrage sur l'histoire littéraire de Florence.

M. *Branchi*, de Torre Fiorentino, professeur de chimie; l'examen des eaux d'Agnano & de Pillo; des lettres sur deux mémoires de M. Cadet, de l'académie des sciences de Paris; une introduction à la chimie.

M. *Pignotti*, d'Etrezzo, professeur de physique, a fait des observations météorologiques; des fables & des nouvelles, soit originales, soit traduites de divers auteurs.

M. le docteur Pierre *Rossi*, de Florence, professeur de dialectique; une traduction de poëme grec de Leandre &

Hero ; des expériences sur des plantes qui passent pour dangereuses.

M. *Sarti*, de *Borgo Sansepolcro ; dialecticarum institutionum libri duo. Psychologiæ Specimen.*

Le P. *Antonioli*, de Correggio, Scolopie, des institutions de langue grecque, des dissertations sur une pierre étrusque ; il est aussi grand méthaphycien.

M. *Malanima*, de Pise, la traduction d'un ouvrage hébreu sur Isaïe.

M. Giovanni *del Turco*, de Florence, bibliothécaire de l'université ; des éclaircissemens, sur le livre de Newton, & une traduction en vers des premiers livres de l'Iliade ; il travaille actuellement à la relation de ses voyages, & à l'histoire de la derniere guerre des Russes.

On peut juger par l'étendue de ce catalogue des auteurs vivans qui sont à Pise, combien il doit y en avoir dans d'autres villes d'Italie, où je n'ai pu me procurer des renseignemens aussi détaillés. J'ajouterai qu'il y a encore à Pise d'autres professeurs distingués, mais qui n'ayant rien publié, ne se trouvent point dans le catalogue précédent.

On y imprime auſſi un journal de littérature, comme à Rome, à Veniſe, à Florence, à Modene, & à Macerata.

La ville de Piſe n'eſt point riche, malgré tout l'avantage de ſa ſituation; on n'y compte pas quarante perſonnes qui aient équipage, quoiqu'en Italie ce ſoit un des premiers objets de luxe.

En 1769, le général Orlow, avec beaucoup d'autres Ruſſes, paſſèrent quelques mois à Piſe, d'où il faiſoient préparer ce qui étoit néceſſaire pour la flotte ruſſe qui devoit arriver dans la Méditerranée; ils y laiſſerent beaucoup d'argent.

On conſtruit à Piſe de petits navires qui deſcendent l'Arno, & vont ſur la côte de Toſcane.

Les fleurs artificielles qui ſe font au couvent de S. Matthieu ſont eſtimées. D'ailleurs il y a eu fort peu de commerce à Piſe, depuis le temps où l'on fit un port à Livourne.

Le bras de Piſe, *Braccio*, eſt le même qu'à Florence, il a un pied neuf pouces ſix lignes $\frac{454}{1000}$ meſure de Paris.

La meſure des terres, appellée *Stioro*, eſt compoſée de 66 cannes carrées, chacune de cinq bras en tout ſens, ce

qui revient à-peu-près à 147 toifes de furface, ou la fixieme partie d'un arpent de Paris.

Le climat de Pife eft fort doux ; cependant en 1755 il y geloit, au point que l'Arno étoit glacé, mais cela ne s'étoit pas vu depuis plus de trente ans. Ce grand hiver fit périr beaucoup de citroniers & d'orangers qui croiffoient en efpalier ; ceux qui étoient en plein vent furent plus épargnés. Il y en a de fort beaux & en très-grand nombre dans les jardins, les cours & les cimetieres de cette ville.

La maniere de s'habiller à Pife eft la même qu'à Florence. Les femmes de la campagne, portent dans les cheveux beaucoup de fleurs artificielles, & deux rangs de gros grelots d'argent au-deffus de leur chignon, qui eft natté & arrêté enfuite avec une groffe aiguille d'argent. Elles portent auffi des chapeaux de paille, & ont ordinairement une efpece de collerette de drap d'écarlatte ou d'autre couleur qui n'excéde pas pardevant leur tour de gorge, mais qui defcend par-derriere jufqu'au milieu du dos ; cet ajuftement leur va très-bien, & elles font en général très-jolies.

Bains de Pise. LES BAINS de Pise, *Bagni di Pisa*, à une lieue & demie au nord de la ville, sont les plus célebres & les plus fréquentés qu'il y ait en Italie; ce sont des eaux thermales, qui ont depuis 22 jusqu'à 38 degrés de chaleur; elles sont situées à S. Giuliano, dans la plaine qui est entre *monte Bianco* & *monte di Caldocoli*; nous en avons une description très-détaillée & très-instructive donnée par *Cocchi*. En 1743, le comte de Richecourt obtint de l'empereur un ordre pour y faire bâtir de fort beaux bains. Ils consistent en cinq corps de bâtimens tous séparés les uns des autres, qui décorent une place; le plus élevé, sert à l'habitation des malades, les quatre autres qui sont plus bas renferment vingt-neuf bains, six douches & deux étuves. Il n'y a rien de plus commode & de mieux entendu que leur distribution. Chaque bain est pratiqué dans une petite chambre, & se remplit avec un robinet d'eau thermale, venant de la source même. Cette eau est d'une chaleur que l'on supporte aisément. On fait descendre les malades dans le bain par un petit degré, ils s'asseyent sur un banc de pierre, & ne prennent d'eau que jusqu'à la hau-

teur qu'ils veulent. A l'égard des douches, il y a des robinets élevés, dans des chambres disposées à cet effet, d'où l'on fait tomber l'eau sur le corps des paralytiques : dans le même endroit sont des chaises percées, garnies de canules, qui reçoivent l'eau directement de sa source, de sorte qu'en s'y plaçant on peut facilement prendre un remede sans avoir besoin, pour l'introduction de l'eau, d'une autre puissance que la pesanteur de celle du réservoir. Cette façon qui est très-commode n'a qu'un inconvénient, c'est que l'on ne peut pas savoir au juste la dose d'eau que l'on prend.

Les étuves sont également bien disposées ; ce sont des chambres placées sur la source même, dont le parquet est de planches trouées, & au travers desquelles toute la chaleur de la source se communique à celui qui est dans l'étuve. Chaque bain ou douche a une chambre à feu à côté, où l'on peut s'essuyer, & il y a une grande galerie où ceux qui boivent l'eau peuvent se promener à couvert.

Enfin il y a deux beaux bains de marbre, pour ceux qui se baignent en société.

Le batiment principal, appellé *il Ca-*

*ſino dè Bagni*, plus élevé que les quatre dont nous avons parlé, a une façade principale, qui n'a que cinq croiſées de largeur ſur la place, mais il s'étend beaucoup ſur les côtés, & occupe un grand emplacement. Le premier étage de cette façade eſt décoré de la maniere la plus ſimple, l'on n'y a employé que des boſſages & refends peints en gris; mais cette couleur tranche trop ſur l'enduit blanc du bâtiment. L'intérieur eſt uniquement deſtiné à loger ceux qui viennent prendre les eaux; ils y ont tous un appartement complet, une belle cuiſine par bas & des endroits pour loger des domeſtiques à leur portée; les plaiſirs qui peuvent contribuer à rendre les remedes efficaces n'y ſont pas négligés: au centre de cet édifice l'on a pratiqué quatre chambres pour jouer, & au milieu un ſalon où l'on danſe, avec une tribune pour la muſique: à l'extrêmité des quatres chambres il y a des terraſſes pour la promenade.

La ſituation de la chapelle mérite auſſi d'être remarquée: elle eſt hors des appartemens, adoſſée contre le roc de la montagne & placée ſi avantageuſement que tout le monde peut de ſa chambre

entendre la messe & voir le prêtre à l'autel.

Il y a aussi plusieurs maisons nouvellement bâties où les étrangers peuvent loger.

Au devant du bâtiment il y a une grande place décorée de deux fontaines ; ce sont deux vases posés sur des piédestaux ; de chacun des vases partent deux robinets qui dégorgent dans des coquilles.

C'est sur cette place que donne le chemin de Lucques, qui passe sur un pont placé vis-à-vis la maison des bains. Ce pont est sur un bras du Serchio.

Près de Ripafratta ou Librafatta, deux lieues au nord de Pise, on voit les ruines d'un ancien aqueduc, que M. Jagermann regarde comme un des beaux restes d'anquité en Toscane. On nomme le village Caldaccoli, (calidæ aquæ) & l'on y voit encore le réservoir où commençoient les arcades de l'aquéduc ancien.

Asciano, village où il y a des eaux acidules, décrites par Janus Plancus, & dont M. Mesny a donné l'analyse en 1757. Ce village est à quatre milles de Pise; c'est delà que viennent les eaux

qui arrivent à Pise par un aquéduc.

L'église de S. Pietro a Grado, à cinq milles de Pise vers le midi, est fort vaste. On y voit une inscription, suivant laquelle S. Pierre, allant d'Antioche à Rome, aborda dans cet endroit, & y éleva un autel, l'an 44 de J. C., à l'endroit même où est une chapelle, placée dans le milieu de l'église.

Dans le vestibule, on a muré une pierre milliaire, en marbre de Pise, l'inscription est effacée : M. Clementelli en a fait le sujet d'une dissertation.

La Chartreuse qui est à sept milles de Pise, mérite aussi d'être vue.

Après avoir donné la description de Pise, nous passerons à celle de Livourne, qui est au midi de Pise ; ensuite à celle de Lucques, qui est du côté du nord, d'où nous retournerons à Florence par Pistoia.

Si l'on retournoit de Pise à Florence par la route directe, on n'auroit que huit postes qui font 54 milles du pays.

Mais il y a aussi des voyageurs qui vont de Florence à Pistoia, Lucques, Pise, Livourne, & qui reviennent à Pise, pour y prendre la route de Siene & de Rome, sans retourner à Florence ;

& comme cette methode est assez ordinaire, peut-être même la meilleure, je vais parler ici de la route de Pise à Siene.

De Pise à Siene, qui est à l'orient, il y a vingt-quatre lieues, on en fait huit le long de l'Arno, & l'autre le long de l'Elsa, riviere dont la source est fort près de Siene. Route de Pise à Siene.

De Pise aux *Fornacette* il y a quatre lieues, on compte une poste.

Des *Fornacette* à *San Romano*, quatre lieues, une poste.

De *San Romano* à *la Scala*, trois lieues, demi-poste.

De *la Scala* à *Cambiano*, deux lieues, une poste.

Avant d'arriver aux *Fornacette*, on côtoye l'Arno sur une chaussée, qui se rompt quelquefois dans les grandes eaux, & alors la campagne est entiérement inondée. On passe un peu plus loin un grand pont de briques dans un endroit où la chaussée cesse de côtoyer le fleuve. Ce pont est pratiqué uniquement pour faciliter l'écoulement des eaux de la plaine après les grandes pluies, & pour empêcher qu'elles ne renversent la chaussée.

A une lieue des Fornacette ou à cinq lieues de Pise, on trouve le bourg de Ponte d'Era, ou Ponte a Era, où l'on passe la riviere d'Era sur un pont. A une lieue de Ponte d'Era, on passe sur un autre pont la Sicchina, petite riviere fangeuse. Il n'y a qu'une demi-lieue de ce pont à San Romano. Pendant toute cette poste on côtoye encore de temps en temps l'Arno.

La quantité de petites rivieres que l'on trouve sur cette route ne contribue pas peu à fertiliser le pays. A un mille de San Romano & à neuf lieues de Pise on traverse la riviere d'Ebola sur un pont de briques de deux arches, qui est assez joli. Enfin, à deux cens pas de ce pont, & à cinq lieues de Ponte d'Era, vis-à-vis l'*Ostelleria Bianca*, on laisse à gauche le chemin de Florence, qui est à neuf lieues de distance, & l'on tourne à droite pour aller à Siene par un chemin de traverse. De l'*Ostelleria Bianca* à Cambiano il n'y a que deux lieues.

De *Cambiano* à *Poggibonsi*, cinq lieues, une poste & demie.

De *Poggibonsi* à *Castiglioncello*, deux lieues, une poste.

De *Castiglioncello* à *Siena*, trois lieues, une poste.

On passe la petite riviere de la Pisciola sur un pont qui est à une lieue de Cambiano. A une lieue & demie de ce pont on voit sur la gauche le château & le village de *Certaldo*, à une lieue & demie de distance, sur la croupe d'une montagne, où il forme une vue dans le goût de celles que choisissoit le Poussin.

Certaldo est la patrie de Boccace, dont nous avons parlé dans le chap. IV; il y mourut en 1375, & l'on y montre encore sa maison, décorée par une inscription en marbre, qui apprend à la postérité que c'est-là où habitoit ce célebre écrivain, *Has olim exiguas coluit Boccacius ædes.* Certaldo.

On y voit aussi son tombeau dans l'église S. Jacques. Il y a une épitaphe qu'il s'étoit faite lui-même; une autre par Salutari, & une troisieme qui fut faite par Tedaldi, & placée en 1503.

Près du village est une colline appellée *Poggio del Boccacio*, parce qu'on prétend que c'étoit sa promenade favorite; le sommet est une plaine ornée de deux allées, & plantée de vignes & d'arbres fruitiers.

La colline est si abondante en pétrifica-

tions, que la culture en souffre considérablement. On a trouvé dans les environs, auprès de l'abbaye de S. Barthélemi, des médailles, des idoles de bronze, & de petites boules de verre, qu'on croit avoir servi anciennement à la parure des femmes.

L'église de Passignano, riche en tableaux, est à quatre lieues plus loin.

En sortant de Certaldo, on passe la Guena sur un pont de deux arches. A deux lieues de ce pont on passe à gué la petite riviere appellée *Stagia* ou *Staggio*, tout près de Poggibonsi, qui est sur la route de Florence à Siene, dont nous parlerons plus loin.

Près de Poggibonsi, il y a une belle terre de la maison Ricciardi, on l'appelle Strozzavolpe.

Depuis Poggibonsi on passe encore deux fois la Stagia sur deux ponts de briques, à une demi-lieue & à une lieue de Poggibonsi. On la passe encore deux fois à gué depuis Castiglioncello; la premiere fois au sortir de Castiglioncello, & la seconde fois à une lieue plus loin.

Le chemin de Pise à Poggibonsi est très-bon, mais les quatre lieues qu'il y a de Poggibonsi à Siene sont fort mau-

vaises, & il y a toujours à monter & à descendre.

---

# CHAPITRE VIII.

## *Description de Livourne & de ses environs.*

LIVOURNE, en italien *Livorno*, est une ville d'environ 30 mille ames (a), située à six lieues de Pise, & à vingt lieues de Florence; c'est le seul port de la Toscane, & le siege principal du commerce de tout l'état.

La république de Pise, qui étoit autrefois puissante par le commerce maritime, avoit son principal port à quatre lieues de Pise, entre l'embouchure de l'Arno, & Livourne qui est cinq lieues plus au midi; & il s'appelloit *portus Pisanus*; on en peut voir l'histoire au commencement du second volume de M. Targioni, où elle occupe 140 pages y compris l'histoire ancienne de Li-

(a) Il y en a qui disent 50 mille, mais je crois qu'ils se trompent.

vourne. Ce port fut preſque entiérement détruit en 1268, par Charles, duc d'Anjou, à la tête des Florentins, & par les Génois dans l'année 1284, qui fut l'époque principale de la décadence de Piſe : les Guelfes acheverent de le combler vers l'an 1290, & il n'en reſte plus aucun veſtige, ſi ce n'eſt des tours que l'on croit en avoir été des dépendances, *torre magna* ou *magnano*, & deux autres tours qui ſont plus près de Livourne, *torre della Fraſchetta*, & *la torretta*; celle-ci eſt dans l'intérieur des terres au nord de Livourne, vers un chemin qui conſerve encore le nom de *Strada vecchia di Porto Piſano* (Targioni, T. II, p. 106).

Le territoire où eſt actuellement Livourne, s'appelloit alors *Caſtrum Liburni* ou *de Livorna*; on voit qu'en 1120 il appartenoit à l'archevêque de Piſe; il fut enſuite concédé par les empereurs aux marquis de Livourne, qui le poſſéderent long-temps. Avant l'année 1279, il n'y avoit point de murailles à Livourne, la jalouſie des républiques de Gênes, de Florence & de Lucques, fit que ce village & les reſtes de *Porto Piſano* furent ſouvent attaqués & ruinés, ſpécia-

lement en 1362, par Pierino Grimaldi, à la tête de quatre galeres génoises, & en 1364, par les Florentins qui n'y laisserent pas une maison sur pied (M. Targiani, T. II, p. 56).

En 1404 Gabriel Marie (fils naturel du grand Galeas Visconti, duc de Milan) qui étoit maître de Pise, ayant eu recours, pour s'y maintenir, à Charles VI, roi de France, qui étoit alors maître de Gênes; il remit *Porto Pisano* & *Livorno* entre les mains du maréchal de Boucicaut, qui en 1407, les rendit aux Génois, ceux-ci, en 1421, vendirent Livourne aux Florentins; le port que la nature y avoit formé, commençoit à devenir intéressant; car les auteurs observent que l'acquisition que les Florentins avoient faite de Pise en 1406, étoit regardée comme inutile jusqu'au temps où ils y réunirent Livourne.

En 1439 les Florentins firent bâtir à Livourne la tour de *Marzocco*, qui servit à empêcher en 1484 la descente des Génois. Lorsque Pierre de Médicis voulut établir son pouvoir à Florence, un de ses premiers soins fut de s'assurer de quelques forteresses & de quelques places de la Toscane. Losqu'ensuite il

eut été exilé & qu'il voulut s'étayer de la puiſſance de Charles VIII, il lui remit les places dont il pouvoit diſpoſer, & ſpécialement Livourne ; il y vint une garniſon françoiſe en 1494 ; mais l'année ſuivante Livourne fut rendue aux Florentins. On voit qu'alors il n'étoit plus queſtion de *Porto Piſano* ; les atterriſſemens que la mer y avoit cauſés avoient achevé de le rendre inutile ; cet inconvénient auroit encore lieu à Livourne ſans les ſoins continuels que l'on prend pour nétoyer le port. Dès-lors tout le commerce ſe faiſoit par le port de Livourne, & la ville s'augmenta. Ce fut à Livourne que ſe fit, en 1408, l'ouverture du concile de Piſe ; le pape Eugene IV, en 1434, s'y réfugia déguiſé en religieux, pour aller enſuite à Florence, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à ſon rang.

Le duc Alexandre de Médicis fit fortifier Livourne en 1537, & fit bâtir ce qu'on appelle actuellement *Fortezza vecchia*, que l'on a augmentée dans la ſuite ; on y voit les armes du duc avec cette inſcription *un ſolo Signore, una ſola legge*, ce qui annonçoit la nouvelle domination des ſouverains de la Toſcane.

Le grand-duc Côme I en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, & accorda des priviléges considérables en 1548, à ceux qui viendroient s'y établir; il augmenta la ville, il fit construire dans l'ancienne forteresse le beau puits, dont l'eau est célébrée par Redi (Op. T. VII, p. 56), fit élever un fanal & aggrandir le port, ou plutôt il le fit construire tout à neuf. François I son fils, augmenta l'enceinte de la ville en 1577, & son frere Ferdinand I fit construire le nouveau mole qui s'appelle encore *Molo Ferdinando*; il a 225 toises de long, comme on le voit sur le plan de Livourne, que je joins à cet ouvrage, d'après un dessin de M. Morozzi, ingénieur du grand-duc. Ce plan est un peu plus détaillé que celui du petit atlas maritime de M. Bellin, publié en 1764, en cinq volumes petit in-folio.

On commença vers 1604, la construction de la nouvelle forteresse; en 1606, on fit des aquéducs & des fontaines; Ferdinand I n'oublia rien pour contribuer à la grandeur & à la population de Livourne; il mérita à juste titre le monument qu'on lui éleva sur le

port, & dont nous parlerons plus bas.

En 1626, Ferdinand II fit faire le nouvel arſenal, (*Magri* 145 & ſuiv. *Targioni* II, 104). En 1646 on conſtruiſit la nouvelle douanne; en 1629 on fit la partie de la ville qui eſt entre la vieille fortereſſe & la neuve, qui eſt appellée *Venezia*, ou nouvelle Veniſe, à cauſe des canaux dont elle eſt percée, & ſur leſquels on tranſporte les marchandiſes dans des chaloupes juſqu'aux portes des magaſins. Enfin Livourne qui n'étoit qu'un village il y a 200 ans, eſt devenue une des villes les plus conſidérables de la Toſcane, & l'un des fruits les plus importans de la puiſſance & des ſoins de la maiſon de Médicis. On peut voir l'hiſtoire & la deſcription de Livourne & de ſes environs, traitée fort au long, dans le ſecond volume des voyages de Targioni.

Livourne a extérieurement deux milles tour, mais elle eſt trop petite pour le nombre des ſes habitans, & les loyers y ſont très-chers. Elle eſt fortifiée du côté de terre par des baſtions avec de larges foſſés pleins d'eau, ſoutenus par différens ouvrages; & l'on y entretient 2000 hommes de garniſon. Cette

ville est bien bâtie, la plupart de ses maisons sont de brique avec des chaînes de pierres de taille ; les rues sont droites & bien pavées. Une de ses principales commodités, est d'avoir un canal de cinq lieues de long qui aboutit dans l'Arno, & par lequel on va de Livourne à Pise pour dix sous. Canal.

La ville a environ 350 toises de longueur & autant de largeur. Il y a une grande & belle place, *Piazza grande*, de laquelle on voit les deux portes opposées ; savoir, la porte *Colonnella*, qui regarde la mer, & la porte de Pise, *porta Pisa*, du côté du continent, à laquelle conduit une large rue appellée *via grande.* Les bâtimens de la place ne sont pas très-réguliers ; mais on y voit l'église principale, *il Duomo*, & le palais ducal, *Palazzo del Principe*, où le grand-duc loge quand il vient à Livourne.

On y voit aussi une fontaine ; l'eau n'en est pas trop bonne, cependant le peuple en boit ; on se sert de l'eau des citernes, mais ceux à qui leurs facultés le permettent, en font venir de Pise pour leur boisson.

En allant voir le port de Livourne,

la premiere chose que l'on remarque est une statue de marbre que Côme II érigea à Ferdinand I, son pere. Ce prince est représenté debout sur un piédestal, ayant une main appuyée sur le côté, & tenant de l'autre un bâton de commandement; elle est de *Giov. del Operà*, mais bien au-dessous des éloges qu'on en a faits; le mouvement en est manqué, le dessin & l'exécution en sont également mauvais; mais il y a quatre esclaves dont les figures sont très-bonnes. Ils sont de bronze, enchaînés aux angles du piédestal, comme à la statue de la place des Victoires & à celle du Pont-neuf à Paris; ils sont bien plus grands que nature, & représentent quatre Africains nuds, de différens âges: la composition en est excellente, sur-tout celle des deux vieillards; quoiqu'ils ne soient pas dans le goût de l'antique, ils ont un caractere convenable à la nature qu'on a voulu imiter; il est même certain que les bronzes ont perdu de la beauté des modeles de Pierre Tacca, sur lesquels ils ont été exécutés. M. Pigale est assuré que ces modéles étoient au-dessus des bronzes, pour les avoir vûs à Florence dans l'attelier d'un sculpteur; enfin ils

tiennent beaucoup pour le dessin, des excellens ouvrages de Rubens.

Pour voir le port de Livourne (a), il faut faire le tour du mole jusqu'à la pointe, d'où l'on voit la *Punta de' Cavaleggieri*, le fanal, les îles appellées Gorgona, Meloria, Capraia, & même l'île de Corse, qui est à vingt lieues delà. Le *Moleto* qui est près du port, est l'endroit où se fait la quarantaine des vaisseaux suspects.

Le port a environ 300 toises de long, & 20 bras, ou 36 pieds d'eau dans les endroits les plus profonds : il est sujet à des atterrissemens auxquels on remédie assidument par le moyens des pontons, *pontoni*, qui servent à en retirer le sable & les immondices. On a aussi placé le long du mole des blocs de pierre qui servent à le garantir en brisant les flots. Le grand-duc n'a dans ce port que trois frégates un peu considérables, mais il y a pour l'ordinaire plus de cent bâtimens de toutes les nations, sur-tout d'Angleterre, de Suede, & autres pays du nord.

(a) Il y en a un plan fait par Sgrilli, on en peut avoir une idée par le petit plan qui est joint à notre ouvrage, sur la même feuille que ceux de Siene & de Pise.

La *Bocca* eſt un petit baſſin où l'eau n'a que dix ou douze bras de profondeur; l'on y tient de petits bâtimens. A l'égard des vaiſſeaux de guerre, quand il en vient à Livourne, ils reſtent dans la *Piaggia*, qui eſt une eſpece de rade; ils n'auroient pas aſſez de fond dans le port.

On conſtruit dans l'arſénal de Livourne, des tartanes, des brigantins & autres petits bâtimens pour la pêche & le commerce, mais en petit nombre.

La darſe ou darſine, eſt comme un ſecond port, ou ſi l'on veut la partie du port qui eſt la plus avancée dans la ville. Ces ſortes de darſes ſervent à retirer les galeres, elles ſont preſque toujours creuſées à main d'hommes, & répondent dans les ports de la Méditerranée, à ce que nous appellons baſſins dans nos ports de l'Océan. La darſe de Livourne ſe ferme avec une chaîne qu'on attache d'un côté à la vieille fortereſſe qui en défend l'entrée, & de l'autre côté à l'extrêmité du mole intérieur, près d'un corps-de-garde ſoutenu d'une double batterie de canons, proche duquel ſont les bureaux de la ſanté & de la douanne; cette darſe étant plus longue que large, pour

pour éviter de tourner autour, lorsqu'on veut gagner à pied la porte neuve de la ville, on l'a divisée par une chaussée ou une digue, où il y a une ouverture pour laisser passer une galere, mais qui se referme aussi-tôt par un ponton qu'un seul homme peut mouvoir facilement : c'est dans cette seconde partie de la darse, que se tenoient les cinq galeres du grand-duc, qu'on a détruites en 1755.

On va voir aussi l'arsenal, *Armeria*, qui est à *Porta Murata*; les bombes qui sont au *Fortino*, les magasins de sel & de tabac, à la *Darsena*.

Il y a fort près de la ville, du côté du nord, deux tours bâties sur des rochers, environnées de la mer, & peu distantes l'une de l'autre : la premiere s'appelle *Marzoco*, elle est blanche, & c'est la plus élevée des deux : on y conserve des poudres. C'est sous le canon de cette tour que l'on fait faire quarantaine aux vaisseaux qui viennent du Levant. Mais quand on a trop à craindre de leur part, on les envoie faire la quarantaine à Marseille.

Une autre tour avancée dans la mer, du côté de l'occident, est celle du fanal;

ſa forme reſſemble à celle de deux tours qui ſeroient l'une ſur l'autre : elle eſt du côté du lazaret, & de l'un des deux baſtions du mole, ſur la pointe d'une bande de rochers qui a environ un demi-mille de long.

Le lazaret mérite auſſi d'être vû, il eſt compoſé de pluſieurs grands corps de bâtimens baignés de toutes parts des eaux de la mer : l'on y ſéqueſtre avec grand ſoin, & l'on y fait faire quarantaine aux perſonnes qui viennent du Levant; l'on expoſe pendant ce temps-là leurs marchandiſes ſous des hangars. M. Groſley raconte, le riſque qu'il courut d'y être renfermé, pour s'être trop avancé dans l'endroit où il y avoit des gens ſuſpects de contagion. Ce lazaret eſt trop près de la ville, on en bâtit un autre à une lieue de Livourne.

On voit une quatrieme tour à cinq milles du grand port, ſituée dans une très-petite île qui n'a que 50 ou 60 toiſes de diametre, preſqu'à fleur d'eau, nommée la Meloria, autrefois *Mænaria :* cette tour eſt carrée, & ſa grande blancheur la fait appercevoir de fort loin. On prétend que la reine Eliſabeth la fit conſtruire après la perte de deux

vaisseaux anglois, qui se briserent sur des écueils dont l'île est environnée de toutes parts à plus d'un quart de lieue de distance; pour les éviter, & surtout pour se garantir d'un banc de sable qui est du côté du nord, les marins ne manquent point de remarquer cette tour lorsqu'ils dirigent leur route vers le port. Le mouillage de cette rade est excellent depuis un demi-mille de la ville, jusqu'à deux milles au large.

Il y a une maison de force à Livourne où l'on resserre les forçats, comme les Turcs renferment en un lieu particulier les captifs qu'il ont faits sur les chrétiens; c'est un grand bâtiment dont les murs sont fort élevés, & où tous les forçats se rendent le soir après avoir travaillé sur le port aux ouvrages publics; ou bien après avoir été en journée pour leur compte; car l'on n'interdit point à ceux qui savent des métiers, la faculté d'aller travailler dans la ville; c'est aux soldats qui les conduisent chez les maîtres où ils sont employés, à les y ramener & à répondre d'eux: le soldat est payé sur le gain du forçat. On a grande attention de séparer les esclaves Turs des forçats chrétiens; ils couchent tous

dans des corps de logis séparés qui donnent sur la même cour. L'endroit où ils sont, a six rangs de lits portés par des planches, arrêtés sur des bouts de soliveaux, & rangés les uns au-dessus des autres : on y monte avec des échelles de corde. Si deux esclaves se trouvoient couchés dans le même lit, ils seroient châtiés très-rigoureusement. On a grande attention que ce lieu soit tenu aussi proprement qu'il est possible.

Le magasin des huiles est à Livourne un objet de curiosité : afin d'épargner l'entretien de la quantité de tonneaux qu'il faudroit pour conserver les huiles, on a fait un magasin d'une grandeur prodigieuse, dans lequel on a songé à la solidité & à l'utilité, plus qu'à la décoration ; les voûtes en sont basses : on a pratiqué dans toute leur étendue, des caves, ou, pour mieux, dire de petites cuves de quatre pieds en carré, de maçonnerie, doublées d'ardoise que l'on ferme à clef; on les remplit d'huile, & elle s'y conserve parfaitement. Les marchands moyennant une modique rétribution, y serrent leurs huiles, & ne les en retirent que pour les vendre.

Les magasins de Kenner, de Mi-

coli, & celui des porcelaines méritent d'être vus.

Il y a dans la ville sept paroisses, sept couvens d'hommes, & un de femmes; les principales églises sont la cathédrale, *il Duomo*, dont la voûte est belle, l'église des Grecs, celles des Dominicains, des Trinitaires, dits *della Crocetta*, des Grecs, des Arméniens, de S. Jean, & de la *Madonna del Carmine.*

On peut voir le supplément de la description de Pise, par M. *Titi*, où il donne une notice de ces églises.

L'archevêque de Pise a un grand-vicaire à Livourne, & les officiers nécessaires pour former une cour ecclésiastique. Il y a aussi une espece de cathédrale, & un chapitre, à la tête duquel est un prévôt. Le tribunal de l'inquisition n'y est point redoutable; il ne connoît que de ce qui concerne les catholiques domiciliés dans la ville, & à peine en entend-t-on parler. Au surplus tout le monde jouit dans cette ville d'une pleine liberté de conscience; on n'y demande point à un homme de quelle religion il est; c'est, pour ainsi dire, la patrie de l'univers. Les Luthériens n'y sont pas en assez grand nombre pour faire

bâtir un temple ; mais ils font baptiser leurs enfans, & célebrent leurs mariages sur le premier vaisseau anglois, hollandois ou danois, qui se trouve dans le port, & ils ont un cimetiere particulier. Tous les cimetieres sont hors de la ville : dans celui des Anglois il y a des tombeaux d'un goût antique ; celui des Hollandois, est un jardin de botanique, & l'on y voit des allées ornées d'épitaphes.

Les Juifs sont à Livourne au nombre d'environ quinze mille : leur synagogue mérite d'être vue ; c'est un carré long, dont les deux côtés & une des extrêmités, sont entourés d'une protique, au-dessus duquel est une belle tribune grillée, où les femmes Juives viennent assister aux cérémonies de leur religion. Les hommes sont seul en bas, sous le protique & dans le reste du temple ; ils sont assis comme dans les églises catholiques & protestantes ; & ils causent entre eux comme les catholiques à l'église. Ils ont tous le chapeau sur la tête, plusieurs ont une grande piece d'étoffe blanche sur les épaules ; leur chant sur lequel on a fait bien des contes est très-agréable & très-varié : le Rabin chante presque toujours seul . celui

que j'ai entendu avoit une très-belle voix, & l'hébreu dans sa bouche n'avoit rien de dur & de désagréable. Les Juifs en général sont riches à Livourne, ils possédent la plupart des maisons de la ville, dont il tirent un gros revenu; car les loyers sont excessivement chers ainsi que les denrées. Ils ont hors de la ville des maisons de campagne charmantes; leurs femmes parmi lesquelles il y en a de très-jolies, sont aussi gênées qu'en Espagne, d'où sont venus presque tous les Juifs de Livourne.

Les Arméniens & les Grecs sont en grand nombre à Livourne, & ils y ont trois églises; celle des Arméniens est très-belle, & décorée avec goût. Je n'ai point vû celle des Grecs latins; celle des Grecs schismatiques n'a rien de remarquable : le curé nous fit voir différens livres grecs qui lui appartenoient; nous nous entretinmes assez long-temps avec lui, au moyen de deux truchemens, car le curé venu depuis peu d'Andrinople, ne savoit que le grec; il parloit à un autre Grec, qui disoit en langue franque à un troisieme ce qu'avoit dit le curé, & celui-ci nous le répétoit en italien. L'habillement des fem-

mes grecques eſt très-agréable : leur corps ne monte pas plus haut que le deſſous de la gorge, qu'elles couvrent d'un voile. Ce corps ne marque preſque point la taille, ou plutôt ne coupe point une femme en deux comme une guêpe, ce que ſont les corps des Angloiſes & des Françoiſes ; les Grecques portent des culottes fort larges qui deſcendent juſqu'au deſſous du molet, & ſe joignent à l'eſpece de corps dont j'ai parlé. Il y a beaucoup de grecques parmi les filles publiques de Livourne, & ce ſont les plus recherchées. Les filles ſont toutes raſſemblées dans un même quartier, où elles conſervent une eſpece de décence ; elles y ſont ſous la protection de la police, qui ne permet pas de déſordre ; elles ſont viſitées tous les jours par des chirurgiens nommés par la police, & ſi l'on s'en plaint, elles ſont punies.

L'intérêt du commerce a fait accorder la liberté à toutes les nations ; les Turcs même y avoient une moſquée, en vertu d'un traité qui donne ſemblable droit aux ſujets du grand-duc de Toſcane, qui ſe trouvent en Turquie, d'exercer librement leur religion. Mal-

gré cette correspondance, & malgré les traités de paix qui subsistent entre la Toscane & les Barbaresques, les corsaires d'Afrique font grand tort au commerce de Livourne.

Commerce de Livourne.

Ce fut le premier port franc qu'il y eut sur la Méditerranée, & cet établissement fut un des plus beaux traits de la politique & de la prudence des Médicis; mais le grand-duc régnant a fait encore plus, il a donné un édit qui assimile en Toscane tous les propriétaires, de quelques pays & de quelques religion qu'ils soient, aux mêmes priviléges & aux mêmes honneurs; cette loi fut reçue avec la plus grande joie; on espéra voir renaître dans les provinces désertes de la Toscane, la population & l'abondance que de semblables loix avoient déja apportées dans le territoire de Livourne, & que la liberté de conscience accordée par les papes, a procurées à Ancône. La seule difficulté qu'éprouvat le législateur, fut lorsqu'un Juif respectable eût été nommé à la pluralité des voix, magistrat municipal de Livourne, des prêtres lui refuserent la place que sa dignité lui donnoit dans les cérémonies religieuses, & ils adres-

ferent des remontrances au fouverain. Mais il décida que la préfence d'un Juif vertueux qui, en jugeant les hommes, repréfentoit en quelque forte la divinité fur la terre, ne profanoit point le culte qu'on lui rend. Il fut prononcé que le privilége contefté, ne pouvant être un objet de fcandale, le juge en jouiroit comme d'un droit perfonnel, mais fans être obligé d'affifter à ces cérémonies.

Cette tolérance a amené à Livourne, & dans les provinces incultes, un grand nombre de familles qui en augmentent la population, & qui y font régner l'abondance & le commerce.

En 1779, il eft entré à Livourne 4895 bâtimens, parmi lefquels il y avoit 38 vaiffeaux de guerre. Le commerce roule principalement fur les commiffions & l'entrépôt des marchandifes de toute efpece, & fur leur diftribution dans toute l'Europe. Les Arméniens, & principalement les Juifs y font les courtiers de prefque toutes les nations : les Anglois & les Hollandois y envoient deux fois l'an une flotte marchande. Le négoce le plus confidérable qu'y faifoient les François, étoit autrefois celui des draps, mais il

est bien diminué depuis que les Anglois en ont apporté en abondance, qui sont d'aussi bonne qualité, & qu'ils donnent à moindre prix.

La France en est dédommagée par les gains qu'elle fait sur les étoffes de soie de Lyon, sur les modes à l'usage des femmes, sur les quincailleries, le tabac, les vins, & eaux-de-vie, & quelquefois même sur nos blés.

On peut voir sur le commerce de Livourne des articles intéressans dans les nouvelles *Ephémérides économiques*, année 1775, Tomes VI & VII.

Le principal avantage de cette ville est d'être l'entrépot général des nations, qui n'ayant point de ports dans les parages de la Méditerranée, y envoyent annuellement leurs flottes. C'est pourquoi le commerce diminue sensiblement depuis que les Piémontois, les habitans d'Ancône, ceux de Civita-Vecchia, & les commerçans étrangers établis à Naples, & en Sicile ont des correspondances directes avec la France, l'Angleterre, la Hollande, & les puissances du nord. Livourne auroit perdu encore bien davantage, si les Anglois fussent parvenus à se procurer des établissemens

en Corse, si les Russes eussent pû en former sur les côtes d'Afrique, si la Sardaigne ou la Sicile avoient un port libre, & si les Espagnols avoient profité de leurs possessions d'Orbitello & de l'île d'Elbe, dont nous parlerons ci-après.

A l'égard du commerce actif de Livourne, il consiste en huiles & autres denrées de la Toscane, & en marchandises du Levant, que les négocians de Livourne font venir pour leur compte; coton filé & non filé, café en féves que l'on tire pour la voie d'Alexandrie, soufre, alun, lacques fines, & autres drogues du Levant; anis de Rome, essences, &c. On envoie en Espagne & même en Angleterre, du tartre, des peaux de chevre : on envoie beaucoup d'habits dans le Levant, & sur-tout pour les matelots : on y fait des liqueurs, & celles de Bologne y sont fortement prohibées; il est bon qu'un étranger s'en souvienne, pour ne pas s'exposer à des saisies.

Corail de Livourne.

LE CORAIL est le principal objet de manufacture à Livourne; cette matiere se tire des côtes de la Sardaigne & de la Corse, & sur-tout des environs

de Bizerte en Afrique, près de Tunis. La manufacture des Attias, négocians Juifs, est la plus considérable, ils emploient des ouvriers de toutes nations : on est étonné de la quantité de mains par lesquelles il faut que les grains de corail passent avant que d'être façonnés. On les divise d'abord en 14 nuances différentes, dont voici les noms : 1. *schiuma di sangue.* 2. *fior di sangue*, 3. *primo sangue*, 4. *secondo sangue*, 5. *terzo sangue*, 6. *stramoro*, 7. *moro*, 8. *nero*, 9. *strafine*, 10. *sopraffine*, 11. *carbonetto*, 12. *paragone*, 13. *Estremo*, 14. *passaestremo.* Après cela on les taille de longueur ; d'autres ouvriers leur donnent la forme, en les arrondissant sur une roue de grès cannelée ; il y en a qui ne sont occupés qu'à les percer, ce qui se fait avec beaucoup d'adresse & de propreté ; d'autres à les assortir. Pour leur donner le poli, on les frotte les uns contre les autres, en les remuant dans des sacs de cuir, où l'on a mis auparavant un peu de pierre-ponce pulvérisée ; c'est à Gênes qu'on leur donne le dernier poli. Ces grains s'enfilent comme de grands chapelets : c'est dans cet état qu'on les débite. Les Anglois font le principal commerce du

corail : les grains ronds ſe portent en Amérique ; il y en a de forme alongée qui s'envoient en Afrique. Les ouvrages de cette manufacture ſont très-eſtimés en Barbarie, on les y préfere à ceux de Marſeille, parce qu'ils ſont plus variés, mieux polis, & plus achevés. Les grains les plus gros, ſe vendent aux Turcs, qui s'en font des boutons : ils ſont comme de petites balles de mouſquet, & ſe vendent ſix ſequins. Ce commerce produit 200 mille *Scudi* ou 12 cens mille francs : la foire franche & annuelle de Corail, qui ſe tient au mois de novembre, a produit en 1782, cent mille ſequins ou 1130 mille francs.

A Livourne, une livre de France, que j'ai fait circuler dans toute l'Italie, s'eſt trouvée peſer une livre cinq onces & huit deniers, moins un demi grain. La livre de Livourne ſe diviſe en 12 onces, l'once en 24 deniers, & le denier en 24 grains. Le bras de Livourne, *Braccio*, eſt de 1 pied 9 pouces 5 lignes $\frac{1}{10}$.

Il a peu de nobleſſe à Livourne, tout y eſt négociant ou peuple ; cependant il y a un caſin où les nobles vont paſſer la ſoirée, mais les Dames n'y vont

guere, si ce n'est dans le carnaval; les bourgeois s'assemblent aux cafés de Genori, de Blanchini, & dans plusieurs autres.

Il y a plusieurs gens-de-lettres à Livourne, le plus célebre étoit Philippe *Venuti*, prévôt de l'église de Livourne, l'un des plus illustres antiquaires qu'il y eut dans l'Italie; il avoit demeuré long-temps à Bordeaux pour les affaires du chapitre de Saint-Jean de Latran, qui posséde l'abbaye de Clérac; & il étoit secrétaire de l'académie de Bordeaux; il a remporté plusieurs fois des prix à l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris, dont il étoit membre, & les volumes de l'académie étrusque de Cortone, dont il fut l'un des principaux fondateurs, sont remplis de ses mémoires.

Gens-de Lettres.

On citoit encore à Livourne M. Coltellini, auteur de plusieurs tragédies & d'autres poésies très-estimées, mort ensuite à Pétersbourg: M. Pigri, professeur de mathématiques, qui a fait des tables utiles pour l'arithmétique, & qui a passé au *Museum* à Florence.

M. l'abbé Magnanima qui habite à Livourne, a publié en 1777, la vie de

*Soria*, professeur de Pise, mort en 1767, & il l'a dédiée à un François, qui avoit été ami de ce célebre philosophe. M. Magnanima y donne un extrait des divers ouvrages de Soria sur la métaphysique ; & son livre est également rempli d'érudition & de goût.

On doit voir à Livourne le cabinet d'histoire naturelle de M. l'abbé Scali ; celui de M. l'abbé Romani ; & une imprimerie, où l'on a fait une édition de l'Encyclopédie avec des additions ; le directeur de cet établissement est M. l'abbé Serafini, M. Gonnella y est adjoint.

De Livourne on peut revenir à Pise & à Florence, il y a 62 milles, & l'on compte huit postes.

Lorsqu'on veut aller à Lucques, on part de Pise, & l'on y va en trois heures avec un voiturier du pays ; on compte quinze milles. On passe d'abord aux bains de Pise, *Bagni di Pisa*, qui sont à quatre milles au nord de la ville.

Après les bains de Pise, on trouve *le Molina*, trois milles au-delà, & Ripafratta, deux milles plus loin ; on trouve ensuite les bornes de la république de Lucques, à un mille de Ripafratta ; &

à cinq milles au-delà est la ville de Lucques.

Si l'on alloit de Livourne à Siene pour reprendre la route de Rome, on passeroit à Volterra, qui est à douze lieues de Livourne, & huit de Siene.

VOLTERRA, est une ville de 4000 ames, située à douze lieues au S. O. de Florence ; elle est très-ancienne & étoit autrefois très-peuplée : on y trouve de fameuses salines dont Jagemann a donné la description, & la tour *del Mastio*, prison d'état, où Côme III fit enfermer Lorenzini en 1682 : il y composa un grand ouvrage des sections coniques, dont le manuscrit est à la bibliotheque Magliabecchi.

Daniel de Volterre y nâquit en 1509, il s'appelloit Ricciarelli ; sa descente de Croix est regardée comme le second tableau de Rome.

M. *Damiani* est un excellent poëte de Volterra ; on a imprimé de lui un recueil de poésies en trois volumes, en 1770, à Livourne : il y a des personnes qui le regardent comme un successeur de Métastase.

M. le prélat *Guarnacci* est très-connu par son érudition, & fait honneur à la ville de Volterra.

## CHAPITRE IX.

### *Description de Lucques & de ses environs.*

LUCQUES, en italien *Lucca*, en latin *Luca*, est une ville de vingt mille ames, située à cinq lieues de la mer de Toscane, & à quatre lieues au nord de Pise, près du fleuve *Serchio*; c'est la capitale de la troisieme république d'Italie. Cette ville est si ancienne, qu'on en ignore la fondation; elle faisoit partie de l'ancienne république des Toscans que les Romains détruisirent environ 300 ans avant J. C. Tite-Live nous apprend que Titus Sempronius, après une campagne contre Annibal, se retira à Lucques pendant l'hiver. Strabon, dans le cinquieme livre de sa géographie, parle avec éloge de ses habitans, & du cas que le sénat en faisoit. Quoique soumise aux Romains, cette ville avoit des priviléges considérables, avec le rang de colonie Romaine; elle jouissoit d'une

espece de liberté, & se gouvernoit par ses loix. Elle étoit alors la premiere ville par laquelle on entroit de la Toscane dans la Gaule Cisalpine.

L'époque la plus célebre dans l'histoire de la ville de Lucques, est le séjour que Jules César y fit dans l'hiver de 53 à 54 avant J. C. après sa troisieme campagne dans les Gaules. Le triumvirat y prit de nouvelles forces, Pompée & Crassus s'y rendirent, avec une multitude de personnages distingués. Appian d'Alexandrie dit, que tous les magistrats de Rome y vinrent, & qu'on vit paroître à la fois 200 sénateurs devant la porte de César; cela prouve que dès ce temps-là Lucques étoit une ville grande, agréable & commode. Triumvirat

On croit que S. Pierre en fit une église épiscopale, ce qui prouve du moins que cette ville étoit distinguée du temps des premiers empereurs.

Saint Antoine ou Antonin, premier hermite d'Italie, étoit un prêtre de Lucques; il se retira sur le mont Pisanus, aujourd'hui la montagne de S. Pantaleon, où il institua ce genre de vie qui a continué fort long-temps au même lieu, & qui a donné la naissance à beaucoup

d'autres ordres d'hermites (a), plus de 300 ans avant S. Paul, hermite.

Totila s'empara de la ville de Lucques en 550; les Goths ayant occupé pour lors une grande partie de l'Italie, étoient établis à Lucques, lorsque Narsès, général de l'empereur Justinien, ayant détruit leur royaume, prit après la bataille de *Nocera*, toutes les villes de la Toscane; il fit le siege de Lucques où il employa tous les artifices d'un général habile; il y fut occupé sept mois entiers, & les habitans ne se rendirent que lorsque manquant de tout, ils perdirent l'espérance de recevoir de France les secours qu'on leur avoit promis. Ce fut l'an 555. Voyez les histoires de Lucques, par *Tucci*, *Spada*, *Puccini*, *Beverini*, *Civitali*, & *Fiorentini.*

Cette ville eut ensuite divers souverains particuliers, sous le nom de ducs, de comtes ou de marquis; un des plus célebres fut Adalbert, surnommé le riche, qui vivoit l'an 917, & qu'on appelloit marquis de la Toscane, *Tuscorum po-*

(a) Il vivoit en 390, mais le fameux S. Antoine, Patriarche des Cénobites, avoit été le premier hermite d'Egypte & de Thébaïde, & il étoit mort en 356.

*tens Marquio* ; son tombeau est à la porte de la cathédrale de Lucques : c'est de lui que Muratori fait descendre les princes d'Est, & la maison de Brunsvik-Hanovre, qui regne en Angleterre.

La comtesse Mathilde étoit aussi fille d'un duc de Lucques, qui mourut en 1052; elle étoit princesse de Toscane, de Lombardie, & vice-reine de la Ligurie. Elle soutint pendant 30 ans les guerres les plus périlleuses contre les schismatiques & les anti-papes; elle chassa d'Italie l'empereur Henri IV, qui étoit excommunié, & finit par donner à l'église les états qu'elle avoit possédés. Cette illustre princesse avoit eu tous ses ancêtres à Lucques, & quelques auteurs croient qu'elle y étoit née: elle mourut en 1115, & la ville de Lucques reprit alors sa liberté. Comtesse Mathilde.

Dans le treizieme siecle, Florence & Lucques étant du parti des Guelfes & du pape, eurent beaucoup à souffrir des Gibelins; Lucques fut forcée en 1263 de se ranger du parti de l'empereur & des Gibelins, elle revint ensuite au parti des Guelfes; elle fut souvent d'un grand secours aux Florentins; mais elle forma toujours une république distincte de la leur.

Elle fut gouvernée vers 1320 par *Castruccio Castracani*, célebre capitaine Gibelin, qui gagna la bataille d'*Altopascio*, contre les Florentins, le 13 septembre 1325. On peut voir à ce sujet les vies des hommes célebres d'Italie. L'empereur Charles IV rendit la liberté à cette ville en 1369 ; en 1400, Paul Guinigi s'empara de l'autorité ; mais il fut arrêté en 1430, & depuis cette époque Lucques s'est toujours maintenue dans la forme républicaine. Nicolas *Piccinino* lui aida beaucoup à conserver sa liberté vers l'an 1450 ; cependant elle fut obligée de se mettre alors sous la protection de l'empereur, qui la regarde toujours comme fief de l'empire ; mais elle se soutient tout aussi indépendante que Venise, Genes, & les autres états de l'Italie, qui ont prescrit depuis plus de quatre siecles en faveur de la liberté contre l'ancienne souveraineté des empereurs : il y a des monnoies de Lucques où l'on avoit mis la figure de l'empereur ; mais actuellement on y met la célebre image appellée le *Volto Santo*, dont nous parlerons ci-après.

La ville de Lucques est environnée de onze bastions de briques, avec de

très-bons remparts, commencés vers 1550, après qu'on eut démoli les vieilles murailles de pierre & de brique, faites sous Didier, roi des Lombards. Les nouveaux remparts ont été achevés en 1620, ils seroient très-forts s'il y avoit à l'extérieur des ouvrages avancés. Ces remparts sont plantés de grands arbres qui forment tout autour de la ville des promenades très-agréables, où l'on peut aller à pied & en carrosse, comme sur le boulevard dont Paris est environné. Lorsqu'on apperçoit la ville de loin, il semble voir un bois de haute-futaye, au milieu duquel s'éleve un clocher. Au-dessus de la porte de la ville est écrit en lettres d'or : LIBERTAS.

La ville a 700 toises de long, sur 400 toises de large, comme on le peut voir sur notre plan (a); elle est bien bâtie, quoiqu'il n'y ait presque aucun édifice de grande importance; les maisons sont fort élevées; les rues sont pavées de

(a) M. Stefano Conti m'a procuré une copie du plan de Lucques déposé au palais public, & que je joins à ma description. Au reste il y a des plans de Lucques & de plusieurs autres villes d'Italie, levés par un Hollandois, qui se vendent à Amsterdam, chez Pierre Mortier, avec une collection d'autres vues & perspectives.

grandes pierres, comme à Florence, ce qui la rend très-propre.

Il y a un acqueduc, *foſſo*, d'eau courante, qu'on a dérivé du Serchio ; il fait aller des moulins à farine, à poudre, &c. & il remplit les foſſés.

LA CATHEDRALE, *il Duomo*, eſt une égliſe dédiée à S. Martin ; elle fut bâtie en 1070. L'extérieur en eſt mauvais, mais le dedans eſt d'un joli gothique. La voûte du chœur a été peinte à freſque par *Coli* & *ſan Caſciani*, natifs de Lucques ; on y voit la Vierge, ſous la protection de laquelle on met la ville. La couleur en eſt bonne, les draperies ſont traitées largement, & les caracteres bien frappés, mais la compoſition en eſt mal entendue, la lumiere éparpillée, les nuées lourdes & de formes déſagréables. Quoique bien des curieux aient confondu la maniere des deux peintres qui y ont travaillé, il eſt aiſé de s'appercevoir que la voûte eſt de l'un, & que les figures d'en-bas ſont de l'autre.

A la premiere chapelle à droite il y a une adoration des Mages, de *Frédéric Zuccheri* : la figure principale ne domine pas aſſez, & le fond eſt trop gris ; cependant l'ouvrage n'eſt pas ſans mérite.

On

On voit à la troisieme chapelle une Cêne où Jesus-Christ communie S. Pierre ; cet ouvrage est du Tintoret : la composition en est passable, & l'on remarque sur le devant une femme d'un caractere gracieux, qui donne à teter à son enfant. Les défauts de cet ouvrage sont d'être sans effet, sans perspective, & d'un ton trop rouge.

Dans la croisée à droite est un mausolée représentant un homme de la famille de *Guinigi*, couché & à découvert dans son tombeau ; la sculpture en est mauvaise, mais l'idée en est bonne & bien sépulchrale. Les accessoires n'en sont pas mal traités, il est d'André *de la Quercia*, de Siene.

Au milieu du bas côté gauche de la nef, on voit une petite chapelle de marbre, en forme de rotonde, tout-à-fait isolée : à l'extérieur sont les figures des quatre Evangélistes, par les *Fancelli* de Rome ; la composition n'est pas mauvaise, sur-tout dans celle de S. Jean, les draperies n'en sont pas mal jettées : mais ces figures sont pleines d'imperfections, elles paroissent courtes de proportion, d'un dessin rond, & d'une exécution molle.

Volto santo. C'est là qu'on expose à la vénération publique un fameux crucifix appellé *il Volto Santo*.

Le P. Serrantoni, Augustin, a fait un ouvrage exprès pour prouver que ce crucifix fut fait par Nicodême, dont il est parlé dans l'Evangile ; & qu'il parvint à Lucques l'an 782, après une longue suite de révélations & de miracles ; d'autres disent que ce fut l'an 1282 (a). Ce crucifix étoit autrefois dans l'église de S. *Frediano*, il est actuellement dans celle de S. Martin, où il s'est, dit-on, transféré de lui-même. Pour conserver le souvenir d'un si grand événement, on fait tous les ans le 14 septembre une procession solemnelle de la cathédrale à l'église de S. Frediano, & le sénat y assiste avec la plus grande pompe. On ne découvre le Volto santo que trois fois l'an, ou dans les besoins les plus pressans de l'état. Les miracles qu'on lui attribue sont immenses. La vénération qu'on lui porte est extrême ; la chapelle est remplie de richesses offertes par la dévotion des fideles, & l'on a suspendu à l'exté-

(a) V. l'*Apologia del Volto santo di Lucca*, 1765, *in*-8°. 125 *pag*. On y trouve rassemblé tout ce qui s'est dit sur cette matiere.

rieur, tout autour, 46 grosses lampes d'argent qui brûlent nuit & jour. C'est d'ailleurs une très-mauvaise figure, de bois de cedre, ayant une couronne de pierres précieuses & des pantoufles de velours cramoisi; elle paroît avoir été faite dans le bas âge; car avant le septieme siecle on ne faisoit pas de figures en plein-relief; elle fut faite sans doute au Levant, & avant que les Iconoclastes eussent aboli le culte des images.

L'achevêché de Lucques releve immédiatement du S. Siege; il est à la nomination du sénat, & produit vingt mille livres de rente. L'archevêque de Lucques étoit en 1765 Monsignor Gian-Domenico Mansi, il avoit été de l'ordre appellé *della Madre di Dio*, & s'étoit fait connoître par plusieurs ouvrages d'érudition.

SANTA MARIA CORTELANDINI. A l'une des chapelles de cette église il y a une Nativité de la Vierge, par le chevalier *Guidotti*. Elle est peinte d'une maniere large & d'une couleur gracieuse: on y voit de grandes beautés de détail, telles que le groupe des deux femmes sur le devant; ce peintre a copié fidelement les ajustemens & les coeffures de

son temps, dont le goût étoit très-bon, il auroit pu seulement apporter plus de soin dans sa composition, & faire dominer un peu plus la figure principale.

Dans la troisieme chapelle à droite, il y a un Christ, du *Guide*, aux pieds duquel sainte Catherine & S. Jule sont en priere; la Sainte est bien drapée; le Christ n'est pas trop beau, le S. Jule est trop grand, & le ton du tableau est gris; il a néanmoins des beautés.

Dans la chapelle qui est au fond des bas côtés à gauche, il y a un tableau du *Guide* représentant la Madeleine & sainte Lucie priant la Vierge. La Madeleine est dessinée avec finesse & légéreté; du reste, la composition manque de génie; la Vierge n'est pas bien, sainte Lucie est mal drapée, & la couleur générale est trop grise.

MADONNA DELL' UMILTA. L'église de Notre-Dame de l'humilité: on y trouve un assez bon tableau, qu'on dit du *Titien*, dont le sujet est un martyre.

L'église des Dominicains, celles des Augustins, de sainte Marie *Forisporta*, des Carmes ou de S. Pierre Cigoli, des Olivetains, de S. Frediano, renferment de bonnes peintures; on en peut voir

plusieurs autres indiquées dans le livre de *Vincenzo Marchio' Lucchese*, qui est intitulé, *Il forestiere informato delle cose di Lucca*, 1721, *in*-8°. Il y a aussi une description des églises de Lucques, du P. Franciotti.

LE PALAIS DE LA RÉPUBLIQUE, *Palazzo publico*, ou *P. del Principe*, est le bâtiment le plus remarquable de la ville; il y a deux faces extérieures, d'assez bon goût, ainsi qu'un balcon soutenu par deux colonnes d'ordre dorique; une partie est d'Ammanati, l'autre, de Philippe Juvara: les deux faces intérieures donnant sur la cour, ne sont pas, à beaucoup près, si bien. Elles présentent de grandes arcades à bossages & refends, qui sont mal proportionnées, & supportent des bâtimens fort communs, les deux autres côtés de la cour ne sont point bâtis.

On tend tous les appartemens de ce château en velours cramoisi, lorsque l'on veut y donner quelque fête considérable.

Il y a des tableaux à voir dans les appartemens: l'Enfant Jesus, du *Paolini*, il est entre les mains de la Vierge; une Religieuse & un Religieux l'adorent; ce tableau est d'une maniere fran-

che, mais il eſt plein d'incorrections : Hercule & Omphale, par *Luc Jordan*, d'un pinceau moëlleux : un Banquier arrêtant ſes comptes, d'*Alberdure*, peint très-ſéchement, il a cependant quelque mérite du côté de l'expreſſion : la Samaritaine, du *Guerchin*, tableau médiocre : & un Concert, du *Titien*.

L'ARSENAL eſt dans le palais même de la république, & contient vingt mille fuſils rangés dans deux chambres, l'une ſur l'autre, & entretenus très-proprement. On y voit encore quelques mortiers & pluſieurs autres armes. Il y a auſſi à Lucques une eſpece particuliere de mortier, dont le ſervice eſt très-facile, & une machine pour forer les canons dans une ſituation horizontale.

LA LOGE *du Podeſtà* eſt un portique aſſez commun, qui eſt ſur la place publique, autrement dite la *Place de S. Michel*; on y voit une freſque de Pierre *Teſta*, repréſentant une Madone à qui deux Saints font donner une ſérénade par des Anges. L'expreſſion en eſt auſſi extravagante que la compoſition ; mais la couleur en eſt agréable.

Le théâtre de Lucques n'a rien de remarquable. Il a quatre rangs compo-

sés de seize loges chacun, sans compter celle du milieu destinée pour le Confalonier. Tout le monde y est assis.

On fait des courses de chevaux au mois de septembre dans la rue qui va de la place S. Michel au rampart, près la porte S. Donato.

Les restes de l'ancien amphithéâtre de Lucques subsistent encore, & se voient distinctement dans l'endroit appellé *Prigioni vecchie*, où sont des magasins de sel; on peut reconnoître la circonférence extérieure quoique défigurée par les bâtimens. Maffei s'étoit trompé en disant qu'il n'y avoit point d'amphithéâtre à Lucques, & M. Stefano Conti m'en a envoyé le plan.

On peut voir des tableaux précieux chez plusieurs nobles de Lucques, mais sur-tout dans les maisons de messieurs *Stefano Conti*, *Giovani Conti*, *Bonvisi*, *Garzoni*, *Mansi*, *Parrensi*, *Montecatini*, *Bottini*, *Tegrini*, &c.

Gouvernement.

Le gouvernement de la république produit dans ce petit état une prospérité, une abondance, une population, dignes d'envie; cela doit inspirer le desir de le connoître; voici en abrégé ce que j'en ai appris.

Le gouvernement de Lucques eſt ariſtocratique, c'eſt-à-dire, que les nobles ſeuls y ont part; il faut avoir 25 ans pour entrer au conſeil, & il y a environ 240 nobles, en âge de majorité & capables d'être reçus dans le conſeil; la nobleſſe eſt héréditaire : cependant on l'obtient quelquefois ou par un mérite perſonnel, ou par le payement d'une ſomme d'argent, en ſuppoſant qu'on ſoit d'une bonne & ancienne famille.

Les nobles ſont diviſés en deux congrégations, chacune de 90 perſonnes, avec plus de 30 adjoints; ces deux congrégations forment alternativement le conſeil, chacune une année, & celle qui termine l'année de ſon gouvernement choiſit dans ſon corps vingt perſonnes qui éliſent enſuite les membres de la nouvelle congrégation pour l'année ſuivante, en les prenant parmi les nobles qui n'étoient pas compris dans celle qui quitte, car l'on ne peut y entrer deux ans de ſuitte.

Les magiſtrats qui rempliſſent diverſes fonctions particulieres, pour l'économie ou la politique, ſont tous tirés du corps de la nobleſſe; on les élit chaque année, excepté la ſuprême magiſtrature compo-

sée des neuf auciens, *Anziani* & du *Gonfaloniero*, qui changent tous les deux mois, & forment ce qu'on appelle *supremo Magistrato.*

L'élection de tous ceux qui sont destinés à devenir gonfaloniers ou anciens, se fait pour trois ans, dans un conseil de 36 personnes, qui est aussi chargé de l'élection de plusieurs autres magistrats, concurremment avec 18 adjoints. Cette élection se fait avec beaucoup de solemnité, & s'appelle communément *Rinuovazione della Tasca*, parce qu'on renouvelle alors la boîte des scrutins.

Le renouvellement se fait au bout de deux ans & demi ou trois ans, suivant le nombre des sujets; on choisit 150 ou 180 nobles; parmi ceux-là, neuf sont destinés à faire l'élection, on les appelle *Assortitori*; ils choisissent d'abord le gonfalonier & ils font ensuite le choix des magistrats qui devront de deux en deux mois former le conseil suprême; *supremo Magistro.*

Les *Assortitori* mettent dans la boîte avec le plus grand secret les noms qu'ils ont choisis, dix à dix; & tous les deux mois on en extrait dix personnes pour former les neuf anciens & le gonfalo-

nier, qui ſont ainſi tirés au ſort parmi ceux qu'on avoit choiſis lors du renouvellement du ſcrutin.

La faculté légiſlative & le pouvoir ſuprême réſident dans le conſeil, formé par les deux congrégations réunies. La plupart des décrets ne peuvent paſſer à moins qu'ils n'ayent les trois quarts des ſuffrages de ceux qui ſont préſens, & qu'il n'y ait au moins 80 nobles aſſemblés, outre les grands magiſtrats.

Gonfalonier. Le gonfalonier, & les anciens, repréſentent la république, & ils ont le droit de propoſer au conſeil les objets de délibérations qui leur paroiſſent convenables; le gonfalonier eſt le premier repréſentant, le premier propoſant, c'eſt à quoi ſe réduit preſque tout ſon pouvoir; il porte une robe de velours ou de damas cramoiſi & une veſte galonnée; il a le titre de prince de la république, & en lui parlant on lui donne le titre d'excellence; il loge dans le palais de la république, où il eſt défrayé aux dépens de l'état; il a tous les honneurs de la ſouveraineté, mais il eſt hors d'état d'en abuſer. Il y a une garde à la porte du palais; elle eſt compoſée de 70 Suiſſes, vêtus avec des pourpoints & des culot-

tes à fond bleu, rayés de rouge & de blanc ; leur petit nombre fait qu'ils se rangent tous sur une même ligne quand le sénat défile.

La puissance exécutrice réside en partie dans le gonfalonier & les anciens, en partie aussi dans les divers magistrats, chacun pour l'objet dont il est chargé.

Le troisieme pouvoir de l'état, qui est celui de la justice, est confié presqu'en entier à cinq auditeurs, l'un qui s'appelle *Podestà*, est destiné à juger les causes criminelles ; les quatre autres sont pour les causes civiles.

Ces juges sont toujours étrangers, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie, afin qu'ils n'aient dans le pays ni parenté ni liaisons qui puissent les corrompre ; quand le podestà condamne à mort, il envoie sa sentence au sénat, qui la laisse exécuter, ou qui fait grace, s'il le juge à propos. Lorsque le Podestà marche en cérémonie il porte une verge d'argent d'environ un pied, sur laquelle est écrite la devise de la république, *Libertas* ; à l'extrêmité est une panthere, symbole de la force.

La police est exercée à Lucques avec

une très-grande rigidité. Il y a quarante ſbires, du nombre deſquels on tire deux eſcouades pour faire la patrouille pendant la nuit; elles ſont chacune accompagnées d'un eſtafier, portant la livrée du prince de la république; il marche avec la garde pour ſervir de témoin, en cas de beſoin. Comme le port d'armes y eſt défendu, ſi quelque citoyen eſt ſurpris avec des armes blanches, le lendemain il eſt condamné aux galeres; (a) ſi on lui a trouvé des armes à feu on l'envoie également aux galeres, mais préalablement on lui donne trois ſecouſſes d'eſtrapade. A l'égard des étrangers, on leur permet depuis quelques années de porter l'épée dans la ville. Il eſt abſolument néceſſaire que la police ſoit bien obſervée à Lucques, car la populace eſt un peu féroce, ainſi que dans toutes les républiques; l'idée avantageuſe de la liberté entretient les eſprits dans une eſpece d'indépendance & de fierté, qui quoique bien aſſortie aux principes d'un gouvernement libre produiroit une véritable brutalité, ſi les mœurs n'étant plus d'ac-

(a) La république de Lucques n'a point de galeres, on envoie les forçats à Gênes, où ils ſont reçus ſans difficulté.

cord avec les loix, on venoit à n'avoir rien à craindre.

Pour entretenir dans l'esprit du peuple l'amour de la liberté on fait chaque année, le dimanche de Quasimodo, une procession solemnelle, accompagnée de beaucoup de cérémonies, qui sont destinées à rappeller le souvenir de la liberté, & qui en porte le nom.

Tout le territoire de la république n'a que quarante milles de long sur quinze de large, ou plus exactement 400 milles carrés, (le mille a 908 toises de long) cela fait 366 mille arpens de Paris, & équivaut à huit lieues de longueur sur autant de largeur. Le terrein est fort montueux, il y a cependant quelques plaines; par exemple, celle où est la ville de Lucques; c'est la premiere vallée que forme l'Apennin au sud-ouest. Etendue du territoire.

Ce territoire contient 118 mille ames, dont 20 mille habitent la capitale, & 98 mille habitent les villages & les châteaux de l'état.

Si l'on compare cette population avec l'étendue totale du territoire de la république, sans distinguer la plaine de la montagne, l'on trouvera 295 personnes par mille, ou 1863 personnespour Population.

une lieue carrée, c'eſt le double de ce qu'on trouve en France, où l'on compte environ 922 perſonnes par lieue; mais quand on compare ſeulement l'étendue de la plaine de Lucques avec le nombre des habitans qu'elle contient, on trouve 5274 perſonnes pour une lieue en carré, c'eſt preſque ſix fois autant qu'en France.

Pour favoriſer & accroître la population & la proſpérité, le conſeil porte ſes vues ſur tous les détails du bien public avec la plus grande attention: il prête de l'argent aux commerçans: dans les maladies épidémiques, on envoie des médecins dans les campagnes & l'on établit des hôpitaux: (a) dans des temps de cherté l'on diſtribue du pain au peuple à un prix médiocre; tous les fours appartiennent à la république; les magiſtrats chargés de cette partie, & qui compoſent l'*Uffizio dell' abondanza*, veillent à ce que les boulangers travaillent toujours; mais il n'y a que trois boutiques où l'on vend du pain pour la ville & pour les environs, parce que le

(a) La république a ſignalé ſon zele après l'accident du 29 mars 1784, où 50 maiſons ont été ruinées par un tremblement de terre, près de S. Caſciano de Cotrone, dans le territoire de Lucques.

commerce du blé se fait pour le compte de la république, & qu'il faut que le magistrat chargé d'acheter les grains soit assuré de la vente. L'état y perd dans les temps de cherté, car on ne diminue pas le poids du pain dans le rapport de l'augmentation du blé. Au reste, les particuliers peuvent faire du pain chez eux.

Le service militaire ne dépeuple point les campagnes, car la république n'a jamais de guerre; il y a 200 ans qu'elle n'a vu d'ennemis sous ses murs.

Les impositions sont très-modiques, elles ne vont pas à plus de 600 mille livres; c'est environ cinq livres par tête. Les richesses de la république sont entre les mains des particuliers, où elles se trouvent au besoin, car Lucques avoit prêté à la régence de Toscane des sommes considérables dans la derniere guerre.

Chacun y jouit de la plus grande sûreté dans sa personne & dans ses biens; les injustices y sont rigoureusement punies & les nobles même sont hors d'état de nuire à qui que ce soit.

Il n'y a point de pauvres ni de fainéans dans cette république; le luxe n'a point encore corrompu les mœurs; l'égalité républicaine y est maintenue autant

qu'il eſt poſſible ; tous les nobles ſont habillés de noir, à moins qu'ils ne ſoient à la campagne ; le gonfalonier eſt le ſeul qui ait du gallon ſur ſon habit : il n'y a ni marquis ni comtes, ni autres titres de diſtinction, & les nobles même n'y portent point l'épée.

L'état militaire, compoſé d'un colonel & autres officiers, eſt ſubordonné à des commiſſaires tirés de la nobleſſe, & qu'on appelle commiſſaires de l'ordonnance. Un de leurs principaux devoirs eſt de raſſembler les milices pour les faire marcher ſur le champ au ſecours de la ville, s'ils appercevoient le fanal allumé ſur la tour du Palais.

Il y a toujours 20 mille hommes de milices, exercés & en état de prendre les armes au beſoin ; mais on ſe contente d'entretenir habituellement 6000 hommes de milices réglées & payées, pour ſervir promptement & au premier ſignal.

Agriculture. L'agriculture y eſt dans la plus grande vigueur ; le peuple eſt très-induſtrieux : on peut comparer le territoire de cette république à un jardin par le ſoin qu'on prend de la culture ; les terres y rendent

15 à 20 pour un dans la plaine (a) & un même champ donne ordinairement trois récoltes en deux ans, ſavoir, du blé, du millet, ou autres menus grains, & des raves qui ſervent à nourrir les beſtiaux pendant l'hyver, elles ſe ſement dans les mois de juillet & août.

Les montagnes ſont preſque toutes plantées de vignes, d'oliviers, de châteigniers, de mûriers, & l'on y trouve même de petits champs à blé. Il n'y a preſque ni forêts, ni lieux incultes, & en donnant beaucoup d'attention à l'agriculture, on tire parti de montagnes qui par-tout ailleurs ſeroient abandonnées; auſſi ce terrein eſt diviſé entre pluſieurs propriétaires qui n'en ont chacun qu'une portion médiocre; on y ſuit le précepte de Virgile, *Exiguum colito*, ſecret excellent pour la perfection de toute eſpece de régie. Il n'y vient cependant pas aſſez de blé, & l'on eſt obligé d'en tirer de l'étranger, à cauſe de la grande population de ce petit état.

Le pays étant très-bas, du côté de la mer, on y nourrit beaucoup de beſtiaux, qui fourniſſent du laitage en abon-

(a) Aux environs de Paris on compte ſix pour un; l'un portant l'autre.

dance ; mais il y a peu de chevaux. Le poiſſon y eſt très-bon & en ſi grande abondance, ſur-tout dans le lac de Seſto & dans celui de Maſſàcciuoli, qu'on en porte dans les provinces voiſines. Les truites & les anguilles qu'on prend dans les eaux qui coulent des montagnes ſont fort eſtimées, de même que les crabes de mer & ceux d'eau-douce.

Les vers à ſoie qu'on y éleve, donnent chaque année 25 à 30 mille livres peſant de ſoie, & une partie ſe fabrique dans le pays même ; c'étoit autrefois une branche de commerce extrêmement conſidérable, qui avoit fait appeller cette ville *Lucca l'induſtrioſa* ; on y travaille encore actuellement beaucoup d'étoffes de ſoie ; les nobles même en peuvent faire le commerce, & ne dérogent point : cela étoit eſſentiel dans une république.

La récolte de l'huile forme un objet très-conſidérable pour le pays, d'autant plus qu'une partie eſt de la premiere qualité parmi les huiles de toute l'Italie. Les olives ſont ſur-tout fort recherchées & l'on en fait plus de cas que des huiles ; peut-être que l'art de faire l'huile pourroit y être perfectionné ; quoi qu'il

en ſoit, on en recueille 40 mille barils, (peſant chacun 76 de nos livres); 12 mille ſuffiſent pour la conſommation du pays, le reſte s'exporte & vaut environ un louis le baril. M. Schloezer évalue à 200 mille écus le profit des huiles.

Au bas de la plaine, ſur-tout du côté des rivages de *Via-Reggio*, il y a un grand eſpace marécageux, mal ſain, & qui ne produit preſque rien; le niveau en eſt plus bas que celui de la mer, enſorte qu'on n'a aucune eſpérance de parvenir à un entier défrichement. Cependant, par le moyen des digues & des portes qui empêchent la communication de l'eau de la mer avec l'eau douce, & au moyen du défrichement des bois qui couvroient cette plage on l'a beaucoup améliorée; & depuis 1735 le nombre des habitans de Viareggio eſt devenu cinq fois plus conſidérable qu'il n'étoit.

La plupart des marchandiſes de Lucques s'envoyent par terre à Livourne, quelques-unes à Viareggio, qui eſt le port de la république, à quatre lieues de Lucques à l'embouchure du canal.

Les meſures dont on ſe ſert à Lucques ſont le *Braccio*, qui vaut 1 pied 9 pouces Meſures.

9 l. lignes de France ; la *Pertica* qui eſt de cinq bras, ou environ 9 pieds ; l'arpent, *il coltere*, qui eſt de 460 perches carrées de ſuperficie, ou 1053 toiſes carrées.

Le *barile* peſe 110 livres de Lucques, ou environ 76 livres, poids de marc.

On y compte par *ſcudi* ; le *ſcudo* vaut environ 5 livres 5 ſols, comme à Florence.

Lucques a été la patrie de quatre papes, de deux empereurs & de pluſieurs ſavans. On y comptoit en 1766 pluſieurs auteurs diſtingués, tels que M. Manſi, archevêque de Lucques, mort en 1769, auteur de pluſieurs ouvrages eſtimés ; le pere *Pagnini*, ſavant Dominicain, auteur d'une traduction latine de la Bible, faite ſur l'hébreu ; M. Tabarrani, M. Benvenuti & M. Sebaſtiano Paoli, habiles médecins ; le premier eſt mort profeſſeur d'anatomie à Siene.

La part que tous les nobles ont au gouvernement les porte tous à s'inſtruire, & entretient parmi eux le goût de l'application & de l'étude ; cela ſe répand dans la nation, & les Lucquois ſont en général fort cultivés ; ils ont

cette réputation dans l'Italie, & même celle d'avoir des talens naturels & de la finesse d'esprit ; j'y ai eu lieu d'en juger de même. Parmi les personnes distinguées que j'ai connues, je dois citer M. *Jean Attilio Arnolfini*, préposé à l'inspection des eaux & des canaux ; on ne pourroit trouver dans les plus grandes capitales un homme plus instruit dans les sciences mathématiques & plus exercé dans les arts de goût, tels que la musique. Il a été appellé en 1784 pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare.

M. Stefano *Conti*, & M. l'abbé *Narducci*, qui s'occupent de physique, ont poussé la perfection des arts jusqu'à faire en 1765 une excellente lunette acromatique de 7 pieds ; c'est un nouveau genre de lunettes qui n'a point d'iris, ou de couleurs qui alterent les images, & qui se fait avec deux qualités différentes de verres, mais dont la difficulté égale la perfection.

M. François *Fiorentini* a une très-belle bibliotheque ; M. de Sainte-Palaie, voyageant en Italie, y trouva un manuscrit de Joinville qui étoit précieux, & dont on a fait usage pour une belle édition de cet auteur, imprimée à Paris,

M. l'abbé Louis-André *Farnocchia*, professeur de philosophie, a publié une bonne logique, & se propose de donner un cours entier de philosophie.

M. l'abbé *Franceschi*, professeur de théologie, a fait plusieurs tragédies estimées. M. *Nobili*, vicaire-général de l'archevêché est un habile prédicateur, & passe pour être de la plus grande érudition.

C'est à Lucques qu'on a réimprimé l'Encyclopédie in-folio, malgré l'immensité de cet ouvrage & malgré les contradictions qu'il a éprouvées ; on a exigé des éditeurs qu'ils missent des correctifs en forme de notes à certains endroits, mais on a réservé le texte en son entier. Il ne manque à cette édition que les supplemens & 2 volumes de figures parce qu'on les publia à Livourne avant que les entrepreneurs de Lucques eussent pu terminer leur édition.

On y continue encore un recueil de littérature qui contient de très-bonnes choses; il est intitulé *Miscellanei Lucchesi*, *in*-4°.

Les arts agréables sont très-cultivés à Lucques; M. Genson, un de nos plus célebres violoncelles, qui étoit en Italie

en 1767, avec le prince héréditaire de Brunſvick, m'a dit qu'il n'avoit rencontré dans aucun endroit de l'Italie, pas même à Naples, un orcheſtre auſſi parfait que celui de Lucques.

Les environs de Lucques ſont couverts de belles maiſons de campagne, parmi leſquelles on diſtingue *Villa Sentini* & *Villa Manſi*; la maiſon de *Romano Garzoni*, à trois lieues de Lucques, celles de *Bartolomeo Cenami*, de *Franceſco Bonviſi*, de *Bernardino Orſetti* & de *Franceſco Luccheſini*, qui ſont environ à deux lieues de la ville, & les bains chauds qui en ſont à 5 lieues.

La commanderie appellée *Alto Paſcio* eſt à trois lieues à l'orient de Lucques, elle appartenoit à un ancien ordre qui n'a plus lieu; l'égliſe S. Jacques à Paris, appellée actuellement du Haut-Pas, a tiré ſon nom delà.

Les carrieres de marbre de Carrare ſont à 9 lieues de Lucques; nous en parlerons à la ſuite de Gênes & de Sarzanne, qui n'en eſt qu'à trois lieues.

On peut aller en ſix heures de Lucques à *Piſtoia*, qui en eſt éloignée de 9 lieues. C'eſt une ville de dix mille

ames, bien bâtie, bien pavée où il y a plusieurs belles églises.

C'est à Pistoia que passe la nouvelle route de Modene, dans laquelle on laisse Bologne 7 lieues à la droite ou à l'orient. Il y a peu de chemins dans les montagnes qui soient aussi beaux que ce chemin de Pistoia à Modene fait vers 1770, & terminé en 1775. Il a 29 milles jusqu'aux confins de la Toscane, ce qui fait environ dix lieues ; il traverse une partie de l'Apennin qui est fort haute, & cependant la pente n'est jamais de plus de 4 quattrini par bras, ou un quinzieme, ce qui n'est pas incommode pour les voitures. La largeur du chemin est de 16 bras de Florence, dont 2 pour les fossés & 4 pour les pauchina ou chemins de pieds. Il y a des constructions considérables pour soutenir le chemin, deux grands ponts, chacun d'une seule arche de 30 bras, sur l'Ombrone & sur la Lima, 12 ponts de 15 à 20 bras, & une quantité de petits.

Ce travail donna l'occasion à M. Ximenez de faire un ouvrage sur la construction des grands chemins ; mais il ne l'a pas encore publié.

*Di Pistoia alle piastre* . . . 8 milles de Florence.

*S. Marcello* . . . . . . . . . $8\frac{1}{4}$

*Ponte della Lima*. . . . . . . $2\frac{1}{3}$

Limites de l'état de Modene. . . . . . . . . . . . . 10 envir.

Il y a encore 40 milles delà à Modene.

Pour retourner de Pistoia à Florence. l'on va à PRATO qui en est à 4 lieues; c'est encore une ville de dix mille habitans, & qui mérite attention. De Prato à Florence il y a cinq lieues; on voit à moitié chemin le château de *Poggio à Caïano*, dont nous avons parlé à l'occasion de Bianca-Capello. Je réserve, pour le retour de Rome, la partie occidentale de la Toscane, qui comprend sur-tout les villes d'Arezzo & de Cortone, & je vais reprendre la route de Rome par Siene.



# CHAPITRE X.

## *Route de Siene; description de cette Ville.*

De Florence à Rome il y a 52 lieues, on compte 156 milles, ou 23 postes, que la cambiature fait en 36 heures.

San Casciano, poste royale (a) 12 paules.

Le Tavernelle, une poste... 8 paules.

Poggibonsi, une poste.... 8 paules.

Castiglioncello, une poste.. 8 paules.

Siena, une poste........ 8 paules.

On compte 36 milles de Florence à Siene, mais ils ne font qu'environ 11 lieues, de celles de 25 au degré, dont nous nous servons dans tout le cours de cet ouvrage.

On trouve sur cette route, près de Stacchia, des tufs pleins de tuyaux &

(a) La poste royale se paie pour une poste & demie. Pour les autres, on paie 8 paules par poste pour deux chevaux de chaise, & 3 paules pour un bidet, soit dans les états du pape, soit dans ceux du grand-duc de Toscane.

comme vermiculés, des pierres noires aussi vermiculées, trouées comme des guepiers. A Sotto-Reni il y a des montagnes incultes, pleines de pierres noires, assez semblables à des laves (M. Guetard T. I. p. 364.).

Lorsqu'on est à Tavernelle, 6 lieues au midi de Florence, on laisse à deux lieues sur la droite le village de *Certaldo*, dont nous avons parlé p. 205.

SIENE, *Siena*, en latin *Sena*, *Sena Julia*, *Senæ*, ou comme l'appelle Pline, *Colonia Senensis*, est une ville de 15 à 16 mille habitans (a), située dans le milieu de la Toscane, à 12 lieues de Florence vers le midi, à 40 lieues de Rome vers le nord, & à 13 lieues du rivage de la mer; elle a 3300 toises de tour, & 980 entre la porte de Florence & la porte de Rome; c'est la troisieme ville de la Toscane; elle est située en très-bon air; les habitans y sont aimables, & il y a des poëtes qui l'ont appellée les *Délices de l'Italie.* Elle est véritablement fort agréable; les étrangers y apprennent l'italien dans toute sa perfection, soit pour la diction, soit pour la ma-

(a) On dit 25 mille dans la petite description de cette ville.

niere de prononcer ; ils y ſont bien reçus, & y ſéjournent volontiers : ainſi je crois devoir en parler avec une certaine étendue.

Hiſtoire de Siene.

Siene eſt, ſuivant quelques auteurs, une ancienne ville des Etruſques : d'autres l'ont regardée comme une colonie des Gaulois Sénonois qui allerent à Rome 391 ans avant J. C. ſous la conduite de Brennus, & qui furent obligés de s'établir en différens endroits de l'Italie (a) ; il eſt vrai que *Biondo*, d'après un ancien manuſcrit, a prétendu qu'elle ne datoit que de l'an 872, ou du pape Jean VIII ; mais on explique le paſſage en diſant que ce pape y établit un évêché, & lui donna par-là le titre de ville d'une maniere plus ſpéciale ; car il eſt évident qu'elle exiſtoit auparavant. Les Romains y établirent une colonie ſous le regne d'Auguſte ; ce prince lui donna le nom de Jules-Céſar, *Sena Julia*, & l'on voit encore près de l'égliſe de S. Antoine, un reſte de l'ancien mur dont la ville étoit environnée, que l'on croit même du temps des anciens Toſcans. Cependant en mémoire de l'origine Romaine

(a) Ceux qui avoient paſſé ſous Belloveſe 590 ans avant J. C., n'avoient pas été au-delà de l'Apennin.

les Sienois ont mis dans plusieurs endroits de leur ville une louve qui allaite Rémus & Romulus, principalement sur la place & auprès de la Cathédrale.

Cette ville a été célebre dans le moyen âge par le grand nombre de ses habitans, par leur industrie, leur commerce & leur amour pour la liberté. Elle forma une république indépendante, qui se soutint contre celles de Florence & de Pise, malgré toute leur puissance, & qui se distingua souvent par des victoires, dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre ses voisins.

Les guerres civiles commencerent à Siene vers l'an 1150; l'autorité des empereurs étant réduite à rien, les nobles voulurent s'emparer du gouvernement; mais le peuple les força de lui donner part à l'administration; & l'on prit un étranger qui sous le nom de Podestà, étoit chargé du militaire & des affaires criminelles; cet étranger n'étoit suspect à aucun des deux partis; & dans beaucoup de villes d'Italie on a retenu l'usage de choisir des juges étrangers.

L'année 1260 fut l'époque la plus célebre de l'histoire de Siene, par la victoire que ses habitans remporterent

ſur les Florentins & ſur toute la faction des Guelfes, près de l'Arbia, à une lieue de la ville. Ils eurent d'autres avantages conſidérables dont nous parlerons à l'occaſion des peintures du palais.

En 1487 une partie du peuple voulut rétablir un conſeil des neuf, qui avoit eu lieu 200 ans auparavant, & en vint à bout; parmi ces neuf il ſe trouva un de ces hommes méchans, ambitieux & adroits, nommé *Pandolfo Petrucci*, qui s'empara preſque ſeul des affaires; il décidoit de tout en ſouverain, & ſon pouvoir s'affermiſſant de plus en plus, il devint véritablement tyran de ſa patrie. C'eſt lui que Machiavel peignoit à ſes concitoyens comme le modele des uſurpateurs; & le miniſtre de Pandolfe, *Antonio di Venafro*, comme le type de ceux qui ſervent les tyrans. Il y a encore à Siene deux familles qui deſcendent de la même branche que Pandolfo Petrucci.

Les deſcendans de Petrucci gouvernerent quelque temps; enſuite les diviſions recommencerent entre la nobleſſe & le peuple; ces troubles favoriſerent les entrepriſes des puiſſances

étrangeres; les Espagnols & les François s'emparerent successivement de Siene : le fameux Blaise de Montluc s'y défendit avec un courage extraordinaire en 1555, mais il ne put empêcher les Espagnols d'y entrer.

Deux ans après, Philippe II, roi d'Espagne, remit cette ville à Côme I, grand-duc de Toscane; ses successeurs l'ont possédée depuis 1557 jusqu'à présent; & elle est réduite à une protestation qu'elle renouvelle chaque année. Cessant alors de faire un état à part, elle a déchu de sa premiere splendeur : la population, le commerce ont disparu avec la vigueur de cette république guerriere. En 1326 on y comptoit 35127 familles, ce qui pouvoit faire cent cinquante mille habitans; il n'y en a pas 20 mille actuellement; & même M. Jagemann en compte seulement 15 mille.

L'histoire de Siene a été donnée par Orlando *Malavolti*, en 1599, & Giugurta *Tommasi* en 1625; M. Giov. Ant. *Pecci* en a donné une en dernier lieu pour l'intervalle de 1480 à 1569; & l'on trouve plusieurs histoires & chroniques particulieres de Siene dans le

recueil des hiſtoriens d'Italie, par Muratori, Tom. XV & XXII. Jacinto *Nini* en avoit écrit une qui eſt reſtée manuſcrite.

La nobleſſe de Siene eſt ancienne & nombreuſe; les *Cerretani* remontent au 10e. ſiecle, de même que les *Bandinelli* & les *Paparoni*. Il y a 7 familles du 11e ſiecle, les *Beccarini*, *Bulgarini*, *Malevolti*, *Mariſcotti*, *Piccolomini*, *Sanſedoni*, *Ugurgieri*. Enfin, l'on compte 14 familles du 12e ſiecle.

Il n'y a aucun veſtige d'antiquités à Siene, ſi ce n'eſt quelques morceaux de murs qu'on croit être du temps des anciens Toſcans; pluſieurs tours que le célebre docteur Jean Lami juge être d'une très-ancienne conſtruction, des grottes, des caves, des conduites ſouterraines, & comme des rues entieres qui ſont creuſées ſous la montagne; on y a trouvé, & l'on y trouve encore de temps en temps des urnes cinéraires, des tombeaux antiques Toſcans & Romains, & des inſcriptions Etruſques & latines, dont la plupart ſont rapportées par *Gori* dans le *Muſæum* Toſcan & Romain.

La ville eſt bâtie ſur le penchant d'une

montagne dont le maſſif eſt un tuf, dans lequel on a creuſé des ſouterrains qui ſont curieux : il y a des rues pavées de grandes pierres, unies & carrées; mais la plupart ſont pavées avec des briques poſées de champ, ce qui rend les rues propres, mais incommodes pour les gens de pied, parce que le mortier qui les unit, s'uſant plus que les briques il en réſulte des arêtes qui fatiguent beaucoup les pieds. On ne peut aller en voiture dans la plupart des rues; l'on monte ou l'on deſcend continuellement, ſi ce n'eſt dans les grandes rues qui ſont vers la cathédrale. Celle qui va de la porte Florentine à la porte Romaine, ou porte neuve, eſt preſque la ſeule dont la direction ſoit horizontale, le long de la croupe de la montagne. La diſpoſition des rues, comme on le voit ſur notre plan, eſt telle que la plupart ſont dirigées vers le centre de la ville. Il y a beaucoup de maiſons adoſſées à la montagne, qui ont des jardins auſſi élevés que les croiſées, & dans une poſition très-agréable.

Le vallon dont Siene eſt environnée, lui ſervoit autrefois de défenſe, & l'on y voyoit des murailles & des

tours qui la rendoient aſſez forte, mais dont il reſte peu de choſe actuellement (a). Il y a dans la ville pluſieurs grandes tours qu'on élevoit autrefois près des grandes maiſons & à l'honneur de ceux qui avoient bien mérité de la patrie : ces tours qui ſe voient de loin, font appercevoir Siene long-temps avant qu'on y ſoit; les plus remarquables ſont celles de la place & des environs de S. Donato.

La plupart des maiſons ſont d'une architecture gothique; il y a cependant d'aſſez beaux palais, comme nous aurons occaſion de le dire. La porte Romaine eſt un édifice majeſtueux, qui fut conſtruit en 1321, ſur les deſſins d'*Agoſtino* & d'*Agnolo*, architectes & ſculpteurs de Siene, dont on voit pluſieurs grands édifices dans cette ville. En ſortant on trouve ſur la gauche une ancienne inſcription Romaine, dont on a mis l'explication au-deſſous.

La citadelle fût bâtie par Côme I, en 1560, lorſqu'il voulut s'aſſurer de ſa nouvelle conquête; elle eſt réguliere

(a) On donne encore le nom de *Borro*, c'eſt à-dire, de précipice aux vallons, qui ſont au nord & à l'orient de la ville, comme on le voit ſur notre plan.

& aſſez forte pour contenir une ville comme Siene : on n'y tient qu'une centaine d'invalides.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus remarquable à Siene; elle eſt bâtie ſur une petite élévation, & domine ſur une place qui l'environe de trois côtés. On y monte par de vaſtes degrés de marbre, qui lui donnent un air de grandeur & de majeſté, digne de l'édifice, qui eſt lui-même de la plus grande magnificence, & que l'on pourroit voir avec plaiſir même après avoir vu ſaint Pierre de Rome. Il y en a une deſcription imprimée, de même que de la ſacriſtie. La Cathédrale.

Cette égliſe eſt un grand vaiſſeau de ſtructure gotique, revêtu, tant en-dedans qu'au-dehors, de marbres noirs & blancs, rangés par aſſiſes à-peu-près comme à la cathédrale de Florence. Le bâtiment eſt de l'an 1250, ou environ : en 1284 on abattit le portail, pour ajouter à la nef une arcade, & l'on commença le grand portail que l'on voit aujourd'hui, ſur les deſſins de *Giovanni da Piſa*; il fut achevé en 1333 par Agoſtino & Agnolo, qui va-

loient encore mieux que Jean de Piſe, au jugement de Vaſari. Ce portail eſt d'un beau gothique, percé de trois portes, avec une roſette au-deſſus & deux tourelles en forme de pyramides aux angles; le tout eſt exécuté en marbre rouge & blanc. On y voit un grand nombre d'ornemens, entr'autres, deux lions de marbre blanc, qui ſont l'emblême de Siene; le griffon de Pérouſe, & le cheval d'Arezzo.

Cette cathédrale étant ſous l'invocation de la vierge, on a écrit ces mots ſur le ſeuil de la porte : *Caſtiſſimum Virginis Templum caſtè memento ingredi.* L'égliſe a 330 pieds de long, le plan en eſt beau. Son intérieur plairoit davantage s'il étoit moins ſerré. Elle eſt revêtue par dedans de marbres noirs & blancs, de même qu'au-dehors, ce qui la fait reſſembler à un lieu diſpoſé pour une pompe funebre. Les pilliers en ſont légers, & il paroît qu'on a voulu y employer une eſpece d'ordre compoſite. Les fenêtres ſont formées comme autant de perſpectives de théâtre, avec une multitude de petites colonnes qui avancent les unes ſur les autres.

La voûte eſt azurée & parſemée d'é-

toiles d'or, ce qui produit un assez bon effet, ainsi que les croix d'ogives qui divisent cette voûte. C'est dommage que la frise soit gâtée par quantité de mauvais bustes des papes, comme nous le dirons bientôt.

La coupole est soutenue par des colonnes de marbre, aussi bien que la voûte de l'église ; les piliers de la nef & les colonnes de la coupole sont ornés de statues de marbre, parmi lesquelles on remarque les douzes Apôtres, de Joseph Mazzuoli, de Siene ; les piliers sont chargés de feuillages & de fruits, qui serpentent depuis la base jusqu'au sommet ; enfin la profusion des ornemens & la quantité de marbre qu'on y voit, produisent un spectacle singulier, qui plairoit, si nous n'étions accoutumés à admirer la noble & majestueuse simplicité de l'architecture ancienne, plutôt que ce délire d'ornemens.

Les vitres de la rosette qui est au-dessus du portail, furent peintes en 1549, par *Pastorino di Giovanni Micheli*, de Siene, qui apprit cet art de Guillaume *Marzilla*, François, l'un des plus grands maîtres qu'il y eût alors pour ces sortes d'ouvrages. V. l'art de la peinture sur

verre, par M. le Vieil, dans la description des arts publiée par l'académie.

Pavé remarquable.

Le pavé de l'église de Siene est une des belles choses de l'Italie; il est recouvert de planches, mais on en fait voir une partie aux étrangers; il représente plusieurs histoires de l'ancien testament, exécutées en marbres, blancs, gris & noirs, dégradés par teintes, avec des hachures dans les ombres, où l'on a coulé une espece de ciment noir, en sorte que de loin ils ressemblent à des tableaux de grisaille, & dans quelques endroits aux dessins des anciens vases étrusques.

Ce pavé fut fait en 1350, 1424, 1531, & 1546. On admire sur-tout le sacrifice d'Abraham & le passage de la mer Rouge, qui sont du côté du chœur dans l'endroit le moins usé (a). L'histoire de Moyse fut dessinée par Dominique Beccafumi, surnommé *le Mecarino*, & exécutée par Bernardino di Giacomo, Pellegrino di Pietro, Antonio Marinelli, & Pietro Gallo, en

(a) On peut voir les détails de ces différens sujets dans le livre qui a pour titre: *Relazione delle cose più notabili della Citta di Siena, Dal Cav. Pecci*, 1752.

1531 & 1546; on en voit encore les cartons dans la maiſon Spanocchi.

L'hiſtoire de Joſué, qui fait pendre les cinq rois Amorrhéens, eſt de *Duccio di Buoninſegna*, peintre & ſculpteur de Siene, dont Vaſari nous a donné la vie : cet écrivain nous apprend que Duccio fut le premier qui incruſta dans ce pavé des figures en clair-obſcur vers l'an 1350. Tous ces morceaux, dit M. Cochin, ſont dignes d'admiration; ils ſont deſſinés d'auſſi grande maniere, & avec des caracteres de têtes auſſi admirables que les belles choſes de Raphaël.

On y voit auſſi les emblêmes de pluſieurs villes qui étoient alliées de la république de Siene; l'éléphant de Rome, chargé d'une tour; le lion de Florence & celui de Maſſa; le dragon de Piſtoia; le lievre de Piſe; la licorne de Viterbe; l'oye d'Orviete; le vautour de Volaterra; la cicogne de Pérouſe; le loup cervier de Lucques, le cheval d'Arezzo; le chevreau de Groſſetto; la louve de Siene : les noms de chaque ville ſont joints à ces emblêmes, & cet ouvrage paroît être de l'an 1400, ou environ.

Le grand autel eſt compoſé de mar-

bres de différentes couleurs, tirés de la montagne de Siene ; le tabernacle est de bronze, il fut fait en 1472 sur les dessins de *Lorenzo Vecchietta*, peintre de Siene, dont Vasari nous a donné la vie. Vecchietta fit aussi deux des anges de bronze qui ornent cet autel. On y place quelquefois une résurrection en bronze, qui fut faite en 1592, par *Fulvio Signorini*, de Siene.

Chapelle Chigi.

La chapelle de la Vierge, qui est celle de la famille des Chigi, à droite proche la croisée, est la plus belle qu'il y ait dans la cathédrale de Siene. Le pape Alexandre VII, qui étoit de la maison Chigi, fit construire cette chapelle à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge, à qui les Sienois rapportoient leurs succès. En 1260, après une grande victoire, ils donnerent à la sainte Vierge & leurs personnes & leur ville, par un acte solemnel que dressa Buonaguida Lucari, syndic de la ville. La décoration de cette chapelle est du Bernin. Elle est riche & de bon goût. La coupole est toute dorée. L'autel est incrusté de lapis lazuli, & orné de bas-reliefs dorés, du Bernin, & de colonnes de marbre verd-de-mer, d'ordre

composite ; on se plaint seulement de ce qu'elles sont nichées, ce qui ne produit jamais un bon effet.

Il y a dans les niches un S. Jérôme & une Madeleine en marbre, du Bernin : le S. Jérôme est bien drapé, la tête en est belle, quoique sa barbe n'ait pas assez de légéreté ; l'estomac en est aussi bien rendu ; mais la main qui tient la draperie, est trop petite, & le tour de la figure est affecté ; ce Saint a le pied sur la tête d'un lion ; on diroit qu'il veut l'écraser. A l'égard de la Madeleine, elle est pleine d'expression, mais les incorrections la déprisent tout-à-fait ; sa tête est trop grosse, elle a un bras trop court, une jambe trop longue, & la cuisse de cette jambe mal emmanchée. Malgré cette critique des deux figures du Bernin, elles ont des beautés qui rappellent toujours le grand maître.

Cette chapelle Chigi est encore décorée de deux tableaux, de Carle Marate, dont l'un représente la Visitation, & l'autre, une fuite en Egypte. Dans le premier, la figure de la Vierge est bien composée, mais sans expression, & celle de sainte Anne laisse beaucoup à desirer pour l'ensemble. Le second tableau n'a

d'autre mérite que de l'emporter ſur ſon pendant du côté de l'ordonnance. On remarque encore dans cette chapelle les ſtatues d'Alexandre III & d'Alexandre VIII ; celle-ci eſt du Bernin.

Dans la ſeconde chapelle de la croiſée à droite, il y a un tableau du Calabreſe, repréſentant la prédication de S. Bernardin de Siene. La compoſition en eſt bizarre, les figures de devant étant coupées, mais le pinceau en eſt fier. L'action du Saint qui prêche, eſt rendue avec beaucoup de juſteſſe. Il eſt fâcheux que ce tableau ſoit un peu noir, comme le ſont ordinairement ceux de ce maître.

Avant d'entrer dans le chœur on voit quatre grandes freſques, deux de chaque côté : les deux premieres ſont, l'élévation d'Eſther, & la manne qui tombe du ciel pour les Iſraélites ; dans les deux dernieres on a peint tous les Saints & Saintes de la ville de Siene. Ces peintures ſont de *Ventura di Arcangiolo Salimbeni*, de Siene. Leur belle compoſition & la ſupériorité du deſſin, les diſtinguent des autres freſques de cette égliſe. Tout y eſt traité d'une maniere grande & large. Celles qui repréſentent les Saints de la ville, paroiſſent les plus belles.

Dans la chapelle de S. Jean on voit plusieurs belles statues, & sur-tout celle de S. Jean, en bronze, du Donatello. On y révere une relique dont Pie II fit présent à cette église, en 1464; c'est le bras de S. Jean, qu'il avoit reçu de Thomas Paleologue, roi du Péloponese, suivant une inscription qui se lit dans la chapelle.

Le Jubé ou espece de tribune où l'on chante l'évangile, est un octogone, porté sur des colonnes de granite, soutenues par des lions, avec un escalier tournant, orné de bas-reliefs; il fut fait en 1267.

Les sculptures en bois qui sont dans le chœur sont un travail de patience très-singulier & qui mérite d'être vu.

On doit remarquer aussi dans cette église les statues des papes Paul V, Pie II, Pie III, & Marcel II, qui étoient nés à Siene; & le tombeau de Piccolomini, qui mourut en 1483.

On y voit aussi une inscription dans laquelle il est dit que le pape Grégoire XII vint à Siene en 1407, avec douze cardinaux de son obédience, dont on voit les armes dans l'église. Il y avoit alors un schisme qui divisoit l'Europe; Benoît XIII étoit reconnu pape par

une portion des cardinaux & des princes chrétiens, & Grégoire XII par les autres ; ces deux papes s'écrivoient réciproquement, & promettoient l'un & l'autre de renoncer au pontificat, ſans pouvoir ſe décider : on avoit indiqué un rendez-vous à Savonne pour faire la ceſſion ; mais Grégoire XIII n'y alla point, il s'arrêta à Siene, où il paſſa quelques mois, & ce fut l'occaſion du monument dont nous parlons.

Près de la ſacriſtie on voit un beau Crucifix qui paſſe pour être de Michel-Ange, auſſi-bien que les cinq ſtatues qui ſont dans les niches de l'autel, & que Pie III avoit fait faire avant que d'être pape.

Le buſte du cavalier *Perfetti*, poëte célebre, qui fut couronné à Rome dans le Capitole, en 1725, eſt de Barthélemi Mazzuoli, & fut terminé auſſi-bien que les ornemens, par Joſeph Mazzuoli ſon neveu.

Une des choſes ſingulieres de l'égliſe de Siene, c'eſt la ſuite de tous les buſtes des papes, juſqu'à Alexandre III, que l'on voit en terre cuite tout autour de la nef ſur une eſpece de gallerie ; ils furent faits vers l'an 1500. On a beaucoup

parlé de celui de la papesse Jeanne qu'on y voyoit autrefois à la suite du pape Léon IV, qui gouvernoit l'église vers l'an 850; on avoit suivi en cela une ancienne tradition adoptée par beaucoup d'auteurs; mais le P. de Montfaucon dit qu'en 1600, le grand-duc le fit ôter à la priere du pape Clément VIII, comme une chose honteuse pour l'histoire de l'église; on peut voir à ce sujet ce que nous avons dit en parlant de la bibliotheque de Milan, *T. I, pag.* 378.

Le baptistere de l'église est une chapelle octogone de marbre, ornée de statues & de bas-reliefs qui sont de *Giacomo della Quercia*, ou *Querce*, appellé aussi *della Fonte.* Cette chapelle est dédiée à S. Jean, & dans le goût des baptisteres de Pise & de Florence.

On conservoit dans cette cathédrale une belle bibliotheque, & le pape Pie II l'avoit enrichie de manuscrits précieux; mais les Espagnols s'en emparerent; on y conserve seulement encore des livres d'église où il y a des miniatures peintes sur velin avec beaucoup d'art; on les estime sur-tout à cause de la vivacité des couleurs & de la maniere dont l'or y est employé. Ils sont placés dans une espece

de ſacriſtie, au milieu de laquelle on voit les trois graces en marbre, groupe antique des plus eſtimés, & qui fut trouvé ſous l'égliſe. Ce groupe étoit autrefois dans l'égliſe même, d'où l'archevêque François Piccolomini le fit ôter; les figures ſont moins grandes que nature, il manque la tête à celle du milieu.

Il y a auſſi dans cette ſalle de grandes peintures à freſque, de Bernard Perugin, *il pinturicchio*, faites ſur les deſſins de Raphaël, qui repréſentent les principales actions de la vie de Pie II. On trouve dans ces freſques quelques bons caracteres de têtes, & de la juſteſſe dans la perſpective linéaire, mais ſans aucun effet. Voyez Vaſari dans la vie du *Pinturicchio*.

Concile de Siene.

L'égliſe de Siene a été illuſtrée par pluſieurs conciles; ce fut dans celui de l'an 1060, que Nicolas II donna aux ſeuls cardinaux le droit d'élire les papes, ſuivant quelques auteurs.

Ce fut à Siene que commença, en 1421, le concile général qui fut enſuite transferé à Bâle, & indiqué pour 1431; on y fit des canons contre les héréſies de Wiclef & de Jean Hus, & l'on y traita de la réunion des Grecs. Il

y eut encore un autre concile en 1580.

La place de l'église cathédrale est embellie par le palais du grand-duc, qu'on appelle aussi palais royal ou palais impérial ; il est d'une belle architecture, grand & très-orné ; le cardinal Raphaël Petrucci y habitoit autrefois, mais c'est le prince Mathias, gouverneur de Siene, qui l'a mis dans l'état où on le voit actuellement.

SPEDALE *di S. Maria della Scala*, Hôpital vaste & bien bâti ; on y reçoit les malades, les pélerins, les enfans-trouvés ; il est régi par un gentilhomme Siénois qui en a quatre autres pour conseil. Sa fondation est incertaine ; on l'attribue aux chanoines de la cathédrale vers le dixieme ou onzieme siecle.

L'église de cet hôpital est belle, & l'on y voit de bonnes peintures ; il y a sur-tout une très-grande fresque du chevalier Conca, peintre moderne, elle tient tout le fond du chœur, & représente la Piscine miraculeuse ; M. Cochin dit que c'est ce qu'il a vu de mieux de Conca, & il en fait un éloge assez détaillé ; il est vrai que la machine en est assez bien conçue, mais la composition laisse un peu trop de vides ; les figures du

ſecond plan ſont trop grandes, & les groupes n'ont pas un auſſi bel effet que l'architecture de ce morceau. La gloire eſt ſi jaune, & porte une ombre ſi dure, que l'on ne peut pas la ſuppoſer occaſionnée par l'air & les nuages qui forment cette gloire. Il y a dans ce tableau un effet de perſpective qui ſurprend bien du monde : quoique les colonnes paroiſſent très-droites vues de loin, elles ont l'air courbes par en-haut lorſqu'elles ſont vues de près, ce qui provient de ce qu'elles ſont peintes dans un cul-de-four.

Sur la place de la paroiſſe de S. Jean-Baptiſte eſt le palais *Savini*, où habita jadis Pandolfe Petrucci, ſouverain de Siene; on y voit des tableaux de prix. Vaſari dit que les freſques ſont de *Girolamo Genga*, qui étoit d'Urbin, & de *Luca Signorelli* de Cortone; les bronzes qui ſont en dehors furent jettés par Marzini; les chaînes qui ſont compoſées de ſerpens entortillés, ſont de Jacques Cozzarelli.



# CHAPITRE XI.

## *Suite de la Description de Siene.*

PIAZZA *del Campo* est la grande place ou la place de l'hôtel de ville ; elle a 570 bras de tour, qui font 1056 pieds de France, elle est dans un enfoncement si considérable, qu'on la prendroit pour un bassin destiné à des naumachies ; elle est ovale, & pavée avec des briques de champ & des pierres en compartimens, & ressemble à une coquille. Cette place est entre deux collines, mais elle a aussi deux vallons à ses extrêmités ; & pour la rendre aussi large, il fallut y rapporter des terres dans le douzieme siecle, & bâtir un gros mur pour les soutenir ; elle fut ensuite pavée & bordée de parapets en 1346. Il y a onze rues qui y aboutissent ; le pape Pie II vouloit l'environner de portiques, & l'on voit à l'une des extrêmités de la place un arc qui n'est point achevé, que l'on croit avoir été fait à cette occasion, par Baltasar Grande Place.

de Siene. Il y a tout autour de la place des boutiques & des bâtimens anciens & réguliers, qui ſont ornés de petites colonnes gothiques.

On y donne toutes les années des fêtes & des jeux qui attirent beaucoup de monde, ſavoir le jeu des *pugni*, eſpece de lutte, & la courſe des chevaux.

Fontaine. Il y a ſur cette place une belle fontaine de marbre, appellée Fonte di Gaja, commencée en 1334; l'entrepriſe de cette fontaine fut donnée à *Jacomo di Vanni*, & les ornemens furent faits en 1418, par *Giacomo della Querce*, avec tant de ſuccès, qu'il fut appellé depuis ce temps-là *della Fonte* : on y voit les Vertus théologales, la création d'Adam & Eve, & leur expulſion du paradis terreſtre, en bas-relief; il y avoit auſſi deux ſtatues deſtinées à exprimer l'amour du bien public, mais il y en a une qui eſt tombée depuis quelques années & qu'on n'a pas remiſe en place. Les eaux de cette fontaine ſont abondantes & de bonne qualité ; elles viennent de diverſes ſources qu'on a raſſemblées & conduites en différens quartiers de la ville ; cette abondance d'eau fait que les rues ſe lavent aiſément & ſont toujours propres, cela

contribue à la salubrité de l'air. On est étonné de voir une si grande abondance d'eaux dans une ville qui est sur la montagne; mais le plateau qui domine la ville reçoit assez de pluie pour fournir à ces fontaines; sans cette commodité il ne se seroit jamais formé de ville sur une hauteur, à une lieue de la riviere.

PALAZZO DELL' ECCELSI, ou *de' Signori*, le palais public, ou l'hôtel de Ville, fut commencé en 1287, suivant Tommasi, & augmenté ensuite considérablement sur les dessins d'*Agostino* & d'*Agnolo*; c'est un grand édifice isolé de tous côtés, bâti en pierres de taille jusqu'au premier étage, & en briques sur le reste de sa hauteur. Il y a des portiques où l'on se promene à couvert. En entrant dans la cour, qui est du côté du Podestà, on voit les salles où se tiennent les audiences des magistrats, appellés *i quattro Savi de' Pupilli*; la caisse & l'appartement du trésorier, *Camarlengo* ou *Ragioniere*; on y voit plusieurs inscriptions à l'honneur des Podestà qui ont été en place; & une collection d'antiquités Romaines; c'est aussi l'entrée du théâtre dont nous parlerons bientôt. Palais public.

Dans l'autre cour où ſe tient le corps-de-garde on voit les archives, où tous les notaires ſont obligés de porter leurs minutes, ſuivant l'établiſſement de Côme I. L'endroit où s'aſſembloient les députés de la république pour le militaire, ſert actuellement aux quatre conſervateurs & au provéditeur, établis en 1560, par Côme I.

Le grand eſcalier eſt de conſtruction moderne, il conduit à la ſalle de la paix; elle eſt ainſi appellée parce qu'on y voit des peintures qui repréſentent les exercices agréables qui ſe font en temps de paix, avec des inſcriptions en vers Italiens du quatorzieme ſiecle. A l'oppoſite on voit la tyrannie, la cruauté, la fureur, la fourberie & tous les ravages de la guerre; ces peintures furent faites par Ambroiſe, fils de Laurent, de Siene, en 1338.

Delà on entre à main droite dans les archives, où ſe conſervent les anciens regiſtres de la république, depuis le gouvernement des douze; les livres de finance, les ſentences des magiſtrats & les balles qui ſervent aux élections des officiers municipaux & de pluſieurs magiſtrats, tant de la ville que du territoire de Siene.

La salle du conseil est celle où se rassemble en effet le conseil de ville, depuis l'extinction de la république ; elle est ornée de plusieurs peintures relatives à l'histoire de Siene ; on y voit le général *Guido Ricci* de Foligno, qui commandoit les troupes de Siene au siege de Montemassi, & cette forteresse y paroît dans le lointain. La victoire que les Siénois remporterent en 1363 sur les bords de la Chiana (qui coule à dix lieues à l'orient de Siene) y a été représentée par Ambroise, fils de Laurent, de Siene; plus loin est celle qu'ils remporterent en 1479, contre les Florentins, dans le temps qu'ils avoient fait alliance avec le pape Sixte IV & *Ferrante*, roi de Naples. On y a suspendu aussi des étendards qui furent pris aux Florentins quand les Siénois les défirent en 1526, près de la porte Camullia de Siene. Il y a dans la même salle des portraits de S. Bernardin, de Ste. Catherine, du bienheureux Ambroise *Sansedoni*, & du bienheureux André *Gallerani*.

Dans une autre piece on a peint les figures de Cicéron, de Caton d'Utique, de Scipion Nasica, de Curtius Dentatus, de Furius Camillus, & de Scipion

l'Africain, avec des inscriptions; ces peintures furent faites en 1407, par *Taddeo di Bartolo.*

Dans la salle où se rassemble le conseil de force, *Collegio di Balia*, on voit les actions les plus célebres de la vie du pape Alexandre III, qui étoit de Siene, & de la famille Bandinelli; il triompha l'an 1177, d'une maniere éclatante, de l'empereur Frédéric I, obligé de venir lui demander l'absolution.

Salle du Consistoire.

La salle du consistoire, *Sala del Concistoro*, est la plus remarquable de tout le palais; elle renferme les peintures les plus estimées de Dominique Beccafumi, surnommé *il Mecarino*; elles ont véritablement une expression singuliere; ce sont plusieurs histoires grecques & latines, distribuées en différens tableaux, séparées par des arabesques, des fruits, des animaux; les figures de la voûte font voir que Mecarino connoissoit très-bien la perspective.. Il y a encore dans cette salle un jugement de Salomon, de Luc Jordan, avec les portraits des papes, des évêques, des cardinaux de Siene, &c. la couleur en est bonne & les femmes y sont dessinées avec grace, mais il y a beaucoup à redire dans sa compo-

ſition ; le bourreau y ſemble être la figure principale, celle de Salomon eſt dans un coin du tableau, & ſe fait chercher. Le pont qui en occupe le fond, ainſi que les figures qui ſont deſſus, forment un mauvais effet.

Au ſecond étage il y a deux ſalles où l'on voit les actions illuſtres des Siénois, rendues par des peintres de Siene, tels que *Salimbeni*, *Caſolani*, *Vanni*, *Mannetti*, *Mei*, &c. & des copies de trois morceaux du Vatican qui ſont honneur aux Siénois.

Lorſqu'on entre dans le palais, on trouve le tribunal appellé *Maeſtrato de' Regolatori*, inſtitué en 1363, & celui de l'abondance ; dans celui-ci il y a pluſieurs tableaux qui repréſentent des actions célebres de Siene. Dans la ſalle de la Biccherna il y a d'autres peintures qui ont été faites par des peintres de Siene à l'envi les uns des autres, où l'on voit divers exploits des citoyens de Siene en différens ſiecles : on y remarque avec plaiſir les habillemens qui ont été en uſage dans ces temps-là. Dans la ſalle où s'aſſemblent les magiſtrats *del Sale e della Graſcia*, on a repréſenté pluſieurs Saints & Saintes de Siene ; & le

pape Calixte III, qui dans un temps de disette, fait distribuer à Siene une quantité considérable de blé.

La partie de ce palais, qui est du côté de la *Strada Salicotto*, où est la pêcherie, sert pour les prisons de la ville; l'ancien usage étoit d'y représenter, pendus par les pieds, les coupables qui étoient fugitifs: on en voit encore des restes, & nous avons eu occasion de remarquer pareil usage à Bologne. C'est à la partie droite que sont les appartemens du *Podestà*, & du *Capitano di Giustizia*; indiqués extérieurement par les anneaux du carcan, & par la grande poulie qui est à l'extrêmité d'une potence, & qui sert à donner la corde. C'est aussi dans ce palais que se tiennent les tribunaux, la consulte, la rote, & le corps municipal, composé de neuf magistrats, *Priori della Citta*.

Dans la partie qui est du côté du palais du Podestà, on trouve l'ancienne salle du conseil, commencée en 1327, sur les dessins d'Agostino & d'Agnolo; lorsque la république de Siene finit en 1557, cette salle devint inutile, & le spectacle plus nécessaire que les délibérations; alors on y bâtit un théâtre,

on y construisit des loges, & l'on y joua une comédie, intitulée *Ortenzio*, en 1560, en présence de Côme I. En 1647, l'académie des *Filomati*, à qui le prince Matthias, gouverneur de Siene, abandonna ce théâtre, y fit jouer *Statira*. En 1670, cette académie fut incorporée dans celle des *Intronati*, à qui le théâtre passa; on rebâtit les loges avec plus de magnificence qu'auparavant, & l'on y joua l'*Argia*; ce théâtre a été brûlé en 1751, l'empepeur a contribué à sa reconstruction, & il est aujourd'hui plus beau qu'il ne l'a jamais été. Ce nouveau théâtre est très-commode; sa forme est un ovale parfait, dont une extrêmité est interrompue par l'orchestre. Il y a quatre rangs de vingt-une loges chacun, en y comprenant celle du milieu qui tient la place de trois. Mais les peintures qui décorent les loges, ne répondent point du tout à la beauté de la salle.

Derriere le palais, & sur le marché vieux, est l'issue des salles inférieures où l'on faisoit autrefois la monnoie, où l'on fondoit les canons, & où l'on travailloit les marbres, dans les jours florissans de cette république.

Du côté de la grande place, à l'angle qui eſt du côté gauche, on voit une colonne de granite, ſur laquelle eſt une louve, qui alaite Remus & Romulus, groupe en bronze doré. On croit que cette colonne appartenoit à un temple de Diane; la louve fut faite par Turini, & placée ſur la colonne en 1429. C'eſt-là qu'on expoſe le prix de la courſe de chevaux qui ſe fait le 15 du mois d'août. On retrouve encore la louve élevée ſur une colonne dans la place de *Poſtierla*; celle-ci eſt de *Jacomo della Querce*; il y a une autre louve de marbre ſur une colonne de pierre, près du palais Borgheſe; une autre louve de bronze ſur la place de S. Criſtofano, près du palais Tolomei; & enfin une louve de marbre ſur une autre colonne près de S. Dominique, celle-ci fut élevée en 1464, pour y placer le prix de la courſe, qui ſe faiſoit pour la fête du bienheureux Ambroiſe Sanſedoni.

Du côté gauche de la place on voit une chapelle de la vierge, ouverte en forme de portique & toute de marbre, qui fut élevée à l'occaſion de la peſte de 1348; Jean-Antoine *Sodoma* a peint cette chapelle en 1538. On remarque ſur-tout

une Vierge donnant l'Enfant-Jesus à un Saint religieux, dont la couleur est aimable, mais le dessin incorrect. La grande tour à laquelle cette chapelle est adossée passe pour avoir 150 bras de Siene, ce qui fait 270 pieds de hauteur; elle est terminée par un cordon de pierres de taille en forme de creneaux; il y avoit au-dessus une statue de bronze qui servoit à frapper les heures, faite par un artiste nommé Mangia, & delà vint que la tour fut appellée *Mangiana*; cette statue a été refaite, depuis quelques années, plus en grand. La tour fut commencée en 1325, & finie en 1344, sur les dessins d'Agostino & d'Agnolo, pour y mettre les cloches. Celle qui sert à l'horloge pese 19950 livres de Siene, ou 12948 livres poid de marc. L'horloge fut faite en 1360 ou en 1425; la sphere dorée fut faite par Jean Turini, le même qui fit la louve de bronze qui est sur la colonne dont nous avons parlé.

Lorsqu'on est au-dessus de la tour on découvre non-seulement la ville & les environs, mais jusqu'à la chaîne des Alpes qui paroissent comme un nuage noir dans le lointain.

On remarque encore sur la place la

maison des *Belmonti*, qui fut abaissée en conséquence de la rébellion de cette famille en 1280, & qui interrompt un peu la symmétrie. Le palais des marquis Zondadari *Chigi*, a été rebâti nouvellement, & mérite d'être vû, à cause de la beauté de ses appartemens. L'ancienne maison des *Accarigi*, où il y a eu long-temps un *Casino* pour les assemblées & les conversations de la noblesse, appartient au comte d'Elci : on voit sur la porte une trompe ou voûte, qui d'un côté n'a aucun soutien ; c'est un ancien chef-d'œuvre de *Guerrino del Borgo san Sepolcro*, quoiqu'on l'ait attribué à Baltazar de Siene ; on a cru cependant devoir l'assurer par des chaînes de fer, & il sert de baldaquin à une image de la sainte Vierge qu'on a peinte au-dessous. On doit voir sur la même place la Roccabruna, ancien palais qui appartient à la maison Sansedoni, celui des Gianelli, qui appartenoit autrefois au Martinozzi; & celui des comtes d'Elci ; il y a dans tous les trois des peintures estimées. On peut citer encore à Siene le bâtiment de la douanne, les palais Piccolomini, Chigi, Gori, Tomasi & Sergardi.

Il y a aussi un grand nombre d'églises

remarquables à Siene ; mais la cathédrale étant si fort au-dessus de tout le reste, il nous suffira d'indiquer sommairement les principales.

MADONNA DI PROVENZANO, est une belle collégiale bâtie vers l'an 1600, sur les dessins de Don Damien Schifardini, Chartreux de Siene, la façade est en pierres de taille ; le grand-autel où est placée l'image de la Vierge qui a occsionné la construction de cette église, est d'une forme majestueuse, tout en pierres dures, avec des colonnes corinthiennes, par *Flaminio del Turco* de Siene. Toutes les murailles de l'église sont couvertes de têtes, de bras, de jambes en carton, & d'autres *voti.* Il y a dans cette église de bonnes peintures par *Nasini*, *Perpignani*, *Marcucci*, *Mei*, *Sorri*, *Rustici*, *Buonfigli*, &c. On y voit sur un confessional en entrant à gauche, une sainte Famille, d'*André del Sarto*, petit tableau très-bien composé, d'une couleur suave, & où la touche de ce maître qui souvent est babocheuse, se trouve très-assurée : on peut le mettre au nombre de ses meilleures choses. Dans la sacristie, on voit un des plus beaux ouvrages de *Casolani*,

qui étoit l'un des meilleurs peintres de Siene, & du nombre de ceux qui ont le plus travaillé dans cette ville.

SANTO AGOSTINO, église de religieux Augustins, qui est aussi église paroissiale depuis le milieu du treizieme siecle; elle menaçoit ruine il y a plusieurs années : ces peres parvinrent à la faire rebâtir, telle qu'on la voit aujourd'hui, sur les dessins de *Vanvitelli*; c'est le premier ouvrage que j'aie trouvé en Italie de ce célebre artiste : je parlerai de lui plus en détail à l'occasion de Naples. L'église des Augustins est digne de sa réputation; la pensée en est très-belle; la voûte est en ceintre surbaissé; l'église est décorée d'un ordre corinthien : elle est très-éclairée; la tribune qui porte le buffet d'orgues est mauvaise, & ne s'accorde point avec le reste de l'architecture.

On remarque à la premiere chapelle à gauche, une adoration des Bergers de Romanelli; la composition, la couleur & les draperies en sont bien; quant au caractere de la Vierge, il n'est pas beau, & les mains en sont incorrectes.

Au second autel du même côté, il y a un Evêque & un Saint priant la Vier-

ge, par *Carle Maratte* : la Vierge est pensée noblement ; pour l'Enfant-Jesus, il a un tour forcé : on peut dire que la gloire est la meilleure partie de ce tableau, les figures d'en-bas étant plus foibles de touche & d'effet, & d'un ton faux.

Il y a dans la même église un tableau du Perugin ; l'autel est en pierres dures d'un très-beau travail : il est du Turco.

La bibliotheque placée dans le premier cloître, & que les Augustins rendent publique, est de l'architecture du Sergardi Romain ; la voûte a été peinte à fresque par Apollonio Nasini.

SANTO MARTINO *Vescovo*, église paroissiale, des plus anciennes de la ville, & qui donne son nom à l'un des trois quartiers de Siene ; la façade est bâtie en *Travertino*, pierre semblable à celle de Tivoli, près de Rome ; l'architecture est de Fontana. En entrant, on voit sur la droite un tableau qui représente la victoire que les Siénois remporterent en 1526, près de la porte Camullia, sur les Florentins qui assiégeoient Siene. Il y a dans cette église une Circoncision du *Guide*, tableau composé d'une maniere sage & grande, mais très-gris

de couleur, dans lequel il y a beaucoup de ces naïvetés qui sont particulieres à ce maître. Le fond de l'église peint à fresque est beau, fait avec beaucoup de feu, & d'une maniere savante ( M. Cochin, T. I, pag. 228 ). On voit encore dans cette église un saint Barthélemi du *Guerchin*, mais restauré par Franchini; un Crucifix avec des statues de *la Querce*. Sous la coupole sont trois beaux autels en pierre dure, & d'une bonne architecture. Les trois freres Mazzuoli de Siene, deux sculpteurs & un peintre, se sont distingués à l'envi par les morceaux qu'ils ont exécutés dans cette église. On remarque sur-tout au premier autel de la croisée à gauche, une statue de marbre de Carrare, représentant la Vierge qui tient l'Enfant Jesus, par Joseph Mazzuoli : cette figure est debout, elle a beaucoup de grace & tient de la maniere du Bernin; mais l'Enfant Jesus n'a pas un caractere noble, & le bras de la Vierge qui passe sous ses jambes, paroît un peu court.

SANTO CRESPINO, petite chapelle bâtie à l'endroit où étoit autrefois une bande joyeuse en forme de société d'une espece fort singuliere : l'on avoit mis

tout en commun, & l'on se divertit tant que dura le fond de la société; le Dante en plaisante dans un de ses ouvrages.

SANTO LORENZO est une des plus anciennes églises de Siene; on y voit une inscription romaine, & un puits, au fond duquel est une espece de fontaine avec des colonnes, ouvrage qui paroît de la plus haute antiquité. Delà en montant vers la place Paparoni, on voit un gros morceau de muraille, reste de l'ancien palais des Bandinelli, que Faccio degli Uberti indiquoit par ce vers:

L'alto palazzo che in Toscana siede.

S. GIROLAMO *in Canpansi*, église de religieuses de l'ordre de S. François, l'une des plus belles de la ville, fut bâtie aux dépens de sept petites-nieces du pape Chigi, ou Alexandre VII, qui toutes y prirent l'habit; on y a placé sur le grand-autel une fort bonne copie du fameux tableau de la communion de S. Jérôme par le *Dominiquin*, qui est à Rome dans l'église de S. Jérôme de la charité. Sur la porte, il y a une nativité, qui fut peinte en 1531 par le *Sodoma*; on

y admire ſur-tout un ange vu de bas en haut, qui eſt d'une très-belle expreſſion.

S. SPIRITO, égliſe de Dominicains où l'on voit en grand nombre les ouvrages des plus habiles peintres de Siene, tels que le *Sodoma*, *Mecarino*, *Franceſco Vanni*, *Ventura Salimbeni*, *Giov. da Siena*, *Cozzarelli*, *Jacomo Pacchiarotti*, *Nicolo Franchini*, *Rutilio Mannetti*, *Giuſ. Naſini*, *Aurelio Martelli*, ſurnommé *le Mutolo*, &c.

S. FRANCESCO, grande égliſe de Cordeliers, où l'on voit un beau tabernacle, & grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres de Siene.

Sur le premier autel à gauche, il y a un tableau du *Calabreſe*, dont le ſujet eſt un pape qui donne la bénédiction à un cardinal : dans le lointain on porte la banniere de ſainte Catherine de Siene ; ce morceau eſt bien compoſé, il eſt d'une grande maniere, & l'expreſſion en eſt admirable ; mais les linges en ſont peints d'une façon trop monotone, & il n'y a pas aſſez de repos dans tout l'ouvrage.

Le premier autel de la croiſée à gauche, eſt décoré d'un tableau de Pietre

de *Cortone*, qui représente sainte Martine prête à recevoir le martyre ; l'ordonnance n'en est pas trop bonne, les caracteres ne sont pas assez variés : ces défauts sont en quelque sorte rachetés par les belles expressions de la tête du juge & de celle de la Sainte.

Les DOMINICAINS ont une église belle & bien bâtie, célebre par les reliques de sainte Catherine de Siene. Le tableau de sainte Catherine est d'André *Vanni*, son contemporain ; celui de S. Antoine, abbé, qu'on estime beaucoup, est de Rutilio *Mannetti*. Le premier tableau à droite représente J. C. aux limbes : il est dessiné savamment, au jugement de M. Cochin.

On remarque dans la chapelle des *Venturini*, un tableau très-ancien, mais très-estimé, qui fut fait par Gui de Siene, dans un temps où la peinture n'avoit point encore repris la vigueur que Cimabué & Giotto lui donnerent ensuite : on y voit cette inscription en vers Léonins :

Tableau fait en 1221.

Me Guido de Senis diebus depinxit amœnis,
Quem Christus lenis nullis nolit agere pœnis.
*Anno D.* 1221.

Cimabué ne nâquit cependant qu'en 1240, enſorte que Siene peut ſe vanter d'avoir donné aux arts un de leurs premiers reſtaurateurs, comme depuis ce temps-là elle n'a ceſſé de produire des peintres d'un talent diſtingué.

Les deux Anges de marbre blanc, appuyés contre les pilaſtres qui ſoutiennent la voûte du chœur, paſſent pour être de Michel-Ange.

Univerſité. SANTA MARIA *della Miſericordia*, eſt l'égliſe de l'univerſité; on l'appelle auſſi la Sapience, *la Sapienza*. L'univerſité de Siene fut établie en 1321, elle a eu long-temps de la célébrité; on y compte encore plus de 60 profeſſeurs dans toutes les facultés; il y avoit de plus un collége occupé par les Jéſuites, où les premiers ſeigneurs de l'Italie envoyoient leurs enfans étudier, c'eſt le collége Tolomei.

Bains. Les bains publics de la ville étoient autrefois dans la rue voiſine de l'univerſité, qui s'appelloit la rue des Thermes, & qui s'appelle aujourd'hui *Strada dell' arte di Lana*.

Près delà on voit une ancienne égliſe qui a été convertie en un tribunal pour les juges-conſuls, *Loggia degli Uffi-*

*ziali*, & dont une partie a été accordée à la noblesse en 1739, pour y placer le *Casino*, qui sert à la conversation publique.

Près de la porte Camullia, on voit une colonne de marbre, élevée à l'endroit où l'empereur Frédéric III reçut l'infante de Portugal Léonore, qu'il épousa en 1451, & qui lui fut présentée par l'évêque de Siene qui fut ensuite le pape Pie II.

Vers la même porte, mais hors de la ville, on a planté une allée pour la promenade.

Santa Caterina *da Siena*, église de confrérie, établie en 1464, dans la maison même où habitoit autrefois cette Sainte ; on voit dans la chapelle plusieurs traits de sa vie peints par *Sodoma*, François *Vanni*, *Sorri*, *Casolani*, *Mecarino*, *Pacchiarotti* & *Salimbeni*. Celui qui est au-dessus d'une porte à droite, représente la Sainte adorant Jesus-Christ ; il est fort beau, dessiné avec finesse, & peint d'une maniere libre qui tient beaucoup du Solimene.

Sainte Catherine de Siene.

A côté de cette chapelle, il y a une petite chambre où l'on fait voir par terre contre le mur, deux pavés que l'on con-

ſerve précieuſement ; ils ſervoient d'oreillers à la Sainte, & ſont encore au même endroit où elle couchoit à terre.

On y a placé une liſte de ſes miracles & des choſes merveilleuſes qui lui ſont arrivées dans cette chambre. On peut bien imaginer que ſon commerce de lettres & ſon mariage avec l'Enfant Jeſus n'y ſont pas oubliés ; l'anneau qu'il lui donna ſe conſerve dans l'égliſe de Saint-Dominique, qui eſt celle de ſon ordre. C'eſt dans la même chapelle que ſe raſſemble la confrérie qui porte le nom de la Sainte ; cette confrérie paye tous les ans un certain nombre de dots pour établir des filles de pauvres artiſans. Le jour de l'octave de ſainte Catherine, ces filles voilées & vêtues de blanc, aſſiſtent à une grand'meſſe qui ſe célebre dans la chapelle de la confrérie, & on les conduit proceſſionellement par la ville. Ceux qui les recherchent en mariage ſe tiennent ſur leur paſſage & leur préſentent un mouchoir, ſi le parti convient à la fille, elle fait un nœud au coin du mouchoir ; ſi au contraire il ne lui convient point, elle baiſe le mouchoir & le rend à celui qui le lui a offert. Les parens ne peuvent s'op-

poser à ces mariages ; le futur qui se présente ainsi doit toujours être de leur gré, étant censé du choix de sainte Catherine. On y voit aussi deux criminels que la confrérie a droit de délivrer, comme le chapitre de Rouen, & d'autres corps ecclésiastiques, en France & ailleurs : à Siene il y en a toujours un qui a mérité la mort, & l'autre les galeres ; après leur délivrance, la confrérie ne les abandonne pas ; elle demande pour chacun d'eux au grand-duc un emploi suffisant pour les faire vivre, & elle est sûre de l'obtenir. Elle délivre aussi deux prisonniers pour dettes, qui ne sont point obligés d'assister à la procession. Lorsque la relique de la Sainte passe devant le palais de la seigneurie, le sénat descend pour recevoir la bénédiction.

SS. CROCIFISSO, petite chapelle érigée dans ces derniers temps par les confreres de sainte Catherine, à l'honneur du Crucifix d'où partirent les stigmates qu'on représente sur les pieds & sur les mains de cette Sainte ; ce Crucifix fut transporté de Pise à Siene en 1565. On voit dans cet oratoire plusieurs belles peintures à fresque & en huile ; la voûte

a été peinte par Joſeph *Naſini* : le tableau qui eſt à gauche du grand-autel, a été fait à Rome par Sébaſtien *Conca* ; celui de la droite eſt de Dominique *Mannetti* ; il repréſente ſainte Catherine en extaſe à côté d'une de ſes compagnes, & recevant les ſtigmates du Crucifix qui s'incline exprès de deſſus l'autel : les caracteres en ſont d'une grande beauté ; il eſt deſſiné avec préciſion, mais il eſt un peu gris.

SANTA CATERINA, autre chapelle érigée dans l'endroit où étoit la boutique du Teinturier, pere de ſainte Catherine, dans la *Contrada dell' Oca* : on voit ſur la porte un buſte de la Sainte, & ſa ſtatue ſur l'autel, l'un & l'autre de Jacques *della Querce* ; il y a auſſi des peintures de Sodoma, de Pacchiarotti, & de Ventura Salimbeni.

S. QUIRICO. On voit dans cette égliſe un *Ecce-Homo*, une fuite en Egypte, & J. C. dans le tombeau, par François *Vanni* : M. Cochin en parle comme de belles choſes (T. I, p. 228). Cependant on pourroit dire que l'*Ecce-Homo* eſt trop petit, eu égard à la grandeur des autres figures du tableau, & que le grouppe de la femme eſt ſur un plan

plan reculé, trop vigoureux de couleur; mais les têtes de ce grouppe sont belles, pleines d'expression & bien dessinées.

L'église de S. George a une façade remarquable.

Parmi les édifices profanes, on remarque le palais appellé *Papeschi*, où habitent les jeunes gentilshommes qu'on instruit au collége Tolommei; les palais Spannocchi, Piccolomini, Tolommei, Buonsignori, & celui des Savini, que fit construire pour son habitation Pandolfe Petrucci.

LA FONTE BRANDA, faite en 1193, est très-utile par la quantité & la bonté de son eau : c'est celle dont parle le Dante dans le troisieme chant de son Enfer :

Se io vedessi qui l'anima trista
Di Guido, d'Alessandro, e di lor frate
Per Fonte blanda non darei la vista.

Elle est dans la rue de l'Oca, de laquelle tiroit son nom un Capucin apostat, qui fut connu sous le nom de Bernardino *Ochino*.

Il y a encore à Siene quelques fontaines remarquables : celle qu'on appelle

*Fontana del Ponte*, près de ſaint Maurice, la *Fontana de' Piſpini*, & la *Fontana di Pantanetto*, près l'hôpital de ſaint Antoine.

LE GOUVERNEUR de Siene eſt la premiere perſonne de la ville, & il eſt nommé par le prince; mais comme il ne réſide pas, l'auditeur général (qui repréſente le gouverneur) eſt le chef de l'adminiſtration. L'auditeur fiſcal eſt un juge en matiere de finances, qui eſt toujours un étranger; ils ſont nommés par le prince.

*La Conſulte* eſt un tribunal qui traite des affaires majeures, & qui en réfere au ſouverain pour recevoir ſes ordres; il eſt composé des deux auditeurs précédens, & du plus ancien auditeur de Rote, c'eſt-à-dire, du plus ancien conſeiller du tribunal des affaires contentieuſes.

La nobleſſe eſt diviſée en quatre claſſes, appellées *Monti*, & le grand conſeil eſt composé de tous les nobles qui ne ſont pas ſous la puiſſance paternelle.

*Le Conciſtoro* eſt formé de huit nobles, qu'on appelle *Eccelſi, Priori della Città*, choiſis par le conſeil, tous les deux mois, préſidés par le *Capitano*

*del Popolo*, qui eft à la nomination du prince : cette charge donne la nobleffe. Les membres du Conciftoro ont plus de repréfentation que d'autorité ; ils font à la tête de la nobleffe, ils ont le pas fur tous les corps ; ils ont confervé toute la pompe & l'éclat extérieur de leur ancienne dignité ; il faut avoir été dans ces places pour parvenir aux autres dignités ; ils décident les difficultés de compétence entre les tribunaux, mais ils fe concertent avec le gouverneur ; ils réfident dans le palais public, où ils font défrayés par la ville.

Le capitaine de juftice qui juge en matiere criminelle, & qui eft chef de la juftice, eft toujours étranger, & nommé par le prince.

Les trois auditeurs de Rote connoiffent de toutes les caufes civiles ; ils font étrangers, & c'eft le prince qui les nomme ; c'eft le fecond degré de jurifdiction pour la ville, & le troifieme pour l'état ou le territoire de Siene, car il y a dans Siene un juge ordinaire devant lequel on plaide en premiere inftance ; & dans les autres villes ou villages du Siénois, il y a de plus des capitaines de juftice, qui font choifis

par le ſouverain dans le nombre des nobles Siénois ; ou bien il y a des Podeſtà qui ſont choiſis par le conſeil ou par le conſiſtoire de Siene.

La Balia eſt un tribunal compoſé de vingt nobles, choiſis chaque année par le prince, & qu'on appelle *Uffiziali di Balia* ; ils veillent à l'obſervation des loix, & aux intérêts de la ville, qu'ils repréſentent ; ils députent vers le prince.

Le ſecrétaire des loix aſſiſte à ce tribunal, ſans avoir voix ; mais c'eſt lui qui avertit les tribunaux des loix & des uſages qui doivent être obſervés dans chaque affaire.

La *Biccherna* eſt un tribunal compoſé d'un provéditeur, nommé par le prince, & de quatre nobles, élus par le conſeil ; ils repréſentent l'ancienne chambre des finances ; ils ont inſpection ſur les bâtimens publics, ils jugent des queſtions de ſervitudes.

*I Regolatori*, tribunal compoſé de quatre nobles qui jugent les affaires des communautés, des Juifs, des filles publiques, &c. Le conſeil les choiſit chaque année.

*La Mercanzia*, compoſée de même ;

juge les affaires de commerce. Il y a plusieurs autres chambres qui ont chacune leur département, une entr'autres qui est à la tête d'un établissement appellé *Monte de' Paschi*, où l'on prête de l'argent à 3 ½ pour cent, avec la liberté de rembourser par parties. Cette banque est indépendante du Mont-de-piété, elle est particuliere à la ville de Siene.

Les Siénois passent pour avoir beaucoup d'esprit & un talent singulier pour les impromptus. Ils sont fort polis, gracieux & obligeans, d'une grande délicatesse sur le point d'honneur. On prétend qu'il est très-facile de les blesser. Les femmes même ont eu long-temps la réputation d'être singuliérement scrupuleuses. Ils ont la prononciation douce & harmonieuse, & parlent leur langue très-correctement. C'est-là que se trouve véritablement, *Lingua Toscana in bocca Romana*, c'est-à-dire, la pureté de la diction de Florence réunie avec l'agrément de la prononciation romaine. C'est la raison pour laquelle on conseille aux étrangers qui veulent bien parler l'Italien, de séjourner dans cette ville : les agrémens qu'ils y trouvent dans les so- Caractere

ciétés, font qu'ils s'apperçoivent rarement du temps qu'ils y emploient.

Les hommes y ſont bien faits & les femmes très-jolies ; la blancheur de leur teint eſt relevée par la vivacité des plus belles couleurs. Quoiqu'elles y ſoient un peu plus retenues qu'en France, celles qui ſont portées à la diſſipation, trouvent toujours aiſément le moyen de s'amuſer. La liberté dont elles jouiſſent dans leurs maiſons de campagne, fait qu'elles aiment aſſez à y paſſer la belle ſaiſon. J'ai oui parler d'un amuſement d'hyver qui paroît plus piquant dans des pays où il neige rarement : on prétend que lorſque les rues ſont couvertes de neige, on en fait des pelotes pour les jetter aux fenêtres ; il y a même des heures marquées pour ce divertiſſement : mais il eſt arrivé quelquefois que les pelotes de neige renfermoient des billets doux : c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à ce proverbe : *La neve è ruffiana ſenza vergogna.* Voici comment *Turnus Pinocci* emploie cette expreſſion, en ſouhaitant l'hyver pour déclarer ſon amour à celle qui l'avoit charmé :

Languiſco, è ver, e la mia pena, e aſcoſa
Alla vezzoſa mia cara Amarillide,

Mà per guarir il mal come biſogna,
La Ruffiana verrà ſenza vergogna.

Les courſes de chevaux ſe font à Siene le 2 de juillet, & 15 août; celles-ci ſont pour la fête de Siene, & cela ſe pratique ainſi dans pluſieurs autres villes. Les chevaux courent ſeuls depuis la porte romaine juſqu'à la cathédrale, ce qui fait environ un mille; le prix eſt un drap d'or de la valeur de 910 livres de Toſcane.

Les courſes du 2 juillet ſont particulieres à la ville de Siene. Sur les 17 *Contrade* on en tire dix au ſort; on tire auſſi dix chevaux; ils courent dans la grande place, qui eſt fermée, & où l'on conſtruit des balcons. Le premier qui a fini les trois tours obtient le prix, de 540 livres de Toſcane. Cette fête attire ordinairement un grand concours d'étrangers.

Siene compte pluſieurs familles illuſtres au-dehors: Piccolomini, Borgheſi, Chigi, Pannochieſchi, Conti, d'Elci, Patrizzi, Patrucci, Sozzini, Cervini, Bichi, Tolomei, Zondadari, les Caſſini, devenus ſi célebres dans l'aſtronomie.

Cette ville a produit plusieurs personnes célebres dans tous les genres ; elle compte jusqu'à sept papes, & en particulier les deux qui ont le plus contribué à élever la grandeur & la puissance temporelle du S. Siége, Grégoire VII & Alexandre III. Il y a eu de même un grand nombre de Saints à Siene, comme nous l'avons dit, pag. 293; c'étoit la patrie du B. Bernard Tolomei, qui fonda l'ordre de Monte-Oliveto en Toscane, l'an 1319. Mais aucun n'a été aussi célebre que SAINTE CATHERINE, fille d'un Teinturier de Siene, née en 1347 : elle prit de bonne heure l'habit de S. Dominique; comme elle avoit beaucoup d'esprit, d'éloquence & de zele, elle fut choisie pour venir à Avignon réconcilier les Florentins avec le pape Grégoire XI qui les avoit excommuniés. On assure que ce fut elle qui détermina le pape à retourner en Italie en 1377, & à rétablir à Rome le trône pontifical. Clément V qui l'avoit transporté à Avignon en 1305, étoit François, & il avoit été élû en France par le crédit de Philippe-le-Bel, dans le temps où les Gibelins prévaloient en Italie sur les Guelfes, c'est-

Sainte Catherine.

à-dire, sur le parti du pape. Sainte Catherine mourut à Rome l'an 1380, âgée de 33 ans, & fut enterrée à la Minerve; elle fut ensuite canonisée par Pie II, qui étoit aussi de Siene.

Parmi les hommes savans, Siene compte Gratien, Matthiole, & les trois Socins, *Sozzini*, l'un desquels, Fauste Socin, fut le principal chef de la secte des Sociniens : il soutenoit que J. C. n'avoit été qu'un homme choisi de Dieu, pour enseigner les autres; qu'il n'y avoit ni sacremens, ni prédestination, ni péché originel; enfin il réduisoit le Christianisme à des idées purement humaines & tirées de la simple raison naturelle. Voyez l'article UNITAIRE dans l'Encyclopédie, où le Socinianisme a été mis dans le plus grand jour.

Les peintres que Siene a produits & qui sont les plus distingués, sont Baldassare *Peruzzi*, Pietro *Sani*, Alessandro *Casolani*, Domenico Beccafumi ou le *Mecarino*; Gio. Ant. Razzi, ou le *Sodoma*, Bernardino *Mei*, Francesco *Rustici*, & ceux que j'ai cités pag. 306.

Académie des Intronati.

Siene a eu plusieurs académies : dès le temps d'Eneas Silvius Piccolomini, évêque de Siene, qui fut pape en 1431,

ſous le nom de Pie II, il y avoit des aſſemblées littéraires, qui formoient l'académie de Siene. Bientôt il s'y forma une académie ſous le nom des *Intronati*, hebétés, dont nous avons parlé page 95, & qui ſe regarde comme la plus ancienne de toutes les académies d'Italie. On donna à chacun des membres un nom qui ſervoit d'avertiſſement pour corriger un défaut : il *Traſcurato*, il *Ciarlone*, le pareſſeux, le babillard : l'archevêque Bandini, & Antoine Vignali, furent les auteurs de cette inſtitution : l'on élit tous les ans un *Arci Intronato*; on fait chaque année une aſſemblée publique, & dans les occaſions remarquables, comme en 1767, à la venue du grand duc; cette académie ſe diſtingue par des fêtes théâtrales, & des compoſitions littéraires; elle a un théâtre dans l'hôtel-de-ville; elle conſerve pluſieurs gros volumes de pieces manuſcrites.

L'académie des *Rozzi*, (des groſſiers) eſt ſpécialement une académie dramatique; elle a auſſi un théâtre près de la cathédrale, au-deſſus de l'*Operà*, c'eſt-à-dire, de la fabrique, & une grande ſalle pour les aſſemblées, qui ſert auſſi

pour le jeu & pour des bals ; cette salle est près de la paroisse de S. Pelegrino.

L'académie des *Innominati*, ou l'académie sans nom, est aussi une académie de belles lettres établie à Siene : elle s'assemble quelquefois dans le collége Tolomei.

L'académie des *Filomati*, de la même ville, eut de la réputation dans le dernier siecle ; elle fut établie par Jérôme Benvoglienti, mais en 1654, elle fut réunie à celle des Intronati.

L'académie des sciences de Siene, *Academia Fisiocritica*, ou *de' Fisiocritici*, est très-considérée en Italie. Elle prit naissance en 1690, par le zele de Pierre-Marie Gabrielli, noble Siénois, médecin & mathématicien, secondé par plusieurs de ses compatriotes ; le cardinal de Médicis, gouverneur de Siene, s'en déclara le protecteur en 1692 ; l'académie des Arcades de Rome y fonda une colonie en 1699. Le grand-duc en 1700, accorda une pension à l'académie, pour fournir aux frais des expériences, & elle en jouit jusqu'à la mort du prince, arrivée en 1723.

La princesse Violante ou Yolande de Baviere, gouvernante de Siene, s'en

déclara protectrice en 1718, mais depuis 1734, jusqu'en 1759, les travaux furent interrompus ; ce fut alors qu'un ministre éclairé procura le rétablissement de la pension, qu'avoit eue cette académie, & la réunit à l'université. Il la chargea de rassembler ce qui s'étoit fait sur l'inoculation ; il en résulta en 1761, un premier volume de ses mémoires. Elle reçut bientôt des mémoires de divers savans sur la physique & les mathématiques, & publia des recueils intéressans ; le cinquieme volume est de 1774 ; *Atti dell' Academia delle Scienze di Siena.*

En 1767, le grand-duc donna à l'académie de nouveaux réglemens & une nouvelle consistance ; il augmenta ses revenus, assigna une pension pour le secrétaire, établit des prix, & M. Baldassari lui assura son cabinet d'histoire naturelle. Cette académie s'assemble tous les mois. Elle fait partie de l'université ; elle distribue chaque année trois médailles d'or aux étudians qui ont lu dans ses assemblées les meilleurs mémoires. Elle a pour emblême une pierre de touche, avec cette devise tirée de Lucrece, *Veris quod possit vincere falsa.*

Il y a encore une académie de botanique, appellée *de' gli Ardenti.* Les médecins, les jurisconsultes, les théologiens, font aussi des assemblées & des conférences qui sont des especes d'académies.

Les gens de lettres & les savans que j'ai vus à Siene, étoient M. Jean *Baldassari*, professeur d'histoire naturelle, auteur de divers ouvrages sur les eaux, les minéraux, & autres productions naturelles du territoire de Siene; il a une belle bibliotheque & un beau cabinet d'histoire naturelle, où il y a des choses très-rares; M. *Tabarrani*, professeur d'anatomie : M. l'auditeur *Bertolini*, qui se proposoit de donner un commentaire sur le livre de l'esprit des loix, de Montesquieu; l'auteur a été appellé ensuite à Florence. Le P. *Arighetti*, Jésuite, bon mathématicien. M. l'abbé *Pistoi*, professeur de mathématiques. M. le chevalier Jean-Antoine *Pecci*, connu par des ouvrages d'histoire & d'érudition (mort). L'abbé *Savini*, excellent écrivain pour la langue italienne, qui est provéditeur général de l'université. M. *Tommasi* & M. *Malavolti*, habiles professeurs en droit.

M. le chevalier Clément *Vannetti*, a donné en 1779, un livre latin écrit dans le ſtyle le plus élégant & le plus pur : *Commentarius de vitâ Alexandri Georgii. Accedunt nonnullæ utriuſque Epiſtolæ.*

M. Joſeph *Bottoni* a donné en 1775, la ſeconde édition d'une très-bonne traduction des nuits d'Young, en deux volumes in-8°.

Parmi les profeſſeurs de l'univerſité, l'on diſtingue le P. *Azzoni*, Auguſtin, profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique, & qui étoit ci-devant profeſſeur à Vienne. L'abbé *del Mare*, qui a été attaché à la propagande à Rome, il a publié la traduction d'un catéchiſme. Le docteur Dominique *Bartaloni*, profeſſeur de phyſique, auteur d'un bon ouvrage qui a pour titre *Mecanica ſublime.* Le docteur Biagio *Bartalini*, qui a publié un catalogue des plantes du territoire de Siene, & pluſieurs mémoires dans les volumes de l'académie, de même que le docteur *Caluri*, profeſſeur de médecine pratique, & le docteur Pierre-Paul *Maſcagni*, profeſſeur d'anatomie ; celui-ci travaille à un ouvrage conſidérable ſur les vaiſſeaux lymphatiques ; il a une

belle bibliotheque de livres d'anatomie qu'avoit ci-devant le docteur Tabarrani & qu'il a beaucoup augmentée. Enfin l'avocat Pierre *Burroni*, professeur de droit.

Le goût de la poésie est très-répandu à Siene : on y trouve des improvisateurs, & l'on y fait souvent des discours, des panégyriques & des exercices publics en vers & en prose : on y imprime beaucoup. On annonçoit en 1777 deux journaux différens, qui devoient paroître toutes les semaines ; enfin il y a peu de villes en Italie où il y ait plus d'émulation qu'à Siene pour la littérature.

Il y a deux bibliotheques publiques, celle de l'université, où sont des manuscrits précieux, sur-tout relativement à la liturgie & aux matieres ecclésiastiques ; & celle des Augustins.

Il y a dans cette ville plusieurs cabinets d'histoire naturelle ; 1°. celui de l'université, qui est dans la salle de l'*Academia Fisiocritica* ; 2°. celui du docteur *Baldassari*, dont nous avons parlé ; 3°. le cabinet du chevalier Jean *Venturi Gallerani* ; on trouve dans celui-ci, beaucoup de coquilles fossiles, & autres objets remarquables du territoire

de Siene ; le docteur Baldassari en a publié le catalogue avec des notes.

4°. Le P. Soldani Camaldule, & professeur de mathématiques, a un cabinet remarquable par la collection des petits testacées, sur lesquels il a publié des observations.

5°. Le docteur Bartalini, professeur de botanique & de physique expérimentale, a aussi un cabinet d'histoire naturelle, dont il a détaché plusieurs objets pour le grand-duc, qui lui en a témoigné sa reconnoissance.

Il y a deux belles collections de médailles à Siene, celles de l'université & de M. le comte Joseph *de' Vecchi*. J'ai oui parler aussi de celles de MM. *Augusto Sani*, *Fedro Bandini*, *Vincenzio Pazzini* ; il y avoit encore un cabinet de feu M. *Uberto Bemvoglienti*, & un cabinet d'antiques, dans la maison *Borghese*, près de S. Georges.

Trois collections d'estampes & de dessins ; la premiere à l'université ; la seconde chez M. Giulio Corti ; elle étoit ci-devant chez les Gori Pannilini ; la troisieme est celle de M. François Gori Gandellini, négociant de Siene ; elle a été publiée.

LE COMMERCE de Siene étoit autrefois très-considérable, il l'est encore par rapport au petit nombre de ses habitáns. Il y a quelques manufactures de laine assez considérables ; on voit près de l'église Saint-Etienne un grand bâtiment pour les métiers de draps, & deux autres plus petits ; celui de Valdimontone, a été démoli il y a quelques années.

On y fabrique beaucoup de rubans qui se portent à la foire de Sinigaglia, des cuirs, des chapeaux, des cordes d'instrumens pour une partie de l'Italie.

Le commerce des fers est pour le compte du prince.

Le marbre appellé *Brocatelle* de Siene, est fort recherché, mais la difficulté du transport en rend le commerce peu utile au pays.

Le bras de Siene, *Braccio*, vaut 1 pied 10 pouces 2 lignes $\frac{7}{10}$ de France, suivant M. Auzout; mais suivant le P. Ximenez, c'est 1 pied 10 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. La perche est quelquefois de 5 bras, quelquefois de 6. J'ai supposé 6 pour réduire l'échelle du plan de Siene, qui est joint à ma description, quoique M. Morozzi qui l'avoit dessiné, employât une perche de 5 bras

pour les plans de Pise & de Livourne. Le staio, qui sert à la mesure des terres, est de 3600 bras carrés, ce qui revient à 343 toises carrées de superficie : il en faut 24 pour former le *moggio*.

La livre de Siene revient à 10 onces 3 gros 6 grains, poids de marc ; elle se divise en 12 onces, mais les onces sont plus foibles que celles de Florence, la différence sur une livre est de 18 deniers 12 grains, poids de Florence ; la livre de Siene est de 6468 grains, tandis que celle de Florence est de 6912 ; 20 livres de Siene en font à-peu-près 13 de France. J'ai lu ailleurs que 100 livres de Florence, font 105 de Siene, au lieu de 107 que donne le rapport précédent.



# CHAPITRE XII.

## *Des Environs de Siene.*

LE territoire de Siene, *Agro Sanese*, renferme des campagnes agréables, bien cultivées, peuplées par des gens vifs & enjoués, d'une figure gracieuse : le sol est élevé de 167 toises au-dessus du niveau de la mer. L'air qu'on y respire soutient la nature dans toute sa force, même en été, tandis que dans la plaine de Rome, qui est basse, tout le monde est sans émulation & sans force, abattu par l'*Aria cattiva*. On a beaucoup moins d'insectes à Siene que dans la plaine de Rome, & le séjour en est agréable à tous égards.

Le territoire de Siene, quant à la jurisdiction politique, s'étend sur une longueur de 70 milles; il comprend huit villes, dont six sont des villes épiscopales, & 200 bourgs, villages, ou châteaux environnés de murs.

Il y a dans ce territoire des plaines

fertiles en tous genres de productions ; & des montagnes où se trouvent des mines, des carrieres, des eaux thermales, & toutes les singularités qui peuvent les rendre remarquables. Elles ont été observées & décrites par M. Targioni qui y fit un voyage en 1745. (*Tom. IV. p.* 271.) Il parle entre autres, du marbre de *Castletto*, de la situation & de la nature du territoire de *Monte Rotondo* : on y observe, deux grottes d'où il sort un vent souterrein, sur-tout dans le temps des grandes pluies & de la fonte des neiges, quoique le vent soit beaucoup moins considérable que ne le dit Leandro Alberti (a).

*Monte Rotondo* dans la partie inférieure de la province de Siene, 13 lieues au sud-ouest, tire son nom d'une montagne remarquable, où l'on voit des bouches de fumées, & des eaux qui ont la chaleur de l'eau bouillante ; le *Lagone Cerchiajo* a fourni à M. Hoefer

(a) On peut voir un exemple de cette espece, observé dans le haut Palatinat. (*Acta Physico-medica Academiæ Naturæ Curiosorum, T. I, pag.* 463). Nous parlerons de Monte Eolo près de Terni ; il y a un ouvrage périodique en allemand, où l'on a rassemblé tout ce qui concerne les grottes, insitu'é *Beytræge zur physicalischen Erdbeschreibung*.

du ſel ſédatif avec lequel il a formé un borax très-pur, comme on le voit dans un mémoire qu'il a publié en 1779. Cette découverte a paru très-importante aux chymiſtes, parce que le borax qu'on n'a trouvé juſqu'ici que dans les Indes & dont on ignore abſolument la nature, paroît ici être un produit volcanique. Journal des ſav. avril 1779.

On trouve auſſi près de Monte rotondo des eſpeces de mines de ſoufre; des marcaſſites, de la Pouzolane ſemblable à celle de Rome; enfin, des mines de vitriol qui ont été exploitées autrefois.

Il y a une mine abondante d'alun à *Monteleo*, dont M. Targioni décrit le travail depuis l'excavation juſqu'à la cryſtalliſation de l'alun; il rapporte les expériences qu'il y fit pour le comte de Richecourt; ce miniſtre avoit donné des ſoins particuliers à cette exploitation utile pour la Toſcane, & avoit chargé M. Targioni en 1745, de faire un voyage à Monte Rotondo pour l'examen de ces mines. Nous parlerons plus en détail de l'alun à l'article de Civita Vecchia.

Le territoire de Siene avoit été auſſi

examiné & décrit par le célebre naturaliſte *Micheli*, qui fit exprès un voyage en 1733. M. Targioni nous en a donné la relation & les détails, avec des notes, dans le ſixieme tome de ſes voyages. Les botaniſtes y trouveront le catalogue de toutes les plantes qui y croiſſent, & les litogeognoſiſtes, une deſcription de toutes les terres & de toutes les ſortes de pierres qui s'y rencontrent. Il y a dans le même volume une liſte des foſſiles de la Toſcane, que *Micheli* avoit raſſemblés; un naturaliſte qui voyage dans ce duché ne doit manquer de conſulter cette liſte; enfin, M. Baldaſſari a donné un ouvrage ſur les productions & le territoire de Siene. J'ai oui dire qu'il y a dans les environs de cette ville des carrieres de beaux marbres fins, de couleurs très-belles & très-recherchées, dont on n'a pas encore donné de deſcription.

A l'occident de Siene & environ à cinq lieues de diſtance, on trouve les villes de *Colle* & de *Caſole*, dont il y a une hiſtoire détaillée dans le cinquieme volume de M. Targioni, M. Jagemann parle de leurs antiquités. L'hiſtoire-naturelle de S. Gemignano eſt

auſſi dans le cinquieme volume de M. Targioni, de même que celle de S. Caſciano qui eſt au nord de Siene, & du territoire de Val-di-Peſa, ainſi appellé du nom d'une riviere qui prend ſa ſource 3 lieues au nord de Siene.

Dans la montagne de *Santa Fiera*, dix lieues au midi de Siene, on voit des veſtiges d'anciens volcans, une ſource d'eau ſulfureuſe, & une grotte tapiſſée d'une multitude de groupes blancs d'une forme lanugineuſe qui ſont un acide vitriolique concret privé de ſa partie aqueuſe, qui eſt pur & non combiné. M. Baldaſſari qui l'a découvert, en a parlé dans le cinquieme volume des mémoires de l'académie de Siene en 1774; les chymiſtes étoient perſuadés juſqu'alors que l'acide vitriolique ne ſe trouvoit jamais pur.

Maremmes de Siene.

LA MAREMMA (en françois les Maremmes de Siene) eſt un eſpace d'environ dix-huit lieues de long ſur quatre de large, ſitué ſur le bord de la mer au midi de Siene entre l'île d'Elbe & la ville d'Orbitello qui eſt dans le *Stato delli Preſidi*. Quelquefois on entend auſſi ſous ce nom-là le reſte des côtes de la Toſcane juſqu'au deſſus de Piſe,

mais la premiere acception eſt la plus ordinaire. Ce pays qui paſſe actuellement pour très-mal ſain, étoit autrefois couvert de villes très-peuplées (a).

Pluſieurs de ces villes ſont tellement oubliées, qu'on ne ſait pas même bien exactement où étoit ſituée celle de *Vetulonia*, qui fut célebre dans l'hiſtoire. Les guerres du moyen âge, la tyrannie des ſeigneurs particuliers rendirent cette côte déſerte ; la dépopulation changea la face du terrein, il devint marécageux & mal ſain, auſſi bien que celui des environs de Rome (b). M. Targioni avoit déja donné en 1754 dans le ſixieme volume de ſes voyages un grand mémoire ſur les cauſes & ſur les remedes du mauvais air dans les maremmes.

Un des premiers ſoins du grand-duc à ſon arrivée en Toſcane fut d'aſſainir les maremmes. M. Ximenez que nous avons cité pluſieurs fois, a détaillé dans un mémoire préſenté en 1765, & dans un ouvrage plus étendu qui fut impri-

(a) V. *Lorenzo Guazzeſi, Supplemento alla Diſſertazione intorno agli anfiteatri degli antichi Toſcani*, § x.

(b) V. *Donius de reſtituenda ſalubritate agri Romani, pag.* 67 & 76.

mé

mé en 1769, tout ce qu'il y avoit à faire pour réussir dans cette utile entreprise. Le lac de Castiglione vingt lieues au midi de Siene, forme une espece de golfe qui a 10 lieues de tour, & auquel on ne donnoit aucun soin; il produisoit une immense évaporation d'air infect, & de poissons morts sans qu'il y eut d'eaux douces & coulantes pour entraîner ces corps étrangers; mais M. Ximenez reconnut qu'on pouvoit remédier à ces inconvéniens en recreusant descanaux qui avoit été abandonnés, en ramenant les eaux du lac dans l'endroit le plus profond, & renouvellant les eaux du lac par l'introduction d'une partie de l'Ombrone qui n'en est pas éloigné.

M. Ximenez fût chargé en effet de ce travail dont il s'est occupé depuis 1766 jusqu'à 1780. Il commença par faire construire des digues sur l'Ombrone, ce que l'on avoit déja essayé, mais imparfaitement. Les eaux du fleuve lorsqu'elles étoient grosses franchissoient les digues en plus de quatre-vingts endroits, & inondoient la plaine de Grosseto : le jour de S. André 1758 il y eut un débordement qui fit périr

12000 têtes de bestiaux, ruina les pâturages & les semailles ; mais les chaussées retablies en deux ans de temps, & entretenues avec soin, ont préservé pour l'avenir les habitans d'une pareille calamité.

M. Ximenez fit recreuser ensuite plusieurs canaux de desséchement qui avoient été abandonnés depuis plus d'un siecle, & ce travail rendit à la culture plus de 1500 arpens de terrein.

La troisieme opération fut celle du canal de navigation qui a cinq lieues de long ; il tire ses eaux de l'Ombrone à trois quarts de mille au-dessus de Grosseto, & descend par deux écluses dans la plaine en côtoyant le lac de Castiglione. Ce canal appellé canal de S. Jean a été élargi dans sa partie supérieure & prolongé jusqu'à la mer ; il procure un débouché pour les grains, & il en a résulté une nouvelle branche de commerce, par un nombre prodigieux de cercles de tonneaux qu'on fait avec les hêtres des montagnes, & que l'on envoie jusqu'en Espagne avec plus de 20000 cannes de douves, & beaucoup de bois pour bâtir. Les eaux superflues du canal tombent dans le lac

pour y entretenir la circulation & le niveau, ce qui contribue à la salubrité de l'air.

Le port de Castiglione étoit abandonné; plusieurs bâtimens y avoient échoué. Le prince a fait construire un nouveau môle de 37 toises, & un autre plus petit pour arrêter les sables qui se jetoient à l'embouchure du port, & l'on y a fait une darse où les bâtimens sont à l'abri de toute espece de danger.

Pour assainir les environs du lac, on a commencé un grand canal qui a déja trois milles dans le lac même; il lui en faudroit encore huit pour arriver aux eaux du fleuve Bruna, & si l'on peut l'achever, il est prouvé par le nivellement rapporté dans l'ouvrage de M. Ximenez, que toutes les eaux qui vont former le lac pourroient être dirigées dans ce canal.

Un aquéduc de cinq milles conduit les eaux les plus saines des montagnes jusqu'auprès du port de Castiglion e.

On a rendu aux propriétaires la liberté du pâturage sur leur terrein, dont le gouvernement faisoit une affaire de finance: il vient des troupeaux pendant l'hiver du haut de l'Apennin, & même

du duché de Modene. Le prince a donné des bois depuis 1770 à ceux qui vouloient bâtir, & s'est chargé de payer le tiers des frais aux entrepreneurs; il a permis d'y fabriquer du fer, du sel, du tabac, d'y recevoir toutes sortes de marchandises étrangeres, & d'exporter des bœufs & des chevaux qui abondent dans la Maremme. L'exemption de tous droits fait que les marchands de Gênes & de Livourne y viennent acheter des grains plutôt que dans les états voisins qui appartiennent au pape; & les établissemens qui s'y forment annoncent le retablissement de l'ancienne population. C'est ainsi que le grand-duc à commencé une heureuse révolution dans cette partie de son état; mais pour réparer la négligence de plusieurs siecles & ramener le pays dans son ancien état de splendeur, il faudra peut-être bien du temps.

Les salines de Castiglione sont environnées d'une forte digue pour les défendre des inondations auxquelles la plaine est fort sujette; il y a un édifice construit dans la mer pour les machines, & capable de résister aux plus grands efforts des flots; un canal navigable

qui traverse les salines pour le transport des sels ; des magasins revêtus intérieurement de pierres de taille pour conserver les sels ; un réservoir tiré au cordeau qui a 10000 pieds de long sur 60 de large, & qui reçoit de l'eau à 2 $\frac{1}{2}$ pieds de hauteur, c'est-à-dire, où il tient 1500 mille pieds cubes d'eau, & plusieurs autres réservoirs secondaires où se fait l'évaporation. On rassemble en tout 4859 mille pieds cubes d'eau & l'on y fait 15 millions de livres de sel, poids de Florence, ou 11 millions poids de France.

L'eau de la mer à Castiglione donne un vingt-deuxieme de sel, quoiqu'en France beaucoup de physiciens n'ayent trouvé que $\frac{1}{32}$ ; les mers méridionales paroissent en contenir plus que les mers du nord.

Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans les salines de Castiglione est une machine à feu dans le goût de celles dont on se sert à Londres & en Flandres, que M. Digny a perfectionnée, & a fait construire il y a quelques années ; il en a fait imprimer la description à Parme en 1766. C'est depuis ce temps-là que MM. Perrier ont fait

exécuter la belle machine de Chaillot.

Vis-à-vis les maremmes on va voir l'île d'Elbe, à trois lieues de la côte de Piombino. Cette île peuplée de 8 mille habitans, appartient au prince de Piombino, sous la protection du roi de Naples, qui a une garnison à Porto Longone dans l'île d'Elbe; le grand-duc en a aussi une partie, qui est Porto Ferraio & son territoire, remarquable par de belles salines.

Les mines de fer sont des plus riches & des meilleures; elles occupent deux cens ouvriers pour l'extraction du minerai. M. Rolland en donne une petite description dans son sixieme volume, ainsi que de la pêche du Thon. Le P. Pini, de Milan, a donné aussi une description de cette mine, & il y a une traduction de son mémoire. La montagne appellée *Calamita* est remarquable par sa qualité magnétique. Au reste, l'aiman paroît n'être qu'une mine de fer qui a été long-temps à l'air libre.

Il y a deux sortes de salines à Porto Ferraio, les petites appellées paësane, forment plusieurs réservoirs; l'eau de la mer entre dans le premier, elle y reste

ſept à huit jours : on l'éleve à force de bras, dans deux autres où on la retient quinze jours : on la laiſſe enſuite paſſer par des rigoles dans quatre baſſins où le ſel ſe forme en ſix ſemaines ; ce ſont les premiers eſſais faits pour la perfection des ſalines.

Pour la conſtruction des grandes ſalines, on a profité des expériences faites pendant un ſiecle ; elles ſont diviſées en beaucoup plus de réſervoirs que les anciennes. Le premier eſt ſi ſpatieux qu'il paroît comme un lac ; c'eſt une partie du golfe, qu'on a entourée de digues ; ce réſervoir eſt commun à pluſieurs corps de ſalines, il reçoit l'eau par une écluſe, on fait enſuite paſſer cette eau, à force de bras, dans un baſſin plus élevé d'un pied ; on l'y laiſſe quatre à cinq jours ; enfin, l'eau après avoir paſſé dans quatre autres baſſins, y dépoſe le ſel dans l'eſpace de ſix ſemaines.

Le golfe de Porto Ferraio eſt auſſi remarquable par la pêche de corail qui entretient pluſieurs familles. On prétend qu'elle eſt ſuſceptible d'augmentation, qu'on pourroit trouver de nouvelles plages qui lui ſeroient favorables, & qu'au-

trefois on pêchoit du corail aux environs de Piombino & d'Orbitello. Ces eſpérances peuvent être fondées, mais il ne faut pas croire que les côtes de Toſcane, les îles del Giglio, celle de Monte Criſt & celle de l'île d'Elbe, procureront jamais aſſez de corail pour ſuffire ſeulement à la manufacture de Livourne, qui eſt celle où l'on en travaille le plus.

Le Thon ſe pêche à Porto Ferraio avec des madragues ou des chambres formées de gros filets fixés par des ancres au fond de la mer. Une longue gallerie conduit le poiſſon dans pluſieurs chambres où il eſt ſucceſſivement renfermé, on le raſſemble & on le tue dans la derniere que l'on appelle chambre de la mort. On y prend quelquefois 40 milliers peſant de poiſſon, tout à la fois. La madrague de Porto Ferraio eſt affermée par le domaine trente à quarante mille livres.

Les autres pêches ſont d'un plus grand profit, mais elles ſont encore ſuſceptibles d'accroiſſement. Pour encourager la pêche en Toſcane, le prince a ſupprimé les priviléges, diminué les droits; il a accordé des franchiſes,

des terres & des habitations aux pêcheurs étrangers qui voudroient s'établir à l'île de Gorgone, qui eſt à huit lieues de Livourne, & où abondent les ſardines.

# CHAPITRE XIV.

## *Route de Siene à Rome.*

Nous avons dit que de Florence à Rome il y a 52 lieues; de Siene à Rome il reſte 40 lieues; on compte 120 milles, & l'on paie dix-huit poſtes, ce qui fait 5 mille toiſes par poſte; elles ſont en France d'environ 4 mille toiſes.

| | |
|---|---|
| De Siene à *Montarone*, une poſte, | 8 paules. |
| De *Montarone* à *Bonconvento*, une poſte, | 8 |
| De *Bonconvento* à *Torrenieri*, une poſte, | 8 |
| On paye un cheval de plus en allant. | |
| De *Torrenieri* à la *Scala*, une poſte, | 11 |
| On prend un cheval de plus en allant & en revenant. | |
| De la *Scala* à *Ricorſi* une | |

poste. On paie un cheval de plus en revenant seulement. paules. 8

De *Ricorsi* à *Radicofani*, une poste & demie, 11

On prend un cheval de plus en allant.

De *Radicofani* à *Centino*, une poste, 8

On prend un cheval de plus en revenant.

De *Centino* à *Acquapendente*, une poste, 8

C'est la premiere ville de l'état ecclésiastique.

D'*Acquapendente* à *S. Lorenzo alle grotte*, une poste, 8

De *S. Lorenzo* à *Bolsena*, $\frac{3}{4}$ de poste, 6

De *Bolsena* à *Montefiascone*, $\frac{3}{4}$ de poste, 6

De *Montefiascone* à *Viterbo*, une poste, 8

De *Viterbo* à *Montagna di Viterbo*, $\frac{3}{4}$ de poste, 6

De *Montagna* à *Ronciglione*, une poste, 8

On prend un cheval de plus en revenant.

De *Ronciglione* à *Monterosi*,

une poste, 8 paules.

De *Monterosi* à *Baccano*, une poste, 8

De *Baccano* à *la Storta*, une poste, 8

De *la Storta* à *Rome*, une poste, 8

Il n'est rien dû à *Ponte Molle.*

Le chemin ne devient beau que quand on approche de Rome, parce que le président des chemins n'étend sa jurisdiction qu'à 40 milles de la capitale; plus loin ce sont les communautés qui en sont chargées, & elles s'en acquittent aussi mal que celles de France pour les chemins de traverse qui sont détestables, même à côté de Paris.

PIENZA, petite ville à 9 lieues de Siene & à deux lieues de S. Quirico, s'appelloit autrefois *Corsignano*; le pape Piccolomini, Pie II, qui y étoit né en 1405, l'érigea en évêché, & voulut qu'elle s'appellât *Pienza*, à cause de son nom de *Pio.* Nous avons parlé de ce pape à l'occasion de Siene dont il étoit originaire : il se rendit célebre par ses ouvrages, ses négociations, & par un pontificat glorieux : il alloit conduire lui-même une armée contre les Turcs,

lorſqu'il mourut à Ancone en 1464.

On trouve auſſi près delà *Monte Pulciano*, célebre pat ſes bons vins. Ils ont en effet & de la douceur & de la force, & ils plaiſent ſouvent même aux François, à moins qu'ils n'aient le goût excluſif des vins ſecs de Bourgogne & de Champagne.

En allant de S. Quirico à Radicofani, on laiſſe à trois lieues ſur la gauche la ville de CHIUSI, qui eſt l'ancienne *Cluſium*, ſituée à 13 lieues de Siene, près du lac de Chiana. Cette ville étoit la capitale du roi Porſenna qui fit la guerre aux Romains avec tant de ſuccès, qu'il fut ſur le point d'accabler cette république naiſſante : ce fut contre lui que ſe ſignalerent Horatius Coclès & Mutius Scævola ; ces heros ont immortaliſé les commencemens de la république de Rome, & en même temps un illuſtre ennemi, qui céda plutôt à la grandeur d'ame qu'à la force des Romains.

Un des plus beaux monumens de la puiſſance des anciens habitans de l'Italie eſt le deſſéchement de la vallée de la Chiana. Cette vallée eſt ſituée au centre de la Toſcane, entre les princi-

paux sommets de l'Apennin ; elle contient une vaste plaine, où descendent par des ruisseaux & des rivieres les eaux qui en se réunissant forment les lacs de Chiana & de Perouse, & qui s'écoulent ensuite au midi dans le Tibre, & au nord dans l'Arno, pour aller arroser Rome & Florence, comme nous l'avons dit page 3. La Chiana, autrefois le Clanius, ou Clanis, est une riviere formée aussi par les eaux qui coulent presque indifféremment dans l'Arno & dans le Tibre. Elles grossissent après les grandes pluies, ou lors de la fonte des neiges ; autrefois elles se débordoient & entretenoient de vastes marais ; on les a desséchés en fixant invariablement leurs lits, en les contenant pendant l'espace de plusieurs lieues dans des digues plus ou moins hautes, & en réunissant par des canaux toutes les eaux dans les parties les plus basses.

Les ruisseaux & les rivieres arrivoient dans la plaine, en suivant des ravins qui ont différentes élévations : il a fallu les conduire la plupart jusqu'au point de réunion, par des acquéducs qui en élevent le cours également. On a pratiqué sous les canaux, dans les digues,

à travers les acquéducs, des ponts, des chemins & des écoulemens, afin de n'interrompre ni la communication d'une rive à l'autre, ni le cours des ruiſſeaux inférieurs : tous ces travaux ſont conſtruits avec beaucoup de ſolidité.

Les rivages ſont embellis par les plus belles cultures; les chauſſées, les bermes & les digues des canaux ſont couvertes de peupliers, & élevées au-deſſus des terres, qui offrent le ſpectacle de toutes les productions de l'Italie, cultivées avec le plus de ſuccès. Ces champs fertiles ſont traverſés par des avenues plantées de muriers, ou d'autres arbres fruitiers, qui conduiſent à des fermes entourées d'ormes, auxquels la vigne ſe marie en ombrageant des jardins délicieux; les chauſſées & les digues ſe terminent à des éminences couvertes de hameaux, de bourgs & de villes, dont la ſituation eſt extrêmement pittoreſque; mais ces travaux exigent un entretien conſidérable, & pour peu qu'on les néglige il s'y forme des marais : on s'en eſt occupé au mois de mai 1782, on a commencé à exécuter une convention faite en 1780 entre le pape & le grand-duc pour le deſſéchement de ces marais.

M. le chanoine Fantoni, mathématicien du pape, & M. l'abbé Ferroni, mathématicien du grand-duc, se sont portés sur les lieux avec les pouvoirs nécessaires pour concerter toutes les opérations préliminaires, & ils y ont laissé les ingénieurs. On peut voir dans la nouvelle histoire de Toscane de Riguccio Galluzzi, des détails sur les différens qu'il y a eu plusieurs fois entre les cours de Rome & de Florence, relativement à ces débordemens.

Premiers volcans de l'Apennin.

RADICOFANI est à 16 lieues de Siene; c'est-là qu'on commence à appercevoir dans l'Apennin des vestiges de volcans éteints, que l'on peut suivre dans presque tout le reste de l'Italie. Le célebre naturaliste *Micheli* avoit déja fait cette remarque en 1733 sur les montagnes de Radicofani & de S. Fiora : il y ramassa des substances vitrifiées, des laves de volcans, & de la vraie Pouzolane, que j'ai vue à Florence dans le cabinet de M. Targioni : il paroît même que le volcan s'étendoit jusqu'à Bolsena qui est à 7 lieues plus au midi; du moins M. Targioni dit qu'on y a trouvé un morceau de meule de moulin, faite d'une véritable

ſcorie de volcans : on trouve même du verre foſſile à S. Fiora, des pierres-ponce & autres indices de volcans. (*Relazioni d'alcuni viaggi*, T. *VI*. p. 236.)

On trouve près de Bolſena des colonnes régulieres de baſalte, ou priſmes volcaniques ſemblables à ceux de la chauſſée d'Antrim en Irlande, & à beaucoup d'autres qu'on a découverts depuis quelques années. Voyez le traité des volcans éteints, par M. Faujas de S. Fond.

On y trouve auſſi du baſalte en boules iſolées, éparſes ſur la ſurface & dans l'intérieur des collines inférieures. Il eſt rare de les rencontrer réunies & en grandes maſſes ; elles ſont compoſées de couches minces & concentriques, qui ſe détachent en forme de calottes ſphériques.

Les colonnes baſaltiques ne ſe trouvent qu'entre Bolſena & Radicofani ; il y en a de trois, de quatre, de cinq côtés ; on en voit d'éparſes & d'iſolées dans les campagnes ; elles ne s'y rencontrent, ſans doute, qu'accidentellement. D'autres ſont réunies & compoſent de grandes maſſes de rochers ;

beaucoup ſont adhérentes au milieu des laves; elles paroiſſent s'y être formées lorſqu'en ſe refroidiſſant la lave s'eſt reſſerrée, gercée, & ſubdiviſée uniformément par les fentes qui ſéparent chaque priſme baſaltique. *Lettres du docteur Demeſte, ſur la chymie*, 1779. T. I, p. 370.

M. Ferber conjecture que les ſommets de Radicofani & de Sanfiore, quoique éloignés de plus de trois lieues, faiſoient autrefois partie de la circonférence d'un ſeul cratere, qui s'eſt écroulé; cependant, l'inſpection de ces deux montagnes & des diverſes couches paroît indiquer que chacune contenoit un centre d'exploſion.

De Pontecentico à Acquapendente il y a 7 milles & demi, qui ſont exactement des tiers de lieue, car ils ſont de 75 au degré, ou de 764 toiſes.

ACQUAPENDENTE eſt une petite ville qui eſt de la province d'Orviete, l'une des 13 provinces de l'état eccléſiaſtique. En entrant à Acquapendente on entend le bruit d'une caſcade qui tombe du rocher, ſur lequel la ville eſt ſituée, & qui a donné ſon nom à la ville. Il y a dans les environs des vues

ſingulieres très-pittoreſques. La montagne paroît formée d'une pierre pleine de trous, qui ſemble compoſée de grains de pouzolane, ou eſpece de gravier mal lié, & dont les parties en ſe détachant forment ces trous; cette pierre eſt très-légere & d'un jaune rougeâtre. Il y a auſſi du granite aux environs d'Acquapendente, de Monteſiaſcone & de Viterbe.

D'Acquapendente à S. Lorenzo qui eſt près du lac de Bolſena, il y a deux lieues, & de S. Lorenzo à Bolſena, deux lieues.

BOLSENA eſt un petite ville de la province d'Orviete, qui paſſe pour avoir été l'ancienne capitale des *Volſques*, Volſinium, ville des arts. Lorſqu'elle fut priſe l'an 265 avant J. C., on tranſporta 2000 ſtatues à Rome. Les aſſemblées nationales des douze peuples de l'Etrurie ſe tenoient à Bolſene dans le temple de la déeſſe *Vulturna*. Elle eſt ſituée ſur un lac du même nom qui a environ trois lieues de diametre. Ses flots ſont quelquefois agités au point de rendre la navigation dangereuſe. Il y a dans ce lac deux îles, Biſentina & Martana; c'eſt dans celle-ci que Théo-

dat fit conduire & étrangla, dit-on, Amalaſonte, reine des Goths, ſa couſine, fille de Théodoric, laquelle avoit partagé ſon trône avec lui. Il en fut puni par Vitigès ſon général, qui le fit périr, & s'empara du trône.

En paſſant à Bolſena on laiſſe à 3 lieues ſur la gauche la ville d'Orviete, ſituée au confluent de la Chiana & du Tibre. Cette ville eſt renommée par ſes vins.

On paſſe enſuite à la même diſtance de *Baſchi*, ancien château d'une famille illuſtre, dont une branche eſt établie & diſtinguée en France; c'eſt celle de feu M. le marquis d'Aubaies, & de M. le comte de Baſchi qui étoit ambaſſadeur de France à Veniſe en 1765.

MONTEFIASCONE eſt une petite ville ſituée dans la province qu'on appelle proprement *Patrimoine de S. Pierre*, de même que *Viterbo* & *Citta Caſtellana* : elle eſt à 19 lieues de Rome, fort près du lac de Bolſena; elle eſt renommée à Rome pour ſes vins.

VITERBO, en françois Viterbe, eſt une petite ville ſituée à 15 lieues de Rome, bâtie, à ce que l'on prétend, dans Viterbe.

l'endroit où étoit l'ancienne Volturna; ou bien *Etruria*, capitale de l'Etrurie; d'autres assurent qu'elle ne remonte pas au-delà de Didier, roi des Lombards, qui réunit trois villes pour la former : c'est ce que paroissent indiquer deux inscriptions qui sont à l'hôtel de ville de Viterbe.

*Desiderius ultimus insubrium Rex, Longulam Vetuloniam atque Volturnam menibus cinxit & Etruriæ priori nomine inducto, Viterbium, mulcta capitis indicta, appellari jubet.* Sal. an. 773.

Hanc Faunum Arbanum Vetuloni Longula quondam.
Oppida dant urbem, prima clementa F. A. V. L.

Quoi qu'il en soit de l'origine de Viterbe, cette ville est bien bâtie, les rues en sont belles, pavées de larges dalles de pierre, & il y a plusieurs fontaines remarquables. On y entre par une belle porte d'ordre dorique bâtie en 1768, par Clément XIII.

La premiere chose que l'on va voir dans cette ville est l'église cathédrale

dans laquelle les papes Jean XXI, Alexandre IV, Adrien V & Clément IV, ſont enterrés ; on peut voir auſſi le corps de ſainte Roſe de Viterbe, qui ſe conſerve tout entier dans l'égliſe de cette Sainte, où il y a une chapelle très-riche. On va voir encore la maiſon où elle habitoit, l'on y a mis une inſcription.

Il y a dans Viterbe pluſieurs inſcriptions & tombeaux antiques, & quelques monumens Etruſques. On voit dans la ſecrétairerie du magiſtrat le deſſin d'une belle moſaïque ancienne qu'on a laiſſé dépérir ; elle fut trouvée au fond de la maiſon des Buſſi, famille illuſtre de Viterbe, qui eſt établie à Rome actuellement.

Eaux de Viterbe.

Les eaux minérales de Viterbe ſont célebres, & l'on y vient du fond de l'Italie. Elles ſont ſituées dans un endroit bas & mal-ſain, à une bonne demi-lieue de la ville ; le bâtiment en eſt très-ancien. On les emploie ou intérieurement, ou en forme de bains ; il y a deux ſources principales, l'une dont le dépôt eſt rouge, l'autre qui dépoſe une matiere blanche ; la premiere eſt purgative & diurétique, en même

temps qu'elle fortifie les parties foibles; quoique limpide & transparente, elle a un goût de vitriol si décidé, qu'en la buvant il semble qu'on boive de l'encre. A un mille delà est une source acidule dont on fait beaucoup d'usage: un médecin Anglois, qui étoit attaché au roi Jacques, a beaucoup célebré dans Rome les eaux de Viterbe & les a mises en réputation.

BULLICAME est un petit lac d'eau sulfureuse situé à un quart de lieue des bains de Viterbe; il a été environné de murs; il a la forme d'une espece de bassin carré; l'eau y paroît bouillir continuellement; il en sort une fumée considérable, avec une forte odeur de soufre. Si l'on y jette un chien il se réduit en bouillie: cependant on prétend qu'un œuf ne peut y durcir ni se cuire; peut-être, dit-on, parce que la partie corrosive de l'eau n'a pas assez de prise sur la substance terreuse de la coquille, quoiqu'elle en ait sur les chairs de l'animal; ou parce que le degré de chaleur de ces eaux n'est pas aussi considérable que celui de l'eau bouillante ordinaire: les eaux minérales ont quelquefois une apparence de

bouillonnement, ſans être véritablement au degré de chaleur de l'ébullition.

Les voyageurs peuvent aller voir à une lieue de Viterbe la belle maiſon, appellée Bagnaia, qui appartenoit au cardinal Lante. Bagnaia.

On peut ſe détourner auſſi pour aller voir *Corneto* qui eſt à 10 lieues vers le midi, mais nous en parlerons à la ſuite de Civita-Vecchia.

De *Viterbo* l'on va à *Montagna di Viterbo*, & à Vico. Un peu avant que d'y arriver, & lorſqu'on eſt encore à une lieue de Ronciglione, on laiſſe à deux milles ſeulement ſur la gauche, ou à l'orient, le château de *Capraruola* ou Caprarola, qui appartenoit à la maiſon Farneſe, & qui eſt un des beaux édifices de l'Italie.

En ſortant de Viterbe, le chemin de Rome conduit en montant ſur les bords d'une eſpece de grand baſſin, d'où l'on deſcend par une pente très-rude ſur le bord du lac de Vico, qui a une lieue de diametre; c'eſt celui dont parle Virgile quand il rappelle les Faliſques, conduits par Meſſapus, *& Ciminі cum monte lacum.* (Æn. 7. 697.) Le P. Boſcovich, dans ſon livre *de* Lac de Vico.

*Expeditione litteraria*, &c. obſerve que ce lac a l'air d'un entonnoir de volcan ; tous les bords du baſſin ſont d'une lave, ſemblable au peperino qu'on emploie à Rome pour bâtir, & qui eſt plus tendre que la lave de Naples ; on tire de cette pierre dans tous les environs. La montagne de Viterbe qui eſt au bord eſt un amas de groſſes pierres dont les angles ſont émouſſés, & qui paroiſſent avoir été lancées par le volcan. La campagne des environs, à pluſieurs milles de diſtance, eſt couverte de pierres qui ſont preſque arrondies par le frottement, qui deviennent plus petites à meſure qu'on s'éloigne du foyer, & qui diſparoiſſent enſuite totalement. On y trouve des couches de matieres qui reſſemblent à de la cendre mêlée de charbon & de petites pierres preſque calcinées.

Une ancienne tradition porte qu'à l'endroit où eſt ce lac de Vico il y avoit une ville qui fut autrefois abîmée ; il y a même des auteurs qui ont écrit que quand l'eau étoit claire on appercevoit les ruines au fond du lac, (*Délices de l'It. I.* 331.)

De Vico à Ronciglione, 2 milles.

De

De Ronciglione à Monterosi, 8 milles.
De Monterosi à Baccano, 7 milles.
De Baccano à Storta, 9 milles.

C'est le village de Baccano dont parle l'Arioste en racontant le voyage de Joconde.

Si ferma e al fratel dice, or pianamente
Fin'à Baccano al primo albergo Sprona. 28. 19.

STORTA n'est qu'à un mille de l'Isola, château qui appartenoit à la maison Farnese, où plusieurs savans croient reconnoître la position de Veies, cette ville fameuse qui coûta tant de peine aux Romains, & qui fut prise enfin par Camille, après dix ans de siege, l'an de Rome 357, ou 397 avant J. C. On voit à l'Isola un souterrain qu'on dit être celui par lequel les Romains parvinrent à prendre la ville; au reste, il y en a qui placent Veies sept lieues plus loin, comme nous le dirons en parlant de Citta Castellana.

Ancienne Veies.

De Storta jusqu'à la porte de Rome il y a 9 milles.

En approchant de Rome on suit l'ancienne *Via Flaminia*. Il y avoit aussi dans les environs la *Via Claudia*, &

la *Via Caſſia* qui partoient du même point : voyez le mémoire de M. Danville ſur ce ſujet, dans le trentieme volume de l'académie des inſcriptions. On trouve ſur cette route la montagne appellée *Saxa Rubra*, où étoit le tombeau des Naſons, & la tour appellée *Tor di Quinto*, peut-être parce qu'elle étoit au cinquieme mille, à compter de Rome. On paſſe enſuite l'*Acqua Traverſa*, & l'on trouve le *Ponte Molle* qui eſt ſur le Tibre, à deux milles de la porte de Rome.

Ponte Molle. PONTE MOLLE étoit appellé autrefois *Pons Emilius*, parce qu'il avoit été bâti par Emilius Scaurus. Le peuple dénatura ce nom dans la ſuite & en fit *Ponte Milvio*, qui a été encore changé en celui de *Ponte Molle*; ce pont n'a plus rien d'antique, ayant été rebâti ſous Nicolas V, mais il eſt célebre dans l'hiſtoire par la viſion de Conſtantin, racontée par Euſebe dans la vie de ce prince. Les uns ont dit qu'une croix vue en l'air par toute ſon armée lui annonça la victoire ſur Maxence; d'autres ont dit que ce fut ſeulement une viſion que Conſtantin dit avoir eue pendant la nuit. On peut voir à ce ſujet ce qui

est dit dans l'Encyclopédie, au mot *vision*, où l'on réfute fort au long ceux qui ont parlé de ce miracle.

On découvrit en 1500, dans un vallon qui est près de Ponte Molle, les ruines d'une ancienne église à trois nefs voutées, où il y avoit plusieurs anciennes images. On croit qu'elle avoit été bâtie dans l'endroit même de la vision de Constantin.

Après le pont on trouve une église de S. André, dont nous parlerons dans la description des environs de Rome. Delà il reste une demi-lieue à faire pour arriver à la porte de Rome.

Le premier objet qui frappe les yeux, de quel côté que l'on arrive à Rome, même à une très-grande distance, est la vaste coupole de S. Pierre, qui domine sur tous les autres édifices, comme celle de S. Paul à Londres, & les tours de Notre-Dame à Paris; mais on sent que l'effet de la coupole de S. Pierre doit être bien plus frappant, si l'on considere qu'elle a 67 toises de hauteur, & que les tours de Notre-Dame n'en ont que 33. On voit même S. Pierre dès le 16$^{e}$ mille.

On entre à Rome par la porte du

peuple *Porta del Popolo*, & par la place du même nom ; rien n'eſt plus digne d'annoncer cette ſuperbe ville.

---

# CHAPITRE XIV.

## *Réflexions hiſtoriques ſur la ville de Rome.*

NOUS voilà donc enfin parvenus à cette fameuſe capitale de l'univers, ſi digne d'être vue, ſi digne même d'admiration, ſoit qu'on penſe à ce qu'elle a été, ſoit qu'on s'en tienne à ce qu'elle eſt encore aujourd'hui.

Le ſouvenir de la grandeur des Romains, lié avec la vue des lieux qu'ils habiterent autrefois, a fait pour moi une partie des plaiſirs de l'Italie. On aime à ſe rappeller ces conquérans du monde, avec toute l'élévation & la fierté de leur courage; & rien ne les rappelle ſi fortement que les reſtes de leurs palais & la place de leurs triomphes ; c'eſt ainſi que Virgile nous peint la curioſité des Troyens.

. . . . . *Juvat ire & dorica castra*
*Desertosque videre locos, littusque relictum :*
*Hîc Dolopum manus, hîc sævus tendebat*
*Achilles.*

Æn. II. 27.

On aime à lire Virgile, Cicéron, Horace, Juvenal, Tacite, Martial; & on ne sauroit les lire avec plus de plaisir, qu'en voyant les lieux qu'ils habiterent, en se promenant sur les collines qu'ils décrivent, en voyant couler les fleuves qu'ils ont chantés; & l'homme le moins minutieux entre avec plaisir dans le détail des endroits qui ont été si célebres, lors même que la face des choses est la plus éloignée de leur ancien état.

O champs de l'Italie, ô campagne de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme;
C'est-là que des débris fameux par de grands
noms,
Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aspects trésors de paysages,
. . . . . . . . . . . . . . . .
Ces portiques, ces arcs où la pierre fidelle
Garde du peuple Roi les exploits éclatans
Leur masse indestructible a fatigué le tems;

Des fleuves ſuſpendus ici mugiſſoit l'onde
Sous ces portes paſſoient les dépouilles du monde, &c.

Les Jardins, par M. Delille. Ch. IV.

Mais ce n'eſt pas, à beaucoup près, le ſeul genre de plaiſir qu'un voyageur ait à Rome. Cette ville eſt encore la plus belle ville de l'univers; l'édifice de S. Pierre ſuffiroit ſeul pour lui donner tout l'avantage : la richeſſe de ſes égliſes, la beauté de ſes palais, les chefs-d'œuvre des arts anciens & modernes, concourent à lui donner le premier rang parmi les villes les plus intéreſſantes de l'Europe.

Rome eſt une ville de 150 ou 180 mille ames, ſituée vers le milieu de l'Italie, à 30 degrés 9 minutes de longitude, & à 41 degrés 54 minutes de latitude; à cinq lieues de la mer, & à 290 lieues de Paris en ſuivant la route que nous avons décrite.

Le nom de Rome dérive, ſuivant quelques auteurs, du mot grec Ῥώμη, qui veut dire la force. Je ſais que la plupart des hiſtoriens le font venir du nom de Romulus, qui en eſt regardé comme le fondateur; & quoique Tem-

porarius, dans le troisieme volume de ses démonstrations chronologiques, & Cluvier, dans son Italie ancienne, aient paru suspecter les histoires de Romulus & même des autres rois de Rome; & que M. Court de Geblin les ait regardés comme une allégorie, il me semble qu'on ne peut nier leur existence: il suffit de dire qu'on y a mêlé beaucoup de fables (a). Il y avoit eu problablement une ancienne ville à l'endroit où Rome fut fondée; mais elle n'existoit plus du temps de Romulus. Janus, Saturne, Hercule, Evandre (b), y avoient habité, si l'on en croit les historiens de Rome; mais on n'avoit de tout cela qu'une tradition obscure & incertaine; au lieu que depuis Numa il y eut des annales dressées par le grand-prêtre, & d'autres monumens que Tite-Live consulta, & qu'on ne

(a) Voyez l'histoire Romaine de Hook, avec les dissertations de M. de Pouilly. M. de Geblin dans le huitieme volume du *Monde Primitif*, regarde les sept rois de Rome, ainsi que ceux des Egyptiens, des Troyens, des Japonois, comme un tableau de ce qui est nécessaire à l'établissement d'un bon gouvernement; le nombre des années de leur regne 245, est le produit des nombres 7, 7, & 5, dont il explique le mystere.

(b) Suivant la chronologie du P. Pétau, Janus vint en Italie 1329 ans avant J. C. Evandre l'an 1244, Hercule l'an 1238, & Enée l'an 1182, deux ans après la prise de Troye.

ſauroit ſoupçonner d'être faux en tout point. Il ſe peut bien faire cependant, que le nom de Rome fût venu du mot grec qui exprime la force, auſſi bien que le nom de Romulus; & que l'allégorie d'une louve qui le nourrit, ſoit relative à la force de ce héros, ou à la mauvaiſe réputation de ſa mere.

Les variations de puiſſance, & les alternatives de foibleſſe & de grandeur, ont été plus ſingulieres dans la ville de Rome, que dans aucun autre lieu du monde; ſes commencemens furent foibles & petits; ſes accroiſſemens lents & ſucceſſifs. Dès qu'elle fut parvenue à un certain degré de grandeur, les Gaulois la brûlerent; elle fut rebâtie, mais avec précipitation & comme au haſard; *Occupatæ magis quàm diviſæ ſimilis*, dit Tite-Live; il n'y avoit alors ni alignement, ni régularité. Le luxe s'y étant introduit à meſure que ſes conquêtes s'étendoient, elle devint ſuperbe dans ſes édifices, ſur-tout ſous les premiers empereurs. Après l'incendie arrivé ſous Néron, les reconſtructions furent faites avec ordre & avec deſſin; & la ville s'accrût tellement, que ſuivant quelques antiquaires elle s'étendoit depuis

*Otricoli*, qui eſt à 13 lieues & demie au nord de Rome, juſqu'à la mer, qui en eſt à 6 lieues au ſud-oueſt ; mais cette exagération ſignifie ſeulement que les environs en étoient très-peuplés. La tranſlation de l'empire à Conſtantinople l'an 330, les barbares venus en Italie avec Alaric en 409, avec Attila en 452, avec Odoacre en 476, cauſerent la ruine de l'empire. Rome fut ſaccagée & brûlée par les Gots & les Vandales ; elle alla toujours en diminuant, juſqu'à ce qu'enfin Totila acheva de la ruiner en 546. Soumiſe aux Exarques de Ravenne ; gouvernée enſuite par le peuple Romain, & enfin par les papes, elle reſta pauvre & abandonnée. Les guerres abominables entre le ſacerdoce & l'empire, qui commencerent du temps de Gregoire VII & d'Henri IV vers l'an 1076 y occaſionnerent de nouvelles dévaſtations. Robert Guiſcard en 1084 en renverſa une partie. Le ſéjour des papes en France depuis l'an 1305, juſqu'à 1377, la rendit preſque déſerte ; ce fut-là le ſiecle de ſon plus grand abaiſſement.

Elle ſe releva dans la ſuite par les ſoins de pluſieurs papes, & elle s'eſt

augmentée continuellement, depuis quatre ſiecles : les beaux arts qui y ont fleuri, les beautés de l'ancienne Rome, qu'on a fait ſortir de la terre, & celles qu'on y a encore ajoutées, l'ont miſe de nouveau au rang des premieres villes du monde.

L'hiſtoire de Rome eſt trop connue, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en parler, comme nous l'avons fait à l'égard des autres villes; nous nous bornerons à un tableau raccourci des cauſes de la grandeur temporelle des ſouverains eccléſiaſtiques de Rome.

Auſſi-tôt que Conſtantin eut embraſſé la religion catholique, l'évêque de Rome, comme évêque de la capitale de l'empire, dut être naturellement le plus puiſſant de tous, même dans l'ordre politique. Après la tranſlation de l'empire à Conſtantinople, l'évêque de Rome réuniſſant en ſa perſonne, & le reſpect dû à ſa place, & ſon crédit auprès de l'empereur, devint facilement la premiere perſonne de la ville, & ce fut le ſecond pas vers la grandeur temporelle de l'égliſe. Enfin à la décadence de l'Empire, les donations

faites au ſaint ſiege, l'abaiſſement des empereurs, & les diviſions de l'empire & du ſacerdoce, acheverent d'accroître & d'affermir cette puiſſance.

Les rois Lombards, après avoir balancé le pouvoir des empereurs de Conſtantinople, ſe trouverent eux-mêmes en oppoſition avec les papes, qui avoient déja de l'influence dans les affaires politiques de l'Italie, & qui eurent recours aux rois de France. Lorſque le pape Grégoire III fut effrayé de la marche de *Liutprand*, l'an 741, il envoya des nonces à Charles-Martel, pour lui préſenter les clefs de la confeſſion de S. Pierre, ou du tombeau de ce ſaint, avec un décret du ſénat & du peuple Romain, qui le déclaroit ſouverain de Rome.

Le pape Etienne II vint lui-même en France, l'an 753, à la cour de Pepin le Bref; il le déclara patrice des Romains, ſeigneur & ſouverain de Rome & de ſon duché, tant en ſon nom qu'en celui du clergé, du ſénat, de la nobleſſe & du peuple de Rome. Pepin alla en Italie l'an 755 & lui fit donation de l'Exarcat de Ravenne & de la Pentapole; ſauf la ſouveraineté qu'il

avoit lui-même sur ce pays-là, comme patrice des Romains. Enfin, son fils Charlemagne fut couronné à Rome en 800.

M. de S. Marc, dans son abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, T. I, p. 379, examine quelle espece de souveraineté Pepin & Charlemagne avoient sur la ville de Rome, en qualité de patrices; il pense que c'étoit véritablement une autorité souveraine; le peuple Romain l'avoit substituée à celle des empereurs d'Orient & des Exarques de Ravenne, qui n'étoient plus en état de les défendre. Pepin le Bref devint réellement seigneur de Rome & d'une portion de l'Italie impériale, comme les Exarques de Ravenne l'avoient été depuis l'an 567.

Cependant cette souveraineté du patrice de Rome étoit censée subordonnée à celle de l'empereur de Constantinople, dont les officiers résidoient à Rome, & qui avoit encore les honneurs de la suzeraineté. Rome, Naples, Venise & les autres grandes villes de l'Italie impériale, étoient par ce moyen des especes de républiques, dépendantes, des empereurs de Constantinople, mais qui se choisissoient cependant des

magiſtrats & des protecteurs au beſoin. Rome, ſur-tout, obéiſſoit au pape, comme à la principale perſonne de la ville, lorſqu'il n'y avoit pas contre lui de partis puiſſans, ou lorſqu'il étoit aſſez fort pour faire reſpecter ſon autorité; c'eſt ce qui arriva ſous Pepin le Bref, qui donna au pape l'Exarcat de Ravenne, & le rendit par-là plus puiſſant qu'il ne l'avoit jamais été.

Les papes s'étant fait un ſouverain ſi éloigné, ne pouvoient manquer d'en devenir plus puiſſans dans Rome; cependant ils n'eurent juſqu'au 10e. ſiecle, qu'une ſouveraineté limitée, plus ou moins abſolue, ſuivant les circonſtances; à laquelle même ils ſavoient renoncer, en partie, lorſque les circonſtances l'exigeoient. Mais un grand nombre d'évenemens contribuerent bientôt à augmenter ce pouvoir. Charles le Chauve, pour ôter l'empire à ſon frere, relâcha beaucoup des droits que ſes prédéceſſeurs avoient exercés dans Rome. Le pape Grégoire VII, (élevé en 1073) prit ſur l'empereur Henri IV une ſi grande ſupériorité, qu'il lui fit faire en 1077, la pénitence la plus humiliante dans la fortereſſe de Canoſſa, près de

Reggio; il ſe prétendoit le maître de tous les rois, & il fut quelquefois aſſez heureux pour parvenir à l'être. Les donations conſidérables que la comteſſe Mathilde fit au ſaint ſiege, l'an 1102, rendirent les papes plus puiſſans; les diviſions des Guelfes & des Gibelins inonderent de ſang l'Italie; mais le parti des papes eut l'avantage, & l'empereur Frédéric I fut obligé de s'humilier en 1177, aux pieds du pape Innocent III.

Boniface VIII, en 1294, ſoutint la même ſupériorité avec beaucoup de force; enfin, on vit le pape Innocent VI en 1354, quoique François & réſidant à Avignon, exiger de l'empereur Charles IV, qu'il ne reſteroit qu'un ſeul jour à Rome, lorſqu'il alla y prendre la couronne impériale, & Charles IV forcé d'y conſentir, pour accomplir de honteuſes promeſſes qu'il avoit faites avant que d'être empereur. Pétrarque s'écrioit, en apprenant cette condition humiliante : *O infamem diem, ô pudendum fœdus!* Ce fut ainſi que Charles IV acheva d'avilir la majeſté de l'empire; on le vit enſuite à Rome ſervir le pape Urbain V, qui ne le regardoit plus que comme un de

ſes vaſſaux, & depuis ce temps-là le ſort de Rome ne fut plus incertain; les commiſſaires de l'empereur n'eurent plus d'autorité dans la ville & ne balancerent plus, comme auparavant, celle des ſouverains pontifes. C'eſt auſſi à cette date que le P. Mainbourg termine ſon hiſtoire de la décadence de l'Empire d'occident; & M. Sabbathier, ſecrétaire de l'académie de Châlons-ſur-Marne, dans *l'Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'origine de la puiſſance temporelle des papes*, qui a remporté le prix de l'académie de Berlin en 1765, conclud de ſes recherches que Rome avoit été ſoumiſe aux empereurs d'Orient, juſqu'au temps de Charlemagne, & aux empereurs d'Occident juſqu'à l'an 1355.

On ne doit pas être étonné de l'aſcendant que les papes eurent ſur les empereurs, dans un temps où les armes ſpirituelles de l'égliſe étoient ſi redoutées dans l'Europe. Les papes firent pluſieurs fois, même ſur les rois de France, des eſſais de leur pouvoir, dans des circonſtances qui le rendirent reſpectable. Le roi Robert-le-Pieux, pour avoir épouſé Berthe, ſa couſine, fut excommunié par Grégoire V en 998; tout

le monde l'abandonna ; il ne reſta près de lui que deux perſonnes qui faiſoient paſſer par le feu les plats où il mangeoit, pour les purifier, comme ayant été ſouillés par ſes mains, & Robert fut obligé de ſe ſéparer de la reine, & de faire pénitence (a). Philippe Auguſte ayant voulu répudier Ingelburge, pour ſe marier avec Agnès de Méranie, fut excommunié par Innocent III, l'an 1200 ; le royaume fut interdit, les égliſes fermées ; l'on n'adminiſtroit plus les ſacremens, l'on ne marioit point, & le roi fut obligé de reprendre Ingelburge.

On en trouve pluſieurs autres exemples dans l'hiſtoire du moyen âge ; les papes délioient les ſujets du ſerment de fidélité, diſtribuoient les royaumes, & marquoient ſur le globe la ligne qui devoit régler les poſſeſſions des couronnes, juſqu'aux extrêmités du monde.

Mais actuellement la crainte de ce qu'on appelloit les foudres de l'égliſe

(a) C'eſt le premier de nos rois, qu'un pape entreprenant ait excommunié, & qu'un pape éclairé ait canoniſé ; on le croit auteur de la proſe *Veni, Sancte Spiritus* ; c'eſt lui qui introduiſit à la cour l'uſage de laver les pieds à douze pauvres.

eſt ſi diminuée, que les papes n'ont preſque plus d'autre influence dans l'Europe, que celle de princes temporels, & d'autre force que celle qui eſt proportionnelle à la grandeur de leur état. Cependant leur autorité, telle qu'elle eſt, ſemble être encore un objet de jalouſie & d'inquiétude chez toutes les puiſſances, & l'on diroit qu'elles ſont toutes déclarées contre le ſaint ſiege, même en Italie. J'ai trouvé preſque par-tout des objets actuels de diviſion; à Naples, on avoit publié un édit, par lequel il étoit ordonné que les lettres venant de la cour de Rome, ne ſeroient point exécutées qu'elles n'euſſent été revêtues de l'autorité royale; en Toſcane, on conteſtoit les prérogatives du nonce; à Veniſe, on diſputoit ſoit ſur l'exécution des lettres apoſtoliques, ſoit ſur les franchiſes de l'ambaſſadeur de la république (a). A Gênes, on s'étoit plaint au ſujet du vicaire-apoſtolique de Corſe, & d'une nomination à un évêché; à Parme, l'on avoit défendu l'exécution des lettres

(a) V. M. Groſley, nouveaux mémoires ſur l'Italie, par deux gentilshommes Suédois, 1764, Tom. II, pag. 22.

apoſtoliques, ſans la permiſſion ſpéciale du prince, enſorte que par-tout j'ai vu les puiſſances en garde contre celle du pape, tant reſpectée autrefois, & dont toutes les autres cherchoient à s'étayer (a).

Le pape Clément XI, Albani, eſt celui à qui j'ai oui attribuer à Rome la perte de la politique, & la décadence du crédit de la cour de Rome; mais peut-être eſt-ce plutôt aux circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé, & aux troubles qu'il y a eu ſous ſon regne, qu'on doit attribuer cette révolution. On dit qu'il s'en plaignoit un jour au C. Lambertini: celui-ci lui répartit que c'étoit les diſputes que l'on avoit en France ſur la bulle *Unigenitus* qui le chagrinoient ainſi. Eh non! reprit le pape, ce n'eſt point cela, ce ſont ces troupes allemandes qui déſolent l'état eccléſiaſtique; ſi la

(b) Depuis 1764, il y auroit beaucoup de choſes à ajouter à ces exemples: la France, Naples, Parme, Modene, Veniſe, Vienne, ont oppoſé de nouveaux obſtacles à l'exercice de l'ancienne juriſdiction des papes. A l'égard de la France, on peut voir un bon ouvrage de M. du Marſais, intitulé: *Expoſition de la doctrine de l'egliſe Gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome.*

foi ſe perd en France, il reviendra mille apôtres pour la prêcher ; mais quand la ſoldateſque aura ruiné notre pays, tous les apôtres du monde n'y feront pas revenir un chou (a). Si le crédit du ſouverain pontife ſe perd de jour en jour, c'eſt que la façon de penſer, qui l'avoit fait naître, a changé parmi toutes les nations ; mais le caractere pontifical du pape, ſon habileté politique & ſa modération peuvent lui donner encore de l'influence dans l'Europe.

Le domaine temporel du pape contient onze cent mille habitans ſuivant un dénombrement fait par le cardinal Valenti, miniſtre d'état ſous Benoît XIV, & cité par M. Groſley, T. I. p. 286. L'état de l'égliſe renferme 13 provinces ou gouvernemens.

Provinces de l'Etat du Pape.

1. Celui de Rome, dont les villes principales ſont Rome, Oſtia, Veletri, Albano, Fraſcati, Tivoli, Anagni, Veroli, Terracina, Froſinone.

2. Le Patrimoine de S. Pierre, qui comprend Viterbo, Civita Vecchia, Corneto, Porto, Nepi, Sutri, Città Caſtellana, Orta & Monteſiaſcone.

(a) Cette petite anecdote vulgaire paroît fort ſuſpecte à M. l'abbé Chaupy & au P. Jacquier.

3. L'Ombrie ou le duché de Spolete, dans lequel sont Terni, Narni, Norcia, Rieti, Todi, Amelia, Bevagna, Assisi, Foligno, Spelli, Nocera Cametino.

4. Le duché de Castro & le comté de Ronciglione, dans lequel se trouve le château de Caprarola.

5. La province d'Orviete, de laquelle dépendent Bolsena, Acquapendente & Bagnarea.

6. La Sabine, qui s'étend le long du Tibre, au-delà de Tivoli & de Città Castellana; c'est un pays fertile, rempli de bourgs & de villages, le gouverneur réside à Castel Vecchio & l'évêque de Sabine à Marliano.

7. Le Comté de Pérouse ou *Perugia.*

8. Celui de *Città di Castello*, sur le Tibre.

9. La Marche d'Ancone, de laquelle dépendent Loreto, Recanati, Fermo, Ascoli, Macerata, Tolentino, Sanseverino, Cingoli, Fabriano, Jesi, Osimo, Montalto. Ces villes ont des prélats pour gouverneurs; mais les trois provinces suivantes, ont chacune un cardinal légat *à latere.*

10. Le duché d'Urbin, qui com-

prend Sinigaglia, Fano, Pesaro, Fossombrone, San Leo, Urbana, Sant-Angelo in vado.

11. La Romagne, dans laquelle sont les villes de Ravenna, Rimini, Sarsina, Cesena, Bertinoro, Cervia, Forli, Imola, Faenza, Savignano, Roversano.

12. La province de Ferrare, de laquelle dépend encore Comacchio.

La 13^e^. & derniere province de l'état ecclésiastique est le Boulonois.

On peut y ajouter la ville de Bénévent, qui est à 64 lieues de Rome, vers le royaume de Naples, & celle d'Avignon avec le comtat Venaissin, situé à l'extrêmité de la Provence, qui renferme Carpentras, Vaison & Cavaillon, & qui sont tout-à-fait séparés de l'Italie.

Il faut voir à ce sujet l'ouvrage de *Monsig. Giusto* FONTANINI, *del Dominio temporale de' papi.* Le Card. ANTONELLI, *difesa della sede Apostolica.* Le P. BIANCHI, Cordelier, *della podestà e polizia della Chiesa.* Le card. ORSI, *della origine del Dominio e della sovranita de' Romani pontifici sopra gli stati loro temporalmente sog-*

*getti.* MURATORI, *Script. Rer. Italic. T.* 5. GRETSER, *de Munificentia Principum in ſedem Apoſtolicam*; celui-ci traite ſpécialement de tous les royaumes qui ſont ou qui devroient être tributaires du ſaint ſiege; nous en citerons pluſieurs à l'occaſion des peintures qui ſont dans les archives du Vatican, & qui repréſentent les donations & les hommages de ces différens états.

Diviſion en quatorze quartiers.

Rome moderne eſt diviſée en 14 quartiers, appellés *Rioni*, ſuivant une ancienne diviſion en 13 parties, auxquelles Sixte-Quint en ajouta une quatorzieme, pour former le même nombre de quartiers que du temps d'Auguſte. Les limites en ont été mieux déterminées du temps de Benoît XIV, & on les trouve marquées ſur des pierres en différens endroits de la ville. Je ſuivrai dans ma deſcription l'ordre de ces 14 quartiers. Il pourroit y avoir peut-être un ordre encore plus méthodique & plus commode pour les voyageurs; mais l'ordre des quartiers ayant été ſuivi par Venuti, dans ſa deſcription de Rome moderne, & par Noli, dans l'explication de ſon grand plan de Rome,

en neuf feuilles, j'ai pensé qu'il valoit mieux le conserver, pour la facilité de ceux qui voudront consulter le livre de Venuti, & se servir du plan de Noli pour lire ma description.

L'église de S. Pierre mérite cependant une exception. Comme c'est la premiere chose que l'on veut voir en arrivant à Rome, c'est aussi la premiere que je pense devoir offrir à la curiosité du lecteur. Et pour faciliter l'intelligence de ce que j'aurai à dire de plusieurs papes, je donne ici la table de ceux qui ont régné depuis le commencement du XVI^e siecle.

*Ordre chronologique de trente-six derniers papes, avec l'année de leur exaltation & leur nom de maison.*

| | | |
|---|---|---|
| Alexandre VI. | 1492. | Borgia. |
| Pie III. | 1503. | Piccolomini. |
| Jules II. | 1503. | La Rovere. |
| Léon X. | 1513. | Medici. |
| Adrien VI. | 1522. | Florent. |
| Clément VII. | 1523. | Medici. |
| Paul III. | 1534. | Farnese. |
| Jules III. | 1550. | Delmonte. |
| Marcel II. | 1555. | Cervino. |
| Paul IV. | 1555. | Caraffa. |
| Pie IV. | 1559. | Medici. |

| | | |
|---|---|---|
| S. Pie V. | 1566. | Ghiſlieri. |
| Grégoire XIII. | 1572. | Buoncompagno. |
| Sixte V. | 1585. | Peretti. |
| Urbain VII. | 1590. | Caſtagno. |
| Grégoire XIV. | 1590. | Fondrato. |
| Innocent IX. | 1591. | Fachinetti. |
| Clément VIII. | 1592. | Aldobrandini. |
| Léon XI. | 1605. | Medici. |
| Paul V. | 1605. | Borgheſe. |
| Grégoire XV. | 1621. | Ludoviſi. |
| Urbain VIII. | 1623. | Barberini. |
| Innocent X. | 1644. | Pamfili. |
| Alexandre VII. | 1655. | Ghigi, ou Chigi. |
| Clément IX. | 1667. | Roſpiglioſi. |
| Clément X. | 1670. | Altieri. |
| Innocent XI. | 1676. | Odeſcalchi. |
| Alexand. VIII. | 1689. | Ottoboni. |
| Innocent XII. | 1691. | Pignatelli. |
| Clément XI. | 1700. | Albani. |
| Innocent XIII. | 1721. | Conti. |
| Benoît XIII. | 1724. | Orſini. |
| Clément XII. | 1730. | Corſini. |
| Benoît XIV. | 1740. | Lambertini. |
| Clément XIII. | 1758. | Rezzonico. |
| Clément XIV. | 1769. | Ganganelli. |
| Pie VI. | 1774. | Braſchi. |



CHAPITRE

# CHAPITRE XV.

## *Histoire de l'Eglise de S. Pierre du Vatican.*

S. PIERRE de Rome est, sans contredit, la plus grande & la plus belle église qu'il y ait au monde ; il n'existe aucun édifice qui égale celui-là, pour la grandeur, la richesse & le goût. C'est le chef-d'œuvre de l'Italie ; on pourroit même l'appeller la merveille de l'univers. Elle seule mériteroit un voyage de Rome, parce qu'on ne sauroit trouver ailleurs de quoi s'en former une idée. L'architecture, la sculpture, la peinture, (a) la mozaïque, l'art de couler le bronze, la composition du stuc, la dorure, enfin tous

(a) La France a la gloire d'avoir fourni des artistes dignes d'y partager avec les Italiens, l'admiration des étrangers. Les statues de le Gros, de Monnot, de Slodtz, figurent avec celles de l'Algarde, du Bernin & de Rusconi ; les tableaux du Poussin, de Vivien, de Subleyras, auprès de ceux du Dominiquin, du Guerchin, du Lanfranc ; journal de Trevoux, 1760, pag. 2982.

les arts y ont épuisé leurs ressources; & les plus grands artistes en tout genre y ont développé leurs talens.

Enfin, c'est le seul édifice auquel on puisse appliquer ces deux vers de l'Arioste, sur le temple imaginaire qu'il décrit au premier chant de la suite de Roland le furieux :

*Siede un tempio, il piu bello e meglio adorno*
*Che vegga il sol, fra quanto gira intorno.*

Tout ce que l'on voit dans cette église est d'une fraîcheur, d'une propreté, d'un éclat, qui annonce le soin qu'on en prend, & qui augmente le respect dû à la sainteté du lieu, & le plaisir que donne la beauté de ses ornemens.

Auteurs qui en ont parlé.

La plus grande description que nous ayons de ce bel édifice, quant à l'architecture, est celle de Carlo *Fontana*, qui a pour titre, *Il Tempio Vaticano e sua origine... Da Darlo FONTANA Architetto del papa Innocent XII. e Ministro deputato del Tempio Vaticano*, 1694, *in-folio*, 489 *pages*, *Italien & Latin*. On ne trouve dans cet ouvrage que la partie de l'architecture

de ſaint Pierre ( comparée avec celles du Panthéon & de la cathédrale de Florence ) : Fontana eſpéroit de donner un autre ouvrage ſur les peintures, ſculptures & ornemens intérieurs de l'égliſe ; mais cet ouvrage n'a point paru. Le P. B. *Bonanni*, Jéſuite, y a ſuppléé dans une ample deſcription qu'il a donnée, avec une hiſtoire pleine d'érudition, accompagnée d'eſtampes pour les mauſolées : *Templi Vaticani hiſtoria à P. Philippo Bonanni Soc. Jeſu*, *Romæ* 1696 & 1700, 240 pages *in-folio.* Nous avons auſſi ſur cette belle égliſe un ouvrage françois, intitulé : *Deſſins de toutes les parties de S. Pierre de Rome*, *par le ſieur Jacques de Tarade*, *chevalier de l'ordre de S. Louis*, 1713; il y a 13 planches, dont l'auteur avoit levé lui-même les plans en 1659 : il fit faire un modele de cette égliſe, par ordre de Louis XIV. Ce prince l'admira ſouvent, & s'en faiſoit expliquer les beautés avec la plus grande ſatisfaction. M. Dumont, habile architecte ayant pris lui-même avec un ſoin & des peines incroyables tous les détails de cette égliſe, les a publiés en cent planches, avec des explications :

il s'en trouve encore quelques exemplaires chez l'auteur, à Paris, rue des Arcis, mais les cuivres n'existent plus.

La coupole a été décrite séparément dans des ouvrages dont nous parlerons ci-après ; les autels & les reliques de S. Pierre l'ont été dans le livre qui a pour titre *Altarium & reliquiarum sacros. Bas. Vaticanæ descriptio historica*, 1744. Les grottes souterraines ont été décrites par plusieurs auteurs que nous citerons à leur place. Il y a une nouvelle description de l'église de S. Pierre par *Rafaele-Sindone* & *Antonio Martinetti*, qui a pour titre *Della Basilica di S. Petro in Vaticano libri due*, *in Roma*, 1750, 2 *vol. in*-8°. dans laquelle on a fait usage de plusieurs manuscrits curieux qui sont dans les archives du Vatican. Enfin il a paru un ouvrage encore plus récent intitulé *Nuova descrizione della Basilica e Palazzo di Vaticano*, par Tachard, 1767, 3 *vol. in*-8°.

Situation de l'Eglise.

L'église de S. Pierre est située à l'extrêmité nord-ouest de la ville de Rome, au-delà du Tibre, dans la cité Léonine, au pied du Mont-Vatican, vers l'endroit où étoient les jardins de Né-

ron, & l'ancienne voie triomphale.

Conſtantin le Grand, premier empereur Chrétien, y fit bâtir vers l'an 323, une égliſe conſidérable, dont on a vu les reſtes juſques à l'année 1505, & qui avoit 313 pieds de longueur; elle avoit été bâtie avec trop de célérité, & la partie méridionale de l'égliſe étoit établie ſur les fondemens du Cirque de Caligula & de Néron, qui n'étoient pas aſſez forts pour ſoutenir le vaſte édifice dont on les avoit chargés; on s'apperçut dans le quinzieme ſiecle qu'elle menaçoit ruine : le pape Nicolas V, élu en 1447, fut le premier qui forma le projet de la reconſtruction. Il chargea Bernard Roſellini d'en faire les deſſins, & il s'en occupa ſouvent avec le célebre architecte J. B. *Alberti*; il mit la main à l'œuvre, en faiſant détruire le temple de Probus Anicius, qui étoit derriere la tribune (a) ou le chevet de l'ancienne égliſe, & fit commencer une nouvelle tribune plus grande & plus majeſtueuſe; elle étoit déja de quatre à cinq pieds hors de terre, quand ce pape mourut en 1455;

(a) On appelle *Tribune*, en Italie, la partie élevée de l'égliſe, où eſt placé l'autel.

& elle ne fut point continuée. Parmi ses successeurs, il n'y eut que Paul II, élu en 1464, qui employa plus de cinq mille écus d'or à la continuation de ce bâtiment, comme on le voit dans sa vie, donnée par Tannesius, & augmentée par le célebre cardinal *Querini*.

JULES II, élu en 1503, étoit un génie fait pour les grandes entreprises, tant au-dedans qu'au dehors de son état; il voulut se distinguer par un monument remarquable, dans la reconstruction de l'église de S. Pierre; & après avoir consulté les meilleurs architectes de Rome, il préféra les dessins du BRAMANTE (a): son plan que l'on voit dans le livre du P. Bonanni, renfermoit un espace beaucoup plus considérable que celui de l'ancienne église. On voulut y comprendre des cimetieres voisins, regardés depuis long-temps comme des lieux saints. Cette église devoit être une croix latine (b), divisée en trois nefs,

Bramante en 1506.

(a) Bramante Lazzari, ou Bramante d'Urbino, nâquit en 1444, à Castel Duran e dans le terrioirte d'Urbin il mourut en 1514 V. *Le vite de' piu celebri Architetti d'ogni nazione e d'ogni tempo, in Roma*, 17 8 *in*-4°. *Chez Monaldini*. Il fut non-seulement un architecte célebre, mais encore un poëte distingué.

(b) On appelle *Croix Latine*, celle dont les quatre branches sont inéga-

avec deux clochers aux extrêmités de la façade, & une coupole dans le milieu, établie ſur trois ordres de colones.

On reprocha au Bramante d'avoir uſé d'intrigue pour faire préférer ſes projets, & d'avoir eu trop d'impatience de commencer ſon bâtiment. Il fit démolir l'ancienne égliſe avec tant de précipitation, qu'en jettant à bas la partie ſupérieure, on détruiſit des marbres, des mozaïques & d'autres monumens, qui étoient dignes d'être conſervés. Michel-Ange s'en plaignit dans la ſuite; mais on conſerva la tribune, la *Confeſſion S. Pierre* ou l'égliſe ſouterraine, & le pavé de l'ancienne égliſe, qui étoient regardés comme des choſes ſacrées depuis tant de ſiecles.

Le cérémonie de la premiere pierre fut faite le 18 avril 1506, à l'endroit où eſt le pilier de la Véronique. Le pape, quoique ſeptuagénaire, ne fut point rebuté par l'humidité qu'il y avoit dans les fondemens; il voulut y deſ-

les. Voyez ſur la forme des égliſes anciennes & modernes, l'ouvrage de M le Roy, architecte, & membre de l'académie des Belles-Lettres, qui a pour titre: *Hiſtoire de la diſpoſition & des formes différentes que les Chrétiens ont données à leurs Temples.*

cendre en perſonne & y poſer la premiere pierre. Tout le monde ſeconda l'impatience du pontife, & en peu de temps, on vit les quatre énormes pilaſtres élevés juſques à la corniche, & l'on banda les quatre grands arcs ſur leſquels porte actuellement la coupole.

On a blâmé dans la ſuite cette grande précipitation, à laquelle on a attribué le taſſement de ces arcs; on doit y ajouter la foibleſſe des piliers. Voyez *Vaſari*, & les mémoires des PP. Jacquier, le Seur, Boſcovich, & de Poleni, ſur cette coupole.

Le Bramante commença auſſi la nouvelle tribune, & fit revêtir les murs par dehors avec la pierre de taille appellée à Rome *Peperino*. La mort du pape, arrivée en 1513, & celle de l'architecte en 1514, cauſerent quelque interruption dans cet ouvrage; mais Léon X fit venir de Florence *Giuliano da San-Gallo* pour le continuer, & il y aſſocia le frere *Giocondo da Verona*, Dominicain, & le célebre *Raphaël*. Ils examinerent avec ſoin l'état du bâtiment commencé; ils jugerent que les fondemens n'étoient pas aſſez ſolides pour le poids immenſe qu'ils auroient à ſupporter; on fit creuſer de

grands puits entre les piliers, on les remplit avec de forts massifs en maçonnerie, & l'on y fit des arcs très-solides, propres à empêcher le moindre mouvement de ce grand édifice. San-Gallo mourut en 1517, Raphaël en 1520, & le frere *Giocondo* quitta la ville de Rome. Le pape fit venir Balthazar *Peruzzi* pour continuer l'ouvrage; celui-ci voyant que le projet du Bramante exigeroit un temps & des dépenses extraordinaires, composa un plan qui devoit être plus facile, & que l'on voit dans la treizieme planche de Bonanni; c'étoit une Croix grecque, dont les quatre parties étoient égales, & au milieu de laquelle devoit s'élever la coupole suivant l'ancien projet du Bramante.

La mort de Léon X arrivée en 1521, les désordres & le pillage qu'il y eut à Rome sous le pontificat de Clément VII, interrompirent les travaux, il n'y eut que la tribune, commencée par le Bramante, qui fut achevée par Peruzzi sous Clément VII.

Paul III, qui lui succéda en 1534, voulut continuer le bâtiment avec un zele nouveau; il en chargea *Antonio da San-Gallo*, neveu de Julien qui y avoit

été employé précédemment ; celui-ci proposa un nouveau plan, pour l'église commencée ; & déja l'on y travailloit, lorsque San-Gallo mourut en 1546.

Travaux de Michel-Ange en 1546.

MICHEL-ANGE parut alors, & c'est à lui qu'étoit réservée la gloire de donner un plan qui ne devoit plus varier ; le pape le fit venir de Florence, & l'obligea d'accepter la place d'architecte de cette église. Il trouva qu'il y avoit dans le projet de son prédécesseur trop de pilastres & de colonnes, ce qui rendoit l'exécution dispendieuse, & ôtoit quelque chose à la simplicité majestueuse que doit avoir un semblable édifice ; il trouva aussi que l'église n'auroit point assez de jour, & cela lui paroissoit un défaut ; il fournit dans l'espace de quinze jours un nouveau dessin. Il conserva la forme de croix grecque, mais donna plus d'étendue, soit à la grande tribune, soit aux deux parties latérales qui forment la croisée ; le Bramante avoit fermé chacune de ces extrêmités par deux demi-cercles, l'un étoit le mur extérieur, l'autre un mur intérieur divisé en deux ordres de colonnes ; Michel-Ange en forma un seul, avec trois niches pour y placer

trois autels (a). Il débarrassa son modéle d'une multitude de petits recoins, imaginés par San-Gallo ; tout est en effet tellement dégagé dans les quatre branches de la croix, que rien n'y dérobe la vue de l'autel. Michel-Ange donna aussi le dessin de la coupole, qu'il établissoit, non pas sur des colonnes, comme le Bramante & San-Gallo l'avoient proposé, mais sur un mur solide capable de résister à un si grand poids. Enfin, il fit une façade dans le goût de celle du Panthéon, (voyez les planches 17, 18 & 19 de Bonanni). Le pape approuva tous les projets de Michel-Ange, & lui donna un plein pouvoir de travailler à son goût ; celui-ci profita de la liberté qu'il avoit ; il réforma les extrêmités du bâtiment, il fit revêtir extérieurement tous les murs avec la belle pierre de Tivoli, appellée *Travertino* ; il fit faire la grande corniche qui regne sur les arcs du Bramante, & le tambour de la cou-

(a) Il y a des architectes qui trouvent la maniere dont le Bramante terminoit les extrêmités de la croisée, plus grande & plus majestueuse, & celle de Michel-Ange, molle, lourde & sans effet. On peut voir la comparaison des deux plans sur une figures où M. le Roy a fait graver les plans des 13 églises les plus remarquables, bâties depuis l'an 326, jusqu'en 1764.

pole, avec ses contreforts. Ce célebre artiste étant déja fort avancé en âge, il fit faire un modele d'abord en platre, ensuite en bois, afin que sa mort ne changeât plus rien à son plan; & après avoir travaillé au bâtiment de S. Pierre, sous cinq papes différens, il mourut en 1564.

Pie V lui donna pour successeur, Jacques *Barrozio* ou *Barrozi*, plus connu sous le nom de Vignole, qui étoit le nom de son pays, & on lui associa Pirro *Ligorio*, qui avoit déja été employé à ces travaux sous Michel-Ange; mais il leur fut ordonné de se conformer exactement aux dessins de Michel-Ange; & Ligorio perdit sa place pour s'en être écarté. On croit que l'attique de la façade est un changement fait par lui, ou peut-être ensuite par Maderno. Vignole fit continuer le revêtissement des murs en pierre de taille; mais la guerre contre les Turcs fit faire au pape Pie V des dépenses extraordinaires, qui l'empêcherent de pousser avec vivacité le bâtiment de S. Pierre.

Grégoire XIII, après la mort de Vignole, arrivée en 1573, choisit Jacques *della Porta*, pour son architecte; celui-

ci fit faire la belle chapelle Grégorienne & sa coupole, couverte de stucs dorés, avec les revêtissemens & le pavé de marbre.

Coupole faite sous Sixte-Quint.

Sixte-Quint qui succéda à Grégoire XIII en 1585, eut la gloire de faire terminer & clorre, dans l'espace de 22 mois, cette immense coupole, la plus vaste qu'il y ait au monde, sous la direction de Jacques *della Porta*, comme aussi de faire élever sur la place en 1586, un obélisque tiré du cirque de Néron. Ce ne fut qu'après la mort de Sixte-Quint qu'on acheva la lanterne, ou petite coupole, avec la couverture en plomb de la grande coupole. On éleva la coupole d'un sixieme plus qu'elle n'étoit dans le modele de Michel-Ange, & l'on changea entiérement la lanterne.

Le pape Clément VIII Aldobrandini, élu en 1592, fit revêtir l'intérieur de la coupole en mozaïque; & décorer la voûte de l'église en stucs dorés; il fit élever le sol de l'église & le fit paver en marbre. Pour cela on démolit en 1592, la tribune de l'ancienne église qui avoit subsisté jusqu'alors, & l'on fit faire la chapelle Clémentine, qui est vis-à-vis de la chapelle Grégorienne.

Jacques della Porta fut chargé de ces travaux jusqu'en 1604.

Paul V de la maison Borghese, élu en 1605, eut autant de part qu'aucun de ses prédécesseurs à ce grand édifice; il y avoit déja près d'un siecle qu'on y travailloit; il voulut qu'après les cent ans révolus, la masse de l'édifice pût être achevée; ce qui restoit de l'ancienne église de Constantin, tomboit absolument en ruine, le pape la fit abattre en 1606, & il voulut que le bâtiment s'étendît encore plus loin vers l'orient, suivant le plan de la croix latine, afin de renfermer toutes les grottes sacrées qui étoient aux environs. Carle *Maderno*, ou *Maderni*, fit un projet plus grand que celui de Michel-Ange, & qui fut agréé; on conduisit les travaux avec tant d'ardeur, que le 12 décembre 1614, tout l'ouvrage fut achevé. Il restoit à faire cependant les deux parties latérales de la façade, destinées à porter les clochers; on en creusa les fondemens en 1618; on étoit déja à 70 pieds de profondeur, & l'on n'avoit point encore trouvé un terrein assez solide; Carle Maderno fit faire des puits de 20 pieds de profondeur, qu'il

Travaux de Moderno en 1606.

fit remplir avec des maſſifs de pierre, ſans épargner ni peines ni dépenſes, & la partie gauche fut achevée; la droite ou celle qui regarde le palais du Vatican, fut finie enſuite du vivant même de Paul V, qui mourut en 1621.

Lorſque dans la ſuite le cavalier Bernin voulut placer le clocher ſur la premiere tour, ſous le pontificat d'Urbain VIII, le terrein prêta, l'on apperçut des crevaſſes; le Bernin prouva, par le témoignage de deux architectes qui avoient vu faire les fondations, qu'elles étoient aſſez ſolides pour qu'il n'y eût rien à craindre de plus; mais le pape Innocent X voulut cependant, pour plus de ſûreté, le faire abattre: peut-être les ennemis du Bernin eurent-ils quelque part à cette contradiction qu'il éprouva.

On peut juger de la grandeur & de la difficulté de cette ſuperbe entrepriſe, par le nombre d'années qu'en dura l'exécution, & par le nombre des ſouverains pontifes qui y travaillerent; le cavalier Fontana en fait monter la dépenſe totale à 47 millions d'écus romains, ou près de 247 millions en monnoie de France; & cela ſans y comprendre le clocher qui avoit coûté cent

mille écus Romains ſous Urbain VIII, & qui en coûta 12 mille à démolir ſous Innocent X; il faut y ajouter encore, ce qu'ont coûté tous les modeles, toutes les démolitions, & toutes les belles choſes qu'on y a ajoutées depuis que Fontana a écrit. L'eſpace qu'occupe l'égliſe eſt d'un *Rubio*, ou de plus de cinq arpens & demi; & en y joignant la place, il eſt de trois $\frac{3}{4}$ Rubi; c'eſt-à-dire, plus de 20 arpens.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Place, Colonnade, Veſtibule de S. Pierre.*

Place S. Pierre.

LA place S. Pierre qui eſt environnée de la belle colonnade du Bernin, eſt précédée par une autre grande place qui n'a rien de bien remarquable, mais qui a 34 toiſes de largeur ſur 41 de longueur; je ne doute pas qu'un jour on n'y faſſe des bâtimens, & une rue, dignes d'annoncer encore de plus loin, l'incomparable monument, auquel cette premiere place ſert d'entrée.

La place de S. Pierre, proprement dite, eſt diviſée en deux parties, dont l'une eſt ovale & l'autre rectangle, comme on le voit dans le plan que nous joignons à cette deſcription. La partie ovale a une grande ouverture, en face & à l'oppoſite de l'égliſe, & c'eſt par-là que l'on arrive à cette place. Des deux côtés elle eſt environnée par les portiques en colonnades, qui vont ſe joindre à la partie rectangle ou barlongue, laquelle s'étend enſuite juſqu'à la façade de l'égliſe. Cette place eſt magnifique, & annonce bien l'égliſe pour laquelle on l'a faite.

La partie ovale de la place a 606 pieds de longueur, dans le ſens de ſon grand diametre, parallele à la façade, & 712 hors d'œuvre, c'eſt-à-dire, y compris la colonnade. Le petit diametre de la place eſt de 550 pieds dans œuvre, en ſuppoſant l'ovale achevé; l'autre partie de la place qui avoiſine l'Egliſe, a 296 pieds de longueur ſur 353 de largeur. Enfin la longueur totale de la place & de l'égliſe, depuis l'entrée de la place juſqu'au chevet de l'égliſe, y compris l'épaiſſeur des murs, eſt de 1690 pieds, en ſuppoſant l'ovale fermé.

Cette place a été pavée de pierres sous le pontificat de Benoît XIII, vers 1725; ce seul article coûta 88 mille écus Romains.

Obélisque de Granite.

Le milieu de cette place est orné d'un obélisque Egyptien d'un seul morceau de granite oriental, qui a 74 pieds de longueur, & qui pese 675 milliers poids de marc, (ou plus exactement 973937 $\frac{35}{4}$ livres romaines) suivant les mesures de Fontana. La hauteur totale, en y comprenant le piédestal & la croix, est de 124 pieds au-dessus du pavé de la place. Cet obélisque n'a point d'hiéroglyphes. C'est une partie de celui qu'on attribue à Phéron, fils de Sésostris, qui, suivant Hérodote & Diodore, consacra deux obélisques dans le temple du soleil. Pline l'appelle Nuncoreus (36, 11). L'empereur Caligula fit transporter à Rome cet obélisque, pour le mettre dans le cirque du Vatican, appellé ensuite cirque de Néron.

Il subsistoit encore près de la sacristie de S. Pierre, & il étoit comme à

(a) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Della Trasportazione dell' Obelisco Vaticano, e delle fabriche di Sisto V. Dal Cavaliere Domenico Fontana da mili Diocese di Como, Architetto di Sisto V.* 1590. in folio.

présent porté ſur des lions de bronze du temps de Pétrarque : *Hoc eſt ſaxum miræ magnitudinis æneiſque leonibus innixum, divis Imperatoribus ſacrum.* Pétrarq. *L. VI. epiſ.* 2. Il étoit ſurmonté d'une boule de bronze, où l'on croyoit qu'étoient les cendres d'Auguſte.

Sixte-Quint le fit tranſporter ſur la place S. Pierre, le 10 ſeptembre 1586, par les ſoins de Dominique Fontana; il eſt orné d'une croix de bronze. Les aigles, les feſtons dorés, avec la baluſtrade de marbre qui l'environne, y ont été ajoutés en 1713, par le pape *Conti*, Innocent XIII. La dépenſe que l'on fit pour ériger cet obeliſque fut, ſuivant le calcul de Fontana, de 37975 écus romains, ou plus de 200 mille livres de France, ſans compter le bronze qui fut fourni par la *Camera*, ou la chambre des finances du pape. A droite & à gauche de l'obéliſque, on a conſtruit deux belles fontaines qui jettent de l'eau en abondance, & ſans interruption, chacune par une gerbe qui part d'un double guéridon placé au milieu d'un baſſin. Celle qui eſt à droite ou du côté du nord, a été faite ſous Innocent VIII, perfectionnée ſous Paul V, & ornée par

le cavalier Bernin, ſous Alexandre VII; elle tire ſes eaux des campagnes de Trevignano, qui ſont vers le lac de Bracciano, huit lieues au nord de Rome. Ce pape ſongeoit à faire conſtruire la ſeconde; mais le projet ne fut exécuté que ſous Clément X, & Innocent XI y fit conduire une plus grande quantité d'eau tirée du lac de *Bracciano*; actuellement chacune de ces deux fontaines donne 300 pouces d'eau, meſure de Rome, ce qui ſuffiroit pour de grands moulins.

La colonnade qui environne cette place fut commencée en 1661, ſous le pape Chigi, Alexandre VII, qui en mit la premiere pierre le 25 août. Le célebre cavalier Bernin en fut l'architecte, & il termina ce grand ouvrage ſous le pontificat de Clément XI. Elle eſt formée par deux ſuperbes portiques de 56 pieds de largeur; chaque côté de l'ovale eſt diviſé en trois avant-corps & deux arrieres-corps; les avant-corps paroiſſent un peu maigres; mais les entrées des galeries qui portent des frontons, ſont d'une très-belle maſſe. On déſireroit cependant que le Bernin n'eût pas employé ſi ſouvent de gros pilaſtres

quadrangulaires dans cet édifice. Quatre rangées de colonnes doriques y forment trois routes, dont celle du milieu eſt aſſez large pour les carroſſes; il y a dans chacune de ces deux colonnades 24 pilaſtres & 140 colonnes de pierre de taille. Elles ſont élevées ſur trois degrés, & ont 40 pieds de hauteur, y compris les chapitaux & les baſes; elles ſoutiennent un entablement ionique, ſurmonté d'une baluſtrade, au-deſſus de laquelle on a mis 88 ſtatues de Saints & de Saintes. Ces figures ont 16 ½ pieds avec leurs baſes, & elles donnent au total de l'édifice 65 pieds de hauteur au-deſſus du pavé de la place.

La ſeconde partie de la place, qui eſt d'une forme rectiligne, commence aux extrêmités de la colonnade, par deux bâtimens, qui vont juſqu'à la façade de l'égliſe; les deux portes qui ſont à l'entrée de ces bâtimens, ont chacune une mozaïque; celle de la droite repréſente la Vierge & les Apôtres S. Pierre & S. Paul; elle a été exécutée par J. B. *Calandra*, d'après le cavalier *d'Arpino*; celle qui eſt au midi repréſente la vocation de S. Pierre par J. C., elle eſt de Pierre *Spagna*, d'après *Ciro*

*Ferri*. Ces deux portiques latéraux vont s'ouvrir dans les percés qui ſont aux extrêmités du portique de l'égliſe ; & au-deſſus ſont placées 48 ſtatues, que fit faire le pape Clément XI, Albani, élu en 1700.

Le P. Bonanni, qui a voulu évaluer la dépenſe de la colonnade avec ſes corridors, la fait monter à 850 mille *Scudi*, ou plus de 4 millions & demi.

On ne pouvoit accompagner d'une plus belle place la ſuperbe égliſe de S. Pierre, & il n'y a point d'étranger qui en approche pour la premiere fois, ſans être frappé d'admiration & de ſurpriſe. La planche que je joins à cette deſcription, donnera du moins une idée de la forme générale de l'édifice. Quand on eſt à la partie de cette colonnade, qui eſt à l'oppoſite du Vatican, la vue eſt d'un pittoreſque admirable ; il ſemble que les cyprès, les pins & quelques petits bâtimens d'une vigne ou d'un jardin qui eſt au-delà, ſur un côteau, viennent ſe placer ſur l'entablement ; ce coup d'œil a quelque choſe de ſi ſingulier, qu'on prendroit ce deſſus de galerie pour un jardin de Fée.

Le portail de S. Pierre fait fond à cette grande place ; il eſt élevé ſur un vaſte perron composé de trois rampes, & décoré d'un très-grand ordre Corinthien, ſurmonté d'un attique ; l'on voit au-deſſus du portail la coupole, qui ſe montre dans un plan plus reculé.

Les grands degrés qui conduiſent à l'égliſe avoient été faits ſous Paul V, en même-temps que la façade ; mais Alexandre VII, en faiſant faire la colonnade, fit rétablir cet eſcalier dans l'état où il eſt actuellement. Les marches ſont preſque toutes en marbre ; elles ont été faites, pour la plus grande partie, des débris d'une grande pyramide, qu'on appelloit le tombeau de Romulus, & qui étoit près de l'égliſe *della Traſpontina*, 200 toiſes à l'orient de la place. Au pied de l'eſcalier ſont les deux ſtatues de S. Pierre & de S. Paul, que Pie II fit faire par *Mino ;* au-deſſus du ſecond ordre de degrés, il y a un repos ou un grand palier qui a 194 pieds de largeur & 99 pieds de longueur ; c'eſt-là que l'on vient recevoir le pape, les empereurs ou les rois, quand ils vont en cérémonie à l'égliſe de S. Pierre. En mon-

tant ces degrés, on admire une façade de 366 pieds de longueur, dont les proportions ſont telles, que les colonnes paroiſſent d'une grandeur fort médiocre & fort acceſſible; ce n'eſt qu'en approchant qu'on s'apperçoit de leur énorme groſſeur; ces colonnes avec leurs baſes & leurs chapitaux, ont 86 ½ pieds de hauteur, l'entablement en a 18, l'attique 31 ½ (a), la baluſtrade 5 ½, les ſtatues 16 pieds; enſorte que la hauteur totale de la façade eſt de 157 pieds & demi. Les colonnes ont 8 pieds 3 pouces de diametre.

La hauteur de cette façade paroît petite, en comparaiſon de ſa longueur de 366 pieds; mais l'intention de Maderno étoit de ne point maſquer le tambour de la coupole qui eſt au-delà de la façade, & dont le coup d'œil ſuperbe en fait le plus bel ornement.

La façade eſt percée de cinq grandes ouvertures, ſans compter les deux qui répondent à la colonnade. Cette façade eſt ornée de belles niches; dans le milieu eſt un bas-relief en marbre, d'Ambroiſe *Bonvicini*, qui repréſente J. C.

(a) M. Dumont donne 102 pieds pour l'ordre corinthien, & 31 pieds un pouce pour l'attique.

donnant les clefs à S. Pierre. Il y a un portique ſupérieur, orné de balcons, de colonnes & de niches, & au-deſſus du portique eſt élevé l'attique ou ſecond ordre, ſur lequel ſont placées 13 ſtatues qui repréſentent J. C. & les douze Apôtres, à l'exception de S. Pierre, auquel on à ſubſtitué S. Jean-Baptiſte, la ſtatue de S. Pierre étant au bas de l'eſcalier.

Quant au portail, quoiqu'il ſoit de Carle Maderno, il préſente pluſieurs objets de critique; la maſſe en eſt trop diviſée de reſſauts, & maigre dans le détail : les petites parties diminuent le caractere de majeſté que devoit avoir un tel monument. On voudroit auſſi qu'on eût pu trouver un parti plus heureux dans la diſtribution générale de la tribune; que les colonnes ne fuſſent pas nichées. Elles portent un entablement dont le profil eſt mauvais; d'ailleurs cet entablement paroît trop foible à cauſe du peu de ſaillie de la corniche, dont les détails ſont défectueux, par un mélange de parties lourdes & maigres, & des diviſions trop égales, ce qui lui ôte le caractere qui conviendroit à ce monument. L'attique eſt trop haut, &

maigre dans la décoration de ses pilastres. Il est couronné d'une petite corniche qui devient un peu foible, & d'une balustrade d'autant plus basse, qu'elle sert de couronnement à tout cet édifice. Les figures du Sauveur & des douze Apôtres qui sont sur les piédestaux de cette balustrade, sont lourdes.

L'avant-corps en colonnes est sous-divisé par un autre petit avant-corps qui porte fronton; mais le dernier devient très-maigre; il auroit fallu que le grand avant-corps n'eût fait qu'une seule masse, il y auroit eu moins de divisions dans ce portail, & il s'y seroit trouvé un grand fronton, qui auroit fait pour le dôme un bon empattement. Le vestibule ouvert en plate-bande fait fort bien; mais il auroit fallu que son petit ordre fût un peu plus en rapport avec le grand, & qu'il y eût eu moins de divisions dans le grand entre-colonnement. Les niches de ce portail sont renommées par leur bon ajustement, qui est de Michel-Ange; il a décoré de même le pourtour de son église.

La décoration extérieure de S. Pierre a trop de mouvement dans son plan, ce qui fait qu'elle n'est point assez mâle,

il y a de petits pans qui font mal, & trop de petits reſſauts dans les détails, de ſorte qu'on peut dire que cette décoration eſt mélangée de goût maigre & de goût mâle. L'ordre corinthien en pilaſtres, qui eſt le même que celui du portail, eſt élevé ſur un piédeſtal continu en ſoubaſſement, qui fait un bon effet; il eſt bien profilé & d'une hauteur bien proportionnée; on blâme les arriere-corps qui regnent de chaque côté des pilaſtres, entre leſquels ſe trouvent les croiſées & les niches.

Les croiſées qui décorent l'attique ne paroiſſent pas d'un bien bon goût; elles ont de petits chambranles maigres, de lourdes conſoles qui ne portent rien, & une coquille déplacée.

Décoration de la coupole.

La forme extérieure de la coupole fait une partie de la décoration de l'égliſe. Elle commence par un ſoubaſſement à pans, ſur lequel eſt un autre ſoubaſſement circulaire couronné d'une très-forte corniche. Delà s'éleve un piédeſtal, qui porte un ordre corinthien, ſurmonté d'un attique, ſur lequel porte la coupole; au faîte de la coupole il y a une lanterne; elle a pour couronnement une pyramide terminée par une boule qui porte la croix.

Ce dôme eſt d'une forme qui eſt admirable; ſa largeur eſt très-bien par rapport à ſa hauteur; mais l'entablement eût mieux fait s'il n'eût point profilé ſur chaque grouppe de colonnes. L'attique eſt d'une très-belle proportion & bien décoré; il n'eſt pas poſſible de faire une coupole d'une plus belle courbe & d'une plus belle proportion: nous parlerons plus bas de ſa ſtructure, qui eſt également admirable. Les trois rangs de croiſées ou œils-de-bœuf qui ſont dans la coupole, font bien; ceux du ſecond rang ſont cependant un peu trop forts. La lanterne poſe immédiatement ſur la coupole, ſans colet; elle eſt d'une très-bonne force, bien couronnée & décorée de colonnes ioniques, accouplées, ſurmontées d'un attique d'une très-bonne proportion. Celle de la pyramide eſt très-juſte, & la boule termine fort bien tout l'édifice; elle a intérieurement ſept pieds de diametre; mais il n'y a rien de trop pour un objet vu de ſi loin.

Ce dôme eſt accompagné de deux autres petits dômes faits par Vignole, dont les plans ſont octogones, & décorés de colonnes & de pilaſtres Corin-

thiens; l'élévation de ces dômes eſt d'une très-jolie proportion & d'une bonne force, eu égard au grand; quoiqu'ils paroiſſent très-petits, on prétend qu'ils ſont auſſi forts que le dôme de la Sorbonne à Paris.

On entre dans le veſtibule ou périſtyle de S. Pierre par cinq grandes ouvertures, dont trois ſont en platte-bandes, ſoutenues par le petit ordre ionique du portail, & deux autres ſont en arcades; les cinq portes qui donnent entrée à l'égliſe ſont en face de ces premieres. Le portique eſt grand & d'une belle proportion; il eût été peut-être encore mieux avec moins de longueur. Les extrêmités qui ſont ouvertes en plate-bandes, donnent entrée aux deux galeries qui le lient à la colonnade. La longueur du veſtibule eſt de 219 pieds dans œuvre; la largeur 39 pieds; ſi l'on y ajoute les grands percés qui ſont aux extrêmités du portique, on trouve une longueur de 447 pieds. La voûte a 98 pieds de hauteur; elle eſt très-riche, & ornée de bas-reliefs & de ſtucs dorés. Il y a dans ce veſtibule des piſcines formées par deux petites fontaines placées de chaque côté;

Entrée du portique.

& qui vont continuellement, pour entraîner les immondices, & ne laisser aucune odeur. Ce vestibule a pour point de vue à ses deux extrêmités, les statues de Constantin & de Charlemagne; celle de Constantin est au nord, c'est un ouvrage du cavalier Bernin; celle de Charlemagne est au midi, elle fut faite en 1725 par Augustin *Cornaccini*; ces deux princes regardés comme les premiers bienfaiteurs temporels de l'église, sont aussi les premiers héros à qui elle a marqué temporellement sa reconnoissance.

La statue de Charlemagne par Cornaccini est mauvaise; celle du Bernin n'est gueres meilleure; elle a seulement beaucoup d'action, quoiqu'en tout elle soit trop chargée : elle représente Constantin dans l'instant que la croix lui apparoît; & pour ne pas laisser de doute sur son sujet, le Bernin a placé une croix vis-à-vis de la figure, au-dessus d'une arcade, avec cette inscription : *Ambulabunt gentes in lumine tuo & Reges in splendore.*

Auprès de la figure de Constantin l'on voit le bel escalier qui monte à la galerie ou tribune placée sur le vef-

tibule, & qui conduit au Vatican. Cet escalier a été exécuté sur les dessins du Bernin ; il y a employé l'ordre ionique, & il a diminué ses colonnes, ainsi que la largeur de l'escalier, à mesure qu'il montoit ; cela semble lui donner plus d'étendue : il y a cependant lieu de croire qu'il s'y est trouvé contraint, ayant été resserré par les anciennes constructions ; & cet escalier paroît étroit.

Le pavé du portique ou du vestibule de l'église, est de marbres de différentes couleurs ; il fut fait sous le pape Clément X, Altieri, par le cavalier Bernin ; les 20 colonnes qui sont aux cinq entrées du portique font un ornement, même pour l'intérieur. On y voit aussi grand nombre de statues placées dans des niches au-dessus de la corniche, à l'honneur de plusieurs papes, elles sont de *Bonvicino*. Au-dessus de la porte du milieu on a placé la célebre mozaïque de *Giotto* appellée la *Navicella* ou la *Nave del Giotto*, parce qu'on y voit la barque de S. Pierre agitée par la tempête ; cet ouvrage étoit déja dans l'ancienne église ; Paul V le fit restaurer par *Marcello Proven-*

*zale*, & Alexandre VII le fit placer dans un endroit tout-à-fait convenable à la rareté de cet ancien monument ; il en eſt parlé dans Félibien : la peinture eſt foible.

Porte Sainte. Il y a cinq grandes portes qui conduiſent à l'intérieur de l'égliſe, comme il y en avoit cinq à l'ancienne baſilique de S. Pierre ; celle de la droite eſt murée ; on l'appelle la porte ſainte, parce que, depuis l'année 1500, l'on commence la ſolemnité du jubilé tous les 25 ans, par l'ouverture de cette porte ſainte, pour repréſenter l'ouverture d'un temps de grace & d'indulgence. Elle ſe ferme à la fin du jubilé. Les pélerins ne manquent pas d'en grater le plâtre & de l'emporter comme une relique ; il y a ſur le mur qui ferme cette porte ſainte une grande croix de bronze doré ; le chambranle eſt d'un marbre qui tire ſur le violet, & qu'on a appellé, pour cette raiſon même, du *Porta Santa*.

Des cinq grandes portes d'entrée, il y en a trois qui ſont ornées de colonnes de beau marbre. Le battant de la porte du milieu eſt tout en bronze ; il fut fait ſous Eugene IV, par Antoine

de Florence ou *Filareto*, & par Simon, frere de *Donato*, comme le dit Vaſari; on y voit quelques figures ſacrées & quelques faits de la vie du pape Eugene IV; mais les bordures contiennent des ſujets de la fable : on y voit même une Leda ſur laquelle le cygne eſt dans une agitation licencieuſe; ainſi il n'y a que les grands paneaux qui aient été faits ſous Eugene IV.

Pendant le temps du jubilé la porte ſainte ſe ferme auſſi pendant la nuit avec des portes de bronze, qui ſervoient autrefois à fermer la niche du S. Suaire, & dont le pape ſeul avoit la chef. On entre par la porte ſainte, mais on ne ſort jamais que par les autres.

Entre les portes d'entrée, on voit trois grandes inſcriptions; la premiere eſt la bulle de Boniface VIII, pour l'inſtitution du jubilé ſéculaire, en 1300; la ſeconde eſt l'éloge que Charlemagne fit lui-même du pape Adrien I, en vers élégiaques; la troiſieme eſt la donation faite par S. Grégoire II, pour l'entretien du luminaire de cette égliſe.

Au-deſſus de la porte du milieu &

en face de la mozaïque de Giotto, on a mis un bas-relief du cavalier Bernin, qui repréſente J. C. remettant à ſaint Pierre le ſoin de ſon troupeau, lorſqu'il lui dit *Paſce oves meas* ; il fut fait ſous Urbain VIII, comme le dit Dominique *Bernini*, dans la vie du cavalier Bernin ſon pere.

Au-deſſus du portique dont nous venons de parler, il y a un autre portique décoré de colonnes, de pilaſtres, & de balcons ; c'eſt au balcon du milieu, (appellé *la Loggia*) que ſe fait, à la vue de tout le peuple, le couronnement ſolemnel du pape après ſon élection ; & c'eſt delà qu'il donne auſſi ſa bénédiction apoſtolique, *urbi & orbi*, dans les grandes ſolemnités. Ce portique ſupérieur ſert encore à l'uſage du conclave ; mais alors les ouvertures en ſont murées, pour que toute communication ſoit interceptée au dehors.



# CHAPITRE XVII.

## *Intérieur de l'Eglife.*

ENTRONS enfin dans le vaiffeau de l'églife pour en admirer l'intérieur, pour en contempler la grandeur, la magnificence & le goût, trois genres de perfections qui en font un édifice duquel rien n'approche par-tout ailleurs. Tout n'eft pas parfait dans cette fameufe bafilique : y a-t-il un ouvrage humain qui le foit ? Mais les défauts de détail qui s'y rencontrent fe perdent dans les grandes beautés de l'enfemble ; & parmi ces défauts de détail il faut diftinguer ceux qui naiffent, ou d'une pratique moins habile de la grande architecture, ou d'un goût moins pur dans certaines décorations acceffoires ; ceux de cette efpece n'influent point fur l'excellence du refte, & ne fauroient altérer la beauté du coup-d'œil, vu la grandeur du vaiffeau qui les fait difparoître. Les autres défauts ne font apperçus que des architectes du premier ordre, lefquels

ont encore besoin de réflexions & de raisonnemens pour assurer la justesse de leurs observations, preuve que les défauts qu'ils y trouvent sont peu sensibles, & dès-lors ne font aucune impression désagréable sur les spectateurs (a).

Si je hasarde donc ici les critiques des gens de l'art, c'est sans porter atteinte à l'admiration exclusive que l'on doit à cette merveille des arts.

Je ne dirai pas qu'en entrant dans S. Pierre, on est étonné de son immensité; car il faut être prévenu de ses dimensions pour croire qu'elle a 565 pieds de longueur dans œuvre, & 136 pieds de hauteur sous voûte; toutes les parties colossales de ce vaste édifice ont entre elles une relation si naturelle, une proportion si juste, que rien n'y paroît long, large ou élevé, parce qu'il n'y a aucun objet de comparaison qui puisse le faire paroître tel, c'est-à-dire, qu'il n'y a rien qui soit court, étroit ou bas. Rien ne surprend davantage que de n'avoir aucune surprise à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers; on ne s'ap-

(a) Journal de Trévoux, Déc. 1759, pag. 2972.

perçoit de ſon énorme étendue, que lorſqu'on conſidere une partie ſéparément, & en faiſant abſtraction de tout le reſte; lorſqu'en entrant dans une des chapelles elle paroît grande comme une égliſe, & ainſi de tout le reſte. Les enfans qui ſoutiennent les bénitiers, paroiſſent de la petiteſſe naturelle à leur âge, quand on eſt encore ſur la porte; on les voit s'agrandir quand on approche, & l'on finit par être étonné de leur hauteur giganteſque. C'eſt ainſi que cet édifice, par l'admirable juſteſſe de ſes proportions, a la propriété de réduire les choſes démeſurées à leur juſte valeur. Les égliſes gothiques, incomparablement moindres que S. Pierre, étonnent par leur immenſité; elles paroiſſent d'une hauteur prodigieuſe, parce qu'elles ſont ſoutenues par des colonnes menues & efflanquées, par des piliers à petites moulures, avec des percés hauts & étroits; elles paroiſſent longues, parce qu'elles ont peu de largeur, parce que les petits détails qui ſe perdent dans le lointain, ne paroiſſent pas aſſez pour qu'on puiſſe en faire la comparaiſon avec ceux qu'on voit de près; c'eſt le mi-

racle des belles proportions de l'église S. Pierre, que de ne faire aucune ſenſation de cette eſpece à la premiere vue (a).

Pour que l'on puiſſe mieux juger de l'immenſité de cette égliſe, par rapport aux égliſes que l'on connoît, je vais rapporter la comparaiſon que Tarade a donnée entre S. Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris & Notre-Dame de Strasbourg, dans l'ouvrage que j'ai cité : j'y ajouterai l'égliſe de S. Paul de Londres.

Il n'y a guere d'égliſe moderne après S. Pierre de Rome, plus célebre que l'égliſe de Londres; c'eſt pourquoi j'ai cru faire plaiſir en mettant ici un plan comparé de ces deux égliſes, fait avec ſoin par M. Patte. On trouve chez Bouchard à Rome un plan des ſept égliſes les plus célebres de l'Europe en une feuille. L'égliſe de S. Paul de Londres fut bâtie par Chriſtophe Wren, célebre architecte d'Angleterre, qui la commença en 1675, & la finit en 1725; les comptes de la dépenſe ont monté à 1400 mille livres ſterlings,

(a) Les architectes ne ſont pas tous de cet avis, il y en a qui regardent cela comme un défaut.

ou 32 millions monnoie de France. Elle eſt aſſez dans le goût de ſaint Pierre de Rome, mais d'une architecture plus lourde & d'une bien moindre étendue. Pour donner un point de comparaiſon, relativement à ces hauteurs, j'ai placé dans ma table les tours de Notre-Dame de Paris, la fleche des Invalides de Paris, & la pyramide meſurée près du Caire par M. de Chazelles; c'eſt une des plus groſſes pyramides, qu'on appelle pyramides de Giſe; il y en a encore 6 autres de moindre grandeur. Quelle différence entre de ſemblables monumens & ceux que l'on éleve aujourd'hui!

Longueur de l'égliſe de S. Pierre de Rome, y compris le portique & l'épaiſſeur des murs. 660½. Dimenſion des plus fameuſes Egliſes.

Suivant M. Dumont 657⅓.

Longueur intérieure de l'égliſe de S. Pierre de Rome, 575.

Suivant M. Dumont cette longueur intérieure d'un nud de mur à l'autre, 565½.

Le mur du fond a 21 pieds 7 pouces; le mur du periſtyle 8 pieds 9 pouces, le périſtyle 39 pieds 3 pouces; l'épaiſſeur du mur avec la colonne ex-

térieure 22 pieds 3 pouces.

Longueur de l'église de S. Paul de Londres, 500 pieds Anglois, ou 469⅓.

Longueur de l'église de Notre-Dame de Paris, y compris les murs, 409⅓.

Longueur en dedans, 378.

Longueur extérieure de l'église de Notre-Dame de Strasbourg, 329.

Longueur intérieure de Notre-Dame de Strasbourg, 306.

Longueur de la cathédrale de Milan, 313.

Longueur intérieure de la croisée de S. Pierre, depuis l'autel de *S. Processo e Martiniano*, jusqu'à celui de S. Simon & S. Jude, 428.

Il y en a qui disent, 423.

Suivant M. Dumont, la longueur intérieure n'est que de 415.

Longueur de la croisée de S. Pierre, y compris les murs, 464.

Longueur intérieure de la croisée de Notre-Dame de Paris, 150.

Longueur intérieure de la croisée de Notre-Dame de Strasbourg, 145.

Longueur de la croisée de S. Paul de Londres, 235.

Largeur intérieure de la nef de S. Pierre, sans les collatéraux & les cha-

pelles, au nud des pilastres, 82.

M. Dumont donne 78, & 70 dans les croisillons.

Largeur de la nef, à Notre-Dame de Paris, 40.

Largeur de la nef à Strasbourg, 43.

Largeur totale de S. Paul de Londres dans la croisée, 249 pieds Anglois, ou $233\frac{3}{4}$.

Largeur de la nef de S. Paul de Londres, y compris les chapelles, 169.

Hauteur totale de S. Pierre depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix 408.

Cette croix a 13 pieds.

Il y a des auteurs qui en comptent 444; mais je suis ici *Fontana* & le *P. Boscovich*; suivant M. Dumont c'est 411.

Hauteur de l'aiguille de Strasbourg, jusqu'au dessous de la boule qui est sous la croix, 383.

Jusqu'au dessous de la croix (a). 416.

(a) Sur la Tour de Strasbourg, bâtie en 1275, j'ajouterai que dans la *Description nouvelle de la Cathédrale de Strasbourg*, par Bohm, imprimée en 1743, il est dit que la hauteur, depuis le pavé de l'église, jusqu'à la boule, est de 494 pieds & un pouce mesure du pays; le pied de Paris contient 13 pouces & une ligne de cette mesure; ainsi la hauteur est de 459 pieds de Paris, ou 76 toises 3 pieds, ce qui fait 7 toises de plus, que suivant Tarade. Bohm ajou-

Hauteur de la voûte de l'église de S. Pierre, sous clef, 144.

Suivant M. Dumont, 136$\frac{1}{3}$.

Hauteur extérieure de la façade, 159.

Hauteur de Notre-Dame de Paris, 96$\frac{1}{2}$.

Hauteur de la cathédrale de Strasbourg, 98.

Hauteur des tours de Notre-Dame de Paris, 204.

Hauteur de la coupole de S. Paul de Londres, 340 pieds Anglois, ou 319$\frac{1}{6}$.

Hauteur de la fleche des Invalides à Paris, 324.

Hauteur perpendiculaire d'une des deux grandes pyramides du Caire en Egypte, 466$\frac{1}{2}$.

L'INTÉRIEUR de l'église de S. Pierre est en total d'une belle & grande proportion, & superbement décoré. On y voit une nef bien proportionnée, une coupole belle & grande, qui s'accorde parfaitement avec toute l'église; au-delà encore la place d'un chœur, qui est aussi d'une bonne proportion, eu égard au dôme & à la nef. Ce chœur est

te qu'elle surpasse S. Pierre de Rome, de 24 pieds un pouce, & S. Etienne de Vienne en Autriche, de 34 pieds 9 pouces.

terminé en rond point, ainsi que la croisée de l'église, dont les bras ont la même longueur & les mêmes dimensions que le chevet de l'église. Le grand dôme est soutenu de quatre petits, qui sont d'une proportion fort heureuse, par rapport au grand; mais beaucoup trop hauts, par rapport à leur largeur. Il regne des deux côtés de la nef un petit bas-côté couvert en coupoles; ces petites coupoles augmentent l'air de grandeur de cette église, mais elles ont du maigre dans leur plan, qui est ovale; elles deviennent aussi beaucoup trop hautes, & serrent trop la nef, les murs des arcades qui donnent entrée à ces dômes n'ayant pas assez d'épaisseur. On trouve aussi que les aîles collatérales de la partie construite par Maderno, sont obscures, parce qu'elles ne reçoivent presqu'aucune lumiere directe; les petites coupoles dont il semble qu'elles devroient en tirer beaucoup, ne s'élevent point en-dehors au-dessus des grandes voûtes, & le jour n'y entre qu'à moitié, intercepté par d'autres parties de l'édifice, qui dominent ces coupoles. Outre les quatre petits dômes & les deux bas-côtés; il y a encore d'autres gran-

des chapelles, dont nous parlerons en détail.

Toute cette églife eft décorée de très-grands pilaftres corinthiens, dont les bafes portent fur le pavé, & dont l'entablement monte jufques fous la naiffance du cintre de la voûte. La hauteur de cet ordre eft de 96 pieds; la corniche a 6 pieds 9 pouces de hauteur, fur 5 pieds 11 pouces de faillie. Les chapitaux de ces pilaftres ne font pas beaux; l'entablement eft bien maffé, mais il auroit été à défirer qu'on n'eût point fupprimé la cimaife dans la corniche, & qu'on eut fait porter les modillons jufqu'à l'extrêmité du larmier. La voûte eft ornée de très-grands caiffons, qui font fort bien, & dont tous les ornemens font en ftucs dorés. Les quatre niches des pendentifs du dôme font d'une très-belle proportion; elles renferment quatre figures coloffales. Au-deffus de ces quatre grandes niches, on voit quatre tribunes; elles font beaucoup trop hautes & trop maigres, mal décorées, & font paroître petite la niche qui eft au-deffus. L'entablement du dôme eft bien proportionné & bien profilé; l'ordre en pilaftres corinthiens

qui décore le tour de ce dôme, eſt un peu maigre. La coupole eſt d'une belle forme, mais mal décorée, ſes ajuſtemens étant trop ſubdiviſés en petites parties. Il y a dans la nef quatre grands arcs de 41 pieds d'ouverture, qui répondent à quatre chapelles de chaque côté; ils ſont ſéparés par des pilaſtres accouplés, qui ont 63 pieds de hauteur, y compris les chapitaux & les baſes. Tous les grands entre-pilaſtres ſont décorés de deux rangs de niches; celui d'en-bas eſt rempli de figures, enſorte qu'à chacun de ces arcs il y a deux ſtatües; elles ſont en ſtuc; il y a auſſi des figures couchées qui repréſentent des Vertus; elles ont été faites ſous le pape Pamfile, Innocent X, vers le milieu du dernier ſiecle, par des ſculpteurs habiles, dont on peut voir les noms dans *Fontana.* Les impoſtes ſe trouvant plus ſaillantes que les pilaſtres, forment par-tout un mauvais effet.

A l'égard de la décoration exécutée ſur l'intérieur du mur d'entrée de cette égliſe, qui fait face à l'autel, elle n'eſt point bonne; la quantité de croiſées & de portes qui s'y trouvent, la font reſ-

ſembler à une décoration de maiſon ; elle auroit été beaucoup mieux ſi on l'eût terminée en cul-de-four, comme la croiſée & le rond-point de l'égliſe.

Dans le revêtiſſement des arcs de pluſieurs piliers de la nef, il y a beaucoup d'enfans ſculptés en marbre blanc, portant plus de 50 médaillons qui renferment les portraits de quelques papes bienfaiteurs de l'égliſe, des tiares, des clefs & autres attributs, ornés de palmes & de guirlandes ; ils furent faits ſous la conduite du Bernin, par un François nommé Nicolas Sale, qui étoit un de ſes meilleurs éleves ; ces enfans ſont en général traités d'aſſez bon goût, un peu charnus, & dans la maniere du Bernin.

Il y a auſſi au bas de pluſieurs piliers des colombes de marbre blanc (a), portant des rameaux d'oliviers en marbre verd, leſquels font un aſſez mauvais effet en général ; ſi les intervalles des piliers étoient nuds & ſans les bas-reliefs, ils n'en feroient que mieux. Mais ce que l'on condamne le plus dans cette égliſe, ce ſont les incruſtations faites

(a) Ce ſont les armes de la maiſon Pamfile.

avec des marbres de différentes couleurs, dans quelques intervalles de piliers.

Le pavé de l'église eſt de marbres diſpoſés en compartimens ; il a été fait en partie ſous Clément VIII, par Giac. della Porta, & ſous Innocent X, par le cavalier Bernin, dans la partie que Paul V avoit fait ajouter.

Les bénitiers que l'on voit en entrant ſont d'une jolie compoſition ; on y voit des enfans de nature de cinq à ſix ans, exécutés en marbre blanc ; ils ont ſix pieds, & tiennent de chaque côté une coquille de marbre jaune antique, ſervant de bénitier, & ajuſtée devant une draperie de marbre bleu turquin, qui ſert de fond. A l'égard de la maniere dont ils ſont traités, elle eſt un peu outrée ; ils ſont de l'invention d'Agoſtino Cornaccini, qui en a ſculpté un ; les autres ont été exécutés par Giuſeppe Lironi, Franceſco Moderati, Giovanni Batiſta de Roſſi : ils furent terminés en 1725. Bénitiers.

A droite de l'entrée on voyoit une pierre avec une inſcription, qui annonçoit que grand nombre de martyrs avoient été mis à mort ſur cette même pierre ;

à gauche étoit celle où se fit le partage des reliques de S. Pierre & de S. Paul, sous le pape S. Sylvestre, lorsqu'on les divisa entre les basiliques de S. Pierre & de S. Paul; ces pierres ont été transportées dans les grottes.

Dans la derniere niche à droite, on voit une ancienne statue en bronze de S. Pierre, qui est dans la plus grande vénération, & à laquelle on a attribué encore en 1725, une guérison miraculeuse d'un paralytique décidé; elle porte sur une base d'albâtre, & est assise sur un fauteuil de marbre. On baise cette statue, au point que le pied en est devenu très-luisant. Après avoir baisé les pieds du Saint, on y fait toucher des mouchoirs, & l'on s'en frotte la tête & le front.

Piazza, dans ses éphémérides du Vatican, dit que cette statue fut faite dans le cinquieme siecle, avec le bronze d'une statue de Jupiter Capitolin; d'autres disent que c'est la statue même de Jupiter.

Avant que d'examiner les chapelles latérales de l'église, on ne peut s'empêcher d'aller droit à la confession S. Pierre, c'est-à-dire, au grand autel, qui

qui se présente à l'extrêmité de la grande nef, avec une majesté que rien n'égale.

On appelle confession S. Pierre le tombeau où sont les reliques du saint Apôtre, & par extension l'autel qui est élevé au-dessus du tombeau. S. Anaclet, qui fut le second successeur de S. Pierre, avoit fait bâtir une chambre souterraine où il renferma ces reliques, & où les premiers Chrétiens alloient faire leurs exercices de piété. Au temps de S. Sylvestre & de l'empereur Constantin, vers l'an 330, on y fit un tombeau plus riche, que l'on plaça encore dans une chapelle souterraine. Au-dessus de celle-ci il y en avoit une seconde, qu'on appelloit la confession, où les fideles alloient prier, & de laquelle on pouvoit, par une ouverture faite sous l'autel, descendre des voiles & autres choses que l'on vouloit faire toucher au tombeau de S. Pierre. Au-dessus de cette seconde chapelle étoit élevé le maître-autel, environné de quatre colonnes de porphyre, & surmonté d'un riche tabernacle; on en trouve la description dans Grégoire de Tours, & les choses sont encore disposées de la même maniere dans la nouvelle égli-

Confession Pierre.

se. On voit en effet sous ce grand autel une niche, fermée par des barreaux de bronze, dans laquelle il y a une ouverture carrée, en forme de fenêtre, avec une image du Sauveur, que le pape Innocent III fit faire vers l'an 1200 ; c'est cette fenêtre qu'on appelloit *Bilicum* ou *umbilicum Confessionis*, & qui donne encore au-dessus de l'endroit où l'on suppose qu'est toujours le corps de S. Pierre. On y met encore le *Pallium*, qui est la marque distinctive de l'autorité & de la plénitude du pouvoir ecclésiastique, & qui est censé pris de dessus le corps même de S. Pierre, comme le centre de l'unité de l'église : *accipe Pallium de corpore sancti Petri.* Le pape Benoît XIV, par une bulle de 1748, a confirmé ce privilége de l'église du Vatican, & ordonné que la bénédiction du Pallium s'y feroit après Vêpres, la veille de S. Pierre.

Le P. Bonanni raconte, que lorsque sous Clément VIII, à la fin du 16e. siecle, Jacques de la Porte fit élever le pavé de la nouvelle église de quelques pieds au-dessus de l'ancien pavé, on découvrit la fenêtre qui donnoit sur le tombeau de S. Pierre; l'on y apper-

çut encore la croix d'or que l'empereur Conſtantin & l'impératrice Hélene y avoient placée; le pape s'y tranſporta, & ordonna que la fenêtre fut refermée & ſcellée à demeure, par reſpect pour cette précieuſe relique; mais la fenêtre qne l'on voit aujourd'hui, répond à peu près au-deſſus de la premiere.

Lorſque du temps d'Urbain VIII, on creuſa des fondations pour ſoutenir les grandes colonnes de bronze qui portent le baldaquin de l'autel; le cavalier Bernin prit toutes les précautions néceſſaires pour qu'on reſpectât le tombeau de S. Pierre. En partant de l'ouverture dont nous avons parlé, & ſe tenant toujours à neuf pieds de diſtance tout autour, il jugea qu'on ne toucheroit point à ce dépôt ſacré, & en effet l'on ne rencontra rien que des os diſperſés, que l'on dépoſa enſuite avec reſpect dans d'autres lieux; c'eſt ce qu'on lit dans un des manuſcrits des archives, cité par *Sindone* & *Martinetti*, & c'eſt ce qui a perſuadé de plus en plus que ce tombeau étoit véritablement au-deſſous de l'ouverture qui eſt dans la niche placée ſous le maître-autel, & que le mur qui répond ſous cet autel n'avoit jamais

été changé ni altéré depuis le temps de Conſtantin.

On deſcend dans la confeſſion S. Pierre, par un eſcalier de marbre à deux rampes, qui eſt immédiatement devant le baldaquin; la baluſtrade de cet eſcalier eſt ornée de cent lampes toujours allumées; l'intérieur de la chapelle eſt revêtu auſſi de marbres précieux. Dans la partie antérieure où eſt proprement la confeſſion, on a placé quatre colonnes d'albâtre du plus grand prix; dans le milieu, au devant de la niche, eſt une porte de bronze doré; les ſtatues de S. Pierre & de S. Paul, par *Bonvicino*, ſont de la même matiere; Paul V fit décorer cette chapelle ſur les deſſins de Carle Maderno, comme le dit Fontana; le P. Bonanni en a donné une deſcription détaillée.

Cette chambre ſouterraine eſt preſque toute découverte, à la réſerve de l'endroit qui eſt le plus près de la confeſſion; celui-ci eſt couvert d'une voûte qui répond à l'ancien tabernacle, dont parle Grégoire de Tours; on a peint ſur cette voûte l'ancien oratoire que fit bâtir au même endroit S. Anaclet, la conſécration de l'autel de pierre, faite par S. Silveſtre, & l'image du pape Paul V à

genoux devant la confeſſion. Sur les murs de côté il y a deux portes, fermées par des grilles de bronze, qui conduiſent aux ſaintes grottes, c'eſt-à-dire, à l'ancienne égliſe ſouterraine dont nous parlerons ci-après.

LE BALDAQUIN du grand autel qu'on appelle aſſez ſouvent la confeſſion S. Pierre, eſt le plus grand ouvrage de bronze que l'on connoiſſe. Le dais ou le couronnement eſt porté ſur quatre grandes colonnes torſes compoſites, poſées ſur quatre piédeſtaux de marbre, dont les dez ſont ornés de cartels; les colonnes ſont garnies de cannelures juſqu'au tiers, & les deux autres tiers, ornés de feuilles de laurier avec des enfans; les baſes & les chapitaux ſont beaux, l'entablement eſt d'une bonne force & bien profilé; quatre grandes figures d'anges debout ſur les colonnes, accompagnent fort bien le couronnement qui eſt très-heureux de forme & de proportion. Le plan de ce baldaquin eſt carré, & l'autel ſe trouve entre les deux piédeſtaux des deux premieres colonnes. Ce monument fut fait par les ordres du pape Barberini, Urbain VIII, ſous la conduite du cav. Bernin; les

Baldaquin de S. Pierre.

quatre colonnes torses qui s'élevent aux quatre coins, furent fondues en 1626 & 1627, par *Gregorio de' Rossi* & *Ambrosio Lucenti*, tous deux Romains; en 1631, on acheva les quatre anges qui sont au-dessus des colonnes, & en 1633, le jour de S. Pierre, on découvrit pour la premiere fois, & l'on exposa ce grand ouvrage en public. On en peut voir la figure dans le livre du P. Bonanni.

La hauteur de ce baldaquin est de 122 pieds, depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix, savoir 11 $\frac{1}{4}$ pieds pour le piédestal, 48 $\frac{1}{3}$ pour les colonnes, 11 pour l'entablement, 39 pour le couronnement, & 12 $\frac{1}{4}$ pour la croix.

J'avois oui dire plusieurs fois que la hauteur de la Confession S. Pierre étoit la même que celle du fronton, du péristile du Louvre à Paris; mais celle-ci n'est que de 98 pieds, sans compter le cordon du fossé, qui est actuellement à fleur de terre; car il a 80 pieds, depuis le cordon jusqu'au dessus de la corniche, & 18 pieds de fronton (a), ainsi la

(a) Architecture françoise, par M. Bélidor. Etudes d'architecture de France & d'Italie, par M. Patte, *in*-4°.

Confession S. Pierre a 24 pieds de plus en hauteur que la façade du Louvre.

Le P. Bonanni dit avoir vu, par les livres de la fabrique, qu'il y a dans cet ouvrage 186392 livres de bronze, (ou 129 mille livres poids de marc; la façon seule coûta plus de cinq cens mille livres. A l'égard du bronze, il fut pris dans le portique du Panthéon, qui en étoit entiérement couvert; il y en eût encore, suivant Torrigio, de quoi faire plus de 80 pieces d'artillerie; & sous le portique, d'où ces richesses on été enlevées, on a mis cette inscription : *Urbanus VIII. Pontifex maximus vetustas æneî lacunaris reliquias in Vaticanas columnas & bellica tormenta conflavit, ut decora inutilia & ipsi prope famæ ignota, fierent in Vaticano templo, Apostolici Sepulchri ornamenta, in Hadriana arce instrumenta publicæ securitatis, anno D. 1632. Pontif. 9.*

Le grand autel qui est placé sous ce baldaquin, est réservé pour le pape quand il officie pontificalement; il est alors décoré de chandeliers d'or, & de tiares couvertes de diamans; le Jeudi-saint on y fait une croix de lumieres qui est un spectacle des plus singuliers. La

croix eſt de bronze très-poli, & réfléchit vivement la lumiere des lampions qu'on y attache. Elle éclaire très-bien les deux grandes nefs, & ſe voit même de l'extrêmité de la place S. Pierre.

Quand on eſt auprès de ce bel autel, on voit la croiſée de l'égliſe qui a 415 pieds de longueur dans œuvre (ou ſelon d'autres, 428); l'égliſe de Milan, une des plus grandes de l'Italie, n'a pas dans toute ſa longueur plus que S. Pierre dans ſa croiſée; on trouve cette remarque ſur une pierre qui eſt dans le corridor intérieur, derriere l'autel de S. Simon & de S. Jude.

Coupole de S. Pierre.

Le grand autel & le baldaquin de la confeſſion S. Pierre, ſont placés immédiatement ſous la coupole, qui eſt la partie la plus étonnante de cet immenſe édifice. Dès le commencement de la conſtruction en 1506, les premieres vues du Bramante furent de bâtir la plus grande coupole qu'il y eût au monde, & de l'égaler au Panthéon tout entier; il fonda ces quatre énormes piliers qui la ſoutiennent, & banda les quatre arcs qui vont de l'un à l'autre. Michel-Ange fit faire enſuite le ſocle ou *Tamburo*, qui s'éleve cylindriquement juſqu'à la naiſ-

ſance du ceintre ou de la voûte de la coupole, & il compoſa le modele de tout l'édifice, avec tant d'habileté & de génie, que Fontana après en avoir donné la deſcription, termine ainſi ſon diſcours (page 318) : « Que l'on ceſſe donc » de célébrer les plus fameux édifices » des anciens ou des modernes, de Rome » ou du reſte de l'univers ; tout diſparoît » en comparaiſon de l'ouvrage » immenſe de la coupole de S. Pierre ; » Michel-Ange, immortel auteur de » cette étonnante compoſition, y a fait » voir un génie plus qu'humain ; les » hommes n'ont rien produit qu'on puiſſe » mettre en comparaiſon avec cet admirable » édifice ». Ce ſont les expreſſions d'un architecte célebre que je traduis ici (a).

(a) Fontana n'eſt célebre que par le tranſport & l'élévation de l'obéliſque de la place de S. Pierre. Les ouvrages qu'il a faits comme architecte ſont médiocres & peu connus. Tout ce qu'il dit eſt une exagération qui étoit motivée dans le temps, & qui aujourd'hui ne captive plus les eſprits. Michel-Ange n'eſt point l'inventeur de l'étonnante coupole ; mais le Bramante ; & les changemens qu'il a faits aux plans de l'inventeur, ſont plus dignes de blâme que d'approbation, pour n'avoir pas donné une épaiſſeur ſuffiſante au mur de la tour du dôme, & pour avoir trop compté ſur des contre-forts inſuffiſans, & du plus mauvais effet, par les reſſauts de l'entablement qui les couronne. (note de feu M. de Seine).

Le tambour eſt formé de 16 grands pilaſtres, diſtribués ſur la circonférence de la baſe, fortifiés extérieuremennt chacun d'un contre-fort ; nous en parlerons plus en détail quand il ſera queſtion des hauts de la coupole. L'intérieur que l'on voit du dedans de l'égliſe, a 363 pieds de hauteur ſous voûte, au-deſſus du pavé, & 125 pieds de diametre, intérieurement pris ; la corniche ſur laquelle poſe le dôme intérieurement, a 6 pieds 9 pouces $\frac{1}{4}$ de hauteur, & 5 pieds 11 pouces de ſaillie, ſuivant M. Dumont. La friſe au-deſſous, eſt de 6 pieds 6 $\frac{1}{4}$ pouces; l'inſcription *tu es Petrus*, &c. qui eſt dans le courant de cette friſe, eſt en lettres d'or qui ont 4 pieds 5 pouces de hauteur. L'architrave a 5 pieds 2 pouces, & tout l'entablement 18 pieds 5 pouces $\frac{2}{3}$. Toute la concavité eſt ornée de mozaïques, faites ſous le pape Aldobrandini, Clément VIII, vers 1600. Au ſommet de la voûte, on voit le Pere Eternel d'après le cavalier d'Arpino, exécuté en mozaïque par *Marcello Provenzale*; les ſix ordres de figures qui ſont au-deſſous, repréſentent les Anges, la Vierge, les Apôtres & divers Saints.

Les quatre Evangéliſtes qui ſont dans les pendentifs, ou dans les triangles des pilaſtres, avec leurs ſymboles, ſont de *Giov. de' Vecchi*, de *Borgo S. Sepolcro*, & de Céſar Nebbia, d'Orviete, & ils ont été mis en mozaïque, par *Marcello Provenzale*, *Paolo Roſſetti*, *Franceſco Zucchi*, & *Ceſare Torelli* : on peut voir dans le P. Bonanni, les noms de tous ceux qui ont travaillé aux mozaïques de la coupole ; ce grand ouvrage fut achevé en 1603. Mais il faut convenir que les mozaïques ne ſont jamais un bien bon effet dans les voûtes où elles s'éclairent toujours mal, à cauſe du brillant que renvoient les pierres, pour peu qu'elles ſoient polies.

Dans les quatre niches des pendentifs, il y a quatre grandes figures coloſſales de marbre ; la premiere eſt ſainte Véronique de François *Moco*, elle ne vaut rien.

La ſeconde eſt ſainte Hélene, d'André *Bolgio* ; c'eſt une belle figure, bien penſée, bien coëffée, bien drapée & dans le goût de l'antique, elle eſt repréſentée tenant la croix & les clous de la paſſion.

La troiſieme figure eſt S. Longino

du Bernin, elle eſt mauvaiſe, & une des plus capricieuſes de ce ſculpteur. Indépendamment de ſa grande incorrection, le manteau eſt drapé d'une maniere bizarre.

La quatrieme eſt un S. André, du *Fiammingo*, (ou François Queſnoy), c'eſt la plus belle figure qui ſoit à S. Pierre, tant pour la penſée que pour la correction du deſſin (a). Le Bernin qui étoit jaloux de François Flamand, diſoit qu'il ne feroit qu'un gros enfant; mais celui-ci parvint au contraire à effacer la figure du Bernin. Ces quatre figures font alluſion aux quatre principales reliques de cette égliſe, qui ſont le S. Suaire, la Lance, le bois de la Croix, & la tête de S. André; les trois premieres ſont placées dans la niche ſupérieure du pilier de ſainte Véronique, & la quatrieme dans la niche du pilier de ſainte Hélene : nous en parlerons dans le chapitre VII.

Les niches ſupérieures ſont ornées de colonnes de marbre, qui étoient autrefois devant le grand autel de S. Pierre, & que Conſtantin avoit fait tranſporter

(a) Elle reſſemble à la ſtatue d'Alexandre Sauli à Gênes, belle figure du Puget.

de la Grece, elles étoient appellées *Columnæ vitineæ* ; elles sont moitié cannelées & moitié pampinées.

Les autres niches qui sont en grand nombre dans les piliers de l'église, sont occupées par les statues en marbre des Saints fondateurs d'ordres, toutes de bonne main ; j'y ai remarqué avec plaisir celle de S. Dominique, par *le Gros*, dont je parlerai plus bas, & celle de S. Bruno, par Michel-Ange *Slodtz* : c'est la meilleure des figures modernes qui sont dans S. Pierre (a) ; le Saint est représenté dans l'instant qu'il refuse la mître qui lui est apportée par un Ange.

Après avoir considéré la nef & la coupole de cette belle église, passons à la description des bas-côtés & des chapelles, en recommençant vers la porte d'entrée ; les trois premieres chapelles de chaque côté, tiennent à la partie de la nef qui fut ajoutée par Paul V, & ornée par Innocent X, vers le milieu

(a) M. Slodtz étoit un de nos plus habiles sculpteurs François ; il avoit passé une partie de sa vie à Rome, & il est mort à Paris en 1764, après y avoir fait le beau mausolée de M. Languet, fameux Curé de S. Sulpice, & d'autres ouvrages estimés. Voyez le volume du Nécrologe imprimé à Paris en 1766.

du dernier ſiecle. Chaque chapelle a ſa coupole, & il y en a encore dans les bas-côtés, leſquelles ſont en mozaïques.

Chapelle du Crucifix.

La premiere chapelle à droite, quand on entre par la grande porte, eſt celle du crucifix, du moins elle étoit ainſi appellée à cauſe d'un ancien crucifix (de Pietro Cavallini), qu'on y révéroit depuis l'an 1300 ou environ, & qui eſt actuellement dans la chapelle voiſine. Lorſqu'on a placé en 1749, un grand tableau de la conception dans la chapelle du chœur, on a tranſporté la ſtatue de la Vierge de Michel-Ange, dans la premiere chapelle, dont nous parlons, & on lui a donné le nom de *Capella della Pieta*, chapelle de Notre-Dame de Pitié. Cette fameuſe ſtatue eſt regardée comme le premier fruit des talens de Michel-Ange; il la fit à l'âge de 25 ans pour le cardinal de Grolée, ambaſſadeur de France à Rome, ſous Charles VIII, qui vouloit en orner la chapelle de ſainte Pétronille, appellée alors la chapelle du roi de France. Cette Vierge tient J. C. mort (a):

(a) Il y en a qui la trouvent plutôt ſérieuſe que triſte.

Vasari en fait un très-grand éloge dans la vie de Michel-Ange. Les critiques conviennent qu'il y a des vérités dans la figure du Christ ; mais ils trouvent qu'elle est d'une maniere maigre, & qu'elle est trop petite, comparée à celle de la Vierge ; on trouve aussi que la draperie de la Vierge n'est pas bonne. Les mozaïques dont la coupole de cette chapelle est ornée, sont des histoires de l'ancien Testament, des Sibylles, des Prophetes, faits sur les dessins de Pierre de Cortone & de *Ciro Ferri*, par *Fabio Cristofari*, sous le pontificat d'Alexandre VII. La mozaïque de saint Pierre, qui est près delà sur la porte sainte, est aussi d'après Ciro Ferri.

Les peintures à fresque sont de Lanfranc ; on y remarque le triomphe de la croix, qui est portée par des Anges ; c'est un des foibles ouvrages de ce maître, quoiqu'on ait écrit que c'étoit une de ses plus belles productions.

La petite chapelle qui est située du côté de l'évangile, & où l'on a placé l'ancien crucifix, fut bâtie sur les dessins du Bernin, & ornée, de nos jours en stuc ; la voûte & la lanterne sont très-bien dorées ; on y voit un tableau

en mozaïque de Criſtofari, qui repréſente S. Nicolas de Bari.

La coupole des bas-côtés, qui eſt vis-à-vis de cette premiere chapelle, eſt en mozaïque, d'après Ciro Ferri; c'eſt un des meilleurs de l'égliſe.

L'ancien baptiſtere (a), que l'on conſerve encore dans la même chapelle, eſt une urne qui étoit autrefois le tombeau de Probus Anicius, chevalier Romain; les bas-reliefs & les figures qu'on y voit ont été expliqués avec beaucoup d'érudition, par Monſignor Batelli. On y conſerve auſſi une colonne miraculeuſe, où les énergumenes viennent chercher leur guériſon. Cette colonne eſt torſe, feuillée, & environnée d'un grillage de fer. On lit dans une inſcription de 1438, que J. C. s'appuya contre cette colonne, quand il prêcha le peuple & les grands; & qu'elle avoit été apportée du temple de Salomon. C'étoit du moins une des douze colonnes de l'ancien autel de S. Pierre, ſuivant Mallius & Panvinius.

En allant à la ſeconde chapelle, on trouve le tombeau du pape *Conti*, In-

(a) C'eſt actuellement dans la premiere chapelle à gauche que l'on baptiſe.

nocent XIII, mort en 1721; il eſt ſans ornement, ce qui eſt extraordinaire, ſur-tout pour un pape d'une auſſi ancienne maiſon; car depuis long-temps les familles papales ſe diſputent la gloire de conſacrer la mémoire de leurs papes par des monumens diſtingués.

Le mauſolée de la reine Chriſtine de Suede eſt vis-à-vis celui d'Innocent XIII; il y a un bas-relief où l'on a repréſenté l'abjuration du Luthéraniſme qu'elle fit en 1655 à Inſpruck; il eſt d'un ſculpteur François, nommé Jean Teudon; au-deſſus eſt un grand médaillon de bronze, avec le buſte de cette reine, qui mourut en 1689.

La ſeconde chapelle eſt celle de S. Sébaſtien; la coupole eſt encore ornée de mozaïques, faites d'après les deſſins de Pierre de Cortone; elle repréſentent la viſion de l'Apocalypſe, le Paradis, pluſieurs Prophetes, les Machabées, Eléazar, Daniel dans la foſſe aux lions, dont les hiſtoires ont rapport à la gloire des martyrs du nouveau Teſtament, parmi leſquels S. Etienne occupe un des premiers rangs.

Chapelle de S. Sébaſtien.

Le tableau du grand autel eſt le martyre de S. Sébaſtien, d'après un tableau

célebre du Dominiquin, qui fut fait en 1629, & qui a été transporté aux Chartreux en 1736, lorsque l'on y a substitué une mozaïque du cavalier Pierre-Paul Cristofari; c'est un des meilleurs de S. Pierre. Le plafond de la coupole des bas-côtés qui est vis-à-vis, est exécuté en mozaïque d'après Pierre de Cortonne.

En allant à la troisieme chapelle, on trouve deux autres tombeaux; le premier est celui du pape Pignatelli, Innocent XII, mort en 1700; il a été construit en 1746, aux dépens du cardinal Petra, par Philippe *Valle*; le pape y est représenté assis comme à l'ordinaire, ayant à ses côtés la Charité & la Justice. Ce mausolée a coûté 45 mille livres.

Tombeau de la Comtesse Mathilde.

Le tombeau de la fameuse comtesse Mathilde, qui est à l'opposite au second arc des bas-côtés, a été fait sous le pape Urbain VIII, qui fit venir ses cendres de l'église de S. Benoît, près Mantoue, où la comtesse Mathilde avoit été enterrée l'an 1115 (a). Ce mausolée est

(a) *Memorie istoriche della gran Contessa Matilda, P. Erra.* Roma 1768. Voyez ce que nous en avons dit en parlant de Canossa & de l'histoire de Toscane, T. II, p. 166.

du Bernin, qui fit lui-même la tête de la figure de Mathilde ; la composition de cet ouvrage est simple, mais belle ; le sculpteur a tiré un très-bon parti de la place, qui étoit ingrate par elle-même. Cette comtesse ayant défendu les papes, & donné son patrimoine à l'église, est représentée dans une niche, ayant un sceptre dans la main droite, avec la tiare & les clefs sur le bras gauche, pour exprimer par-là qu'elle a été le soutien de l'église ; cette figure est un peu courte, elle a néanmoins de la noblesse.

Au-dessous est son sarcophage, qui tient de l'antique ; les ornemens en sont de bon goût ; il est couronné par un bouclier environné de lauriers, qui sont rendus avec toute la légéreté possible ; sur les côtés il y a deux petits Anges composés avec beaucoup d'esprit, mais il y a peu de précision dans l'exécution. L'enfant qui est à la droite du tombeau, est d'André Bolgio, l'autre de Louis Bernini ; les deux enfans qui soutiennent les armoiries, sont de Matthieu Bonarelli ; le bas-relief qui est devant le sarcophage, est médiocre, il est d'Etienne Speranza, & représente l'empereur Henri IV aux pieds du pape Gré-

goire VII, à Canoſſa, où il fut obligé de venir ſeul demander l'abſolution, nuds pieds, & dans l'état de la pénitence la plus humiliante, l'an 1077, en préſence d'Azon, marquis d'Eſt, du comte Amédée, de l'abbé de Clugni, & de pluſieurs autres ſeigneurs; c'eſt un des traits mémorables de l'hiſtoire des papes.

Chapelle du S. Sacrement.

La troiſieme chapelle eſt celle du S. Sacrement; les mozaïques y ſont relatives au myſtere de l'Euchariſtie. Dans la coupole on voit un autel avec le feu ſacré & des encenſoirs qui exhalent des parfums à la gloire du Seigneur; c'eſt la viſion de l'Apocalypſe (chap. 8); enſuite Melchiſédech qui offre le pain & le vin; Elie qui eſt ſuſtenté par le pain que l'Ange lui apporte; le grand-prêtre Aaron qui remplit de Manne le vaſe qui devoit être dans l'arche d'alliance; un prêtre qui diſpenſe les pains de propoſitions pour l'uſage des miniſtres du temple; le grand-prêtre qui offre les premices du grain; les envoyés qui reviennent de la terre promiſe avec une grappe immenſe de raiſin; le prophete Iſaïe, dont l'Ange purifie les levres avec un charbon ardent; Oza qui

voulant ſoutenir l'arche de peur qu'elle ne tombe, eſt frappé de mort; Jonathas qui, pour avoir goûté d'un rayon de miel contre l'ordre de Saül, encourt la malédiction de ce prince; l'idole de Dagon réduite en pouſſiere auprès de l'arche d'alliance. Les cartons de cette coupole furent deſſinés par Pierre de Cortone, quoique le P. Bonanni ne cite que Torniolo & Sparadino, & la mozaïque fut faite par *Guido Ubaldi Abbatini*; les ornemens des lunettes furent deſſinés par Rafael *Vanni* de Siene, & exécutés par Horace *Manenti*.

Le tabernacle eſt une rotonde portée par des colonnes; il eſt de bronze doré, orné de lapis, avec deux Anges en adoration, ouvrage deſſiné par le Bernin, ſous le pape Altieri, Clément X. Le tableau de cet autel, repréſente la ſainte Trinité qui domine ſur le monde, il fut fait en 1669, par Pierre de Cortone; il eſt vigoureux de couleur.

A gauche de cette chapelle, on voit l'autel de S. Maurice & de ſes compagnons, Martyrs de la légion Tébéenne, qui fut maſſacrée l'an 286; le tableau fut peint par le cavalier Bernin, ou, ſelon quelques-uns, par Carlo Pelle-

grini; il y a ſur cet autel des colonnes grecques, appellées *Vitineæ*, ſemblables à celles dont nous avons déja parlé. L'autel de S. Maurice dans l'ancienne égliſe de S. Pierre, étoit celui où les empereurs étoient conſacrés, avant d'aller recevoir la couronne à l'autel de S. Pierre.

Le tombeau de Sixte IV, qui eſt à terre auprès de l'autel, eſt en bronze, avec des bas-reliefs faits en 1493, par Antoine Pollaiolo, célebre ſculpteur de ce temps-là; Jules II qui le fit faire, étant encore cardinal, eſt auſſi enterré dans le même endroit; il y fut transféré en 1635.

Cette troiſieme chapelle termine la petite nef, qui fut ajoutée par Paul V; à la croix grecque du premier projet. La coupole des bas-côtés, qui eſt vis-à-vis de la chapelle, eſt exécutée en mozaïque d'après Pierre de Cortone. On doit obſerver auſſi une belle grille en fer & en bronze, travaillée ſur les deſſins du Borromini, dans le temps d'Urbain VIII.

On trouve enſuite au troiſieme arc à droite, le mauſolée de Grégoire XIII, mort en 1585; il eſt du cavalier Ca-

mille Rusconi ; le sarcophage est petit, & il est écrasé par la figure du pape qui est dessus ; il est accompagné de deux figures, la Religion & la Force, dont l'une tient les ouvrages de ce pape, & l'autre leve un drap mortuaire dont le sarcophage est couvert. Le mausolée est bien pensé, les chairs sont bien rendues, & les draperies ne sont pas mal jettées, quoiqu'un peu lourdes. La statue du pape est la meilleure des trois figures. Le bas-relief qui est sur le devant du tombeau exprime la réformation du calendrier Grégorien, qui fut faite en 1582, par les soins de ce pontife, & que les états Protestans eux-mêmes ont adoptée.

La chapelle Grégorienne que l'on trouve immédiatement après, fut la premiere qu'on termina dans cette église, sous le pontificat de Grégoire XIII. Le tableau de S. Jérôme qu'on y remarque d'abord sur le pilier du pendentif, au bout du bas-côté de la nef, est une mozaïque faite par le cavalier Cristofari en 1733, d'après un des plus célebres tableaux qu'il y ait à Rome ; c'est la communion de S. Jérôme du Dominiquin, qu'on voit à S. *Girolamo*

*della Carita*, près du palais Farnese. Les mozaïques de la coupole ne sont que des arabesques & des feuillages. Dans les quatre angles on a représenté quatre docteurs de l'église ; savoir, S. Grégoire le Grand & S. Jérôme, pour l'église latine ; S. Basile & S. Grégoire de Nazianze, pour l'église grecque ; dans les lunettes une Annonciation & des Prophéties qui y sont relatives. L'autel de cette chapelle est extrêmement riche ; il fut décoré par Jacques della Porta, il y a beaucoup d'albatre, d'amétistes & d'autres pierres dures. Grégoire XIII y fit placer une ancienne image de la Vierge, appellée de S. Léon, ou *del Soccorsò*, aussi bien que le corps de S. Grégoire de Nazianze.

Près delà est le mausolée de Benoît XIV. Il est représenté debout avec la tiare en tête, & la main droite étendue, il y a deux figures en bas-relief.

En arrivant dans la croisée de l'église, on trouve sur une des faces du pilier, l'autel de S. Basile le Grand, où il y a une mozaïque de Ghezzi, d'après un tableau de Subleyras ; il représente le trait rapporté par S. Grégoire de Nazianze de l'empereur Valens, qui,

qui, à la vue des ſaints myſteres célébrés par l'Evêque & par ſon clergé, avec toute la majeſté & la pompe du culte ſacré, fut frappé d'étonnement & de reſpect, juſqu'à tomber en ſyncope (a).

Partie ſeptentrionale.

L'autel ſuivant eſt celui où repoſent les corps des SS. *Proceſſus* & *Martinianus*, officiers Romains prépoſés à la garde de S. Pierre dans la priſon Mamertine, où ils furent convertis & baptiſés par ce ſaint Apôtre. Le tableau qui repréſente leur martyre eſt une mozaïque très-vigoureuſe, d'une belle couleur, & l'une des mieux exécutées de cette égliſe; elle fut faite par le cavalier Criſtofari, d'après le tableau de Valentin, peintre François, qui eſt au palais de Monte-Cavallo, dans la ſeconde ſalle des princes.

Sur l'autel de S. Eraſme, à gauche, & ſur celui de S. Vinceſlas, roi de Bohême, à droite, il y a auſſi des mozaïques de Criſtofari; celle de S. Vin-

(a) Les tableaux en mozaïque placés ſur les autels autour de la coupole en commençant par la droite, ſont la communion de S. Jérôme, du Dominiquin, S. Baſile de Subleiras, S. Pierre ſur les eaux, S. Michel du Guide, Ste. Pétronille du Guerchin. A gauche la guériſon de l'eſtropié, par Mancini, & la transfiguration de Raphaël. On travaille actuellement à faire les devants d'autels en mozaïque.

cellas est d'après Carocelli, mais elle est médiocre; celle de S. Erasme, qui représente le martyre de ce Saint, est d'après le Poussin, elle est rendue avec autant de précision que l'original. Les ornemens de la voûte qui est au-dessus, ont été faits vers 1750, sur les dessins de Vanvitelli; ils sont en stucs dorés. Les peintures de la voûte représentent S. Pierre qu'un Ange délivre de la prison d'Hérode, S. Paul & S. Barnaba, à qui l'on vouloit offrir des sacrifices comme à des Dieux, après une guérison miraculeuse faite à Listri, & S. Paul qui prêche dans l'Aréopage; ces histoires sont des imitations des peintures ou des tapisseries de Raphaël au Vatican.

Sur le second pilastre ou second pilier des pendentifs du dôme, on a placé l'autel appellé la *Navicella*; le tableau représente en effet la barque de S. Pierre prête à se submerger, & J. C. qui vient à son secours, en lui disant : *Modicæ fidei quare dubitasti?* L'original est un excellent ouvrage de Lanfranc, & la mozaïque a été faite en 1725; ce fut le premier ouvrage du cavalier Pierre-Paul Cristofari, dont l'école a

produit beaucoup d'autres belles mozaïques.

Le premier autel après la croiſée à droite, eſt celui de S. Michel ; il eſt orné d'une coupole faite ſur les deſſins de Michel-Ange ; la mozaïque de la coupole contient des Anges avec pluſieurs médaillons. Dans les quatre triangles ſont S. Léon, S. Flavien, patriarches de Conſtantinople, S. Bernard & S. Denis l'Aréopagite ; les mozaïques ſont de Calendra. Dans les lunettes, on voit Elie à qui l'Ange apporte de quoi manger ; Tobie conduit par l'Archange Raphaël, & tenant à la main le poiſſon miraculeux ; S. Pierre qui baptiſe ſainte Pétronille, & Nicodeme qui lui donne la communion.

Le tableau de S. Michel eſt une mozaïque faite d'après le tableau du Guide qui eſt aux Capucins. On en avoit fait faire une qui étoit aſſez mal rendue, d'après Joſeph d'Arpino, vers 1630, par Calendra ; on la voit dans le lieu où ſe fait le travail de la mozaïque. Urbain VIII avoit formé dès-lors le deſſein de mettre en mozaïque tous les tableaux de l'égliſe S. Pierre ; mais on ne fut pas aſſez content de celle-ci ;

& le projet n'a été repris que dans ce ſiecle.

Sainte Pétronille.

A l'autel de ſainte Pétronille, qui eſt tout proche, eſt une mozaïque faite en 1720 par Criſtofari, d'après le fameux tableau du Guerchin, qui eſt dans la ſalle royale du palais de Monte-Cavallo, & qui eſt un des chefs-d'œuvre de la peinture (T. II, p. 283). La mozaïque eſt auſſi la plus belle de cette égliſe, elle repréſente ſainte Pétronille qu'on déterre. C'eſt ſous l'autel que repoſent les reliques de cette Sainte, qui étoit en ſi grande vénération, que le pape S. Paul I fit élever un oratoire exprès à ſon honneur, près de la baſilique de S. Pierre.

En arrivant vers le rond-point de l'égliſe, on voit une figure coloſſale de S. Dominique, par le Gros; elle eſt bien compoſée; les draperies en ſont bien jettées, mais un peu maigres, & trop détaillées dans les plis; la tête eſt un peu froide, ce qui vient peut-être de ce que l'artiſte fut aſſujetti au portrait qui lui en avoit été donné; les mains en ſont belles.

A l'autel appellé *della Tabita*, il y a un tableau repréſentant le miracle de S. Pierre, qui reſſuſcite une ſainte

femme, nommée Tabitha ou Dorcas, dans la ville de Joppé (Act. IX), exécutée en mozaïque d'après Placido Corranzi.

Le mausolée du pape Altieri, Clément X, mort en 1676, est vis-à-vis de la Tabita, il a été élevé sur les dessins du cavalier *de Rossi*; la principale statue est de Ferrata; la Clémence est de Mazzoli; la Bonté est de la main de Lazare Marcelli; le bas-relief est de Léonard Reti; il représente l'ouverture de l'année Sainte en 1675; les enfans & les renommées sont de Philippe Carcani.

LA TRIBUNE qui est au haut de l'église, c'est-à-dire, le chevet ou rond-point qui la termine du côté de l'occident, a été décoré sur les dessins de Michel-Ange; mais les ornemens de stucs dorés qu'on y a ajoutés, ont été dirigés par Vanvitelli. Il y a sur la voûte trois sujets : dans le milieu J. C. qui donne les clefs à S. Pierre, d'après un dessin de Raphaël; d'un côté le crucifiement de S. Pierre, imité du Guide; de l'autre, la décollation de S. Paul, imité d'après un bas-relief de l'Algarde, qu'on dit avoir été donné au grand-duc

de Toscane. On monte à la tribune par deux marches de porphyre, qui étoient déja dans l'ancienne église de S. Pierre, au pied du grand autel; l'on voit dans le fond le grand & superbe monument de la chaire S. Pierre, ou *Catedra*, qui est à 214 pieds du baldaquin.

Chaire de S. Pierre.

LA CHAIRE S. PIERRE, c'est-à-dire, celle dans laquelle il siegeoit pontificalement, est renfermée dans une autre chaire de bronze doré, qui fait comme la châsse de cette relique; ce trône de bronze est soutenu par quatre docteurs, deux de l'église latine, S. Ambroise & S. Augustin; deux de l'église grecque, S. Athanase & S. Jean Chrysostôme; les quatre figures sont de 10 pieds de proportion, & placées sur des piédestaux de marbre; au-dessus on voit la tiare pontificale, & plus haut une gloire dans laquelle une multitude d'Anges & de Séraphins paroissent révérer la chaire de S. Pierre; & la gloire se trouvant à la hauteur de la croisée, on en a profité pour l'éclairer par derriere, & pour y faire paroître un Saint-Esprit, qui couronne tout l'édifice. Cette grande machine termine parfaitement le fond de l'église, & la décore d'une très-grande

maniere ; l'idée en eſt heureuſe, mais il n'y a pas autant de préciſion dans l'exécution, qu'il y a de génie & de mérite dans l'invention.

Annibal Carrache avoit dit ſouvent, qu'il faudroit que le fond d'une ſi belle égliſe fût rempli par quelque beau monument ; le cavalier Bernin choiſit cet emplacement pour y élever celui que le pape Alexandre VII vouloit conſacrer à la Chaire S. Pierre ; on termina ce bel ouvrage dans l'eſpace de trois ans, & le 16 janvier 1666, on y plaça ſolemnellement la relique dont il s'agit. Suivant le calcul de Fontana, la dépenſe de cet ouvrage revint à 573 mille livres de France, & le poids de la matiere à 152 mille livres poids de marc ; la ſtatue de S. Ambroiſe en a exigé 23 milliers ; S. Auguſtin 21, S. Jean Chryſoſtôme 19, & S. Athanaſe 16 milliers.

La chaire que l'on conſerve ſi précieuſement dans ce grand reliquaire eſt celle où les papes officioient dans la primitive égliſe, & qu'on regarde comme celle qui ſervit autrefois à S. Pierre ; elle eſt de bois, ayant deux pieds neuf pouces de large, deux pieds cinq pouces de hauteur, & ſur les côtés 21

pouces de large ; la partie poſtérieure, y compris le doſſier, a quatre pieds deux pouces de hauteur ; elle eſt ornée de petites colonnes de neuf pouces & demi, qui portent de petits arcs ; il y a ſur le devant des bas-reliefs qui repréſentent en profil 18 ſujets en or & en ivoire, & tout autour il y a pluſieurs figures d'ivoire en bas-reliefs ; le doſſier étoit diſloqué par un long uſage, il a été renforcé avec des traverſes de bois & une bande de fer ; ſur les côtés ſont des crochets de fer pour y paſſer les bâtons qui ſervoient à porter les papes dans cette chaire, le jour de leur couronnement, comme on l'a fait pendant pluſieurs ſiecles. Nous avons une ſavante diſſertation de Monſignor *Febei*, ſur l'antiquité & l'identité de cette chaire. Enodius qui vivoit au commencement du ſixieme ſiecle, atteſte que l'on envoyoit les Néophites prier devant cette chaire dans l'égliſe S. Pierre ; on l'a conſervée long-temps dans l'oratoire de S. Adrien I, & enſuite ſur différens autels de cette égliſe. Le chanoine Benoît, qui vivoit dans le douzieme ſiecle, dit que le pape s'y plaçoit à la meſſe le jour de la fête de

la chaire S. Pierre ; & Torrigio parle de beaucoup de miracles qui en ont établi l'authenticité. Urbain VIII voulant augmenter le respect qu'on portoit à cette relique, la fit placer dans la chapelle où est le nouveau baptistere, sur un autel orné de figures du cavalier Bernin. La fête qu'on célebre chaque année à son honneur est ancienne ; mais elle a été rétablie spécialement par Paul IV en 1558, & fixée au 18 de janvier.

Aux deux côtés de la chaire saint Pierre, il y a deux grands mausolées ; celui du pape Farnese, Paul III, mort en 1550, est à gauche ; il étoit auparavant à l'endroit où est la statue de sainte Véronique ; le cardinal Alexandre Farnese le fit faire par Jacques della Porta, aidé des conseils de Michel-Ange. Les Italiens mettent ce mausolée au nombre de leurs plus beaux ; en effet, la masse générale en est bonne, eu égard au lieu où il est placé ; la statue du pape en bronze, n'est point bonne ; deux grandes figures de marbre représentent à ses côtés la Prudence & la Fermeté ou la Justice ; mais elles ne donnent qu'une foible réminiscence de

Mausolée de Paul III.

Michel-Ange. La derniere eſt une grande & jolie femme, à demi-penchée, qui étoit repréſentée preſque nue, ſuivant le goût des plus habiles artiſtes; mais on en a drapé une partie en bronze, par ordre du pape, depuis qu'on y a ſurpris un étranger, dont l'imagination étoit trop vive, & qui étoit plus affecté de la nudité, que bleſſé par les incorrections (a). Cette figure eſt de Guillaume della Porta; on voit au-deſſus les ſix fleurs de lis, qui ſont les armes de la maiſon Farneſe. La niche où eſt placé ce mauſolée, auſſi bien que celle qui en fait le pendant, furent décorées avec les débris du temple, qu'Adrien avoit dédié au ſoleil, à l'endroit où ſont les jardins du palais Colonne.

Mauſolée d'Urbain VIII.

Le mauſolée qui eſt à droite, eſt celui du pape Urbain VIII, Barberini, mort en 1644; il eſt du cavalier Bernin. Le pape l'avoit chargé de ce travail cinq mois avant que de mourir, & il fut terminé deux ans après la mort de ce pontife. Sa figure eſt en bronze; elle eſt très-noble, & on la regarde comme

(a) M. Richard raconte ce fait de la ſtatue de la vérité au tombeau d'Alexandre VII. Au reſte, un artiſte peut faire lever la draperie.

la plus belle figure de pape qu'il y ait dans cette églife. La charité & la juftice font deux grandes figures de marbre pleines de graces & de majefté; cette fculpture eft traitée dans la maniere de Rubens; elle eft pleine de vérité, & les chairs y font illufion. Il y a un enfant qui dort fur le fein de fa mere, & à droite eft un autre enfant qui pleure, en fe foulevant; fa mere le regarde en fouriant. La tête & le torfe de la Charité font charmans. La figure de la Juftice n'eft pas fi belle, elle ne fe développe pas bien dans fon habillement. Le farcophage, qui eft très-mâle, eft en marbre noir, avec des pieds de lion. Les deux grandes figures font appuyées fur le farcophage. La mort eft au milieu, figurée par un fquelette de bronze à mi-corps, & paroît fortir du farcophage; elle tient un livre ouvert, dans lequel elle infcrit le nom du pape; des abeilles difperfées, expriment fuivant quelques perfonnes, le deftruction des armes des Barberins, & les malheurs de la famille; l'une eft fur le farcophage, & les deux autres montent le long du piédeftal de la figure du pape; mais il eft plus naturel de penfes

que les abeilles ne ſont ſimplement que celles des armoires de cette maiſon.

M. Groſley ſe plaint, avec raiſon, de ce que les papes étant toujours repréſentés aſſis, cela donne à leurs plus belles ſtatues, comme eſt celle dont nous venons de parler, un air court & entaſſé, qui en diminue la majeſté & les graces. Michel-Ange fut le ſeul, qui pour éviter cet embarras, ne craignit point de repréſenter le pape Jules II debout, dans la figure qu'il fit pour Bologne. Ce pape, auſſi guerrier que politique, qui avoit choiſi le nom de Jules pour ſe rapprocher de Céſar, & qui faillit à être tué d'un coup de canon, méritoit bien d'être repréſenté dans l'attitude d'un général (a).

En paſſant à la nef gauche ou méridionale de l'égliſe, on trouve un autel où eſt repréſentée la guériſon d'un boiteux par S. Pierre, (Act. Ap. 3. 7). Vis-à-vis de cet autel eſt le tombeau

(a) On connoît la ligue univerſelle qu'il forma en 1510 contre la France, dans laquelle il engagea l'Eſpagne avec toute l'Italie, quoique le roi lui eût donné aſyle, avant ſon pontificat, & lui eût enſuite rendu Ravenne; mais il ne réuſſit pas; la bataille de Ravenne gagnée par Louis XII confondit ſes projets, il mourut l'année ſuivante 1513 d'une fievre lente qu'on attribuoit au dépit de ſes revers.

du pape Alexandre VIII, *Ottoboni*, Vénitien, mort en 1691; le cardinal Pierre Ottoboni le fit faire par Angelo Roſſi, ſur les deſſins du comte Arrigo di S. Martino. La figure du pape eſt en bronze, la Religion & la Prudence en marbre. Ce tombeau eſt en général trop lourd & trop fort pour la niche qu'il occupe; la ſtatue du pape eſt aſſez bien, quoique trop confuſe de plis, & un peu priſe de celle du Bernin, qui eſt au mauſolée d'Urbain VIII. Le bas-relief d'en-bas eſt très-beau; la compoſition en eſt bien balancée, les figures ſont bien entendues de bas-relief; elles gardent leurs plans, & ſont très-bien drapées, & d'un meilleur goût que la figure du pape; le marbre y eſt parfaitement coupé; les caracteres de tête ſe reſſemblent cependant un peu. Ce bas-relief repréſente une canoniſation ſolemnelle faite en 1690; on y voit le pape qui bénit un vaſe qu'on lui préſente; dans un coin eſt une figure portant un autre vaſe: cette derniere eſt le portrait du ſculpteur. Les figures de l'égliſe ou de la Religion, & celle de la Prudence, ſont du frere d'Angelo Roſſi, qui acheva le mauſolée après ſa mort; elles ſont médiocres.

En entrant dans la chapelle de la Vierge, appellée *della Colonna*, on remarque l'autel de S. Léon le grand, orné d'un bas-relief de l'Algarde, qui est de la premiere réputation; c'est le plus estimé de tous ceux qui sont dans l'église de S. Pierre; il fut fait vers 1640, le modéle en stuc est chez les peres de la *Chieza Nuova*. Ce bas-relief représente Attila en présence de S. Léon, qui lui ordonne de ne pas approcher de Rome; ce roi effrayé par l'apparition de S. Pierre & de S. Paul, que S. Léon lui fait voir, & qui le menacent du milieu des nues, paroît déja prêt à se retirer. Les figures de devant sont entiérement de relief. L'ordonnance de ce sujet est admirable; il est composé avec autant de feu que de sagesse, d'une maniere grande & vraie; le caractere de dessin est très-pur, les têtes en sont belles & très-expressives, les figures d'un style élégant, les draperies parfaitement jettées; elles accusent bien le nud, & sont traitées d'une maniere large & méplate; il a encore l'avantage d'être bien éclairé. La vue en le regardant, est toujours tranquille, & par-tout où elle se reposè, elle ne

Bas relief très-célebre.

trouve que de belles parties ſavamment rendues ; les chairs y ſont traitées à faire illuſion ; on trouve pourtant que la tête d'Attila a plus d'effroi que de nobleſſe, mais ce n'eſt pas un défaut dans un roi barbare. Ce qu'il y a encore à remarquer, c'eſt que les plans de derriere du bas-relief ne ſont pas décidés.

Les reliques de S. Léon ſont ſous ce même autel ; il voulut être enterré dans le veſtibule de l'égliſe, ſuivant un uſage que l'on avoit anciennement pratiqué pour les papes ; on l'a enſuite tranſporté ſous cet autel, auſſi-bien que les trois autres ſaints papes Léon II, Léon III, & Léon IV.

L'autel de Notre-Dame de la colonne, eſt ainſi appellé à cauſe d'une image miraculeuſe, qui étoit peinte ſur une des colonnes de l'ancienne baſilique, à l'autel du S. Sacrement : Paul V fit ſcier la partie où étoit l'image de la Vierge, & la mit ſur cet autel qui fut décoré avec magnificence, ſur les deſſins de Jacques della Porta en 1607. Dans les triangles de la coupole, on a repréſenté en mozaïque S. Bonaventure, cardinal évêque, S. Thomas d'Aquin,

S. Jean Damaſcene & S. Germain, patriarche de Conſtantinople, qui ont tous montré une dévotion ſpéciale à la Vierge. Dans les lunettes, on a exprimé la Vierge avec l'Enfant Jeſus qui dort; S. Joſeph, qu'un Ange avertit de fuir en Egypte. Au-deſſus de l'autel de S. Léon, on a repréſenté David & Salomon, avec ces mots du cantique, *Oſculetur me oſculo oris ſui.* Ces mozaïques furent faites par Calendra ſous Urbain VIII, d'après les deſſins d'André Sacchi, de Lanfranc & de J. B. Romanelli.

Mauſolée d'Alexandre VII.

En allant à la partie méridionale de la croiſée de l'égliſe, on trouve au-deſſus de la porte de ſainte Marthe, le mauſolée du pape Chigi, Alexandre VII, mort en 1667. Ce monument eſt un de ceux qui m'a fait le plus de plaiſir, par l'idée ingénieuſe & poétique de ſa compoſition; le Bernin, quoique dans un âge très-avancé, y a mis autant de génie que dans aucun ouvrage de ſa jeuneſſe: la ſculpture y eſt traitée dans la maniere de Rubens, & les trois différens marbres qu'on y a employés, contribuent par un bon accord, à en faire un très-beau morceau de décoration. La porte dont on

étoit obligé de profiter, eſt pratiquée dans le ſocle du mauſolée, & ſemble être l'entrée du ſarcophage : elle eſt enveloppée d'une immenſe draperie de marbre jaune ou de jaſpe de Sicile, d'où l'on voit ſortir la mort, encore à moitié voilée, & qui ſemble avoir honte de ſon forfait ; elle releve d'une main le drap qui couvroit la porte, comme pour montrer que chacun y doit paſſer ; de l'autre main elle tient un ſablier qu'elle fait voir en l'élevant, comme ſi elle diſoit : l'heure eſt venue ; c'eſt mon excuſe. Le pape eſt repréſenté à genoux, ayant auprès de lui la Juſtice & la Prudence ; la Charité & la Vérité ſont ſur le devant : la Charité tient ſon enfant qui s'eſt endormi en têtant, & qui lui preſſe le ſein en s'appuyant deſſus ; ſon expreſſion eſt vraie & naïve ; mais elle manque de nobleſſe.

La Vérité a coutume d'être repréſentée toute nue, & le ſculpteur l'avoit fait, à l'exception d'un rideau jaune dont elle étoit ingénieuſement voilée ; mais elle étoit ſi belle & ſi frappante, qu'il en réſulta des inconvéniens, & le pape Odeſcalchi, Innocent XI, y fit faire une draperie de bronze qui eſt peinte en blanc.

Je ne connois rien qui puisse mieux se comparer à cette belle composition, que le mausolée du maréchal de Saxe, par M. Pigalle, dont nous avons vu le modele exposé au Louvre, & qui est à Strasbourg (a); au-dessus d'un tombeau entr'ouvert, on voit le héros y descendre hardiment, & la mort le lui montrer de la main; d'un côté les regrets de la France; de l'autre, le désespoir de l'amour. Il est rare que l'on mette autant de poésie dans ces sortes d'ouvrages; les mausolées les mieux travaillés, manquent d'esprit dans l'invention: j'ai vu des personnes préférer celui de Pigalle à celui du Bernin.

Les connoisseurs ne regardent le mausolée d'Alexandre VII, que comme une esquisse pleine de feu, à cause des incorrections qu'on y remarque; d'ailleurs les draperies n'en sont pas naturelles, elles sont si factices, que si l'on supposoit que les figures partissent dans le moment, aucune de ces draperies ne pourroit tenir, elles tomberoient d'elles-mêmes.

(a) J'avois obtenu qu'on le mît à l'école militaire, ainsi que celui de Turenne, qui est dans les caves de l'abbaye de Clugny, mais cette décision n'a pas été exécutée. *Mercure de juillet*, 1772.

L'autel qui eſt vis-à-vis de ce tombeau ou ſur la face méridionale du troiſieme pilier de l'égliſe, repréſente la chûte de Simon le magicien.

La croiſée de l'égliſe, du côté du midi, fut conſtruite & décorée du temps même de Michel-Ange, Vanvitelli y a ajouté, vers 1750, des ornemens en ſtucs dorés; les trois ſujets repréſentés dans la voûte, ſont 1°. S. Pierre qui remercie J. C. après une pêche abondante (S. Luc, 5, 8.). 2°. La guériſon d'un boiteux ſur la porte du temple, exécutée en mozaïque d'après le cav. Mancini; on a tâché d'imiter les deſſins de Raphaël qui ſont dans les tapiſſeries du Vatican. L'autel du milieu eſt celui où repoſent les reliques de S. Simon & de S. Jude, qui y furent placées en 1605; le tableau eſt de Ciampelli; il repréſente un fait qui eſt raconté dans leur vie; ces ſaints Apôtres prêchant l'évangile en Perſe, des ſorciers aſſemblent contre eux une quantité de ſerpens; mais les Saints bien loin d'en éprouver aucune atteinte, les renvoyent du côté des idolâtres.

Croiſée méridionale.

On voit encore à droite, l'autel de S. Martial, évêque, & de ſainte Valeria, vierge & martyre; le tableau eſt

du Sparadino ; on y a peint le miracle raconté de cette ſainte ; ſavoir qu'après qu'on lui eut coupé la tête, elle la porta elle-même au ſaint évêque qui célébroit la meſſe. Les reliques du pape S. Léon IX ſont placées ſous cet autel.

L'autel de S. Thomas qui eſt à gauche, a un beau tableau d'après le Paſſignani ; le corps de S. Boniface IV y eſt placé, on l'y tranſporta ſolemnellement le 17 janvier 1606.

En revenant du côté du midi, on trouve l'autel appellé du menſonge, *della Bugia*, parce qu'il y a une mozaïque où l'on voit Ananie & Saphire, qui tombent morts en préſence de S. Pierre & de S. André, pour avoir voulu tromper les Apôtres, en cachant une partie du prix qu'ils avoient reçu pour un fond de terre qu'ils venoient de vendre ( Act. 5. 1 ). L'original étoit de Criſtofano Roncalli, il fut fait en 1607. On l'a tranſporté aux Chartreux, lorſqu'en 1726, on a exécuté la mozaïque ; elle eſt de Pierre Adami.

On voit auſſi ſur le quatrieme pilier, la transfiguration de Raphaël, exécutée en mozaïque en 1767.

Chapelle Clémentine.

LA CHAPELLE CLÉMENTINE eſt

ainsi appellée du nom du pape Clément VIII, Aldobrandini, mort en 1605. Elle est dédiée à S. Grégoire le Grand, dont les reliques sont sous l'autel ; le tableau est d'André Sacchi ; il représente le miracle rapporté par le Diacre Jean ; on avoit fait toucher, dit-il, au corps de S. Pierre, des pieces d'étoffes pour les donner à différentes personnes, il se trouva des incrédules qui en faisoient peu de cas, le S. Pontife y donna un coup de couteau, & il en sortit du sang ; ce miracle convainquit tout le monde du prix inestimable de ces reliques. D'autres disent que c'est S. Grégoire qui montre à un incrédule un corporal ensanglanté du sang de l'hostie qu'il venoit de rompre. Ce tableau est d'une couleur très-agréable & sagement pensé ; la figure de l'incrédule est un peu trop forte.

La coupole de la chapelle Clémentine fut construite sur les dessins de Michel-Ange, & couverte d'arabesques & de feuillages en mozaïque ; dans les angles il y a quatre docteurs de l'église, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme ; & un quatrieme qui n'est pas facile à reconnoître, c'est probable-

ment S. Anaſtaſe ou S. Baſile. Aux deux côtés des fenêtres qui ſont au-deſſus de l'autel & de l'orgue, on a repréſenté la viſitation, la naiſſance de S. Jean-Baptiſte, Daniel dans la foſſe aux lions, qu'un Ange vient conforter, & le prophete Malachie, qui, comme Daniel, ſemble avoir parlé le plus clairement de la venue du Meſſie; il indique même ſon précurſeur S. Jean-Baptiſte. Ces mozaïques faites ſur les deſſins de Roncalli, ont été exécutées par *Marcello Provenzale*.

En continuant de revenir vers la grande porte de l'égliſe, pour voir les trois autres chapelles de la nef de Paul V, on trouve le mauſolée de Léon XI, de la maiſon de Médicis, qui fut pape pendant 27 jours au mois d'avril 1605. Ce mauſolée fut fait en grande partie par l'Algarde en 1650; le tombeau eſt d'une mauvaiſe forme, mais le bas-relief qu'on y a adapté eſt beau; il repréſente l'abjuration d'Henri IV, & la ratification faite enſuite par ce prince de tout ce qu'il avoit promis au pape pour être abſous; cette ratification fut faite après ſon abjuration. Léon XI étoit alors le cardinal Alexandre de Médicis,

légat en France, & ce fut entre ses mains que le roi fit cette ratification solemnelle. La figure du pape est médiocre, elle est courte, & a peu de noblesse, quoiqu'elle soit de l'Algarde, aussi bien que le bas-relief; les figures de la Force & de l'Abondance sont de Ferrara & de Peroni, tous deux disciples de l'Algarde; elles sont gracieuses & bien pensées; seulement les draperies de l'Abondance, sont un peu confuses de plis; quant au caractere, cette figure est plus aimable, mais moins noble que celle de la Prudence, dont le tour est plus simple & plus élégant.

Le mausolée d'Innocent XI, Odescalchi, mort en 1689, est à gauche & sous la même arcade; il est d'Etienne Monot, sculpteur François; le sarcophage & le piédestal ne sont pas bons; le tombeau est porté sur deux lions de bronze; la Religion & la Justice (ou la Force) y sont représentées en marbre. Elles sont bien pensées & ont de l'expression, ainsi que la figure du pape; les draperies en sont bien jettées; le bas-relief qui est sur le piédestal, exprime la levée du siege de Vienne par les Turcs, qu'on attribua en partie aux soins & aux prieres

d'Innocent XI. Ce pape eſt en odeur de ſainteté, & le peuple a coutume de baiſer ſon tombeau.

Chapelle Sixtine.

La chapelle Sixtine ou la chapelle du chœur, eſt celle où le chapitre de S. Pierre fait l'office; elle pourroit être regardée elle ſeule comme une belle égliſe. Sa partie antérieure eſt ornée d'une coupole toute revêtue de mozaïque, les ſujets en ſont relatifs à la célébration de l'office; c'eſt une gloire où tous les ſaints ſont occupés ſans ceſſe à bénir Dieu : le Pere Eternel, dont le trône eſt ſoutenu par les quatre animaux myſtérieux, environné d'Anges & de Saints; les quatre prophetes qui ſe ſont le plus diſtingués par les cantiques & les louanges de Dieu, Abacu, Daniel, Jonas & David, ſont repréſentés dans les pendentifs de la coupole.

Dans les lunettes on a placé, 1°. Moyſe qui prie ſur la montagne, & le prophete Samuel qui reproche à Saül un ſacrifice déplacé. 2°. Judith qui retourne victorieuſe avec la tête d'Holoferne, & la prophéteſſe Debora qui envoie chercher Barach pour lui donner la conduite du peuple d'Iſraël. 3°. Le prophete Jérémie, qui après avoir quitté les inſtrumens

mens de chants & d'alégresse, pleure la destruction de Jérusalem ; 4°. la prophétesse Debora avec le juge Barach qui chantent la victoire qu'ils avoient remportée sur les Chananéens, 1285 ans avant J. C. (*Judicum.* 5. 1).

Cette chapelle fut appellée Sixtine, parce que le pape Sixte IV, l'an 1479, l'avoit décorée en la consacrant à l'Immaculée Conception, & à ses protecteurs particuliers, S. François & S. Antoine de Padoue ; il y avoit fait placer trois rangs de stalles, pour les trois ordres du clergé de S. Pierre.

Urbain VIII voulut suivre dans la consécration & l'usage de cette chapelle, tout ce qu'avoit fait Sixte IV. Ce fut lui qui fit construire les stalles actuelles, ornées de bas-reliefs & de figures ; il y fit transporter l'ancien buffet d'orgues du célebre Mosca, augmenté de jeux nouveaux & enrichi de divers ornemens : il fit placer sous l'autel le corps de S. Jean Chrysostôme. Clément XIII a fait fermer cette chapelle par une grille de fer ornée de bronzes, sur le dessin de celle qui est à la chapelle du S. Sacrement.

Le tableau en mozaïque, placé en

1749 sur cet autel, représente la Conception de la Vierge, S. Jean Chrysostôme, S. François & S. Antoine de Padoue, d'après l'original de Pierre Bianchi qui est dans l'église des Chartreux; il est bien exécuté.

La voûte du dôme des bas-côtés de la nef, qui est vis-à-vis, est exécuté en mozaïque d'après Marc-Antonio Franceschini, il est fort beau; les cartons en sont au palais de la chancellerie.

Chapitr de S. Pierre.

Le chapitre de S. Pierre est composé du cardinal archiprêtre, qui est actuellement le C. d'Yorck, de 30 chanoines, 36 bénéficiers, & 26 habitués appellés *Chierici Benefiziati*, sans compter les chapellains, & d'autres ecclésiastiques pour le service du chœur.

Le pape Albani, Clément XI, mort en 1721, est inhumé sous cette chapelle; on lui a fait une niche souterraine, ornée de stucs dorés; il ne voulut aucun mausolée, il lui suffisoit d'être inhumé dans cette église, qu'il affectionnoit spécialement comme y ayant été vicaire & ensuite chanoine.

En sortant de la chapelle du chœur, pour aller à celle de la présentation, on trouve à gauche le mausolée du pape

Innocent VIII, mort en 1492, qui eſt tout en bronze, & de la main d'Antoine Pollaiolo. Nous avons parlé déja ci-deſſus de celui de Sixte IV, qui eſt à terre dans la chapelle du S. Sacrement; celui d'Innocent VIII eſt contre un mur; le pape y eſt repréſenté de deux manieres différentes, c'eſt-à-dire, vivant & mort (a). La figure qui repréſente le pape vivant, a dans la main la lance de la paſſion, pour rappeller le don que Bajazet fit de cette relique à Innocent VIII.

Chapelle de la Préſentation.

La chapelle de la préſentation eſt ornée de mozaïques dont tous les ſujets ſont à la gloire de la ſainte Vierge; dans le corps de la coupole on a mis en oppoſition la Vierge couronnée de gloire dans le ciel, & Lucifer chaſſé du paradis, avec ces paroles, *Reſpexit humilitatem & diſperſit ſuperbos.* Dans les angles on a placé Aaron avec l'encenſoir; Noé qui trouve ſon refuge dans l'arche d'alliance, Balaam qui montre l'étoile de Jacob (*Numer.* 24. 17),

(a) Cette idée fut exécutée avec ſuccès dans deux beaux mauſolées de la maiſon de Savoie, qui ſont à Brou près Bourg en Breſſe; en multipliant ainſi les attitudes, les expreſſions, & les reſſources de l'art, on augmentoit & la magnificence & le travail.

Gédéon qui tient la toiſon couverte de roſée (*Judith* 8. 38). Dans les lunettes on voit Judith qui coupe la tête à Holoferne (*Judith* 13. 10), Jahel qui enfonce le clou dans la tête de Siſara (*Judith*, 4. 21), Marie, ſœur de Moyſe, qui ſe réjouit en apprenant que les Egyptiens ont été ſubmergés, & Moyſe qui ôte ſes ſouliers avant que d'approcher du buiſſon ardent (*Exod.* 3. 5), Joſué qui arrête le ſoleil, & Iſaïe qui regarde avec étonnement la nue qui peu à peu couvre tout le ciel & verſe de l'eau en abondance; tous ces myſteres ſe rapportent à la ſainte Vierge, comme à la ſource de la liberté & du ſalut. Ces mozaïques ont été faites ſur les deſſins de Carle Maratte; il y en a de Fabio Criſtofari, faites au commencement du ſiecle; les autres qui ſont plus modernes, ſont pour la plupart de Joſeph Conti.

Le tableau du grand autel eſt d'après François Romanelli; c'eſt la préſentation de la Vierge; il a été mis en mozaïque en 1727, & l'original peint ſur l'ardoiſe, a été tranſporté, comme la plupart des autres, aux Chartreux; la mozaïque eſt bien exécutée.

Dans le dôme des bas-côtés, qui eſt vis-à-vis, la mozaïque eſt d'après Carle Maratte.

Avant que d'arriver à la chapelle des fonds baptiſmaux, on voit le mauſolée de la reine d'Angleterre, Marie-Clémentine Sobieski, morte en 1735; la fabrique de S. Pierre a dépenſé pour ce monument près de 100 mille francs; il a été fini en 1745, ſur les deſſins de Barigioni; le tombeau eſt de porphire, garni de bronzes dorés, & couvert par une draperie d'albâtre; les attributs de la royauté ſont portés par deux enfans de marbre; la figure de la Charité ſoutient, conjointement avec un autre génie, la mozaïque où la reine eſt repréſentée. Derriere le tombeau s'éleve une pyramide en pierre, qui imite le porphyre, & qui donne un air de grandeur à ce monument. On ſe propoſe de placer celui du roi Angleterre, mort à Rome en 1767, vis-à-vis du mauſolée de la reine ſon épouſe.

Chapelle du Baptiſtere.

La chapelle du baptiſtere eſt la derniere de l'égliſe, ou la premiere à gauche, lorſqu'on entre par la grande porte. Les mozaïques dont elle eſt ornée ſont toutes relatives au ſacrement

du baptême ; autour de l'œil de la coupole on lit ces paroles de l'évangile : *Qui crediderit & baptizatus fuerit, ſalvus erit* (*Matth.* 28. 19.). Dans ſa concavité l'on a repréſenté les trois ſortes de baptêmes ; d'eau, de ſang & de deſir ; le premier eſt figuré par le baptême du précurſeur S. Jean-Baptiſte, il eſt d'après Carle Maratte ; le ſecond, par la mort des martyrs ; le troiſieme, par une multitude de fideles qui paroiſſent attendre avec impatience l'inſtant de la régénération. Dans les angles de la coupole ſont les quatre parties du monde, l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, comme ayant toutes participé à la grace du baptême. Dans les lunettes on a repréſenté les baptêmes les plus mémorables, tels que celui de S. Pierre, par J. C. de l'empereur Conſtantin, par S. Silveſtre ; du Centurion Corneille, par S. Pierre, d'après Procaccini ; celui de deux Géoliers, par S. Pierre, d'après Paſſari ; & celui de l'Eunuque de la reine Candace, par le Diacre S. Philippe. On y voit auſſi Moyſe qui fait ſortir l'eau du rocher ; Noë, qui après le déluge, reçoit, par l'arc-en-ciel, un

ſigne d'aſſurance & de paix ; les deſſins ſont de François Treviſani ; ils ſont aux Chartreux ; les mozaïques ſont de Joſeph Ottaviani du cavalier Brughi, & de Liborio Fatto.

Les fonts baptiſmaux ſont formés d'un grand baſſin de porphyre, placé ſur un piédeſtal de même matiere. C'étoit autrefois le deſſus du tombeau de l'empereur Othon II, mort à Rome en 984, & qui fut inhumé dans le veſtibule de l'ancienne égliſe de ſaint Pierre ; on le tranſporta en 1610 dans l'égliſe ſouterraine, & on le dépoſa dans un autre tombeau. Lorſqu'on voulut en 1698, conſtruire ce nouveau baptiſtere, le cavalier Fontana, qui étoit chargé du deſſin, choiſit cette belle piece de porphyre ; elle eſt couverte d'une eſpece de pyramide en bronze doré, environnée de feuillages & d'arabeſques, d'un fort bon goût, avec quatre anges de bronze, deux deſquels portent un bas-relief de la ſainte Trinité, & l'autre une inſcription. Au ſommet de la pyramide on a placé l'agneau, ſymbole du Rédempteur, duquel découlent ſur les hommes les eaux de la grace ; tous ces ouvrages de bronze

Baptiſtere de l'égliſe.

ont été fondus par Jean Giardini. Le pape Orſini, Benoît XIII, pour rappeller l'ancien uſage du baptême par immerſion, voulut en 1725, que le baptiſtere, au lieu d'être élevé ſur trois marches, fût mis au-deſſous du niveau, & l'on y deſcend par deux marches, enſorte que l'on pourroit aiſément plonger dans l'eau ceux que l'on baptiſeroit à l'ancienne maniere.

Les tableaux qui ſont dans la chapelle, ſe rapportent encore au ſacrement de baptême; le premier repréſente J. C. baptiſé par S. Jean dans le Jourdain, il a été fait en mozaïque par le cavalier Criſtofari, en 1722, d'après le tableau de Carle-Maratte qui eſt actuellement aux Chartreux; le ſecond qui eſt à droite, repréſente ſaint Pierre qui baptiſe dans la priſon ſaint Proceſſus & S. Martinianus; la mozaïque a été faite en 1731, par Jean Brughi. Le troiſieme, qui eſt à gauche, eſt le baptême du Centurion par S. Pierre, exécuté par Criſtofari ſur l'original d'André Procaccini.

On ne baptiſoit dans Rome qu'à S. Pierre & à S. Jean-de-Latran, pendant les premiers ſiecles de l'égliſe;

les fonts-baptiſmaux de ſaint Pierre étoient alors une fontaine abondante, d'ont l'eau venoit de la montagne ; S. Damaſe IV l'avoit fait amener & fait décorer la fontaine avec magnificence, à la partie occidentale de l'égliſe.

Le curé de S. Pierre a le droit de baptiſer les enfans de toutes les paroiſſes de Rome, & il y a beaucoup de perſonnes qui aiment à faire faire les baptêmes dans une égliſe auſſi diſtinguée & auſſi célebre.

La ſacriſtie de S. Pierre eſt un vaſte édifice, bâti à grands frais par le pape régnant, Pie VI, à gauche ou au midi de S. Pierre : il a été commencé en 1776, & fini en 1780, par Carlo Marchioni, ou Marchino. Cette ſacriſtie a été conſacrée le 15 juin 1784. Sacriſtie.

Elle eſt bâtie ſur le terrein qu'occupoit le cirque de Néron, & où l'on a trouvé l'obéliſque de S. Pierre. Il y eut enſuite au même lieu une égliſe appellée ſainte Marie de la Fievre, à cauſe d'une image qui avoit la réputation de guérir cette maladie.

La longueur totale de l'édifice eſt d'environ deux cens pieds, & la plus grande largeur de cent quarante.

La construction est de briques revêtues de travertin ; le plan général de ce bâtiment est vicieux , la decoration extérieure est mesquine & chargée de minuties, & l'on m'écrit que le pape a eu du regret d'avoir été si mal secondé dans une entreprise qu'il affectionnoit spécialement, & pour laquelle il a dépensé un million d'écus Romains. On y voit une quantité prodigieuse de marbres précieux, & de toute espece, employés avec profusion mais sans goût; l'on y a fait comme le peintre qui peignit Helene, & dont Apelles disoit que ne pouvant la faire belle il l'avoit fait riche.

Voici l'inscription qui est sur une des arcades : *Quod pro Vaticani templi majestate vota publica flagitabant*, *Pius VI. P. Max. cœpit*, *perfecitque anno D.* 1780 *Pontif.* 6.

Le premier étage de ce bâtiment est de plain-pied avec l'église de saint Pierre ; & l'on y a fait deux entrées, l'une pour le service habituel de l'église, & l'autre pour les chanoines, au moyen de deux corridors portés sur des arcades, & qui répondent aux ouvertures de l'ancienne sacristie, l'une dans la nef

de S. Pierre, & l'autre dans la chapelle du chœur ; ces galleries ſont voûtées & décorées d'un ordre ionique compoſite. On entre auſſi dans le bâtiment de la ſacriſtie au rez-de-chauſſée, en paſſant par une cour qui eſt enfermée entre les deux galleries dont nous avons parlé.

Lorſqu'on entre par cette cour, on monte au premier étage par un eſcalier à deux rampes, au haut duquel on voit la ſtatue du pape, exécutée par *Penna*, habile ſculpteur Romain ; les chanoines l'ont fait faire comme un monument de leur reconnoiſſance.

La principale piece de ce bâtiment eſt un octogone orné de huit colonnes compoſites cannelées, de *bigio antico*, & de pilaſtres de jaune de Siene. Dans les angles de l'octogone, il y a une coupole double comme celle de S. Pierre, ſurmontée d'une lanterne ; c'eſt la ſacriſtie proprement dite.

La voûte eſt décorée en caiſſons. On y remarque quatre ouvertures dont l'une ſert d'entrée, la ſeconde eſt occupée par une chapelle, & les deux autres communiquent à deux grandes ſalles où le clergé s'habille, l'une eſt pour

les chanoines, l'autre pour les bénéficiers; elles ſont remplies d'armoires, & ont chacune une chapelle particuliere où l'on peut dire la meſſe quand on ne veut pas aller à l'égliſe.

Le bâtiment de la ſacriſtie contient encore deux autres parties, l'une va par pluſieurs arcades joindre l'égliſe de S. Pierre, comme nous l'avons dit; l'autre partie qui regarde la porte de Civita Vechia, forme l'entrée principale par un corps de bâtiment aſſez conſidérable, où eſt le chapitre, c'eſt-à-dire, le lieu qui ſert à l'aſſemblée des chanoines, & quelquefois même des cardinaux; on y trouve auſſi les archives & la *canonica*, c'eſt-à-dire, le logement de ceux qui ont le diſtrict de la ſacriſtie. On y voit une ſtatue de S. Pierre, demi-coloſſale, faite depuis long-temps, & qui n'eſt pas d'une belle exécution; elle a été repolie & ajuſtée pour la place qu'elle occupe actuellement. On y conſerve auſſi beaucoup de tableaux, entre autres une deſcente de croix de Laurent Sabbatini, faite ſur les deſſins de Michel-Ange, & ſix tableaux de *Giotto* faits pour le cardinal Stefaneſchi.

Dans la ſalle oppoſée, ſainte Véronique montrant le ſaint Suaire, accompagnée des apôtres S. Pierre & S. Paul; on lit ſur ce tableau : *Per Ugo da carpi intajatore fata ſenza penello.* On croit communément qu'il fut peint avec le doigt.

Dans les deux corridors qui conduiſent à S. Pierre ſont placés les buſtes des papes ou des bienfaiteurs, les armoiries, les inſcriptions qui étoient dans l'ancienne ſacriſtie.

On y voit des chaînes que Charles-Quint envoya de Tunis, comme un hommage qu'il faiſoit de ſa conquête à S. Pierre; & celles qui fermoient le port de Smyrne, monument de la victoire que le cardinal Olivier Caraffa, légat apoſtolique ſous Sixte IV, remporta ſur les Mahométans.

C'eſt à la ſacriſtie de S. Pierre qu'on doit s'adreſſer, quand on veut acheter le grand ouvrage de Fontana, intitulé *Tempio Vaticano*, que nous avons cité au commencement de cette deſcription de S. Pierre.

# CHAPITRE XVIII.

## *De la coupole & des dessus de l'Eglise.*

APRÈS avoir décrit toutes les parties basses de l'église de S. Pierre, nous allons parler du haut, & principalement de la structure de la coupole. Pour arriver au-dessus du bâtiment de S. Pierre, on suit d'abord un escalier en limaçon, dont la pente est si douce que les mulets peuvent y monter tout chargés; il a 141 marches, de briques, & l'on se trouve alors sur la plate-forme de l'église, qui est couverte en terrasse, & pavée en briques posées de champ.

La voûte de l'église est couverte d'un comble construit sur des piliers qui portent sur la voûte même. De dessus la plate-forme, jusqu'au bas de la tour du dôme, ou du tambour, il y a un soubassement ou piédestal à pans de vingt-huit marches. Dans l'épais-

ſeur des murs du pourtour de cette égliſe, regnent deux étages de corridors, qui font la communication de tous les eſcaliers, & des petites chambres pratiquées dans différens endroits des maſſifs de ces murs.

On entre dans le dôme par des corridors pratiqués dans le ſoubaſſement; ces corridors s'ouvrent dans le dôme par quatre portes, qui donnent ſur le grand entablement; de deſſus cette corniche on voit de très-près les mozaïques qui ſont dans le piédeſtal du dôme. Elles ſont formées de petites pierres de couleur, qui ſont jointes avec moins de préciſion que celles des tableaux d'en-bas, & qui ſont ſans poli.

De deſſus le piédeſtal de l'ordre on monte par un eſcalier fait en limaçon, juſqu'au deſſus de l'entablement de l'ordre qui décore la tour ou le tambour du dôme; cet eſcalier a 190 marches.

Au haut de cet eſcalier en limaçon, on en trouve un qui regne entre les deux voûtes ceintrées; il y a 48 marches. Cet eſcalier conduit juſqu'à la premiere croiſée de la coupole. De cette premiere croiſée juſqu'à la lanterne, il

y a 58 marches établies ſur la voûte même de la coupole.

Lorſque l'on ſe promene ſur les deux entablemens du dôme, on ſent un air très-chaud, qui vient de l'égliſe, & qui eſt produit par les vapeurs de la reſpiration de ceux qui y ſont. Mais plus haut & lorſque l'on eſt arrivé à la lanterne, on ſent au contraire, un vent très-froid, qui vient de la même égliſe par le milieu du dôme : l'air échauffé tout autour produit l'effet d'un tuyau de poële qui tire la partie la plus élaſtique de l'air, rafraichie par les marbres & les pierres de l'égliſe où le ſoleil ne donne point; la vapeur chaude eſt tout autour; le courant d'air froid perce au milieu & va ſortir dans la lanterne.

Depuis l'entre-deux des voûtes juſqu'à la plate-forme, ſur laquelle s'éleve la lanterne, il y a 22 marches; de deſſus cette plate-forme juſques ſur la voûte de la lanterne, il y a 56 marches, & de deſſus cette voûte de la lanterne, juſques dans la boule, il y a 34 échelons. Cette boule eſt de bronze, & a huit pieds de diametre; elle eſt ſurmontée d'une croix de 13

pieds ; & le tout enſemble forme une hauteur de 408 pieds. Il eſt peu de perſonnes qui n'éprouvent quelqu'effoi en ſe trouvant à une ſi grande élévation, quoiqu'on aille rarement au-deſſus de la boule ; on a vu néanmoins, il y a quelques années, une Françoiſe, madame le Comte, aller avec autant de hardieſſe que de légereté, s'appuyer juſques ſur les bras de la croix ; & cependant pour aller au-deſſus de la boule il faut monter par deſſous une échelle inclinée, en ſoutenant le poids de ſon corps avec les pieds & les mains.

Structure de la coupole.

La coupole de S. Pierre eſt l'ouvrage le plus hardi & le plus étonnant que l'architecture ait tenté ; trop hardi peut-être, à en juger par les inconvéniens qui ont réſulté dans ce ſiecle-ci, du poids énorme d'un bâtiment ainſi placé au faîte d'un autre immenſe édifice. Quand on eſt dans l'intérieur du Panthéon, l'on eſt étonné de ſa grandeur, & l'on auroit peine à ſe figurer un ſemblable bâtiment porté à 160 pieds de hauteur ; c'eſt pourtant ce qu'on a exécuté ; le diametre de la coupole de S. Pierre eſt même encore plus conſidérable que celui du Pantheon, car

extérieurement, il est de 204 pieds, & celui du Panthéon n'est que de 174; aussi est-on surpris quand on monte au-dessus de l'église de S. Pierre & de la coupole, d'y trouver une espece de ville habitée, une quantité d'atteliers, de halles, des logemens; des colonnades énormes, des coupoles, des campaniles, &c.

On trouve une description détaillée de cette coupole dans le livre de Fontana; dans un ouvrage que Bianchini a donné en 1744, sous le nom supposé d'un maître maçon : *Capomastro muratore*; dans les *Memorie Istoriche, della gran cupola di S. Pietro* 1748, *in-folio*, avec 100 planches, que Poleni a publiés; enfin, dans le grand ouvrage de M. Dumont que j'ai cité. Suivant cet auteur, les quatre gros piliers qui portent la coupole ont à leur base 212 pieds de contour, & il observe qu'il y a une église aux quatre fontaines à Rome, construite sur une surface qui n'est pas plus considérable.

Sa hauteur intérieure, suivant M. Dumont, est de $363\frac{1}{2}$ pieds depuis le pavé de l'église jusqu'au dessous de la calotte de la lanterne, dont $161\frac{1}{2}$ depuis

le pavé jusqu'au dessus de la grande corniche sur laquelle pose le dôme, & 149$\frac{1}{2}$ pour la hauteur du tambour & de la coupole. Il y a depuis le pavé jusqu'à l'ouverture de la lanterne 310 pieds 10 pouces (a).

Le diametre intérieur de la coupole est de 125 pieds, mesuré sur le pavé de l'église & au droit des pilastres (b).

L'ordre corinthien qui décore l'intérieur du tambour du dôme a de hauteur 48 p. 2. p.

Cet ordre est par accouplement de pilastres dont le diametre est de 3 p. 5$\frac{1}{2}$ p.

Les bases de ces pilastres sont attiques & portent de hauteur 2 p. 1$\frac{2}{3}$ p.

La hauteur des nuds entre bases & chapiteaux, 31 p. 3 p.

Michel-Ange a ainsi forcé toutes les parties de cet ordre en élévation, par rapport à la grande distance du spectateur.

Le tambour de la coupole est un

(a) A S. Paul de Londres, depuis le pavé de l'église, jusqu'au pied de la lanterne intérieure où se termine la coupole, il y a, suivant M. Dumont, 253 pieds.

(b) La halle au blé qu'on a construite à l'hôtel de Soissons à Paris, vers 1765, n'a que 120 pieds de diametre intérieur, compté du nud du mur, ou 3 pouces de moins, en comptant des socles.

mur ſolide & continu fortifié de 16 pilaſtres verticaux. En dehors de chaque pilaſtre on a placé un contre-fort, ou pilier butant, terminé extérieurement par deux colonnes accouplées, qui ſervent d'ornement & de ſoutien à la voûte. L'ordre corinthien extérieur qui eſt en colonnes de 3 pieds 8 pouces 8 lignes de diametre, accouplées & engagées ſur les contre-forts de ce dôme a de hauteur 45 pieds 3 pouces. Au-deſſus de ces contreforts commence un attique ; on y monte par quatre eſcaliers en limaçon, pratiqués dans le creux de quatre des pilaſtres ; au-deſſus de l'attique les pilaſtres commencent à ſe plier peu-à-peu, & forment comme des côtes pour le ceintre de la coupole, avec laquelle ils continuent juſqu'au premier rang des œils de bœuf, qui ſont environ au tiers de l'étendue de la coupole ; on y monte encore par deux eſcaliers qui rampent dans l'intérieur du mur.

La conſtruction change à cette hauteur ; l'épaiſſeur du mur ſe partage en trois parties ; celle du milieu finit, comme ſi elle étoit interrompue & tronquée, elle forme comme une galerie

ſur laquelle on marche tout autour de la coupole ; la calotte intérieure & celle qui eſt au-dehors, forment deux coupoles preſque paralleles, qui vont ſe terminer au ſommet ; elles ont chacune 16 côtes ; les entre-deux ſont percés de trois ordres de fenêtres ſur la voûte extérieure, & forment 16 rangées d'eſcalier pour aller juſqu'au faîte ou à l'œil de la lanterne. La voûte intérieure eſt plus baſſe, l'extérieure plus haute & plus aiguë ; la premiere ſe rapproche de l'intérieur de l'égliſe, pour y ſervir d'ornement ; la ſeconde s'éleve majeſtueuſement au-dehors pour porter à une plus grande élévation la lanterne ou le *Cupolino*, qui ſert de couronnement, & qui a 53 pieds de hauteur.

La conſtruction de la lanterne eſt toute ſemblable à celle de la coupole ; on y a fait une baſe, des contre-forts, un tambour, un attique, & au-deſſus un large piédeſtal deſtiné à porter la croix, qui a 21 pieds de haut, y compris la boule.

En ſuivant les principes qu'emploie Æpinus, dans les mémoires de l'académie de Berlin, pour 1755, où il

cherche la forme la plus avantageuse d'un contre-fort, on voit que Michel Ange, dans la coupole de S. Pierre, a fait tout ce qu'il y avoit de mieux pour la solidité de son édifice; en effet, il a mis la voûte sur un attique, l'attique sur un tambour beaucoup plus large, & celui-ci sur une base encore plus étendue; il a renforcé ce tambour par 16 contre-forts de deux colonnes chacun. On ne doit pas être étonné si les coupoles des bâtimens gothiques, qui sont, à proportion, plus chargées que celle de S. Pierre, & qui n'ont point un soutien latéral & une large base, sont remplies de lézardes qui vont souvent de haut en bas, & si l'on y voit des blocs de marbres écaillées horizontalement, quelquefois même des ruptures aux environs du tiers des arcs, qui est l'endroit où la poussée horizontale est la plus forte.

La coupole de S. Pierre fut terminée dans l'espace de 22 mois, depuis juillet 1588, jusqu'en mai 1590, au moyen de plus de 800 ouvriers que Sixte-Quint y fit employer, sous la conduite de Jacques della Porta. La lanterne, la boule & la croix furent achevées

dans l'eſpace de ſept mois, en décembre 1590, quatre mois après la mort de Sixte-Quint, comme nous l'apprend *Angelo Rocca*, auteur contemporain.

Cercles de fer à la coupole.

Pour aſſurer davantage l'union de toutes les parties de la coupole, on y mit, dès ce tems-là, deux grands cercle de fer, l'un au-dedans de la maçonnerie, entre les deux coupoles, dans l'endroit où elles ſont encore unies, l'autre qui environne ſeulement la coupole intérieure à un tiers de ſa longueur; l'on y employa encore beaucoup de fer pour lier les deux voûtes. M. Rocca en fait monter la quantité à 20 milliers, poids de marc; le marquis Poleni eſtime que c'étoit principalement pour aſſembler & entourer la baſe circulaire qui forme l'œil au haut de la coupole intérieure; il en a vu lui-même une partie au fond de certains trous qui ſont au haut de cette coupole intérieure; celle-ci communique avec la ſupérieure par le moyen des murs circulaires qui forment le col ou le tambour de la lanterne.

Dès l'année 1680, on s'apperçut de quelques lézardes dans la voûte de la

coupole, comme on le peut voir dans le troisieme livre des mémoires historiques de Poleni; cependant on ne s'en étoit point occupé jusqu'au temps du pape Lambertini, où l'on vit qu'il y avoit dans la voûte, dans le tambour & dans les contre-forts des fentes qui demandoient de l'attention, & qui venoient probablement du peu de liaison des piliers butans avec le tour du dôme. On consulta sur ce sujet des architectes & des mathématiciens; ils convinrent dans un mémoire du 9 mars 1743 (a), qu'il falloit fortifier le tambour & la coupole par des cercles de fer, & l'on en plaça cinq en 1743 & 1744, depuis le piédestal des contre-forts, jusqu'au haut de la coupole, à la naissance de la lanterne, où fut mis le dernier.

On s'apperçut en 1747, que l'ancien cercle de fer, placé du temps même de Sixte-Quint, autour de la coupole intérieure, étoit rompu; on le racommoda, & l'on en mit un

(a) *Parere di tre matematici sopra i danni che si sono trovati nella cupola di S. Pietro, sul fine dell' anno* 1742. On peut avoir cet ouvrage chez M. Dumont, professeur d'architecture, rue des Arcis.

nouveau

nouveau à la coupole extérieure, audeſſous des premieres fenêtres, vis-à-vis de celui qui s'étoit rompu à la coupole intérieure; cette opération fut faite en 1748, comme on le voit à la fin du livre de Poleni; ces ſix cercles ont exigé plus de cent milliers peſant de fer.

# CHAPITRE XIX.

## *Des Grottes ou de l'Egliſe inferieure de S. Pierre.*

L'ÉGLISE ſouterraine de S. Pierre eſt l'eſpace compris entre le ſol ou le pavé de l'ancienne Baſilique de Conſtantin, & celui de la nouvelle égliſe, que l'on fit conſtruire à une plus grande hauteur. Une partie de cette égliſe ſouterraine eſt formée par les anciennes grottes dont le ſol fut reſpecté comme ayant été conſacré par le ſang d'une quantité prodigieuſe de martyrs avant Conſtantin, & par la ſépulture de beaucoup de ſaints & de papes,

dans les ſiecles ſuivans. Clément VIII le fit orner de marbre ; Paul V y plaça un grand nombre de monumens qui rendent ces ſouterrains reſpectables & intéreſſans, ſoit pour la religion, ſoit pour l'hiſtoire. Urbain VIII les embellit de différentes peintures. Torrigio en a donné une ample deſcription, qui a pour titre *le Sacre Grotte Vaticane* ; il en eſt parlé auſſi dans Ciacconio, Boſio, & dans le traité général intitulé : *Oſſervazioni ſopra i cimiteri de' Santi Martyri ed antichi Criſtiani di Roma*, 1720, *in-folio*, *Marc-Ant. Boldetti.* Enfin, il y a un nouvel ouvrage ſur cette matiere intitulé : *Sacrarum Vaticanæ Baſilicæ cryptarum monumenta æreis tabulis inciſa, & à Phil. Laurentio Dioniſio commentariis illuſtrata*, 1773, *in-folio*, 83 planches ; on y trouve l'hiſtoire, les antiquités, les monumens, les inſcriptions, &c. Je me contenterai d'indiquer en peu de mots les choſes les plus remarquables.

Nous avons dit qu'au deſſous des quatre grandes ſtatues qui ſont dans les niches des quatre principaux piliers de l'égliſe, il y a quatre eſcaliers ; ils conduiſent vers quatre autels où il y a

des tableaux en mozaïque des mêmes Saints; mais l'escalier de Ste. Véronique descend plus que les autres & va jusqu'aux saintes grottes. En entrant par cet escalier on voit sur un petit autel à droite notre Seigneur qui porte sa croix, exécuté en mozaïque, d'après André Sacchi.

On tourne par une galerie circulaire autour de la confession de S. Pierre, & l'on voit sur les murs différens bas-reliefs, qui tiennent de la maniere gothique & antique; ils sont du temps du bas-Empire. On y voit aussi quelques mozaïques rustiques, exécutées d'après Simarone. Au milieu de cette galerie circulaire, on entre dans la chapelle de la confession que nous avons décrite ci-devant, page 433.

A la seconde chapelle, sainte Hélene, exécutée en mozaïque par Fabio Cristofari, d'après André Sacchi.

A la troisieme chapelle, S. Longin à qui l'on coupe la tête, exécuté en mozaïque par Fabio Cristofari, d'après André Sacchi.

Sur un quatrieme autel, S. André à genoux devant sa croix, exécuté en mozaïque d'après André Sacchi.

Le pavé des ſaintes grottes fut refait ſous Clément VIII, mais il ne permit pas qu'on enlevât l'ancien pavé à cauſe des reliques ſans nombre qu'il recouvre.

La ſtatue de S. Jacques que l'on voit d'abord dans ces grottes, étoit un des ornemens du maître-autel dans l'ancienne égliſe. Plus loin on voit un poliandre qui contient une grande quantité d'oſſemens trouvés ſous différens piliers de l'égliſe, il eſt marqué par un P qui eſt dans une étoile.

Une chapelle avec l'image du Pere éternel en marbre; une inſcription en marbre de l'ancienne tribune; une grande croix de pierre qui étoit au ſommet de l'ancienne façade; une chapelle de la Vierge avec des ſtatues de S. Matthieu & de S. Jean. On a repréſenté en mozaïque dans la voûte du corridor près de cette chapelle, la tribune de l'ancienne égliſe, reſtaurée & ornée par Innocent III & Benoît XII; cette peinture eſt de Giotto. Deux anciens tombeaux de perſonnages diſtingués; des ornemens de marbre avec des bas-reliefs qui ſervoient d'ornemens à la chapelle du *Volto Santo*

ou du S. Suaire. Une partie d'une bulle de Grégoire III gravée ſur la pierre. Une partie des actes d'un concile tenu par le même pape dans cette égliſe, devant les corps des ſaints Apôtres, contre les Iconoclaſtes ; elle eſt auſſi en pierre. Une image de la Vierge, peinte par Simon Memmius, dont on raconte qu'ayant été frappée au viſage par un impie, elle répandit du ſang ſur trois pierres qui ſont auprès de cet autel. Une ſtatue de Benoît XII, l'un des principaux reſtaurateurs de l'ancienne égliſe; il avoit dépenſé 80 mille florins d'or pour faire venir des poutres de 90 pieds de long de la Calabre & d'ailleurs, & les employa aux réparations du bâtiment vers l'an 1335, ſous la conduite de *Maſtro Ballo dalla Colonna*, & de *Paolo de Siena*. Une ſtatue de S. Pierre, aſſis & donnant la bénédiction ; elle étoit dans l'ancien portique. Des marbres & des ornemens en mozaïque du tombeau d'Urbain VI. Trois figures en mozaïque de notre Seigneur, de ſaint Pierre & de S. Paul qui étoient au tombeau d'Othon II ; les ſtatues de S. Jacques, le majeur & le mineur, qui

étoient au tombeau de Nicolas V. Une croix de marbre trouvée en 1608, lorsqu'on creusa les fondemens du nouveau portique. Une statue du Sauveur, avec des anges à l'entour, qui étoient au tombeau du cardinal Eruli ; au-dessus de cette figure on a peint la forme de la sainte Lance, & celle du tabernacle qu'Innocent VIII fit élever pour la conserver. Un peu plus loin on a peint le tabernacle que Jean VIII fit élever pour le *Volto Santo*, & une inscription qui y étoit.

Une statue de la Vierge tenant l'enfant Jesus entre ses bras. Une statue en marbre de Boniface VIII, qui avoit été chanoine de cette église. Une inscription en vers, à l'honneur de Boniface IV. Une inscription très-ancienne où il est parlé du *Volto Santo*. Les figures des quatre saints papes du nom de Léon, & l'endroit où leurs corps ont été pendant long-temps. Un autel où est l'image miraculeuse qu'on appelloit *S. Maria delle partorienti*.

Un bas-relief où l'on voit Néron qui ordonne la mort de S. Pierre & de S. Paul. Deux anges en mozaïque par Giotto. Une figure de S. Augustin en

demi-relief. Une pierre où ſont gravés quelques vers faits par S. Damaſe pape. Deux ſtatues de S. Jean & S. Barthelemi, qui viennent du tombeau de Calixte III. Un fragment d'une lettre écrite en faveur de cette égliſe par les empereurs Gratien, Valentinien & Théodoſe, gravé ſur le marbre. Des ſtatues des quatre évangéliſtes & des quatre docteurs de l'égliſe latine. Deux ſtatues d'anges qui étoient au tombeau de Nicolas V. Quelques bas-reliefs qui repréſentent la Vierge avec l'enfant Jeſus; deux Anges, deux Apôtres, deux Docteurs de l'égliſe. Quatre ſtatues d'Anges & de Docteurs. Une croix & deux Anges de marbre qui étoient au tombeau de Pie II.

On paſſe enſuite aux anciennes grottes. Le pavé eſt le même que celui de l'ancienne égliſe; elles ſont diviſées en trois nefs; voici ce que l'on y remarque. Un autel avec une figure du Sauveur en marbre. Le tombeau du cardinal Etienne Nardini. Celui de Charlotte, reine de Chypre, de Jéruſalem & d'Arménie, qui mourut à Rome du temps d'Innocent VIII. Un Agneau Paſcal avec ſa croix en marbre : un marbre qui

contient un fragment de la donation faite au saint siege par la comtesse Mathilde, dans les années 1077 & 1102. Un fragment semblable d'une donation faite à l'église de S. Pierre, par le cardinal Barbo, qui fut ensuite le pape Paul II. Un bas-relief qui représente une apparition de S. Pierre. Une épitaphe d'Amalaric ou Amauri, comte de Montfort, connétable de France, qui combattit avec courage les Albigeois & les Sarrazins, & mourut à Otrante en revenant de la terre-sainte, l'an 1241. Une autre épitaphe d'un nommé Catello. Deux tables de pierre où sont écrits les noms de plusieurs Saints, dont on conserve les reliques dans ce sanctuaire. Quelques inscriptions en marbre qui annoncent de la terre tirée en differens temps de la confession S. Pierre, dont nous avons donné l'histoire. Une Pierre sépulcrale où est représenté Alexandre VI, dont le corps fut transféré de l'église de sainte Marie de Montferrat, en 1610. Deux statues de S. Pierre & de S. Paul qui étoient dans le vestibule. Une épitaphe de Tibaldeschi, mort en 1378, qui étoit prieur des chanoines, & qui fonda trois clercs bénéficiers. Plus haut est l'é-

pitaphe d'un autre prieur nommé Pierre, mort en 1044. Une figure du cardinal Riccardo Olivieri, archiprêtre de cette églife, repréfenté fur une pierre fépulcrale. Le tombeau du Diacre Felix qui vivoit l'an 453. Un bas-relief de Grégoire V, & un de l'empereur Othon II, qui mourut à Rome l'an 984 à l'âge de 30 ans.

La nef du milieu ne contenant rien de remarquable, nous paffons à la troifieme, où l'on voit le tombeau d'Adrien IV, en granite oriental. Deux tombeaux en marbre où repofoient Pie II & Pie III, qui ont été transférés à S. André della Valle. Le tombeau en marbre de Boniface VIII, dont le corps fut trouvé au bout de 302 ans entier, à l'exception des levres & des narines. Les tombeaux de Pierre Raimond Zacofta, Efpagnol, & d'Alphonfe de Vignacourt, François, grand-maître de l'ordre de Malte, & ceux de plufieurs papes, cardinaux & autres perfonnes diftinguées. Un autel où il y a une image du Sauveur en marbre.

Le tombeau de la reine Chriftine qui mourut à Rome en 1689, & qui voulut être enterrée dans ces grottes;

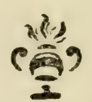
nous avons parlé de ſon mauſolée dans la deſcription de l'égliſe. Les entrailles de Benoît XIII. Le corps de Marie Clémentine, reine d'Angleterre, qui mourut à Rome en 1735. Celui du roi d'Angleterre, mort en 1767 qui y eſt en dépôt, juſqu'à ce que ſon mauſolée ſoit fini. Un autel où il y a un tableau de la Vierge peint par un éleve du Pérugin. Le tombeau du cardinal della Porta, le jeune; pluſieurs épitaphes en marbre.

En revenant dans les nouvelles grottes, on voit un autre poliandre de marbre, qui contient beaucoup d'oſſemens trouvés dans la reconſtruction de l'égliſe. Un bas-relief avec l'image du Pere éternel qui étoit au tombeau de Paul II, mort en 1471. Un autre bas-relief qui repréſente la Vierge, l'enfant Jeſus, S. Pierre, S. Paul, un pape, un cardinal. Deux ſtatues de S. Pierre & de S. Paul; deux tables de marbre qui étoient auſſi au tombeau de Paul II, l'une deſquelles repréſente Eve tentée par le ſerpent dans le paradis terreſtre, & l'autre, la formation d'Eve tirée de la côte d'Adam. Quatre ſtatues qui étoient dans l'ancienne égliſe. Des bas-reliefs avec plu-

ſieurs figures qui étoient dans la chapelle du *Volto Santo*. Les ſtatues de la foi & de l'eſpérance qui étoient au tombeau de Paul II, de même qu'un grand bas-relief de marbre où eſt repréſenté le jugement univerſel. Un autre bas-relief de la réſurrection de notre Seigneur qui étoit au tombeau de Calixte III. Une ſtatue de la charité, tirée auſſi du tombeau de Paul II. Une ſtatue de S. Matthias, apôtre, qui étoit ſur le tabernacle de Sixte IV. Une autre du Sauveur qui étoit ſur le tombeau de Nicolas V. Deux figures en marbre de S. André, ſoutenues par des anges, & d'autres ſtatues d'apôtres qui formoient le tabernacle de Sixte IV, de même que les trois grands bas-reliefs en marbre qui repréſentent J. C. donnant les clefs à S Pierre en préſence des autres Apôtres; la guériſon de l'eſtropié, opérée par S. Pierre à la porte du temple, en préſence de tout le peuple; & le crucifiement de ſaint Pierre, avec beaucoup de figures, de ſoldats à pied & à cheval. Un tombeau de marbre de Paros, où ſont repréſentées pluſieurs hiſtoires de l'ancien & du nouveau teſtament; c'eſt le tombeau

de Junius Baſſus, préfet de Rome, qui mourut l'an 359.

Dans la chapelle qui eſt ſous le grand autel, & qui eſt dédiée aux princes des apôtres, il y a un autel composé de pierres dures & de bronzes dorés : S. Pierre & de S. Paul y ſont repréſentés en argent de la maniere dont on dit qu'ils apparurent à Conſtantin, le 28 octobre 312. Pluſieurs ſtatues qui repréſentent des Apôtres & des Anges à genoux. Deux bas-reliefs, ſur l'un deſquels eſt la décollation de S. Paul, avec beaucoup de ſoldats & de ſpectateurs; ſur l'autre, la chûte de Simon le magicien en préſence de Néron & du peuple ; ils ſont tirés auſſi du tabernacle de Sixte IV. Il y a autour de cette chapelle des tombeaux de pluſieurs papes, & ſous le pavé pluſieurs corps ſaints.



## CHAPITRE XX.

### *De la prééminence de l'Eglise du Vatican.*

L'ÉGLISE de S. Pierre est la plus célebre du monde chrétien. Il est vrai que le chapitre de S. Jean de Latran a la préséance sur celui de S. Pierre, suivant la bulle du 21 décembre 1569; mais cependant l'église de S. Pierre a la prééminence sur celle de S. Jean; c'est celle qui a eu le plus de priviléges & de prérogatives, comme elle est aujourd'hui la plus magnifique de toutes. Il y a un ouvrage de Pierre *Mallius*, chanoine de Rome, composé dans le douzieme siecle, qui fut publié en 1646 par Paul *de Angelis*, sous le titre *d'Historia Sacra*, qui ne traite principalement que des rites & des priviléges de cette fameuse église. Il y a plusieurs ouvrages manuscrits sur le même sujet dans les archives de saint Pierre, dont on a un extrait dans le

livre que nous avons déja cité : *della Sacroſanta Baſilica di S. Pietro*, &c. par *Sindone* & *Martinetti*.

On remarque d'abord que l'emplacement en fut conſacré dès le premier ſiecle de l'égliſe, par le ſang d'une multitude de martyrs. Tacite raconte avec horreur, les cruautés que Néron y exerçoit envers eux, l'an 64 de J. C. *Et pereuntibus addita ludibria ut ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi aut flamandi, atque ubi defeciſſet dies in uſum nocturni luminis urerentur.* (Ann. L. XV, § 44.) Ces indignes ſpectacles ſe donnoient dans les jardins même de Néron, qui étoient contigus au cirque, & ſitués le long de la voie triomphale, qui étoit dirigée vers *Monte-Mario*; c'eſt l'endroit même où eſt bâtie l'égliſe de S. Pierre. Il eſt probable que la plupart de ces martyrs furent enterrés près delà, du moins on les y tranſporta enſuite, du temps de Conſtantin; car on a aſſuré de tout temps, que ce temple étoit le cimetiere des premiers Chrétiens morts pour la foi, & le 22 juin on célebre la fête de dix mille martyrs placés dans cette égliſe.

Qoiqu'on ait beaucoup differté fur le temps & le lieu de la mort de faint Pierre, on convient qu'il fut enterré au Vatican; & S. Jerôme, dans fon livre des écrivains eccléfiaftiques, le dit formellement (a). Anaftafe, après avoir dit que S. Anaclet, fecond fucceffeur de S. Pierre, lui avoit élevé un oratoire, ajoute qu'il fit près delà un tombeau pour tous les fucceffeurs de S. Pierre, qui en effet y furent enterrés pendant près de deux fiecles, & qu'après une interruption occafionnée par les perfécutions, on commença vers la fin du cinquieme fiecle, à la mort S. Léon-le-Grand, à enfevelir les papes dans l'églife même de faint Pierre; enforte qu'elle a été la fépul-

(a) V. *R. P. Natalis Alexandri, Ordinis FF. prædicatorum Hiftoria Ecclefiaftica veteris novique Teftamenti ab orbe condito ad annum* 1600, *Parifiis* 1699, 8 vol. in-folio. Dans la treizieme differtation du troifieme volume, pag. 145, *De feffione Sancti Petri Romæ*, qui a huit pages in-folio, l'auteur rapporte tout ce qui peut fervir à prouver contre les auteurs Proteftans, 1°. que S. Pierre eft venu à Rome, 2°. qu'il y eft mort; 3°. qu'il a été évêque de Rome pendant 25 ans. V. S. Jérôme, *Catalogus Scriptorum Ecclefiafticorum; in Petro* Tertullien, *De præfcriptionibus*, cap. 36. (Celui-ci vivoit fous l'empereur Severe). Eufebe, *Hiftoria Ecclefiaftica*. L. 2. cap. 24.

ture de tous les ſaints qui ont illuſtré le trône pontifical.

Il n'y a point d'égliſe où il y ait autant de reliques fameuſes. On y révere la tête de S. André, celle de S. Luc; les corps de S. Simon & de S. Jude, de S. Matthias, de S. Jean-Chryſoſtôme, de S. Grégoire de Nazianze, & ſur-tout le ſaint Suaire, ſur lequel l'abbé *Batiſti* a donné une ſavante diſſertation. Le pape Jean VII, élu l'an 707, avoit élevé un oratoire où l'on conſervoit cette relique; cela eſt atteſté par des auteurs très-anciens; quoique d'autres aient ſoutenu le contraire en écrivant pour les égliſes de Turin, de Beſançon, &c. qui prétendent auſſi poſſéder le ſaint Suaire. T. 1. p. 113.

Lance de la Paſſion.

Le fer de la lance de la paſſion qui étoit autrefois à Conſtantinople, fut envoyé au pape Innocent VIII, en 1492 par Bajazet, fils de Mahomet II, qui vouloit ſe concilier le pape, afin que ſon frere Zizime qui étoit à Rome, n'en reçût pas des ſecours pour s'établir ſur le trône de Conſtantinople. Le pape envoya deux prélats à Ancone pour recevoir cette relique; il eſt vrai qu'on prétend auſſi à Paris & à Nu-

remberg avoir la lance de la paſſion; mais celle de Nuremberg n'eſt point la véritable, ſuivant le cardinal Baronius (année 929.). A l'égard de celle qui eſt à la Sainte Chapelle de Paris, le pape Lambertini, dans ſon ouvrage ſur la béatification & la canoniſation, aſſure que ce n'eſt que l'extrêmité ou la pointe de la lance, détachée du fer qui eſt à Rome, & qu'il s'en eſt aſſuré, en y rapportant une figure exacte de la relique de Paris.

On conſerve auſſi dans l'égliſe de S. Pierre deux grands morceaux de la vraie croix, dont l'un y étoit dès le cinquieme ſiecle, & peſoit dix livres, lorſqu'il y fut dépoſé par le pape Symmaque, mais il eſt fort diminué actuellement; le ſecond fut donné par l'empereur Juſtin; le premier eſt placé dans la niche qui eſt à un des piliers de S. Pierre; avec la lance & le ſaint Suaire; on les y dépoſa en 1629, après en avoir ſéparé quelques parcelles pour la chapelle du pape, & pour l'égliſe de S. Anaſtaſe. Le ſecond morceau de la vrai Croix eſt placé avec les autres reliques de l'égliſe.

Les indulgences de l'égliſe S. Pierre Indulgences.

ont eu beaucoup de réputation : les indulgences en général étoient autrefois la dispense que le pape accordoit des pénitences imposées par les canons de l'église. Urbain II, en 1096, en accorda une pleniere à ceux qui iroient combattre à Jérusalem ; mais il ajouta qu'elle emportoit avec elle la recompense éternelle ; bientôt on ne distingua plus la dispense de la pénitence, d'avec le pardon des péchés. Il y eut des indulgences stationnaires, & l'église de S. Pierre eut la plus grande part à ces indulgences & à ces distinctions, que les papes accorderent à certains lieux de dévotion, à l'exemple de celles qu'on avoit données pour le voyage de Jérusalem ; il est vrai que les archives & le trésor de S. Pierre ayant été pillés ou brûlés plusieurs fois, on ne peut remonter précisément à la date de celles-ci ; mais il paroît qu'elles sont anciennes. S. Thomas d'Aquin, mort en 1274, parle de l'Indulgence de quarante jours que l'on pouvoit gagner autant de fois qu'on alloit visiter l'église de S. Pierre, & il regardoit ce privilége comme étant aussi ancien qu'il étoit particulier à cette église.

Boniface VIII en parle de même dans la bulle très-connue qui commence par ces mots : *Antiquorum habet fida relatio quod accedentibus ad Basilicam principis Apostolorum de urbe concessæ sunt remissiones magnæ, & indulgentiæ peccatorum*, &c. C'est dans cette bulle qu'il établit l'indulgence du jubilé séculaire de l'année 1300, qui a continué d'occasionner à Rome un concours immense de fideles. On trouve dans le *Bullarium Romanum*, une bulle de Sixte IV, qu'il donna après avoir terminé la chapelle du chœur, & en avoir fait la consécration ; par cette bulle il accorda une indulgence pléniere, pour trois jours de l'année, à ceux qui la visiteroient ; & l'on voit par cette bulle que ce n'étoit pas une chose nouvelle que ces sortes d'indulgences stationnaires ; il nous suffit de rapporter celle-là qui est une des premieres dont la concession se soit trouvée écrite.

Primauté de cette église.

Dans la constitution de Jean XIX, donnée en 1029, l'église de S. Pierre est désignée comme étant, pour ainsi dire, la premiere église du monde chrétien : *A qua pene omnes Ecclesiæ, doctrinam acceperunt, sicuti à magistra*

*& Domina.* Lorſqu'Innocent III, vers l'an 1200, fit renouveller les mozaïques de la tribune, il y plaça cette inſcription, qui s'y voyoit encore en 1592, lorſqu'on travailla à la démolir.

*Summa Petri ſedes, hæc eſt ſacra principis ædes,*
*Mater cunctarum decor & decus Eccleſiarum.*

Le même pape dans une bulle de 1205 qui eſt dans le premier volume du *Bullarium*, dit qu'elle eſt, *quaſi propria Apoſtolici præſulis ſedes*; & il y a bien des papes qui ont appellé ſaint Pierre la premiere égliſe du monde.

Dès le quatrieme ſiecle on voit que S. Syriaque tint un concile dans cette égliſe, *ad S. Apoſtoli Petri reliquias*, où il y eut 80 évêques; il y eut pluſieurs conciles dans le cinquieme & dans le ſixieme ſiecle, & dans les ſuivans, juſques au dixieme ſiecle; mais les conciles écuméniques tenus ſous Calixte II, Innocent II, Alexandre III & Innocent III, furent tenus dans l'égliſe de S. Jean de Latran, qui étoit plus petite, moins froide & moins éloignée du centre de Rome.

Les évêques étoient jadis obligés de venir une fois l'année *ad ſacra limina*,

ſuivant le décret de S. Zacharie publié l'an 743, qui rappelle à ce ſujet les anciens canons; c'étoit au tombeau de S. Pierre, & principalement à l'égliſe dont nous parlons, que cette obligation ſe rapportoit, & les évêques même de France faiſoient ſouvent ce voyage, ou bien le faiſoient faire par quelque perſonne, en leur nom.

Les princes, auſſi-bien que les évêques venoient ſouvent de très-loin, viſiter le tombeau de S. Pierre. *Onofrius Panvinius* & *Ciaconius* dans la vie de S. Pierre, en donnent un catalogue nombreux. S. Auguſtin en faiſoit la remarque dès le commencement du cinquieme ſiecle; *Videtis imperii nobiliſſimi eminentiſſimum culmen ad ſepulchrum Piſcatoris Petri ſubmiſſo diademate ſupplicare.* S. Jean Chryſoſtôme en parle de la même maniere; *in Regia urbe Româ miſſis aliis omnibus ad ſepulchra Piſcatoris & tentoriorum opificis occurunt Imperatores, Conſules, exercituum Duces.* Princes qui l'ont viſitée.

Totila, roi des Goths, arriva dans Rome pour la ruiner, l'an 546; les ſoldats avoient déja commencé le pillage; le roi alla cependant au Vatican

pour faire sa priere ; ce fut-là où les remontrances & les sollicitations du pape S. Pélage l'appaiserent & lui firent arrêter le pillage. (Procope, *de Bello Goth.* L. 3.)

Charlemagne, suivant Eginard, dans la vie de ce prince, alla quatre fois à Rome visiter l'eglise de S. Pierre avec une dévotion exemplaire ; il faisoit à pied plus d'un mille, & il ne montoit les degrés du sanctuaire qu'en les baisant l'un après l'autre. Ce fut à S. Pierre qu'il reçut de la main de S. Léon III, la couronne impériale, l'an 800. A son exemple, une multitude de rois & d'empereurs y ont été couronnés (Mabillon, *Mus. Ital.* T. II.). Plusieurs empereurs même voulurent être faits en même-temps chanoines de S. Pierre, en recevoir l'habit, & voir de près le S. Suaire, dont les chanoines de cette église ont seuls droit d'approcher. Charles-Quint, quoique couronné à Bologne, voulut venir à S. Pierre remplir cette cérémonie.

L'empressement des fideles à venir de tous les pays chrétiens, visiter le tombeau de S. Pierre, est attesté par les plus anciens auteurs, tels que Eno-

dius qui vivoit dans le quatrieme ſiecle, le vénérable Bede, dans le ſeptieme ſiecle, & le pape Nicolas I, dans le neuvieme. Saint Grégoire VII, vers l'an 1080, écrivant à l'archevêque de Rouen, lui dit : *Qui vero labor aut quæ difficultas præ aliis diſſuaſit vobis per tantum ſpatii, beatum Petrum negligere, cùm ab ipſis mundi finibus etiam gentes noviter ad fidem converſæ ſtudeant annuè tam mulieres quam viri, ad eum venire.* Jean Villani dit qu'en 1300, il y eut continuellement & pendant toute l'année à Rome deux cens mille pélerins. Manetti dans la vie de Nicolas V, parlant du jubilé de 1450, dit que les pélerins y venoient en ſi grande quantité qu'ils paroiſſoient, *quaſi ſturnorum apumve & formicarum agmina.* Cette année-là, il ſe trouva ſur le pont S. Ange une foule ſi prodigieuſe, qu'il y eut plus de deux cens perſonnes étouffées ou renverſées dans le Tibre (Raynald. ad an. 1450). Quoique cette ardeur ſe ſoit bien ralentie, on n'a pas laiſſé de voir en 1750 à Rome, une multitude de pélerins des pays les plus éloignés ; on diſoit encore au pape Benoît XIV, ces paro-

Accident ſur le pont ſaint Ange.

les d'Iſaïe, *Leva in curcuitu oculos tuos & vide : omnes iſti congregati ſunt, venerunt tibi, filii tui de longe venient (Iſ. cap. 5).*

Ce concours de peuple donna lieu à un très-grand nombre d'hôpitaux qui furent établis par pluſieurs papes & pluſieurs princes, à commencer par Charlemagne, qui en fonda un pour les François; cela occaſionna auſſi l'établiſſement des pénitenciers à S. Pierre, qui ſont plus anciens, plus nombreux & plus diſtingués que les autres pénitenciers de Rome.

Par la même raiſon, les offrandes & les préſens faits à l'autel de ſaint Pierre, dûrent ſe multiplier prodigieuſement. Dans l'hiſtoire des papes, qui eſt ſous le nom d'Anaſtaſe le bibliothécaire, on en trouve une liſte conſidérable.

Le pape Jean XIX, en chargeant l'évêque de *Selva Candida* de faire les fonctions épiſcopales, dans toute la cité Léonine, lui accorde les offrandes en or, argent, étoffes, cire, &c. qui ſe feront à S. Pierre, pendant le ſeul temps de la meſſe, le dimanche des rameaux, le jeudi, le vendredi ſaint

&

& le samedi saint, à commencer depuis l'heure de tierce jusqu'au lendemain ; ensorte que quelques heures d'offrandes étoient un objet considérable ; & comme l'emploi en appartenoit naturellement aux papes, ils en firent, suivant les temps, différentes répartitions. Clément IV, dans le temps du jubilé de 1350, en affecta une partie au paiement des troupes qu'on avoit placées pour la sûreté des chemins, & pour garantir des voleurs les pélerins qui abordoient de toutes parts à Rome.

Donations faites à saint Pierre.

Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des donations que firent les empereurs & les rois à l'autel de saint Pierre, des états & des provinces dont le saint siege jouit encore actuellement ? Laissons celle de Constantin que les savans ont contestée ; nous trouverons que dès l'année 755 Pepin, roi de France & pere de Charlemagne, donna à S. Pierre une partie de ses conquêtes sur les Lombards, & que Fulrad, abbé de S. Denis, porta dans la confession S. Pierre l'acte de la donation & les clefs des villes conquises ; donation qui commença dès-lors à rendre les papes indépendans des empereurs.

Charlemagne la confirma en 774; il y ajouta les duchés de Spolete & de Benevent, & en porta l'acte lui-même sur l'autel de S. Pierre. Cet exemple fut suivi par l'empereur Othon I, lorsqu'il fut couronné à Rome par le pape Jean XII, dans l'église du Vatican, l'an 962 (a).

S. Grégoire VII, dans une lettre fort connue, à Salomon roi de Hongrie, lui reproche de ce qu'étant en possession d'un royaume offert tant de fois à l'apôtre S. Pierre, il en avoit reçu l'investiture non du saint siege, mais de Henri, roi de Germanie; il lui rappelle que le roi Etienne son prédécesseur, avoit fait avec dévotion, l'offrande de ses états, & de tous ses droits & domaines au saint Apôtre, à l'exemple de l'empereur S. Henri, qui en avoit fait la conquête.

Hommage du Royaume de Naples.

Charles I, roi de Sicile, avant que de recevoir la couronne des mains de Clément IV, l'an 1266, fit serment

(a) Deux ans après, ce même empereur fit déposer Jean XII, dans le concile de Rome qui accorda aux empereurs, le droit de nommer au Saint Siége & à tous les évêchés de leurs états, loi mémorable qui renouvella ce qui avoit été fait à cet égard par le pape Adrien.

de fidélité au pape & à ses successeurs, dans l'église de S. Pierre, & promit d'y offrir chaque année 150 onces d'or ; le titre original se conserve dans les archives de S. Pierre, & l'hommage se renouvelle chaque année à S. Pierre, dans la présentation de la hacquenée.

Pierre, roi d'Arragon, avoit été couronné dans l'église de S. Pancrace, il ne fut pas content de cette cérémonie, il voulut se transporter à saint Pierre, renouveller l'hommage de son royaume, & y recevoir les armes, qui étoient le symbole de son autorité.

Jacques, roi d'Arragon, fut couronné roi de Corse & de Sardaigne par Boniface VIII, l'an 1297, dans l'église de S. Pierre. Rinaldi rapporte dans ses annales, la formule du serment par lequel il soumit son royaume au saint siege, & s'en déclara le tributaire. On pourroit citer beaucoup d'autres exemples semblables qui ont illustré l'église de S. Pierre ; nous en rappellerons plusieurs en parlant des peintures qui sont à la bibliotheque du Vatican, où ils sont représentés.

Les cérémonies des grandes canoni-

ſations ſe ſont faites de tout temps ; à l'exception de quelques cas aſſez rares, dans l'égliſe de S. Pierre, comme le pape Benoît XIV l'a fait voir dans ſon ouvrage *de ſervorum Dei Beatificatione & beatorum Canonizatione*; il a même décidé par une bulle de 1741, qu'à l'avenir ce ſeroit toujours à S. Pierre que ſe feroient ces canoniſations ; en effet, il n'y a point de vaiſſeau ſi magnifique & ſi propre à ces pompeuſes cérémonies. Nous en parlerons à l'occaſion du cérémonial de la cour de Rome.

Si l'égliſe du Vatican a été le lieu des canoniſations de tous les ſaints, elle a été auſſi celui des excommunications, qui ont ſouvent ébranlé les trônes & bouleverſé les états ; l'on y fulminoit chaque année celles de la bulle *in Cœna Domini*, ainſi appellée, parce qu'elle ſe publioit le jeudi ſaint. C'eſt un recueil des bulles données par les papes Jules II, &c. où ſe trouvent les principes, ſur leſquels il y a eu toujours en France tant de reclamations, à cauſe des droits du roi & des libertés de l'égliſe Gallicane. Ce fut Boniface VIII qui établit l'uſage des

excommunications publiques, qui se prononçoient aussi le Jeudi Saint, de la loge S. Pierre, qui est au-dessus du portique; mais cet usage n'a plus lieu actuellement.

# CHAPITRE XXI.

## *Palais du Vatican.*

LE PALAIS PONTIFICAL qui tient à l'église de S. Pierre, est le véritable palais des papes; pendant quelques années on l'avoit presque abandonné à cause du mauvais air; mais le pape régnant y habite depuis la Toussaint jusqu'à la S. Pierre; à cette occasion M. l'abbé Zaccaria a fait réimprimer deux dissertations faites dans le dernier siecle, par Luca Olstenio, & le cardinal Pallavicini, dont le premier soutenoit que les papes devoient résider au Vatican, & l'autre soutenoit le contraire. Ce palais est immense; il a 180 toises de long sur 120 de large, & l'on y compte jusqu'à 11246 chambres; il y en a même 11500, suivant M. Venuti, & plus de 13000, suivant Bonanni, qui y comprend les

caves & autres souterrains; on aime mieux dire *transeat*, que d'avoir la peine de les compter. La description des choses remarquables qu'on voit dans ce palais, fait l'objet d'un volume *in*-8°. assez épais. L'on en trouve aussi le plan & les dimensions dans l'ouvrage du P. Bonanni, *Templi Vaticani historia* 1696 & 1700, Tab. 86, p. 225, *Ichnographia Palatii Vaticani sub Paulo* V, *delineata à Martino Ferrabosco*. M. Dumont en a fait graver un plan à l'occasion du dernier conclave.

Pancirole dit que ce palais étoit placé dans l'endroit où commençoient les jardins de Néron; d'autres disent que c'étoit le palais même que Néron avoit bâti à la tête de ces jardins, & qui fut donné par Constantin aux souverains pontifes; il fut restauré en divers temps, & spécialement par S. Symmaque, vers l'an 500, & par Grégoire IV, vers l'an 830. Il est vrai que l'habitation la plus ordinaire des papes fut d'abord près de S. Jean de Latran; mais Ciampini (*de Sacr. ædific.* L. 3), croit que dès le temps de Constantin, ils en avoient aussi un au Vatican. Charlemagne fut reçu & traité par Adrien I & Léon III,

dans le Vatican, & l'on conſerve encore à Saint Pierre le diplôme d'une donation de meubles qu'il fit à cette égliſe en 797, étant dans le palais, près du Vatican & de l'égliſe S. Pierre. Eugene III fit rebâtir ce palais en entier, & il paroît qu'il en fit ſon domicile ordinaire; car dans le ſecond volume du Bullaire de Rome on ne trouve qu'une ſeule bulle de ce pape donnée à S. Jean de Latran, l'an 1145; toutes les autres ſont données *apud Sanctum Petrum*, c'eſt-à-dire, au Vatican. Céleſtin III & Innocent III, firent à ce palais des augmentations conſidérables, & l'on voit que ce dernier y logea Pierre II, roi d'Arragon. Nicolas III, en 1278, y fit faire de nouveaux bâtimens, avec de grands jardins. Alexandre V fit conſtruire le grand corridor élevé ſur des arcades, qui va du Vatican au château S. Ange; Nicolas V fit environner ce palais de hautes murailles; Pie II y fit faire une partie du bâtiment qui a conſervé ſon nom, & qui eſt conſidérable. Paul II y ajouta des portiques & des corridors. Sixte IV fit bâtir le grand eſcalier appellé *Scala Regia*, la chapelle Sixtine, & commença la bi-

bliotheque. Innocent VII acheva les conſtructions de Sixte IV, fit faire un nouvel appartement, & un autre jardin, qu'on a appellé *Belvedere*, à cauſe de ſon élévation, qui lui donne la vue de la plaine & des collines, qui ſont au nord & au couchant de Rome. Alexandre VI fit un autre appartement ſuperbe & une tour qui porte encore ſon nom de Borgia. Jules II fit faire par le Bramante un grand corridor qui réunit la colline de Belvedere & celle du Vatican. Léon X fit conſtruire les trois portiques de la cour de S. Damaſe, dont l'architecture, les peintures & les ſculptures ſont de Raphaël & de ſon école. Clément VII augmenta encore les appartemens. Paul III fit peindre la ſalle royale, & conſtruire la chapelle Pauline. Paul IV fit conſtruire de nouvelles ſalles & de nouveaux corridors. Grégoire XIII y ajouta la grande galerie & la tour *de' Venti*. Sixte-Quint fit faire de nouveaux appartemens, & y plaça la belle bibliotheque du Vatican, qui eſt devenue l'une des premieres de l'Europe, & dont nous parlerons en détail; il commença même un nouveau palais, qui fut achevé par Clé-

ment VIII, & orné de peintures par Paul V ; celui-ci fit conduire au Vatican, dans diverſes fontaines, *l'acqua Paolina.* Enfin Urbain VIII, en 1625, fit faire la ſalle d'armes, où l'on conſerve de quoi armer 18 mille ſoldats ; nous en parlerons ci-après. Les architectes les plus habiles, le Bramante, Raphaël, Sangallo, Pirro Ligorio, Dominique Fontana, Carle Maderno, Ferraboſco & le Bernin y ont exercé leurs talens. Cependant la grande diſparité des membres de ce vaſte édifice, fait qu'on ne peut lui donner qu'un foible mérite du côté de l'architecture ; mais les peintures de Raphaël & les ſtatues antiques qu'on y admire, en font une des choſes les plus remarquables de Rome.

La premiere cour en entrant par la porte qui eſt après le corps-de-garde des Suiſſes, eſt appellée la cour des Loges (a) ; c'eſt une grande cour carrée, décorée de trois rangs d'arcades l'un ſur l'autre, & d'une derniere loge en colonnes, formant périſtile. Cet édifice

(a) On appelle en Italie *Loggia*, une galerie, ou portique ouvert d'un côté & ſitué à un étage élevé.

eſt très-grand & très-haut, mais l'on trouve que la décoration en eſt meſquine.

Le premier rang d'arcades n'a aucune décoration. Le ſecond eſt décoré de pilaſtres doriques, avec un entablement ionique. Au troiſieme il y a des pilaſtres ioniques. A l'égard de la quatrieme & derniere loge, ſes colonnes ſont d'ordre compoſite & ſoutiennent une corniche en l'air, qui eſt conſtruite en planches; elle avoit été faite ſous Sixte-Quint, on l'a refaite en 1765, elle a environ trois pieds de ſaillie.

Ces loges ou galeries ouvertes, ne regnent dans la cour que ſur trois côtés; le quatrieme côté, qui eſt vers la colonnade de la place, eſt occupé par des maiſons particulieres, très-baſſes, & qui laiſſent au palais le beau coup-d'œil de la ville de Rome.

Après avoir donné une idée générale de l'extérieur de ce bâtiment, nous allons entrer dans quelque détail ſur les objets qui méritent attention, en commençant par le premier étage, dans l'ordre qu'a ſuivi Taia dans ſa deſcription; mais nous n'inſiſterons que ſur les plus belles choſes.

SALA REGIA; l'on donne ce nom à la grande ſalle qui fut faite ſous Paul III par Sangallo ; on y arrive par la *Scala Regia*, grand & bel eſcalier fait ſur les deſſins du Bernin, avec deux ordres de colonnes. La décoration de cette ſalle eſt d'un grand ſtyle, quoique dans les détails il y ait beaucoup de maigreur. Les tableaux y ſont bien placés; mais l'ajuſtement qui eſt au-deſſus des portes eſt mauvais, & la voûte eſt décorée avec confuſion & ſans goût. Salle Royale.

Les tableaux dont cette ſalle eſt ornée, ſont tous peints à freſque ; il y en a ſix ſur les portes. Tous ces tableaux ont des inſcriptions latines au-deſſous, qui en expliquent les ſujets; elles ſont rapportées dans *Taia*.

Cette ſalle avoit été d'abord peinte & décorée par Pierino del Vaga, célebre peintre de Florence, & après ſa mort, par Daniel de Volterre ; mais par des conteſtations qui ſurvinrent entre lui, Salviati & Ligorio, & entre Zuccheri & Vaſari, il arriva que les peintures furent faites & défaites, & ne furent terminées que ſous Grégoire XIII en 1573, c'eſt ce que l'on voit par une inſcription qui eſt dans cette ſalle,

portée par deux figures d'Anges, plus grandes que nature, dont l'une est de Laurent de Bologne, & l'autre de Rafaellino.

Le premier tableau, qui est sur la porte de l'escalier royal, représente Charlemagne qui signe la donation à l'église Romaine ; il est de Taddeo Zuccheri ; ce tableau est d'une très-grande maniere, mais d'une composition confuse, d'un dessin un peu lourd, d'une couleur foible, & sans intelligence de clair-obscur.

Le second tableau sur la porte d'entrée, au-dessus de l'escalier du Bernin, représente Grégoire IX qui excommunie Frédéric II, empereur, l'an 1227, tableau foible, de Georgio Vasari.

Le troisieme tableau qui est au-dessus de la porte de la chapelle Sixtine, représente Pepin rendant la ville de Ravenne à l'église, après avoir vaincu Aistulf, roi des Lombards, qui y paroît prisonnier ; ce tableau est de *Girolamo Sicciolante da Sermoneta* : il est mal composé ; l'idée n'en est point noble, les deux figures de devant sont colossales ; la couleur en est foible ; mais il y a du grand dans le caractere de dessin.

Sur la porte Ducale, Pierre d'Arragon venant mettre le royaume d'Arragon sous l'obéissance du pape Innocent III, par *Livio Agresti da Forli.* La composition ne rend point ce que le peintre a voulu représenter; sans l'inscription qui est au bas du tableau, on ne pourroit le deviner. Ce tableau est néanmoins d'une grande maniere, quoique d'une couleur foible; le dessin en est mâle & grand, les bras des soldats sont fort beaux.

Sur la porte qui va à la loge de la bénédiction, on voit un tableau représentant Othon I, qui ayant vaincu Bérenger & Albert son fils, restitue à l'église les provinces qui lui avoient été ôtées; il est de Marco da Siena; c'est un mauvais tableau.

Sur la porte qui est vis-à-vis celle de la bénédiction, un tableau représentant Grégoire II, qui après avoir ramené la plus grande partie de l'Allemagne à la foi, fait confirmer par Luitprand la célebre donation qu'Aripert avoit faite à l'église romaine; ce tableau est de Orazio *Sammachini*, de Bologne; il est mauvais.

Outre ces six tableaux, il y en a quatre

qui ſont peints en grand ſur les murailles : le premier eſt la réconciliation de Frédéric I, ſurnommé Barberouſſe, qui fut obligé de venir recevoir l'abſolution du pape Alexandre III, l'an 1177 à Veniſe ; on y a joint une inſcription peu honorable pour l'empereur ; ce tableau fut commencé par *Cecchino Salviati*, & fini par ſon éleve, Joſeph Porta, qui ſe fit appeller auſſi Joſeph Salviati, par reſpect pour ſon maître. Il y a plus de couleur que dans les autres ; mais il n'y a pas aſſez de balancement dans ſa compoſition ; les têtes en ſont trop entaſſées les unes ſur les autres ; le champ du tableau étant immenſe, laiſſoit au peintre toute la liberté poſſible ; cependant au lieu d'y avoir diſtribué artiſtement ſes grouppes, toutes ſes figures ſe trouvent confuſément ramaſſées ſur le devant.

Le ſecond repréſente l'armée navale de la ligue de Veniſe, dans la rade de Meſſine, par Vaſari ; il eſt vis-à-vis du précédent ; les figures de devant repréſentant la république de Veniſe, l'égliſe, & l'Eſpagne, ſont peintes par Lorenzino da Bologna : la flotte eſt bien en perſpective, mais le point de vue eſt

placé trop haut ; les figures de devant ne sont pas belles.

Le troisieme est la bataille de Lépante qui se donna le 7 octobre 1571, vers les îles Cursolari, dans la mer d'Ionie, à la hauteur de Corinthe, & qui préserva l'Europe des ravages des Turcs. On attribue ce tableau à Vasari ; il est si confus qu'on n'y démêle presque rien ; tout est rendu par de très-petites figures ; l'épisode de la religion triomphante, représentée par un grouppe colossal, est ridicule, quoique les figures de ce grouppe ne soient pas mauvaises. Dans le haut du tableau on voit S. Pierre & S. Paul qui combattent sous les ordres de J. C. contre les diables qu'ils mettent en déroute.

Le quatrieme qui est vis-à-vis du précédent, est l'entrée du pape Grégoire XI dans Rome à son retour de France, en 1377, accompagné de sainte Catherine de Siene ; c'est un bel ouvrage de Vasari, qui se surpassa lui-même dans ce tableau ; la composition en est bonne ; les vertus représentées par des femmes qui portent le pape sont belles ; l'empressement du peuple qui s'avance pour recevoir la bénédiction est parfaitement

exprimé ; le champ du tableau eſt grand ; le ſite bien choiſi, & les figures en ſont deſſinées d'une grande maniere.

Sur la porte qui conduit à la chapelle Pauline, il y a un tableau reparti en trois : celui de la droite repréſente Grégoire VII, relevant des cenſures l'empereur Henri IV en 1077, dans la forteresse de Canoſſa ; il fut commencé par Taddée Zuccheri, & continué par Frédéric Zuccheri ſon frere, c'eſt le meilleur des trois tableaux, quoique peint avec ſéchereſſe. Celui de la gauche repréſente la ville de Tunis reconquiſe ſous Charles-Quint, il eſt de Frédéric Zuccheri. Le troiſieme qui eſt en haut repréſente la Gloire & la Victoire ; les têtes en ſont belles, mais les draperies en ſont lourdes. Cette partie eſt de Taddée Zuccheri.

Dans le fond, à l'oppoſite, & du côté de la chapelle Sixtine, deux Anges, l'un tenant la tiare, par Rafaellino *da Reggio ;* l'autre qui tient la patene, de Lorenzino da Bologna ; ils ſont très-mauvais.

Quatre tableaux étroits qui ſont du côté de la croiſée & de la chapelle, 1°. la mort de l'amiral Gaſpard de Coligni, par Vaſari, tableau aſſez bien

composé. La figure de l'amiral a plutôt l'air d'un homme abattu que d'un homme mort; la main du soldat qui retient la tête de l'amiral fait une singuliere équivoque; on croiroit que c'est celle de l'amiral même. Ce tableau est froid, quoique bien dessiné.

Le suivant est le massacre de la saint Barthélemi, arrivé en 1572, ce tableau fut fait sur les cartons de Vasari, par les disciples de ce maître. On y remarque un homme jetté par une fenêtre; c'est un mauvais tableau.

Charles IX assis dans le parlement, où il n'y a cependant qu'un homme de robe; c'est encore un mauvais tableau exécuté sur les dessins de Vasari, par ses éleves.

Le dernier tableau représente un trait de l'histoire d'Alexandre (a), il n'est pas meilleur que les deux précédens; il est encore des éleves de Vasari. Voilà tout ce que renferme cette salle royale, qui sert d'entrée à la chapelle Sixtine & à la chapelle Pauline dont nous allons parler.

(a) On n'est pas d'accord sur le sujet de ce tableau, il y en a qui prétendent y reconnoître Henri, roi de France : M. Venuti, p. 489, ne s'explique pas assez sur ces tableaux.

Chapelle Sixtine.

LA CHAPELLE SIXTINE fut construite ſous Sixte IV, par *Baccio Pintelli* de Florence, & Michel-Ange en peignit toute la voûte dans l'eſpace de 20 mois, ſans le ſecours de perſonne, & préparant lui-même ſes couleurs. La forme générale de cette chapelle eſt un carré long, qui a pour décoration dans ſon pourtour de grandes tapiſſeries d'étoffes d'or & d'argent peintes à freſque, formant un très-bon effet, & qui donnent un air de richeſſe à la chapelle, ſans ſortir du ſimple. Au-deſſus de la tapiſſerie dont nous venons de parler, on a placé ſur les deux grands côtés, douze tableaux repréſentant des hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament, peints par le Pérugin & par d'autres peintres contemporains, la plupart Florentins. Ils ſont en général compoſés d'une maniere gothique, le coſtume n'y eſt point obſervé; on y a ridiculement introduit des draperies rehauſſées d'or; néanmoins il y a dans les ouvrages du Pérugin des têtes d'une grande fineſſe, qui laiſſent toujours appercevoir que Raphaël a étudié d'après ce maître.

On voit au-deſſus de la porte deux tableaux, l'un repréſente la réſurrection,

il eſt de Domenico Ghirlandaio. L'autre eſt le combat de S. Michel avec les diables, pour le corps de Moyſe, par Matteo Dalecio; l'un & l'autre ſont d'une grande maniere de deſſin, mais foibles d'ailleurs.

Le fameux tableau du Jugement dernier, de *Michel-Ange*, occupe tout le fond de la chapelle. Il eſt peint à freſque. Le grouppe du milieu repréſente J. C. ayant à ſa main droite les élus, & à ſa gauche les reprouvés. Au haut du tableau, deux grouppes d'Anges portent en triomphe les attributs de la paſſion; les ſaints qui ſont ſpectateurs du jugement, ſont réunis dans les deux grouppes qui ſont à côté de J. C. Plus bas vers le milieu du tableau eſt un grouppe d'Anges qui ſonnent de la trompette; à droite de ce grouppe d'Anges, on voit les élus montant au Ciel, & à gauche les reprouvés qui ſe précipitent dans l'enfer.

Jugement dernier.

Dans le bas du tableau il y a un fleuve ſur lequel eſt une barque avec le Nautonnier Caron; on remarque dans un coin, un homme nud entouré d'un ſerpent, qu'on prétend être la figure d'une perſonne à qui le peintre en vouloit,

& qu'il a logé dans l'enfer. L'ordonnance générale de ce tableau paroît défectueuse, les grouppes y sont disposés de maniere qu'ils n'ont aucune liaison entr'eux ; ils semblent voguer sur le Ciel azuré. Ce tableau n'est qu'un amas de figures que Michel-Ange a dessinées de plusieurs points de vue, & dont il a garni la muraille sans s'inquiéter de l'effet qu'elles produiroient ; c'est par-tout la même nature & le même homme qu'il a représenté ; à l'égard du caractere de dessin, il est terrible, mais les expressions ne sont point variées, les Anges sont traités comme les possédés, enfin, le tout n'a ni effet, ni couleur, & on ne peut le regarder que comme un bon dessin mutilé, qui seroit fait de caprice sur du papier bleu. D'ailleurs ce tableau est fort dégradé, & il a été encore gâté par des draperies qui ont été mises sur la plupart des nudités, par des peintres médiocres.

Malgré la critique précédente, le Jugement dernier de *Michel-Ange*, est cependant réputé de la premiere classe des grands ouvrages à fresque. Ce fameux ouvrage, & peut-être encore plus les figures de la frise, qui soutiennent

le plafond en toutes ſortes d'attitudes forcées, ſont une furie d'anatomie & de deſſin, dit M. Gougenot; on ne connoît point de plus grand ouvrage de *Michel-Ange* que celui-ci. C'étoit, pour trancher le mot, un mauvais peintre, mais un terrible deſſinateur. Nous devons à ce vigoureux génie le banniſſement du goût gothique & meſquin, & la gloire d'avoir ramené les autres à la belle nature, tandis qu'il l'outroit lui-même. Les figures de cette friſe, leur force & leur raccourci portent l'imagination hors d'elle-même, comme le ſublime du grand Corneille; il y a des connoiſſeurs qui trouvent qu'on n'a rien fait de plus beau en ce genre. Le Jugement dernier a réuſſi, parce que c'eſt un ſujet confus où le déſordre ſe trouve en ſa place; Michel-Ange y a répandu un coloris ſans harmonie, une certaine mauvaiſe teinte générale, un ambigu d'air bleuâtre & rougeâtre, qui ne reſſemble pas mal au mélange des élémens dans le renverſement de la nature. Toute cette piece fait un grand fracas, & étonne plus qu'elle ne plaît; mais c'eſt ce que demandoit un tel ſujet,

La voûte mérite encore plus d'attention, elle fut ornée & peinte à fresque par le même peintre; il y a six lunettes de chaque côté, & douze arcs doubleaux; la décoration en est d'un style dur & sec, elle tient un peu du gothique, cependant on y sent toujours de la grande maniere. Toute cette voûte de Michel-Ange est sans effet, & sa couleur tire sur un ton de brique & bis, mais ces défauts sont balancés par la partie du dessin qui domine par-tout.

L'architecture est mêlée de beaucoup de figures académiques, & de tableaux qui représentent des sujets de l'ancien Testament, peints à fresque par Michel-Ange. Les figures académiques sont très-belles & du plus grand caractere de dessin; les Sibilles & les Prophetes sont d'un grand style, sans être des mieux drapées. Dans quelques-uns de ces tableaux, il y a des figures du Pere Eternel, qui sont admirables; dans celui qui est proche de l'autel, Michel-Ange a peint, d'une maniere sublime, Dieu qui débrouille le chaos. Dans un autre tableau, il a représenté le péché & la punition de nos premiers peres; Adam & Eve sont parfaitement dessinés, il a

même donné à Eve un caractere gai, qui ne se voit guere dans les ouvrages de Michel-Ange ; mais il auroit mieux fait de ne peindre qu'une seule action.

Il y a deux ouvrages, chacun en onze feuilles, l'un de Beatricetto, l'autre du Mantuano, qui contiennent les gravures de ces ouvrages de Michel-Ange.

C'est dans cette chapelle que les cardinaux vont au scrutin pour l'élection du pape, comme nous le dirons en parlant du Conclave.

LA CHAPELLE PAULINE fut faite sous Paul III, par Antoine *Sangallo*, dans l'endroit où étoit la chapelle de Nicolas V. Elle est revêtue de pilastres d'ordre corinthien, entre lesquels il y a deux grands tableaux & quatre petits ; la voûte est ornée de stucs & de peintures ; mais en général toute la décoration de cette chapelle est de mauvais goût.

Chapelle Pauline.

Le tabernacle est de crystal, avec des ornemens dorés ; les deux colonnes de l'autel sont de porphyre, & ont été trouvées dans un temple de Romulus ; il y a vers l'extrémité de chacune deux enfans en bas-reliefs. Les statues qui sont dans les angles, sont de *Prospero Bresciano*.

Les deux grands tableaux ſont de Michel-Ange; l'un répreſente la converſion de S. Paul, & l'autre le crucifiment de S. Pierre. On diroit qu'ils ſont peints avec du noir de fumée ; on peut les regarder comme ce qu'il y a de plus médiocre de ce grand maître.

Les autres hiſtoires ſont de Laurent Sabbatini, connu ſous le nom de *Lorenzino da Bologna*; la chûte de Simon le Magicien, de même que les ornemens de la voûte & des friſes, ſont de Frédéric Zuccheri.

Les hiſtoires de Moyſe, repréſentées ſur une des murailles latérales, ſont de *Luc Signorelli*, de Cortone, de *Sandro Boticello*, de *Roſſelli* & de *Leccio*. Sur l'autre côté c'eſt le baptême de J. C. par le *Perugin*; la vocation de S. Pierre & de S. André, par *Ghirlandaio*; la prédication de J. C. ſur la montagne eſt de *Roſſelli*; J. C. donnant les clefs à S. Pierre, de Barthélemi *della Gatta*, &c. il y a auſſi 28 portraits de ſaints papes, qui paſſent pour être de ces différens maîtres.

La ſacriſtie qui eſt auprès de la chapelle Sixtine, renferme beaucoup de richeſſes; un drap d'or, où ſont brodés les

les ſept ſacremens de l'égliſe ; des chaſubles & des dalmatiques garnies de perles; deux mîtres ornées de pierres précieuſes ; une croix de diamans, que le pape porte ſur ſa poitrine dans les grandes cérémonies ; un grand ſaphir & quatre diamans, que le pape porte à ſon doigt dans les mêmes occaſions ; un crucifix en pierres précieuſes ; un grand calice d'or, où les cardinaux mettent les billets dans le ſcrutin du conclave ; pluſieurs autres calices & vaſes d'or ; beaucoup de reliques, telles que la tête de S. Laurent, une partie de la vraie croix & de l'éponge de la paſſion ; un vaſe de S. Silveſtre pape, la robe de ſainte Priſque, martyriſée dans le ſecond ſiecle de l'égliſe.

Les chambres qui ſont auprès de la ſalle ducale ſont ornées de peintures, qui furent faites ſous la direction de *Marco di Faenza.* Dans celle qu'on nomme *de' Paramenti*, parce que le pape y prend ſes habits pontificaux, il y a ſur la voûte une deſcente du Saint-Eſprit, de *Muziani* de Breſcia, dont les figures ſont plus grandes que nature. On conſerve dans l'endroit appellé *la Guardaroba*, des tapiſſeries en or, faites

sur les deſſins de Raphaël. Ce ſont ces appartemens qui ſervent au Conclave, de même que les loges voiſines, où ſont peints des feuillages, des fruits, des oiſeaux, des enfans & autres ornemens de Jean d'Udine, Céſar de Piémont, Frédéric Zuccheri, Octavien Maſcherini, &c.

Salle ducale. La ſalle ducale où le pape fait, le Jeudi-Saint, les fonctions du lavement des pieds, eſt une ſalle compoſée de deux pieces, qui ſe communiquent par une grande ouverture carrée, au haut de laquelle le Bernin a mis un rideau relevé par des Anges, ce qui produit un effet pittoreſque. La premiere piece a été décorée par Lorenzino da Bologna; la ſeconde, où ſont les degrés qui montent au fauteuil du pape, a été peinte par Raphaellino da Reggio. Il n'y a dans ces deux pieces que les voûtes qui ſont peintes; elles ſont décorées avec des arabeſques, d'un goût léger & gracieux, & ſemblables à ceux qu'on a trouvés dans les Thermes & autres monumens anciens. Il regne au-deſſous de ces voûtes, dans le pourtour de la ſalle, une grande friſe remplie de tableaux, repréſentant des vues; les murs ſont totalement nuds.

La salle de l'appartement Borgia, qu'on appelloit autrefois salle des pontifes, actuellement salle de Léon X, a été décorée par *Giovanni da Udine*, & *Pietro Bonnacorsi*. Le bas de la décoration est lourd & mauvais ; il est rempli par de grands tableaux, séparés les uns des autres par des cariatides qui portent les lunettes de la voûte. Celle-ci est très-bien composée ; les ornemens en stuc & en peinture y sont mêles avec beaucoup d'art, on y a fait des compartimens ronds, carrés & à pans, où sont représentés les douze signes du Zodiaque, les uns peints, les autres en stuc. On voit dans le rond du milieu quatre Renommées, peintes tout-à-fait dans le goût de l'antique ; il y a encore dans les angles quelques compartimens de la voûte, & quatre autres petites Renommées portant une palme, une tiare, une couronne, & un colier, peintes sur des fonds d'or, qui tiennent aussi de l'antique ; elles sont rendues dans un goût léger & agréable. Appartement Borgia.

Dans la chapelle privée de Paul V, qui se trouve à la fin de l'appartement Borgia, le tableau de l'autel est de Vasari ; il représente deux martyrs de l'or-

dre de S. Dominique ; l'un qu'on perce d'un coup de poignard, & l'autre à qui l'on va trancher la tête, après avoir manqué le premier coup ; il y a beaucoup d'expreſſion dans ce Saint, & il eſt bien deſſiné ; quant à la couleur du tableau elle eſt noire. Toutes les freſques de la chapelle ne valent rien, quoiqu'exécutées ſur les deſſins de Vaſari.

Au ſortir de ces appartemens, on paſſe aux premieres loges, c'eſt-à-dire, au premier étage des galeries ; celles-ci n'ont rien de remarquable, la plus grande partie des culs-de-four étant couverts de treilles, qui ſont peintes à freſque; mais ſans aucun mérite.

De ces premieres loges pour arriver aux ſecondes, on prend un eſcalier cordonné, ainſi appellé parce que les marches qui ſont en pente, ont leurs arêtes arrondies, en forme de cordon. Ces eſcaliers ſont ordinairement de brique, ils ont cette commodité, que les mulets peuvent les monter; celui dont nous parlons communique dans toutes les loges.

C'eſt dans la ſeconde loge ou au ſecond étage des galeries, que ſont les fameuſes peintures de Raphaël, avec des

inscriptions de Léon X, principalement du côté qui regarde le midi (a); les culs-de-four qui sont vis-à-vis de chaque arcade, sont divisés en compartimens, dans lesquels se trouvent quatre petits tableaux de différentes formes. On remarque aussi la création d'Adam, Adam qui laboure la terre, (avec une bêche de fer) les troupeaux de Jacob à la fontaine, l'échelle de Jacob, Moyse avec les tables de la Loi, & la cêne de N.-S. Ces parties sont de Raphaël; les autres furent faites sur les dessins de ce peintre, & retouchées par lui.

Peintures de Raphaël.

Ces morceaux composés par Raphaël, ne sont ni de son premier, ni de son dernier temps; on peut les classer dans son temps mitoyen. En général l'ordonnance en est belle; les figures en sont bien pensées, mais pour la plupart mal exécutées, singuliérement quant à la couleur, ce qui provient, sans doute, de ce que ce sont ses éleves qui en ont peint la plus considérable partie; il y en a néanmoins qui sont beaucoup meilleures que les autres, étant entié-

(a) On a plusieurs suites d'estampes d'après les loges du Vatican, Borgiani en 53 feuilles, Acquila & Fantelli 55 feuilles, Ottaviani & Volpati 62 feuilles.

rement de la main de ce maître ou de celles de ses meilleurs éleves. On trouve aussi que presque toutes les têtes sont mal choisies.

La premiere & la plus belle de ces peintures, est celle où le Pere Eternel débrouille le chaos ; ce tableau est entièrement de la main de Raphaël, il est rendu avec un enthousiasme poétique ; tout le sujet est exprimé dans l'action du Pere Eternel, qui s'élance en écartant les bras & les jambes, & par ce seul mouvement, démêle tous les élemens, & les met chacun à leur place. On prétend que lorsque Michel-Ange vit cet ouvrage de Raphaël, il ne put s'empêcher de s'écrier, qu'on lui avoit laissé voir son Pere Eternel du plafond de la chapelle Sixte, qu'il peignoit alors, & qu'il avoit défendu qu'on fit voir à Raphaël. En effet, il paroît que celui de Michel-Ange a bien pu conduire Raphaël à cette pensée. Les trois autres figures du Pere Eternel qui sont dans la même loge, sont peintes par Jules Romain, sur les dessins de Raphaël. Dans l'une, il est représenté plaçant dans le ciel, des deux mains, la lune & le soleil, & poussant la terre à sa

place avec les pieds ; dans l'autre, il ſépare l'eau d'avec la terre. Dans le dernier il crée les animaux. Ces tableaux ſont tous bien imaginés & très-vrais ; mais bien inférieurs au premier.

Il y a trois ſujets de *Giovanni Francesco* ; ſavoir, Loth fuyant de Sodome avec ſes deux filles ; il eſt rendu avec une expreſſion étonnante : il ſemble les conſoler & les raſſurer dans leur crainte ; il les tient toutes les deux par la main, comme pour les engager à réſiſter à leur curioſité, & les empêcher de tourner la tête ; le mouvement des gens qui marchent, eſt auſſi très-bien indiqué.

Abimelec & Abraham qui ſe font des préſens ; les caracteres d'Abimelec & d'Abraham ſont également nobles.

Jacob qui reconnoît Rachel à la fontaine ; elle tient ſa ſœur par la main, toutes deux regardent Jacob ; ce grouppe de deux figures eſt charmant ; il exprime en même temps l'inquiétude & la curioſité qu'ont ces deux perſonnes de ſavoir quel eſt l'étranger qui ſe préſente à elles.

Jules Romain a peint les trois ſujets qui ſuivent ; le premier eſt Joſeph qui

De Jules Romain.

explique les ſonges à ſes freres ; on y admire particuliérement le grouppe des trois freres, & la variété avec laquelle l'attention des autres eſt exprimée.

Le ſecond repréſente Joſeph vendu aux marchands Iſmaëlites ; il eſt parfaitement compoſé & l'expreſſion en eſt admirable ; le marchand qui compte ſon argent y porte une attention ſinguliere, & celui des freres de Joſeph qui le reçoit, ſemble tout occupé de ne pas ſe laiſſer tromper. A l'égard des freres de Joſeph qui le retiennent, on voit qu'ils attendent avec impatience, que l'argent ſoit compté pour livrer Joſeph.

Dans le troiſieme, Joſeph explique les ſonges de Pharaon ; l'inquiétude du prince, & l'aſſurance avec laquelle Joſeph lui parle, forment deux contraſtes ſavans.

De Pierino del Vaga.

Les dix autres tableaux ſont de Pierino del Vaga, le premier repréſente la fille de Pharaon qui ſauve Moyſe. Ce tableau eſt formé d'un grouppe de ſept femmes que la curioſité & la compaſſion portent à ſecourir ce petit enfant ; ces deux ſentimens ſe trouvent exprimés dans les belles têtes de ces ſept femmes avec toute la variété poſſible, on vou-

droit ſeulement que la figure principale ne fût pas douteuſe & qu'il parût qu'elle eſt la fille de Pharaon.

Dans le ſecond, Moyſe reçoit les tables de la loi. Le mouvement du paſſage de ces tables, des mains du Pere Eternel, en celles de Moyſe eſt bien exprimé ; la figure de Moyſe eſt belle ; le grouppe des Anges a un peu de confuſion ; le peuple étonné qui eſt au-deſſous du nuage, ne peut découvrir l'action qui ſe paſſe au haut de la montagne ; le ſite du champ des Iſraëlites eſt très-joli.

Dans le troiſieme, Moyſe briſant les tables de la loi, à l'aſpect des Iſraëlites qui adorent le Veau d'or, l'ordonnance & l'expreſſion y ſont admirables.

Dans le quatrieme, Moyſe rapportant les tables aux Iſraëlites : l'empreſſement du peuple à les recevoir eſt très-bien rendu.

Le paſſage du Jourdain eſt le cinquieme. L'idée en eſt très-poétique ; le fleuve eſt repréſenté retirant ſes eaux avec étonnement à l'aſpect de l'arche ; la forme ſimple de l'arche, & l'habillement de ceux qui la portent ſont bien

conformes au coſtume ; le mouvement du ſoldat qui dirige la marche eſt très-juſte. On y voit Joſué invoquant le Ciel pendant le temps du paſſage ; cette figure fait un très-bon effet, la confiance eſt bien peinte ſur ſon viſage.

Dans le ſixieme, les murs de Jérico renverſés au ſon des trompettes des Iſraëlites : ce tableau paroît une réminiſcence de bas-reliefs de la colonne Trajane. Les ſoldats y forment avec leurs boucliers la tortue, ce qui eſt contraire à l'hiſtoire, les murs étant tombés au ſon des trompettes ſeulement.

Dans le ſeptieme, Joſué arrête le ſoleil d'une main, & la lune de l'autre, la compoſition de la bataille eſt admirable ; on y voit un très beau déſordre dans le grouppe des ſoldats culbutés ; il auroit été ſeulement à ſouhaiter que les ſoldats de derriere euſſent eu en général un peu plus de mouvement pour exprimer leur empreſſement à avancer.

Dans le huitieme, la diviſion faite aux Iſraëlites de la terre promiſe, tableau ſagement compoſé, l'attitude du roi pourroit être plus noble.

Le neuvieme ſujet eſt David qui tranche la tête de Goliath, dans l'inſtant où

l'armée des Israëlites met en défaite les Philistins ; trois ou quatre figures seules, & composées dans le goût de l'antique, sont placées dans le coin du tableau d'une maniere si heureuse, que non-seulement elles expriment la chaleur du combat, mais encore ne laissent pas douter de l'étendue de l'armée.

Le dixieme est le triomphe de David après la conquête de la Syrie ; il est représenté dans un char auquel un roi est attaché. L'antique ne fournit pas de triomphe plus beau que celui qui est représenté dans ce tableau.

*Pellegrino da Modena* a aussi peint d'après Raphaël, trois tableaux. Dans le premier, Salomon est sacré par Sadoc en présence du peuple, dont l'acclamation générale est très-bien rendue. Dans le second, la reine de Saba vient visiter Salomon & lui fait des présens. Ce tableau est très-beau, à l'exception de la reine de Saba qui n'a aucune noblesse. L'architecture qui lui sert de fond, fait un très-bon effet. Dans le troisieme il a peint le jugement de Salomon : le grouppe des juges est beau, mais le Salomon manque de noblesse ; & quoique les plans soient bien en-

De Pellegrino da Modena.

tendus dans ce tableau, les figures de la vraie mere & du soldat qui va couper l'enfant, sont trop isolées.

Dans la derniere arcade il y a deux tableaux peints entiérement par Raphaël, l'un représente le baptême de notre Seigneur. Sa figure est de toute beauté; celles des gens qui le suivent pour se faire baptiser, sont parfaitement bien composées, singulierement l'homme qui tire sa chemise par en haut; les deux anges qui tiennent à côté de S. Jean la robe de J. C., expriment bien le respect & la vénération. Raphaël ne pouvoit introduire un plus bel épisode dans son sujet que celui de ces deux anges qui se présentent pour revêtir J. C.; deux autres anges qui sont en arriere forment une très-bonne opposition; mais ils sont mal composés.

Le second tableau représente la cêne; il est d'une couleur brillante & fraîche, il a beaucoup d'effet; la conversation des apôtres entr'eux est bien exprimée, mais le Christ n'a pas assez de noblesse.

Toute cette galerie est composée de treize croisées ou loges, ornées dans le

goût des thermes & édifices particuliers des anciens, mais le ſtyle en eſt un peu plus maigre, & il y a plus de diviſion dans les parties. Les ſtucs & les peintures ne ſont pas mêlés avec aſſez d'art. Il y a des rinceaux d'ornemens peints d'un très-bon goût. Les arabeſques ſont d'un joli deſſin, quoiqu'un peu trop légers. Ceux qui ſont dans les culs-de-four ſont les meilleurs. La plus grande partie des petits bas-reliefs en ſtucs ſont antiques, & repréſentent des ſujets profanes & très-laſcifs. Ils ſont en général faits avec beaucoup d'eſprit. On dit que le plus grand nombre a été tiré du Coliſée, des thermes de Caracalla, de la villa Adriana, & autres édifices antiques qui en étoient revêtus. Le cardinal Valenti les a fait copier pour conſerver, autant qu'il eſt poſſible, des beautés que les injures de l'air affoibliſſent de jour en jour; j'en ai vu auſſi des copies en grand, chez M. l'abbé Farſetti à Veniſe. Les bas-reliefs de ſtucs modernes ont été compoſés dans le goût des autres pour compléter la décoration. L'impératrice de Ruſſie a fait copier tous les arabeſques des loges du Vatican de grandeur naturelle,

par M. Unterpergen, pour en orner une galerie à Pétersbourg. Ils ont été gravés en 15 feuilles, par Santi Battoli, & ensuite par Volpati.

Sous le portique suivant, *Rafaellino da Reggio* a peint l'entrée de notre Seigneur à Jérusalem, le miracle des noces de Cana, J. C. qui lave les pieds à ses apôtres, la Madeleine aux pieds du Sauveur; *Nogari* a peint J. C. qui chasse les marchands du temple; il y a plusieurs autres sujets peints par Jérôme *Massei*, *Giov. da Modena*, *Ottavio Mascherini*; les grotesques sont de *Marco da Faenza*.

Dans le troisieme bras de ce portique, il y a d'autres histoires du nouveau testament qui furent commencées par Paris *Nogari* & François *Cari*; les grotesques sont de Jean-Paul *Tedeschi*, & de François *Allegrini*. Au bout de cette galerie, on passe dans les quatre grandes chambres où sont les peintures de Raphaël.



# CHAPITRE XXII.

## *Salles de Raphaël.*

STANZE DI RAFAELLO, grande enfilade d'appartemens, qui donne sous les portiques, & dont les quatre principales pieces sont célebres par les chefs-d'œuvre de Raphaël. Ces appartemens étant inhabités, n'ont aucun meuble; on ne sauroit même où les placer : les quatre murs, les voûtes, les dessus de fenêtres & les hauteurs d'appui sont peints presque par-tout jusqu'au pavé, par *Raphaël* & par ses éleves (a). Ce sont ces peintures si vantées, & qui seroient en effet les plus belles de l'univers, si le peu de soin, l'humidité du lieu, & quelques accidens, ne les avoient fort endommagées; mais rien ne leur a fait plus de tort que la barbarie des soldats allemands de l'armée

(a) Il y en a une grande description, par Bellori 1695, des gravures d'Acquila, en 22 feuilles, de Santi Bartoli, en 30 feuilles, quelques-unes de Tomasini, & de Marc-Antoine.

du connétable de Bourbon. Lorſqu'ils eurent pris Rome d'aſſaut, en 1528, on établit un corps-de-garde dans cet appartement, où, faute de cheminée, les ſoldats faiſoient leur feu au milieu des ſalles; la fumée, & l'humidité des murs pompée par le feu, gâterent tout-à-fait ces freſques incomparables; la piece où eſt l'école d'Athenes, eſt celle qui a le plus ſouffert.

Il n'y a point d'amateurs en peintures qui ne courent à ce palais, avec le plus grand empreſſement. On eſt ordinairement ſurpris de ce que le premier coup-d'œil ne répond pas à l'idée qu'on s'en étoit formée (a). M. de Piles, dans ſon cours de peinture, en faiſoit déja la remarque. D'abord, l'appartement n'eſt point beau par lui-même; il eſt demi-gothique, triſte & fort mal éclairé; les voûtes en ogives, & les fenêtres fort petites; d'ailleurs, l'abondance des peintures y produit une eſpeces de monotonie. Il y en a de pe-

(a) Carle Maratte, piqué de ce que Cignani ne les admiroit pas aſſez, le pria de lui copier une certaine tête, de l'*Incendio del Borgo*; celui ci commence, efface, recommence, & finit par y renoncer, en diſant que Raphaël étoit un maître inimitable.

tites autour des grandes, ce qui ôte toute la netteté, & ne laiſſe aucun repos à l'œil. Il y en a par-tout, même dans des endroits où elles ne devroient pas être, comme dans des places dont les formes ſont bizarres, dans celles où il n'y a qu'un mauvais jour, au-deſſus & tout autour des fenêtres; enfin, ces peintures ſont tout-à-fait ternies, le coloris en eſt perdu, & par conſéquent l'effet de perſpective, & la premiere grace du coup-d'œil le ſont auſſi. En arrivant à ce palais, l'eſprit tout occupé de la célébrité de Raphaël; c'eſt-à-dire, du Dieu de la peinture, on ne peut s'empêcher de s'écrier; *Raphaël, ubi eſt?* mais après le premier moment, quand on a mis à part les accidens, qui ont déparé ſon ouvrage, on le retrouve avec admiration.

L'on entre d'abord dans la ſalle des Suiſſes, où ſont repréſentées différentes vertus. La foi, l'eſpérance, la patience, la vigilance, ſont de J. B. *della Marca*. La douceur, la fermeté, le ſilence, l'aſſiduité, la promptitude, furent faites par Paris *Nogari*. La religion & la ſobriété, par Matthieu *da Siena*. La reputation & l'honneur,

par Antoine *Tempesta*. L'obéissance, par Jacques *Stella*. Joseph d'*Arpino* y a représenté Samson.

La seconde salle contient les douze apôtres; ils étoient de l'école de Raphaël, mais étant un peu altérés par le temps, on fut obligé de les faire retoucher par le cav. d'Arpino & par d'autres maîtres.

Salle de Constantin.

LA SALLE DE CONSTANTIN, qui est la troisieme, fut dessinée en entier par Raphaël, à l'exception de la voûte, & coloriée par ses éleves, après sa mort. La décoration de cette salle est en général lourde & sans goût; mais le soubassement où sont les camayeux, peints par Polydore de Caravage, est d'un très-bon style; les femmes en cariatides, qui encadrent en partie les bas-reliefs, sont bien dans le goût antique.

Les tableaux qui occupent la plus grande partie des murs au-dessus du soubassement, sont d'une bonne grandeur pour la salle; ils ont à leurs extrêmités des niches renfermant des papes; elles sont de mauvais goût.

La voûte est mal décorée. Dans le milieu il y a un tableau représentant

une église ; devant l'autel on en voit un autre qui est renversé, d'un très-bon effet, & d'une couleur locale vraie. Cette perspective est de Thomas *Lauretti*, Sicilien, qui se servit, pour colorier le fond, d'Antoine *Salviati*, de Bologne, qui étoit son éleve.

Le premier tableau en entrant, représente Constantin qui harangue ses troupes avant le combat contre Maxence ; il fut peint par Jules-Romain. La croix paroît dans le ciel, portée par deux anges ; le peintre a saisi le moment où ils disent à Constantin, *in hoc signo vinces*. Ce tableau est composé d'après l'antique. Il est dessiné d'une maniere grande ; mais la figure de Constantin n'a pas assez de noblesse. Le petit nain de Jules II, qui met un casque sur sa tête, forme sur le devant du tableau un épisode ridicule. Tout ce morceau manque d'effet, & la couleur en est dure ; les contours en sont un peu secs.

Bataille de Constantin.

La bataille de Constantin contre le tyran Maxence, qui fut donnée sur le *Ponte Molle*, le 28 octobre 312, est le premier tableau de la premiere classe des grands ouvrages, comme la transf-

figuration qui est à S. Pierre *in Montorio* (a), est le premier de la premiere classe des tableaux de chevalet. Soit que l'on examine la perfection du dessin, le nombre des figures, la force & la variété des attitudes, le feu de la composition & de l'exécution; soit que l'on considere la grandeur de l'invention, ou le total de l'ouvrage, on ne peut s'empêcher d'accorder à la bataille de Constantin cette prééminence, même par-dessus l'histoire de Psiché, la Galatée & l'incendie *del Borgo*, de Raphaël, & par-dessus les noces de Cana, de *Veroneze*; la galerie Farneze, d'*Annibal Carrache*, & le plafond *Barberini*, de *Pietre de Cortone*, les seuls ouvrages qui puissent concourir avec celui-ci pour le premier rang. D'ailleurs il est antérieur à ces trois derniers; il a été peint par *Jules-Romain*, aidé de *Pierino del Vaga*, *Rafaello da Colle* & *Polidore de Caravage*, d'après Raphaël, qui n'avoit fait que le dessiner. L'ordonnance en est belle; elle embrasse une campagne immense;

(a) Il y a des personnes qui mettent avec la Transfiguration, la nuit de Noël du Correge, ou la sainte Pétronille du Guerchin.

la figure principale ſe préſente bien à la vue. Il y a beaucoup de feu, & un beau déſordre dans la mêlée; on y diſtingue de très-beaux grouppes, qui renferment d'excellentes expreſſions. On y admire un vieux ſoldat, l'on croit que c'eſt un pere relevant ſon fils qui vient d'être tué, & dont une enſeigne tombe des mains; il eſt d'une expreſſion étonnante. Le grouppe de deux ſoldats voiſins, qui ſe battent, n'eſt pas moins intéreſſant. On ne pouvoit exprimer une déroute plus complette; d'un côté, les ſoldats repouſſent les fuyards ſur le *Ponte Molle*; en l'air, un des trois anges qui combattent pour Conſtantin, montre le tyran Maxence, culbuté dans l'eau avec ſon cheval, & qui fait de vains efforts pour ſe relever. Le Brun a pris de toutes mains dans ce tableau, quand il a peint ſa bataille d'Arbelle; beaucoup d'autres ont fait de même; car c'eſt ici le modele de tous les ſujets de cette eſpece. La partie du deſſin domine toujours dans ce tableau; celle de la couleur eſt la plus foible, & n'eſt pas meilleure que dans le tableau précédent. On doute même que le coloris en ait jamais

été beau ; il y a peu de clair-obſcur ; & peut-être ſeroit-ce une faute s'il y en avoit davantage, l'action ſe paſſant en pleine campagne, où la lumiere eſt par-tout également répandue, ſans diſtinction de maſſes d'ombre.

Raphaël avoit fait empreindre à l'huile toute cette partie du mur où eſt la bataille de Conſtantin comptant peindre toute la ſalle à l'huile. Il avoit même commencé cet ouvrage, & l'on voit de lui une figure de la juſtice, peinte à l'huile, dont la tête & les bras ſont très-beaux ; la draperie n'en eſt pas auſſi heureuſe, mais la couleur en eſt bonne. Jules-Romain a continué la ſalle, mais à freſque ; il a ſeulement conſervé cette figure de Raphaël, & une autre ſous laquelle eſt écrit *comitas*.

Le troiſieme tableau de la ſalle de Conſtantin, eſt le plus foible de tous ; il eſt du *Fattore*, d'après Raphaël. Il repréſente Conſtantin baptiſé par le pape S. Silveſtre ; Conſtantin eſt repréſenté nud, & il a un genou en terre. Le peintre a choiſi pour lieu de la ſcene, le baptiſtere même que Conſtantin fit faire à Rome dans la ſuite, & qui exiſte encore actuellement auprès de S. Jean

de Latran, ſuivant l'opinion de quelques antiquaires.

Le quatrieme repréſente la donation faite par Conſtantin, de l'ancien patrimoine de l'égliſe; il eſt de Rafaello da Colle, d'après Raphaël. La compoſition générale en eſt bonne; il y a un très-beau champ de tableau, & les grouppes y ſont bien diſpoſés; mais les figures de Conſtantin & du pape n'ont aucune nobleſſe; ce tableau eſt plein d'épiſodes un peu triviaux, mais qui font un bon effet, tels que les ſoldats qui repouſſent le peuple dans l'intervalle des colonnes; un pauvre qui demande l'aumône, un pere & ſon fils qui lui parlent; une femme, qu'on n'apperçoit que par le dos, & qui s'appuie ſur ſes deux camarades pour regarder. Un enfant nud, à cheval ſur un chien, qui occupe le devant de la ſcene.

Autour de la ſalle il y a cinq grands & cinq petits bas-reliefs, en camayeux bronzés, peints par Polydore de Caravage; ils ſont très-beaux & tous imités de l'antique (*Taia*, deſcription du Vatican, p. 210.).

Les hiſtoires de Charles-Quint, dans

les deux petites galeries qui sont sur les côtés, furent faites sous la conduite de François Speranza ; & celle de la comtesse Mathilde, sous la direction de François Romanelli.

Salle d'Héliodore.

La quatrieme chambre (a), est celle d'Héliodore ; cette salle est carrée, elle a une voûte d'arête ; dans deux lunettes il y a des croisées avec des tableaux au-dessus, ainsi que dans les deux autres lunettes ; le soubassement est décoré de cariatides ; mais elles font mal avec le reste de la décoration, qui est en arabesques, d'un goût léger & agréable. La voûte est aussi décorée d'arabesques, mêlés de petits bas-reliefs carrés & ronds, d'après l'antique, peints en façon de stuc. Le premier des grands sujets de cette salle est Héliodore battu de verges, histoire tirée du second livre des Machabées, & qui se rapporte à l'année 176 avant J. C. Le tableau est très-beau en tous points, singuliérement par l'expression des anges qui chassent Héliodore, & qui le poursuivent avec tant de rapidité, qu'ils

(a) C'est la seconde dans les descriptions qui commencent par celle de Constantin.

semblent

ſemblent plutôt voler que marcher. Le temple ſe trouve vide & comme balayé en un inſtant, ce qui répond bien au ſujet. Un foible peintre n'auroit oſé hazarder ce parti. Raphaël s'eſt contenté de laiſſer voir dans le fond du tableau le grand-prêtre Onias, invoquant le Seigneur à l'autel. L'épiſode du pape Jules II, qui ſe fait apporter dans le temple, eſt une idée bizarre de ce pape, à laquelle le peintre a malheureuſement été obligé de ſe prêter, pour marquer, qu'à l'exemple d'Onias, Jules II avoit délivré l'état eccléſiaſtique de pluſieurs uſurpations faites ſur le patrimoine de S. Pierre.

Le tableau de la meſſe, ou le miracle arrivé à Bolſene, repréſente un prêtre, qui doutant de la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie, étant ſur le point de conſacrer l'hoſtie, la voit répandre du ſang ſur le corporal. C'eſt un très-beau tableau, très-difficile à compoſer pour le lieu où il eſt, étant placé ſur une fenêtre qui le coupe preſque en entier. Le peintre en a cependant tiré tout le parti imaginable; l'expreſſion y eſt rendue avec une La Meſſe.

gradation admirable. Le pape Jules II y eſt encore, quoiqu'abſolument inutile au ſujet, on l'y a repréſenté entendant la meſſe. Comme il ne convient pas que le chef de l'égliſe pût douter de la préſence réelle au S. Sacrement, il ne paroît nullement ſurpris du miracle; le peuple au contraire, paroît dans le plus grand étonnement, de même que les Suiſſes de la garde du pape; mais leur ſurpriſe eſt exprimée d'une maniere plus froide; elle eſt analogue à leur génie. Les caracteres de tête du prêtre qui dit la meſſe, du pape, & des cardinaux ſont de toute beauté; leurs têtes ſont peintes comme le Titien auroit pu faire dans ſes meilleurs ouvrages. Dans ce tableau, Raphaël eſt grand coloriſte, & ſa couleur eſt vigoureuſe, vraie & délicate; les chairs ſont comme la nature même, les linges & la variété des étoffes y ſont rendus avec la plus grande vérité, les acceſſoires n'y ſont point négligés; le peintre s'eſt plu à les rendre, mais cependant, de maniere que leur richeſſe ne fît point de tort aux figures principales; tout y eſt deſſiné avec la plus grande pureté.

Le troisieme tableau est celui d'Attila, très-bien composé & dont les grouppes sont heureusement disposés. Attila voit S. Pierre & S. Paul dans le ciel, qui s'avancent pour combattre contre lui. Le pape S. Léon arrive dessus sa mule, suivi des cardinaux; mais Attila ne regarde que S. Pierre & S. Paul qui s'avancent pour défaire son armée. Il ne convenoit pas en effet, telle envie que Léon X eût de jouer un rôle dans ce sujet, en faisant représenter S. Léon sous sa figure, de lui référer le mérite d'un miracle qui ne devoit être rapporté qu'aux chefs de l'église. Raphaël a choisi l'instant où les saints ne sont point encore apperçus par l'armée, & ne sont vus que d'Attila, qui seul paroît frappé du trouble où le jette leur vue; c'est le seul moyen dont il s'est servi pour distinguer, par l'expression, la figure principale, qui d'ailleurs n'a rien par elle-même qui la fasse primer dans le tableau; la lumiere ne s'y porte point, elle est entiérement assoupie dans la demi-teinte, & il y a même des figures accessoires sur le devant, qui par l'effet, la détruisent tota-

Attila.

lement ; le massier qui est sur un cheval blanc devant le pape, représente Pierre Pérugin ; ce portrait ainsi que ceux du pape & des cardinaux, est très-beau ; mais les figures de S. Pierre & de S. Paul sont mauvaises. Les deux cavaliers Sarmates qui sont sur le devant, sont d'après la colonne Trajane. Il y a peu d'intelligence de clair-obscur dans ce tableau, & les tons de couleurs de la montagne ne forment pas un fond heureux pour les grouppes de soldats qui se détachent dessus.

S. Pierre dans la prison.

S. PIERRE tiré de la prison par un ange, forme le quatrieme tableau ; il renferme une double action ; on y voit S. Pierre dans la prison que l'ange réveille, au milieu des gardes endormis ; & S. Pierre qui descend de la prison conduit par l'ange : dans l'une & dans l'autre S. Pierre a un caractere pauvre, mais la figure de l'ange est admirable ; à l'égard des soldats, dont il y en a un qui monte des degrés avec un flambeau, tout ce coin de tableau est peu ingénieux.

L'Ecole d'Athenes.

La cinquieme chambre de cet appartement, appellée la chambre de la

ſignature, contient deux morceaux des plus célebres : l'*école d'Athenes* & la *diſpute du S. Sacrement.* Le premier eſt remarquable par la ſcience, l'invention, la belle ordonnance & la perſpective que l'on apperçoit aiſément, quoique le tableau ſoit fort gâté. Il tient encore un peu de la premiere maniere ſeche de *Raphaël*, & ce n'eſt pas un de ſes plus parfaits ouvrages ; cependant il n'y en a peut-être aucun plus capable de lui faire honneur. Le ſtyle & les penſées de cet ouvrage ſont merveilleux ; chaque philoſophe par ſon geſte & ſon expreſſion caractériſe ſon genre de doctrine & d'opinions. C'eſt le premier modele qui ait paru d'un grand ſujet rendu d'une maniere noble & ſavante. *Michel-Ange* n'avoit fait que donner l'exemple du fier & du terrible. *Leonard del Vinci* avoit quelques portraits, & autres petits ouvrages parfaitement finis. Tout le reſte juſqu'alors pouvoit paſſer pour meſquin, roide & preſque barbare.

La ſcene de ce tableau ſe paſſe dans un lieu décoré d'une belle architecture, qui tient des premiers deſſins que le

Bramante & Michel-Ange avoient donnés pour la basilique du Vatican. Le peintre a mis d'abord au milieu du tableau, Platon & Aristote, environnés de plusieurs savans, dans un lieu élevé sur plusieurs marches; ils semblent agiter quelques questions philosophiques. On distingue aisément Socrate qui compte par ses doigts, en parlant à un jeune homme d'une belle figure, armé, & qui représente Alcibiade. On voit ensuite Pythagore à qui un jeune homme tient une tablette sur laquelle sont gravées les consonances harmoniques; une figure de jeune homme vêtu d'une draperie blanche, qui tient sa main sur la poitrine, passe pour être la figure de François-Marie de la Rovere, duc d'Urbin, & neveu du pape Jules II. Diogene est représenté à part, couché sur le second degré, ayant sa tasse à côté de lui & un livre à la main. Raphaël a représenté le Bramante, son parent, sous la figure d'Achimede, traçant une figure hexagone. Le jeune homme qui a un genou en terre pour voir cette figure, & qui la montre à un de ses camara-

des, eſt Ferdinand II, duc de Mantoue. L'un des philoſophes, qui eſt vêtu d'un manteau d'or ayant un globe à la main, avec la couronne radiale, eſt Zoroaſtre, roi de Bactriane; à côté de Zoroaſtre ſont deux figures, dont l'une a un bonnet noir & un air doux; elle repréſente Raphaël; l'autre eſt le portrait de Pierre Pérugin, ſon maître.

L'ordonnance de ce tableau eſt belle & d'une ſageſſe admirable; le peintre a placé ſon point de vue & ſes deux figures principales au milieu du tableau, de ſorte que, du premier abord, tout détermine les yeux à ſe fixer ſur cet endroit, & force en même-temps l'eſprit à ſaiſir d'abord le ſujet. La couleur de ce tableau eſt douce & agréable, les figures ſont élégantes, elles ſont drapées d'un grand ſtyle & deſſinées avec beaucoup de pureté; tous les épiſodes répandus dans ce tableau, y jettent d'autant plus d'intérêt, qu'ils ſont liés au ſujet. On admire auſſi Raphaël pour avoir ſu placer tant de portraits dans ſon tableau, ſans rien ôter à ſes figures, du côté de la beauté des caracteres, ni de la force de l'expreſſion.

Au deſſus de la croiſée qui eſt au midi, il y a un tableau repréſentant les trois vertus qui doivent accompagner la juſtice, ce ſont la prudence, la tempérance & la force. La compoſition n'en eſt point liée, les figures étant aſſiſes ſur une même ligne, & très-diſtantes les unes des autres; la jambe qui eſt en avant de la figure de la force, ne forme pas un bon enſemble; ſa draperie eſt mal jettée, mais ſon caractere de tête eſt bon; la prudence eſt bien penſée, mais le profil n'en eſt pas beau. Les cinq enfans de ce tableau ſont médiocres.

Raphaël ne s'eſt point aſſujetti, dans ce côté, à couvrir toutes les murailles d'un ſeul tableau, comme il a fait dans la chambre précédente; il a donc accompagné la fenêtre de deux autres tableaux de moyenne grandeur; l'un repréſente Juſtinien, qui donne le digeſte à Tribonien; dans le ſecond, Grégoire IX, ſous la figure de Jules II, donne ſes décrétales à un juriſconſulte. Ces deux tableaux ſont des plus foibles de Raphaël; le ſecond eſt cependant bien compoſé.

Vis-à-vis de l'école d'Athenes, il y a un grand tableau, repréſentant la *diſpute ſur le S. Sacrement.* Il eſt d'une fineſſe d'expreſſion étonnante, mais peint d'une maniere ſeche; il ſe reſſent de l'école du Pérugin, dont Raphaël ſortoit alors; l'action de S. Auguſtin qui dicte à un jeune homme, eſt juſte comme la nature même; le jeune homme qui écrit, eſt auſſi rendu avec la plus grande vérité. La compoſition de tout le bas de ce tableau eſt très-belle, & ſe balance bien, quoique ſur la même ligne; mais le haut du tableau eſt moins bien, toute la gloire étant compoſée d'une maniere gothique. Les têtes de ſaint Grégoire, de S. Ambroiſe, de S. Auguſtin, de S. Dominique, de S. Bonaventure & de S. Jerôme, ſont très-belles. Raphaël a repréſenté les quatre premiers, comme peres de l'égliſe, aſſis des deux côtés d'un autel, ſur lequel eſt expoſé le S. Sacrement; tous les autres ſont debout, derriere ou à côté d'eux. Le lieu de la ſcene eſt allégorique : il eſt ſur les fondemens d'une égliſe dont on voit déja une partie qui commence à s'élever. M. Falconet, cri-

Diſpute ſur le S. Sacrement.

tique beaucoup le haut de ce tableau. T. IV, p. 276.

Le Parnaſſe LE PARNASSE eſt ſur la ſeconde fenêtre de cette ſalle. La Sapho qui eſt ſur le devant eſt ſur-tout eſtimée, la tête en eſt très-belle ; l'Apollon qui joue du violon n'eſt pas auſſi beau ; la Muſe vêtue de blanc eſt entiérement drapée d'après la Bérénice. Les trois Muſes qui ſont derriere ont un tour très-gracieux. Raphaël a introduit dans ſon Parnaſſe les plus grands poëtes Italiens, & il s'eſt peint lui-même auprès d'Homere & de Virgile.

Il y a au-deſſous de ce tableau de chaque côté de la fenêtre, deux bas-reliefs peints à freſque & imitant la pierre. Le premier repréſente la découverte des livres de la Sibylle dans le tombeau de Numa ; on voit dans le ſecond ces mêmes livres que l'on brûle. Ces deux bas-reliefs ſont dans le goût de l'antique ; ils ſont fort beaux, & la pierre ne pouvoit y être mieux imitée.

Il y a ſous les grands tableaux dix bas-reliefs peints en bronze doré par Polidore de Caravage, dont quatre d'une grande beauté ; le premier repréſente

la prise de Syracuse ; le second est le sac de cette ville où l'on tue Archimède ; dans le troisieme, on voit des soldats aux pieds de la victoire ; dans le quatrieme, Moyse qui montre au peuple les tables de la loi.

La voûte est divisée en quatre tableaux ronds & quatre tableaux carrés. Ils sont tous peints sur des fonds de mozaïque en or : les sujets des quatre tableaux ronds, sont la théologie, la philosophie, la jurisprudence & la poésie, représentées sous les figures de quatre femmes, très-bien composées, bien drapées, ayant de belles têtes ; mais les enfans qui sont à côté d'elles sont mauvais.

A l'égard des quatre tableaux carrés, le premier représente Adam & Eve ; il est très-bien composé ; les deux figures sont correctement dessinées, & elles sont bien en colloque avec le serpent.

Dans le second, on voit Apollon couronné, après avoir vaincu Marsyas ; l'Apollon est inférieur en beauté à celui qui le couronne ; le Marsyas est fait d'après l'antique.

L'astronomie est le sujet du troisie-

me tableau, la tête de la figure est gracieuse.

Dans le quatrieme qui représente le jugement de Salomon, la figure du roi a un bon caractere, les deux meres sont bien, & celle de devant est parfaitement composée, le soldat est correctement dessiné.

La décoration de cette salle est semblable à celle de la précédente, mais son soubassement est d'une décoration plus légere & plus agréable; les trophées peints en camayeux blancs sont très-beaux. La voûte est mal compartie, quoique les ornemens en soient jolis.

Dans la sixieme chambre, qui est la quatrieme de Raphaël, il y a une voûte qui avoit été peinte par le Pérugin : Raphaël ne voulut pas y toucher, par respect pour son maître, lorsqu'il effaça & fit refaire les peintures des autres voûtes. Il y a dans cette salle un tableau représentant la victoire de Léon IV sur les Sarrazins, au port d'Ostie. Il est d'une grande maniere; on ne le croit pas de Raphaël; mais plutôt de quelques-uns de ses éleves.

Le ſecond tableau, qui eſt le plus beau de cette ſalle, repréſente l'incendie de *Borgo S. Spirito*, près du Vatican, arrivé l'an 817, ſous Léon IV. Ce tableau eſt de Raphaël; mais ayant ſouffert, il a été retouché & un peu gâté, à l'exception des figures qui ſont dans les angles, & qui repréſentent deux divinités Egyptiennes, copiées d'après celles qui étoient ſur la place de Tivoli, & qui ont été trouvées dans la ville Adrienne. L'ordonnance de ce tableau eſt très-naturelle; il y a au coin un jeune homme qui porte ſon pere; ce grouppe eſt autant à remarquer par la beauté de la compoſition, que par la variété de nature. L'homme qui ſe laiſſe gliſſer de deſſus une muraille, eſt d'un ton admirable & bien articulé de deſſin; la femme qui porte un pot ſur ſa tête eſt auſſi une très-belle figure. Sur le devant il y a une femme éperdue, levant les bras vers le pape Léon IV, qui eſt à une tribune. Au-deſſous de la tribune du pape, ſur une place plus enfoncée, l'on voit un grouppe plein d'expreſſion, repréſentant le peuple qui invoque ſon

Incendie de Borgo.

aſſiſtance; les figures en ſont très-petites & trop fortes de couleur, eu égard au plan qu'elles occupent. La couleur de ce tableau eſt d'un ton briqueté.

Dans le troiſieme tableau, Charlemagne eſt couronné empereur par le pape Léon IV. La compoſition en eſt confuſe; l'homme en cuiraſſe qui eſt ſur le devant, eſt ce qu'il y a de mieux dans tout le tableau.

Au-deſſus de la fenêtre, le pape Léon IV jure ſur l'évangile pour juſtifier ſon innocence, contre les calomnies dont on l'avoit chargé; la compoſition en eſt très-belle & bien naturelle; la figure du pape eſt la ſeule qui ſoit en action, & par-là elle domine bien ſur toutes les autres. Les grouppes des évêques ſont très-beaux; on y voit des têtes admirablement bien peintes, & de belles draperies. Les gardes qui ſont aux deux côtés de la fenêtre, au bas du tableau, ne ſe lient pas bien au reſte de la compoſition. Ce tableau, ſans être auſſi fin de couleur que celui du miracle de Bolſene, eſt néanmoins bien colorié.

Les quatre ronds de la voûte ſont de Pierre Perugin ; les arabeſques qui la décorent ſont bien faits & bien variés; les quatre figures Egyptiennes qui portent la voûte, ſont belles. A l'égard du ſoubaſſement il eſt mauvais, de même que les figures qui le décorent. Il y a ſix portes ſculptées en bois, qui ſont d'une belle exécution, & d'un bon goût d'ornement.

M. Volpato qui a gravé les loges du Vatican, ſe propoſe de donner auſſi les ſalles de Raphaël, & il a déja publié l'école d'Athenes, la diſpute du S. Sacrement, & l'hiſtoire d'Héliodore (juin 1784).

Réflexions générales.

Les connoiſſeurs ne ſont pas abſolument d'accord ſur le choix & la préférence de ces chefs-d'œuvre de Raphaël ; on vante beaucoup dans le tableau de la meſſe & dans celui de la diſpute ſur le ſaint Sacrement, la fineſſe & la variété des airs de têtes. Certains connoiſſeurs leur voudroient donner la préférence ſur tout le reſte ; d'autres y trouvent une monotonie qui eſt peu agréable. On convient aſſez néanmoins que le ſtyle de ces tableaux

eſt noble & juſte, & que celui de la meſſe eſt plus diſtingué qu'aucun autre pour le coloris. On admire l'expreſſion dans la viſion d'Attila que S. Pierre & S. Paul menaçent en l'air de leurs épées, mais ſur-tout la lumiere & la beauté de clair-obſcur, dans le S. Pierre délivré de priſon par un ange; la combinaiſon & la dégradation de lumiere, la figure vraiment angélique de cet ange lumineux qui eſt tout tranſparent; une grille de fer toute noire au-devant de la priſon, qui fait éclater la lumiere intérieure, & produit un effet incroyable. Si ce tableau étoit d'une grande compoſition, & que le local auquel le peintre étoit aſſujetti ne lui eût pas donné une forme ſi bizarre, on pourroit le mettre au premier rang. D'un autre côté le feu d'action & l'énergie qu'il y a dans l'Héliodore ſont étonnans; on admire pour l'invention, malgré l'anachroniſme, cette allégorie du pape Jules II, rentrant en même temps en triomphe dans ce temple; c'eſt-à-dire, remis en poſſeſſion des biens de l'égliſe, dont ſes ennemis le vouloient dépouiller. Il ſemble auſſi que

*Raphaël* n'ait jamais rien fait d'égal à ce cavalier, & à ce cheval qui foule aux pieds Héliodore, à ces anges sans aîles, qui sous une forme humaine, fondent sur lui, & rasent la terre sans y toucher; l'on mettroit aisément ce tableau à la tête de tous, si l'autre partie n'étoit froide en comparaison de celle-ci.

Tout est en action & en tumulte dans l'incendie de *Borgo;* un vent violent par lequel tous les objets paroissent agités augmente encore le désordre & l'épouvante, chaque partie est d'une correction de dessin achevée : on vante sur-tout cette femme qui porte de l'eau, ce vieillard qui se sauve tout nud par une fenêtre; en un mot, c'est un chef-d'œuvre de l'art, & les amateurs ont peine à prononcer sur le choix de tous ces fameux tableaux.

Mais non-seulement Raphaël est admirable dans la composition détaillée de chacune de ces différentes pieces, il l'est encore dans l'idée du total : on remarque, par exemple, qu'il a peint dans une des chambres les quatre principales études; savoir, la théologie, la phi-

losophie, la jurisprudence & la poésie: la dispute du S. Sacrement, & l'école d'Athenes représentent les deux premieres; les deux autres sont le Mont-Parnasse, & Justinien donnant son code; ces quatre pieces-ci, qui ont été peintes les premieres, sont encore surpassées par les autres dont nous avons parlé.

Les pensionnaires du roi à l'académie de France, étoient occupés en 1740 à calquer à voile, ces belles peintures du Vatican, & à les peindre ensuite, pour servir à faire des tapisseries aux Gobelins. Le contour de ces copies étoit fidele, mais il ne pouvoit manquer d'être froid & sans hardiesse; on s'est procuré ensuite des copies exactes faites par d'habiles gens, & elles ont produit les plus belles tentures de tapisseries de notre célebre manufacture. Pour lever exactement ces peintures au voile, on étend sur l'original une gaze claire où l'on trace le contour des figures, & on le rapporte ensuite sur la toile imprimée. Le pape ne permet que fort rarement de copier ainsi ces peintures; & si ce n'eut été pour le roi, on ne

l'auroit pas souffert, parce qu'il y a toujours quelque danger d'altération pour les originaux.

La septieme salle est celle du consistoire où l'on voit S. Léon qui chasse les Sarrasins, & Charlemagne couronné empereur; tout cela est de Raphaël.

Dans les deux dernieres salles on trouve des perspectives de Balthasar *Perruzzi*, qui devoit être chargé de tout l'ouvrage, mais qui céda la place à Raphaël dès qu'on eut vu de quoi celui-ci étoit capable.

Dans l'appartement de la comtesse Mathilde, on trouve beaucoup de fresques de *Romanelli*, où il y a d'assez bonnes choses, mais qui ne méritent pas une description particuliere; il y a entr'autres une petite galerie passablement décorée, dont les murs sont peints à fresque, & dont la voûte est ornée de tableaux & de compartimens faits en stucs par le même maître. On peut seulement observer que la composition de ces tableaux est bonne, que la couleur en est foible, & que le peintre est partout plus gracieux que correct dans son dessin.

Le palais neuf qui contient l'appartement actuel où loge le pape quand il va au Vatican, a une salle appellée *Sala Clementina*, décorée en marbre par Clément VIII; les peintures sont de Jean & Chérubin Alberti, Balthasar de Bologne, Paul Brilli, Viviani & Cati; cette salle est vaste & d'une bonne proportion, mais les fresques ne sont pas bonnes.

Dans la chapelle particuliere qui en dépend, il y a sur l'autel une nativité de Romanelli, tableau qui a de l'effet, sans pureté de dessin, & où les têtes de la Vierge & de l'enfant Jesus ne sont pas belles.

Dans le troisieme étage des loges où sont les inscriptions de Grégoire XIII, on a peint sur les murs des cartes géographiques; les culs-de-four de ses arcades sont remplis de différens tableaux à fresque, peints par Nicolas delle Pomerance, J. B. della Marca, & Paris Nogari; les histoires peintes dans l'autre aile, sont d'Antoine Tempesta, & du cavalier d'Arpino; les paysages sont de Paul Brilli, & la géographie d'Antoine Varese; mais ces fresques ne sont

pas aſſez belles pour que l'on en parle plus au long dans une deſcription abrégée.

L'appartement de S. Pie V, renferme une petite chapelle, où il y a ſur l'autel un tableau de Pierre de Cortone, qui repréſente notre Seigneur au tombeau ſoutenu par S. Jean, avec la Magdeleine qui lui baiſe les mains ; ce tableau eſt foible de couleur.

Dans une autre chapelle ovale dépendante du même appartement, la coupole eſt peinte à freſque par Zuccheri, elle repréſente les anges combattant les démons. Elle a peu de mérite, ainſi que les quatre tableaux du même artiſte qui ſont dans la tour du dôme.

Il n'en eſt pas de même des autres peintures de cette chapelle ; elles ſont de Vaſari, & peuvent être regardées comme les meilleurs ouvrages de cet artiſte.

Il a peint les quatre évangéliſtes, entre les quatre piliers des pendentifs, & les quatre peres de l'egliſe dans les demi-cercles qui ſont au-deſſus des portes & de la fenêtre ; les têtes de ces ſaints ſont belles, & les figures

ſont bien drapées. Le tableau de l'autel eſt une aſſomption ; il eſt compoſé ſans génie, mais on y trouve un peu plus de couleur que dans les autres ouvrages de ce maître, & il y a quelques têtes d'anges qui ſont gracieuſes.

Dans la troiſieme chambre après la chapelle ovale, il y a un carton de l'adoration des bergers, de Carle Maratte, dont le tableau eſt à Monte-Cavallo dans la grande galerie.

Dans la ſalle du conſiſtoire qui dépend de cet appartement, il y a un plafond du Guide, peint à freſque & diviſé en trois tableaux : celui du milieu repréſente une deſcente du Saint-Eſprit ſur les apôtres ; les deux autres ſont la Transfiguration & l'Aſcenſion ; on voit dans ces trois morceaux de belles têtes & de belles draperies ; mais ils ſont d'une couleur idéale.

La galerie qui eſt fort longue eſt ornée de différentes hiſtoires, de figures, de marines, de groteſques, &c. par Paris Nogari, Cati, Maſcherini, Giov. da Modena, Rafaellino da Reggio, Lorenzino da Bologna, Giac. Semenza, Antonio Danti. Le P. Egna-

tio Danti, dominicain y fit peindre à fresque des cartes géographiques d'une grandeur & d'un détail extraordinaire, sur-tout celles de différentes parties de l'état ecclésiastique. La voûte est décorée avec des compartimens de stucs, dans lesquels il y a des tableaux d'histoire & des arabesques. Toute cette voûte fait un assez bon effet à l'œil, sans être cependant d'un excellent goût de décoration.

Au bout de cette galerie, il y a une piece ou petite galerie, n'ayant que les quatre murailles, où l'on conserve dix-huit cartons de différens auteurs; les plus remarquables sont douze prophetes, en forme ovale, de l'école de Carle Maratte. Les tableaux faits d'après ces cartons sont dans la nef de S. Jean de Latran. Il y a aussi quelques anciennes inscriptions chrétiennes; une petite urne où sont représentées les fêtes du cirque en bas-reliefs, & les bustes d'Adrien, de Commode, de Socrate, de Platon, &c. trouvés dans le palais de Marc-Aurele vers saint Jean de Latran.

On passe ensuite dans une troisieme

galerie, où l'on trouvoit vingt-cinq cartons du Dominiquin, la plupart très-bons.

L'appartement d'Innocent VIII, qui n'est pas loin du Belvedere, renferme plusieurs belles peintures d'André Mantegna de Mantoue, & de Jules Romain. Dans le temps que Mantegna étoit occupé à cet ouvrage, & que l'argent tardoit un peu à venir, on raconte qu'il peignit sur un mur la figure de la discrétion, ou de l'économie, il la couvrit d'une toile; quand le pape vint pour voir ce travail, il ne manqua pas de demander qu'est-ce qu'il y avoit sous la toile, le peintre le lui expliqua, mais le pape lui répondit qu'il falloit y peindre aussi la patience.

Nous réservons pour le volume suivant, le Belvedere & la bibliotheque du Vatican.

*Fin du troisieme volume.*

TABLE



# TABLE
## DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Tables des Chapitres.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR
RUE SAINT-JACQUES.

